# HOMÉLIES ET DISCOURS

DES

# PÈRES DE L'ÉGLISE

SUR LES

## ÉPITRES ET ÉVANGILES

DES

DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE,

RECUEILLIS PAR LES SOINS DE

M. L'ABBÉ C. POUSSIN

**Prêtre du diocèse de Reims, membre titulaire de l'Académie impériale de Reims, ancien professeur de littérature.**

---

**PARTIE D'AUTOMNE.**

---

PARIS

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE J.-L. PAULMIER, ÉDITEUR

Rue du Cherche-Midi, 28, quartier Saint-Sulpice.

1854

# HOMÉLIES ET DISCOURS

DES

# SAINTS PÈRES DE L'ÉGLISE

---

## XVIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

---

### ÉPITRE.

Mes Frères, je vous prie de ne point perdre courage en me voyant souffrir tant de maux pour vous, puisque ces maux sont votre gloire. C'est pourquoi je fléchis les genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le principe et le chef de toute cette grande famille qui est dans le ciel et sur la terre, afin que, selon les richesses de sa gloire, il fortifie en vous l'homme intérieur par son Esprit-Saint, qu'il fasse habiter Jésus-Christ dans vos cœurs par la foi, et qu'étant enracinés et affermis dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints

quelles sont la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de ce mystère. Puissiez-vous connaître ainsi la charité de Jésus-Christ, laquelle est au-dessus de toute science, de telle sorte que vous soyez comblés de la plénitude des dons de Dieu. Que celui qui, par sa puissance, peut faire infiniment plus que nous ne demandons, et que nous ne pouvons désirer, soit glorifié par l'Eglise et par Jésus-Christ, dans la succession de tous les âges et de tous les siècles. Ainsi soit-il. (Saint Paul aux Eph., ch. III, v. 13-21.)

## HOMÉLIE DE SAINT JÉROME.

« Mes Frères, je vous prie de ne point perdre courage en me voyant souffrir tant de maux pour vous, puisque ces maux sont votre gloire. » Saint Paul conjure les Ephésiens de ne point se laisser abattre ni décourager à la vue des maux qu'il souffre. « C'est pourquoi, continue-t-il, je fléchis les genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, afin que, selon les richesses de sa gloire, il daigne vous fortifier. » En effet, il leur fallait du courage pour que leur foi ne fût point ébranlée par tant de persécutions. On pourrait dire que si les Ephésiens avaient eu eux-mêmes à souffrir, saint Paul aurait raison de prier le Seigneur de ne les point laisser se décourager, et de les soutenir dans leurs afflictions; mais comme c'est saint Paul lui-même qui souffre l'adversité, il est extraordinaire qu'il les conjure de ne se point décourager à la vue de

ses tribulations. Pour réponse à cette objection, nous citerons ces paroles de l'Apôtre aux Galates : « Vous n'avez point méprisé les tentations que j'ai souffertes pour vous en ma chair, et vous ne m'avez point rejeté. » Il témoigne par ces paroles avoir souffert pour eux toutes sortes d'épreuves. Parlons ici en général. Ne voyons-nous pas parmi les chrétiens un grand nombre se scandaliser de ce que de saints personnages, de fidèles serviteurs de Dieu, soient en butte à tant d'adversités, tandis que les criminels, les impies, les parricides, jouissent d'une prospérité florissante, sont riches et puissants. David exprime ces sentiments en ces termes : « Que le Dieu d'Israël est bon pour ceux qui ont un cœur droit! Mes pieds m'ont pensé manquer, et je suis presque tombé, parce que j'ai été touché d'un zèle d'indignation contre les méchants, en voyant la paix des pécheurs, etc. » Un peu plus bas il ajoute : « Or j'ai dit : C'est donc inutilement que j'ai justifié mon cœur et que j'ai lavé mes mains avec ceux qui étaient innocents, puisque j'ai été tout le jour accablé de coups. » Il ne faut donc pas s'étonner si les nombreuses persécutions que saint Paul endurait à Ephèse et en Asie pouvaient ébranler la foi des Ephésiens, et si ceux-ci avaient besoin du secours de ses prières « pour ne point perdre courage en le voyant souffrir tant de maux. »

Ces persécutions de saint Paul sont rapportées dans les Actes des apôtres et surtout dans ses Epîtres. Il dit aux Corinthiens : « Si, pour parler selon l'homme, j'ai combattu à Ephèse contre des bêtes, quel avantage en tirerai-je, si les morts ne ressuscitent point? » Il leur dit encore, dans une autre épître : « Je ne veux pas vous laisser

ignorer, mes Frères, l'affliction qui nous est survenue en Asie. Elle a été telle que les maux dont nous nous sommes trouvés accablés ont été excessifs et au-dessus de nos forces, jusqu'à nous faire même désespérer de la vie. Car nous avons entendu prononcer en nous-mêmes l'arrêt de notre mort, afin que nous ne mettions point notre confiance en nous, mais en Dieu qui ressuscite les morts. C'est lui qui nous a délivrés d'un si grand péril, qui nous en délivre chaque jour, et qui nous en délivrera à l'avenir, comme nous l'espérons de sa bonté. » Combien devait être accablant le poids de ses tribulations, puisqu'il dit que c'est Dieu qui l'a délivré d'un si grand péril! C'est donc avec raison qu'il supplie les Ephésiens de ne point laisser ébranler leur foi à cause des persécutions qu'il endure, en leur prêchant l'Evangile. Ces persécutions, dont les incrédules se scandalisent, doivent être pour les fidèles un sujet de gloire et de triomphe; car c'est une belle victoire que d'avoir courageusement soutenu le choc des adversités.

« C'est pourquoi je fléchis les genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le principe et le chef de toute cette grande famille qui est dans le ciel et sur la terre. » Saint Paul appelle ici Dieu le Père chef et principe de toute cette grande famille qui est dans le ciel et sur la terre. Dieu a été de tout temps; il ne tire son origine de rien; il est à lui-même son propre principe, la cause de sa propre substance. Il y a entre lui et la création la même différence qu'entre le feu et les objets échauffés. Le feu ne peut se comprendre ni exister séparément de la chaleur. Les autres objets tirent de lui leur chaleur, et si le feu s'éloigne, ils se refroidissent et re-

prennent leur première température. C'est en ce sens que Jésus-Christ, dans l'Evangile, fait cette réponse à celui qui l'interrogeait, non en l'appelant Fils de Dieu, mais en l'appelant bon maître : « Pourquoi m'appelez-vous bon? il n'y a de bon que Dieu seul. » Nous voyons bien dans l'Ecriture qu'on parle de bonne terre, d'homme bon, de bon pasteur; mais il n'y a que Dieu seul qui soit bon par nature. Tous les autres biens n'ont d'origine que sa bonté. Et comme il est le seul bon, c'est lui qui est l'auteur de la bonté; il est seul immortel, et c'est lui qui accorde l'immortalité; il est seul vrai, et il est la source de toute vérité; enfin il est seul notre Père, puisqu'il est le créateur du monde et la cause de la substance universelle; il est le principe et le chef de toutes les familles. Adam, le premier homme, a eu Dieu pour créateur et pour père ; il sait assurément qu'il doit à Dieu le Père le bienfait de sa naissance. Les enfants d'Adam savent qu'il est leur père. Dans l'Evangile de saint Luc, la généalogie de Jésus-Christ se termine par ces mots : « Fils de Seth, fils d'Adam, fils de Dieu. » Ce qui montre clairement que Dieu est le premier père des hommes.

Pourquoi maintenant l'Apôtre dit-il que « c'est à lui que remonte toute famille dans le ciel? » De même que nous, qui ne sommes point de la race d'Abraham, nous sommes appelés les enfants d'Abraham si nous avons sa foi, et nous nommons les patriarches et les prophètes nos pères, si nos péchés ne nous en séparent; de même les anges et les autres vertus célestes ont dans les cieux des principes de leur origine, qu'ils se réjouissent de nommer leurs pères. L'archange ne tire son nom que de son autorité sur les anges ; les principautés, les dominations et

les puissances supposent nécessairement des esprits inférieurs qui leur sont soumis...

« Afin que, selon les richesses de sa gloire, il fortifie en vous l'homme intérieur par son Esprit-Saint, qu'il fasse habiter Jésus-Christ dans vos cœurs par la foi, et qu'étant enracinés et affermis dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints quelles sont la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de ce mystère. Puissiez-vous connaître aussi la charité de Jésus-Christ, laquelle est au-dessus de toute science, de telle sorte que vous soyez comblés de la plénitude des dons de Dieu! »

C'est pourquoi, dit-il, je fléchis les genoux devant Dieu le Père, l'auteur et le principe de toute famille dans le ciel et sur la terre; je le prie et le conjure de vous accorder les richesses de sa gloire, c'est-à-dire de vous faire participer à sa majesté divine; de vous fortifier et de vous affermir par le Saint-Esprit, qui est la source de toute force. Je le prie de fortifier et d'affermir en vous l'homme intérieur. Il ne s'agit pas des forces du corps, mais de celles de l'âme; ce n'est pas l'homme extérieur, c'est l'homme intérieur que nous avons besoin de fortifier, afin que Jésus-Christ vienne habiter dans l'homme intérieur, et y fasse sa résidence dans l'endroit le plus noble, c'est-à-dire dans nos cœurs. Or, tout cela sera l'œuvre de la foi, si nous avons une foi sincère. C'est pourquoi saint Paul dit : « C'est par la foi que Jésus-Christ habitera dans vos cœurs. » Cette habitation, qui est l'œuvre de la foi, a ses racines et ses fondements dans la charité. « Nous sommes le champ que Dieu cultive, l'édifice qu'il bâtit. » Que tout croisse donc et s'édifie par la charité. Lorsque nous serons enracinés et affermis dans la charité, nous

connaîtrons en toute assurance que Jésus-Christ habite dans l'homme intérieur. Alors nous commencerons, avec les autres justes, à chercher à comprendre quelles sont la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de ce mystère. Bien plus, nous nous efforcerons de connaître la charité du Christ, qui suppose toute science, afin que, possédant à fond toutes ces connaissances, nous soyons comblés de la plénitude des dons de Dieu...

Par la hauteur, saint Paul nous semble désigner les anges et les vertus célestes; par la profondeur, il marque les enfers et les esprits déchus; par longueur et largeur, on doit entendre tout ce qui est entre le ciel et l'enfer. Cette explication est conforme au langage de l'Ecriture. Tout ce qui semble s'élever vers les cieux, tout ce qui est bon, elle le désigne par le nom de longueur; et elle appelle largeur tout ce qui est mal, tout ce qui a quelque rapport avec l'enfer. « Large et spacieuse est la voie qui conduit à la mort. » On peut encore rapporter toutes ces dénominations à la croix de notre Seigneur Jésus-Christ : « Il est monté en haut, et a conduit captive la captivité. » « Il est descendu dans les profondeurs de la terre. » Après avoir nommé la hauteur et la profondeur, il ajoute que la prédication de la croix s'est répandue par toute la terre; de sorte qu'elle a rempli le monde dans ces quatre dimensions. Il ne faut donc pas s'étonner, puisque la croix de Jésus-Christ étend partout son pouvoir, si celui qui est crucifié avec Jésus-Christ partage la même puissance. « Il connaîtra d'abord la *largeur*, c'est-à-dire ce qu'il y a d'imparfait sur la terre; puis la *longueur*, c'est-à-dire les hommes que leurs vertus élèvent jusqu'aux cieux; ensuite la *profondeur*, c'est-à-dire

les puissances ennemies qui nous font la guerre en ce monde; enfin, la *hauteur;* car lorsque nous serons en possession de toutes ces connaissances, et que nous aurons foulé tout le reste aux pieds, nous mériterons d'être admis à la science et à la contemplation des mystères célestes. »

Et ne croyons pas qu'enracinés et affermis dans la foi, nous devions seulement chercher à comprendre avec tous les saints la profondeur de ces mystères : il nous faut encore nous efforcer de connaître la charité de Jésus-Christ, qui est au-dessus de toute science. Ce n'est pas simplement la charité qu'il nous faut connaître, mais la charité surnaturelle; et il ne nous suffit pas d'avoir quelque notion de cette charité éminente, il nous faut acquérir la charité supérieure à toute science. Cette charité de Jésus-Christ, au-dessus de toute science, est grande et immense; c'est celle de ceux qui cherchent à se connaître eux-mêmes, qui méditent sa loi jour et nuit, qui mettent en pratique ses paroles, et qui savent exécuter tout ce qu'ils ont médité de faire. Celui qui s'est rendu digne par sa science de posséder la charité éminente de Jésus-Christ doit diriger toutes ses pensées vers cette science divine. C'est ainsi qu'il sera comblé de la plénitude des dons de Dieu, non-seulement dans le siècle présent, mais encore dans le siècle à venir; et après s'être, pour ainsi dire, nourri de Dieu en ce monde, par ses études et par ses méditations, il possédera plus parfaitement dans l'autre ce même Dieu, qui est la plénitude de tous les biens.

« Que celui qui, par sa puissance, peut faire infiniment plus que nous ne demandons et que nous ne pouvons dé-

sirer, soit glorifié par l'Eglise et par Jésus-Christ, dans la succession de tous les siècles et de tous les âges. Ainsi soit-il. » L'Apôtre montre par ces paroles qu'il a demandé, autant que le comportait la faiblesse humaine, tout ce qui lui semblait le plus avantageux pour eux-mêmes; mais que Dieu savait mieux que nous ce qui nous est utile, et que ses grâces peuvent toujours dépasser nos prières et nos espérances. Nous ignorons ce qu'il faut demander, et souvent nos prières nous seraient plus nuisibles qu'avantageuses, si elles étaient exaucées. Dieu seul peut justement apprécier la convenance de ce que nous demandons et de ce que nous désirons obtenir. Car parfois nos paroles n'expriment pas complétement nos désirs, et, selon l'expression de l'Apôtre, « nous ne savons ce que nous devons demander à Dieu dans nos prières, pour le prier comme il faut. » Il vaut donc mieux s'en remettre à la vertu divine qui opère en nous. Et de même que Dieu nous accorde maintenant, non selon nos mérites, mais même au-delà de nos vœux, des faveurs que nous n'osons pas lui demander et dont nous nous jugeons indignes; de même il nous exaucera dans ces demandes que l'esprit ne peut concevoir et que la bouche ne peut formuler.

Que ce Dieu soit donc glorifié, d'abord dans l'Eglise, qui est pure et sans tache, et capable comme telle de recevoir la gloire de Dieu, puisqu'elle est le corps de Jésus-Christ; ensuite en Jésus-Christ, parce que toute sa divinité réside dans le corps qu'il a revêtu en s'incarnant, et dont tous les fidèles qui ont la foi sont les membres. Sa gloire subsiste et subsistera, non-seulement maintenant et dans les âges à venir, mais elle demeure,

s'accroît et s'augmente, par son ineffable éternité, dans toutes les générations et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

## ÉVANGILE.

En ce temps-là Jésus, étant entré dans la maison d'un des principaux pharisiens, un jour de sabbat, pour y assister à un repas, ceux qui se trouvaient là l'observaient; car il y avait devant lui un homme hydropique. Jésus, s'adressant donc aux docteurs de la loi et aux pharisiens, leur dit : « Est-il permis de guérir le jour du sabbat? » Mais ils gardèrent le silence; et lui, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya. Il leur dit ensuite : « Qui de vous, si son âne ou son bœuf vient à tomber dans un puits, ne se hâte de l'en retirer, même le jour du sabbat? » Ils ne pouvaient rien lui répondre. Remarquant ensuite que les conviés choisissaient les premières places, il leur proposa cette parabole : « Quand vous serez invités à des noces, leur dit-il, ne prenez point la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés quelqu'un plus élevé en dignité que vous, et que celui qui vous aura invités tous deux ne vienne vous dire : Cédez votre place à celui-ci, et qu'alors vous n'ayez la honte de descendre à la dernière. Mais quand vous serez invité, allez vous mettre à la dernière place; de sorte que celui

qui vous a invité vous dise quand il viendra : Mon ami, montez plus haut; ce qui sera un honneur pour vous aux yeux de tous les convives; car celui qui s'élève sera humilié, et celui qui s'humilie sera élevé. (Saint Luc, ch. XIV, v. 1-11.)

## HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« En ce temps-là, Jésus étant entré dans la maison d'un des principaux pharisiens, un jour de sabbat, pour y assister à un repas, ceux qui se trouvaient là l'observaient; car il y avait devant lui un homme hydropique. » L'hydropisie est une maladie provenant d'une humeur aqueuse : c'est de là qu'elle tire son nom (ὕδωρ, eau). Elle provoque un gonflement considérable, et donne une haleine fétide. Le propre de l'hydropisie consiste dans une soif d'autant plus vive que l'accumulation des humeurs est plus grande. C'est pourquoi l'on compare justement aux hydropiques ces voluptueux qui se livrent de plus en plus aux plaisirs charnels; ces avares opulents qui, plus ils possèdent de richesses, dont ils font un si mauvais usage, plus ils désirent ardemment en posséder de nouvelles.

« Jésus, s'adressant donc aux docteurs de la loi et aux pharisiens, leur dit : Est-il permis de guérir le jour du sabbat? Mais ils gardèrent le silence. » Jésus-Christ s'adresse à eux parce que, comme nous l'avons dit, les pharisiens avaient les yeux sur lui, pour voir ce qu'il allait

faire. « Mais le Seigneur connaît les pensées des hommes. » Les pharisiens se gardent bien de répondre à cette question; ils savent que leur réponse, quelle qu'elle soit, sera tournée contre eux. Car, s'il est permis de guérir le jour du sabbat, pourquoi observent-ils si le Sauveur va guérir cet hydropique? et si ce n'est pas permis, pourquoi guérissent-ils eux-mêmes, le jour du sabbat, les maladies de leurs animaux?

« Et lui, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya. « Après cette prévoyante question, le Seigneur guérit l'hydropique sous les yeux des docteurs de la loi et des pharisiens. Bientôt il va parler contre l'avarice, afin de leur montrer que cette maladie du corps était l'image de la maladie de leurs cœurs. Après avoir rapporté tous les sages avis du Seigneur à ce propos, l'évangéliste ajoute : « Les pharisiens, qui étaient avares, écoutaient tous ces discours et se moquaient de lui. » Plus l'hydropique boit, plus il a soif. De même l'avare sent accroître sa soif, lorsqu'après avoir atteint l'objet de ses désirs il les reporte plus violents que jamais vers d'autres objets.

« Il leur dit ensuite : Qui de vous, si son âne ou son bœuf vient à tomber dans un puits, ne se hâte de l'en retirer, même le jour du sabbat? » C'est ainsi que Jésus confond les pharisiens qui l'observaient, et qu'il condamne leur avarice. Si vous vous empressez, leur dit-il, de retirer votre âne, ou votre bœuf ou tout autre animal qui tomberait dans un puits le jour du sabbat, et cela non dans l'intérêt de cet animal, mais dans celui de votre avarice, à combien plus forte raison dois-je guérir un homme, qui vaut beaucoup plus qu'un de ces animaux?

C'est à dessein que Jésus-Christ cite en cet endroit le bœuf et l'âne, voulant ainsi désigner soit les savants et les ignorants, soit encore ces deux peuples, dont l'un a courbé la tête sous le joug de la loi, tandis que l'autre, se laissant prendre par l'esprit séducteur, a été entraîné par lui, comme une bête sans raison, dans toutes sortes d'erreurs. Le Seigneur, à son arrivée, a trouvé les deux peuples chargés des chaînes de Satan et plongés au fond du puits de la concupiscence. « Il n'y a en effet nulle distinction entre eux : parce que tous ont péché, ils ont également besoin de la gloire de Dieu, étant justifiés gratuitement par sa grâce et par la rédemption qui est en Jésus-Christ. »

« Ils ne pouvaient rien lui répondre. Remarquant ensuite que les conviés choisissaient les premières places, il leur proposa cette parabole : Quand vous serez invités à des noces, leur dit-il, ne prenez point la première place. » Le sens de ces paroles du Sauveur est bien clair, et peut s'entendre à la lettre. Il leur enseigne combien l'humilité est louable, non-seulement aux yeux de Dieu, mais encore aux yeux des hommes. Mais comme ce n'est pas sans raison que l'évangéliste donne à ce langage le nom de parabole, voyons en quelques mots le sens mystique qu'il renferme. Très souvent dans l'Ecriture les noces désignent l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise. « Les enfants des noces, dit saint Marc, peuvent-ils jeûner pendant que l'époux est avec eux? » « Le royaume des cieux, dit saint Matthieu, est semblable à un roi qui, voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui y étaient conviés. » Quiconque, après avoir été invité, se rend à ces noces, c'est-à-dire

par la grâce de la foi, se joint aux membres de l'Eglise, ne doit pas se mettre à la première place, c'est-à-dire ne doit point se glorifier de ses mérites, ni vouloir paraître plus parfait que les autres. Il doit s'efforcer, selon la parabole déjà citée, d'y venir avec la robe nuptiale, tout brillant de l'éclat des vertus; mais il doit aussi joindre à ces vertus une humilité sincère.

« De peur qu'il ne se trouve parmi les conviés quelqu'un plus élevé en dignité que vous, et que celui qui vous a invités tous deux ne vienne vous dire : Cédez votre place à celui-ci, et qu'alors vous n'ayez la honte de vous mettre à la dernière. » Celui-là cède sa place à un convive plus élevé en dignité, qui, plein de confiance dans ses propres mérites, se voit devancé par ceux qui sont venus même après lui pour suivre Jésus-Christ. Et il a la honte de descendre à la dernière place quand, voyant les autres plus parfaits que lui, il est obligé de perdre la bonne opinion qu'il avait de lui-même et de s'humilier, en disant avec le prophète : « Je suis pauvre et dans les travaux dès ma jeunesse; et après avoir été élevé, j'ai été humilié et rempli de trouble. »

« Mais quand vous serez invité, allez vous mettre à la dernière place. » « Plus vous êtes grand, dit Salomon, plus vous devez vous humilier en toutes choses. » Le Psalmiste dit en se glorifiant : « Je suis tombé dans la dernière humiliation, Seigneur; redonnez-moi la vie, selon votre parole. » Il montre clairement qu'il peut recevoir une nouvelle vie du Seigneur, s'il ne s'est pas enorgueilli de ses vertus.

« De sorte que celui qui vous a invité vous dise, quand il viendra : Mon ami, montez plus haut. » Quand viendra

le Seigneur, ceux qu'il aura trouvés dans des sentiments d'humilité recevront le nom d'amis, et il leur dira de monter plus haut. « Quiconque, en effet, s'est humilié comme un petit enfant, sera le plus grand dans le royaume des cieux. »

« Ce sera un honneur pour vous aux yeux de tous les convives. » Ce sera un honneur pour vous, dit l'évangéliste; ne cherchez donc pas à présent ce qui vous est réservé pour l'avenir. En effet, comme le dit Salomon, « l'héritage que l'on se hâte d'acquérir d'abord ne sera point à la fin béni de Dieu. » On peut dire encore que le Seigneur élèvera en cette vie, quand il viendra, celui qu'il aura trouvé assis à la dernière place. Car chaque jour le Seigneur entre dans la salle du festin nuptial, chaque jour il voit les mœurs, la place et l'habillement des convives; il méprise les orgueilleux, et gratifie si souvent les humbles des dons précieux de son esprit qu'il les comble d'honneur aux yeux des convives; c'est-à-dire qu'il les rend un objet d'admiration pour tous ceux qui sont assemblés dans sa foi. De sorte que ceux-ci s'écrient, en louant leur Créateur, dans le transport de leur admiration : « Je vois, mon Dieu, que vous avez honoré vos amis d'une façon particulière. Leur empire s'est extraordinairement affermi. »

« Car celui qui s'élève sera humilié, et celui qui s'humilie sera élevé. » Cette conclusion fait voir clairement qu'il ne faut pas prendre à la lettre les paroles précédentes du Seigneur. Il ne veut pas dire que quiconque s'élève aux yeux des hommes sera humilié, ni que quiconque s'humilie devant les hommes sera élevé par eux. Il arrive parfois, au contraire, que celui qui s'élève pour

arriver au comble des honneurs, ou pour atteindre quelque glorieuse dignité, ne cesse de s'élever toujours de plus en plus. De même un homme humble, et qui craint les honneurs, reste jusqu'à la fin de sa vie dans la médiocrité dont il se contente. Mais, selon les paroles de celui qui est la vérité, quiconque se glorifie imprudemment de ses mérites sera humilié par le Seigneur, et quiconque s'humilie sagement au milieu des bonnes œuvres sera par lui élevé en gloire. Cette dernière maxime du Sauveur se rapporte donc avec beaucoup de justesse à celle où il recommande à ceux qui sont invités à des noces de ne pas rechercher les premières places.

## DISCOURS DE SAINT BASILE

### SUR L'HUMILITÉ.

Que l'homme n'a-t-il conservé la gloire à laquelle Dieu l'avait d'abord élevé! Sa grandeur serait réelle et n'aurait rien d'imaginaire. Revêtu de la puissance du Très-Haut, éclairé par sa sagesse, il jouirait, au milieu de tous les biens, d'une vie éternelle. Mais depuis qu'à la gloire qu'il tenait de Dieu il a préféré celle que lui offrait une ambition présomptueuse, sans pouvoir atteindre ce qu'il désirait, il a perdu ce qu'il avait déjà en sa possession. Il ne lui reste maintenant qu'une ressource pour réparer sa perte et se réhabiliter dans son premier état : c'est l'humilité, qui lui apprend à ne pas se forger de ses propres

mains une vaine idole de gloire, mais à ne chercher sa gloire qu'en Dieu seul. Voilà pour lui l'unique moyen d'effacer sa faute, de guérir son mal et de rentrer sous la loi divine dont il s'est écarté. Le démon, qui a renversé l'homme en l'abusant par l'espérance d'une fausse gloire, ne cesse de lui présenter le même appât et d'employer mille artifices pour le faire tomber dans le même piége. Il étale à ses yeux la pompe des richesses; il cherche à lui persuader que c'est dans leur éclat que consiste la grandeur, afin qu'il y place toutes ses affections; vain fantôme de gloire qui n'a rien de réel que les dangers auxquels il nous expose! Les soins qu'on leur donne alimentent la cupidité, et leur possession n'augmente en rien le mérite. Que dis-je? elles aveuglent l'homme, enflent sa vanité et produisent sur l'âme le même effet que l'inflammation produit sur le corps. L'enflure n'est ni un signe ni un gage de santé pour le corps; au contraire, c'est un symptôme funeste, dangereux, souvent même une cause de mort. L'orgueil fait dans l'âme les mêmes ravages. Ce ne sont pas les richesses seules qui enflent le cœur de l'homme, ni le faste dont il s'entoure, ni les tables somptueuses qu'il dresse et auxquelles préside tout ce que le luxe et la délicatesse ont de plus recherché, ni les étoffes précieuses dont il est revêtu, ni les maisons superbes qu'il construit et qu'il décore avec tant de magnificence, ni le grand nombre de serviteurs qui l'accompagnent, ni la foule d'adulateurs qu'il traîne à sa suite; les honneurs sont pour lui un écueil non moins redoutable. Si les suffrages du peuple lui confèrent une des premières charges de l'Etat, une de ces hautes dignités que tout l'appareil de la puissance environne, il se croit au-

dessus du genre humain; peu s'en faut qu'il ne s'imagine marcher sur les nuées, d'où il foule aux pieds les autres hommes, sans épargner davantage ceux auxquels il est redevable de son élévation, sans traiter avec moins d'insolence ceux qui l'ont fait ce qu'il est, ou plutôt ce qu'il paraît être. Aveugle qui ne voit pas que toute cette gloire dont il est revêtu est plus vide qu'un songe, que tout cet éclat qui l'entoure est plus vain que les fantômes de la nuit, et que le même caprice qui les a formés peut les faire évanouir en un instant! Tel fut ce fils imprudent de Salomon, plus jeune encore par la raison, que par le nombre des années, qui ne répondit au peuple, qui lui demandait un gouvernement plus doux, que par la menace d'appesantir encore le joug, et qui se vit enfin, par ce même orgueil qu'il croyait si propre à augmenter sa puissance, dépouillé de son royaume et renversé du trône où il était assis. On tire encore vanité de l'habileté des mains, de l'agilité des pieds, de la beauté du corps, sans songer qu'il ne faut qu'une maladie pour détruire tous ces avantages, et que le temps les ruine chaque jour. On oublie « que toute chair n'est que de l'herbe, que toute la gloire de l'homme est comme la fleur des champs : l'herbe sèche et la fleur tombe. » Tels étaient et les géants qui mettaient tant de confiance dans leurs forces, et ce Goliath insensé qui osa provoquer Dieu lui-même, et cet Adonias si fier de sa beauté, et cet Absalon à qui sa longue chevelure inspirait tant d'orgueil.

Je vais plus loin. La sagesse et la prudence humaines, biens que le monde regarde comme les plus précieux et les plus solides, nous inspirent aussi un vain orgueil et nous séduisent par une fausse apparence de grandeur,

# Fin de l’aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée.  Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

***canadienfrancais.org***

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

quoiqu'elles ne doivent être comptées pour rien quand elles ne s'appuient pas sur la sagesse divine. Et comment en serait-il autrement quand le démon lui-même, pour surprendre l'homme, est devenu victime des piéges qu'il lui tendait?

Si le prince de ce monde, ce génie superbe, ce grand, ce premier maître de la sagesse humaine, s'est grossièrement abusé; s'il est tombé dans le piége qu'il avait tendu lui-même, comment ses disciples et ses imitateurs, s'abandonnant à leurs rêves sublimes, ne seraient-ils pas tombés dans le même piége, dans la même folie, en s'attribuant le nom de sages? » Pharaon concerte habilement la perte du peuple d'Israël, mais il ne prévoit pas que ses desseins vont échouer contre l'obstacle auquel il s'attend le moins. Un enfant exposé à la mort par ses ordres s'élève secrètement dans son palais, pour renverser bientôt la puissance de Pharaon et de l'Egypte et sauver Israël. Abimélech, ce meurtrier, ce fils illégitime de Gédéon, avait cru s'assurer la puissance souveraine en faisant massacrer soixante-dix de ses frères: ses complices, qu'il soulève contre lui, le punissent de ses crimes, et il périt enfin d'un coup de pierre de la main d'une femme. La nation juive, dans l'aveuglement de sa haine contre le Seigneur, prit un parti qu'elle croyait fort sage et qui lui devint funeste à elle-même; elle se disait: « Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ils ruineront notre pays et notre nation. » Et c'est en mettant le Christ à mort pour sauver leur pays et leur nation qu'ils ont causé la ruine de leur pays, leur dispersion par toute la terre, l'anéantissement de leur culte et de leur existence politique. Il me serait

facile de prouver, par une multitude d'autres exemples, que la sagesse humaine est très bornée, et que nous devons plutôt nous humilier de sa faiblesse que nous enorgueillir de sa prétendue sublimité.

Le sage évitera donc de s'applaudir de sa sagesse ou des autres avantages dont nous avons déjà parlé; mais il suivra l'avis sensé que lui donne le prophète Jérémie : « Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse, ni le fort de sa force, ni le riche de ses richesses. » Mais de quoi l'homme peut-il se glorifier à juste titre? En quoi consiste sa vraie grandeur? « Que celui qui se glorifie, répond Dieu par la bouche du même prophète, mette sa gloire à me connaître et à savoir que je suis le Seigneur. » La grandeur de l'homme, sa gloire et sa dignité consistent à connaître ce qui est vraiment grand, à s'y attacher et à ne chercher d'autre gloire que celle qui vient de Dieu. « Que celui qui se glorifie, dit l'Apôtre, se glorifie dans le Seigneur. Jésus-Christ, ajoute-t-il, nous a été donné pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption, afin que, selon ce qui est écrit, celui qui se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur. » La pleine et parfaite sagesse consiste donc à se glorifier dans le Seigneur, à ne pas être vain de sa propre justice, mais à reconnaître que, par soi-même, on est dépourvu de toute justice, et que l'on ne peut être justifié que par la foi en Jésus-Christ. Aussi saint Paul met-il sa gloire à mépriser sa propre justice et « à chercher celle qui vient de Dieu par la foi en Jésus-Christ, celle par laquelle il reconnaît la vertu de sa résurrection et la participation de ses souffrances, en retraçant sa mort dans sa personne, afin de parvenir à la gloire de sa résurrection. » C'est de-

vant cette pensée que s'écroule tout l'édifice de notre orgueil. Il ne vous reste plus rien, ô hommes, dont vous puissiez vous glorifier, puisque toute votre gloire et toutes vos espérances consistent à mortifier tout ce qui est en vous pour vivre un jour de la vie de Jésus-Christ, vie bienheureuse dont nous goûtons déjà les prémices si nous vivons dans la grâce de Dieu. Car c'est Dieu « qui opère en nous le vouloir et le faire par sa bonté. » C'est Dieu qui nous révèle par son esprit sa propre sagesse, qu'il avait prédestinée pour notre gloire. C'est Dieu qui nous donne la force et la constance dans nos travaux. « J'ai travaillé plus qu'eux tous, dit saint Paul, non pas moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi. » C'est Dieu qui nous arrache au danger contre toute espérance humaine. « Nous avions en nous un gage de mort, ajoute le même Apôtre, afin que nous ne missions pas notre confiance en nous, mais en Dieu, lui qui ressuscite les morts, lui qui nous a délivrés d'une mort si affreuse, qui nous en délivre encore, et qui, comme nous l'espérons, nous en délivrera encore à l'avenir. »

Pourquoi donc, je vous le demande, vous enorgueillir de ces biens qui ne viennent pas de vous, au lieu de rendre grâces à Celui de qui vous les tenez? « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? Et puisque vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier comme si vous ne l'aviez pas reçu? » Ce n'est pas votre propre justice qui vous a fait connaître Dieu; c'est Dieu qui s'est fait connaître à vous par un pur effet de sa bonté. « Vous connaissiez Dieu, dit saint Paul, ou plutôt vous étiez connus de lui. » Vous ne vous êtes pas élevés de vous-mêmes à la connaissance de Jésus-Christ; c'est Jésus-Christ qui s'est manifesté à vous, en

venant au monde. Car il est écrit : « Je m'efforce de connaître Jésus-Christ comme j'en suis connu moi-même. » « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, dit le Seigneur, mais c'est moi qui vous ai choisis. » Prétendez-vous d'une miséricorde glorieuse, il est vrai, mais toute gratuite, vous faire un titre d'orgueil? N'apprendrez-vous à vous connaître que lorsque vous aurez été, comme Adam, chassés du paradis; comme Saül, abandonnés de l'esprit de Dieu; comme le peuple d'Israël, retranchés de la tige sainte? « Vous êtes fermes dans la foi, dites-vous, mais prenez garde de vous trop élever, et craignez. » Le jugement suit la grâce, et le juge vous demandera compte de l'usage que vous en aurez fait. Si vous ne comprenez pas que cette grâce même est un don gratuit que vous avez reçu, et que par un excès de présomption vous vous fassiez de la grâce un mérite personnel, prétendriez-vous valoir mieux que saint Pierre? Non, sans doute, car vous n'avez pas plus d'amour pour Dieu que cet apôtre qui, dans l'ardeur de son zèle, allait jusqu'à vouloir mourir pour lui. Mais, parce que dans sa confiance orgueilleuse il se permit de dire : « Quand vous seriez pour tous les autres un sujet de scandale, vous n'en seriez jamais un pour moi, » il fut abandonné à sa propre faiblesse; il tomba dans l'apostasie; il apprit par sa faute à être plus circonspect, et par sa propre expérience à ménager la faiblesse d'autrui. Il comprit que si, au moment d'être englouti dans les flots, il avait été soutenu par la main de Jésus-Christ, c'était aussi la puissance du Seigneur qui, dans la tempête du scandale où il était exposé au danger de périr par son incrédulité, l'avait sauvé de la mort. Il reconnut alors l'accomplissement de cette prédiction :

« Simon, Simon, Satan demande à vous cribler comme on crible le froment. Mais moi, j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne s'éteigne pas ; c'est à vous, lorsque vous serez converti, d'affermir vos frères. » Après avoir ainsi réprimandé saint Pierre, le Seigneur le fortifia par sa sagesse, pour lui apprendre à réprimer tout sentiment d'orgueil, et à ménager les faibles. Ce pharisien si vain et si présomptueux, qui non-seulement était plein de confiance en lui-même, mais qui accusait encore le publicain devant Dieu, perdit tout le mérite de sa justice par le crime de l'orgueil; tandis que le publicain sortit du temple justifié, parce qu'il rendit gloire à la sainteté de Dieu, n'osant lever les yeux au ciel, demandant au Seigneur de lui être propice, dans l'extérieur le plus humble, se frappant la poitrine et s'accusant lui-même. Que cet exemple des suites funestes de l'orgueil vous serve de leçon. Le pharisien a perdu la justice par trop de présomption; il a été frustré de la récompense par un excès de confiance en lui-même. Il a été abaissé au-dessous de l'humble pécheur, parce qu'il s'est élevé au-dessus de lui, et qu'il s'est jugé lui-même, sans attendre le jugement de Dieu. Pour vous, ne vous élevez au-dessus de personne, pas même des plus grands pécheurs. L'humilité a souvent fait absoudre ceux qui étaient coupables des plus grands crimes. Ne vous justifiez donc pas au préjudice d'un autre, de peur que, justifié par votre propre suffrage, vous ne soyez condamné par celui de Dieu. « Je ne me juge pas moi-même, dit saint Paul; ma conscience ne me reproche rien; mais je ne suis pas pour cela justifié, c'est le Seigneur qui juge. »

Vous croyez avoir fait quelque bien? rendez-en grâces à Dieu sans vous élever au-dessus du prochain. « Que cha-

cun, dit le même Apôtre, examine ses actions, et alors il trouvera sa gloire en ce qu'il trouvera de bon dans lui-même, et non en se comparant aux autres. » Que vous ayez confessé la foi, souffert l'exil pour le nom de Jésus-Christ, ou supporté avec courage les austérités du jeûne, quel bien en revient-il au prochain? Aucun, vous seul en profitez. Craignez une chute semblable à celle du démon, qui, pour avoir voulu s'élever au-dessus de l'homme, fut abaissé au-dessous de lui et foulé aux pieds par sa victime. Telle fut aussi la chute des Israélites. Ils s'élevaient au-dessus des nations qu'ils regardaient comme impures; ils sont devenus impurs eux-mêmes, et les nations ont été purifiées. Leur justice n'a plus été qu'un vêtement souillé, tandis que l'iniquité et l'impiété des autres peuples ont été effacées par la foi. En un mot, rappelez-vous cette sentence si vraie des Proverbes : « Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. » Ayez toujours à la bouche cette parole du Sauveur : « Quiconque s'humilie sera élevé; quiconque s'élève sera humilié. » Ne vous jugez pas vous-mêmes avec partialité; ne faites pas pencher la balance en votre faveur, en oubliant à dessein le mal qui est en vous pour ne tenir compte que du bien que vous croyez y être; en vous applaudissant des bonnes actions que vous faites aujourd'hui, et vous pardonnant d'ailleurs vos fautes anciennes et récentes. Lorsque le présent vous inspirera quelque orgueil, rappelez-vous le passé, et cette vaine enflure se dissipera aussitôt. Si vous voyez votre prochain tomber dans une faute, ne vous arrêtez pas seulement à l'action présente, mais songez au bien qu'il a fait ou qu'il fait encore. En examinant toute sa conduite, sans vous borner à quelques détails, vous le

trouverez souvent meilleur que vous. Dieu ne juge pas l'homme sur un seul de ses actes. « Je viens, dit-il par son prophète, recueillir leurs œuvres et leurs pensées. » Et, même en reprenant Josaphat d'une faute qu'il venait de commettre, il rappelle ses bonnes actions en disant : « Cependant il a été trouvé en vous quelques bonnes œuvres. »

Répétons-nous sans cesse ces réflexions et d'autres semblables, pour combattre l'orgueil. Abaissons-nous pour être élevés à l'exemple du Seigneur, qui du haut des cieux est descendu au plus profond abaissement, et qui, de cet abaissement, a été élevé au plus haut degré de gloire. Sa vie tout entière est pour nous une leçon d'humilité. Il vient au monde dans une étable ; une crèche lui sert de lit. Il habite la maison d'un pauvre artisan et d'une mère pauvre, soumis à sa mère et à celui qu'elle avait pris pour époux. Il écoute les instructions qu'on lui donne, quoiqu'il n'en ait pas besoin ; il adresse à son tour des questions, et ses questions font admirer sa sagesse. Il se soumet à recevoir le baptême de la main de Jean, quoiqu'il soit son maître. Il n'oppose aucune résistance à ceux qui s'élèvent contre lui ; il ne veut pas leur faire sentir sa toute-puissance ; mais il leur cède comme à une force supérieure, laissant à une autorité passagère tout le pouvoir dont elle était susceptible. Il paraît en présence des prêtres et du gouverneur dans l'attitude d'un criminel qui subit son jugement, et souffre en silence les calomnies, quoiqu'il puisse confondre ses calomniateurs. Après avoir été couvert de crachats par les plus vils esclaves, il est livré à la mort, et à la mort regardée par les hommes comme la plus infâme. Telle fut sa vie mortelle

depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais après un tel abaissement, il manifesta enfin sa gloire, et ceux qui ont partagé ses humiliations, il les associa à son triomphe. A leur tête sont les saints apôtres, qui, pauvres et dénués de tout, comme leur Maître, parcourent le monde sans être soutenus ni par la pompe du langage, ni par la multitude des disciples, mais seuls, errants, abandonnés, tourmentés, lapidés, persécutés, enfin mis à mort. Voilà les exemples que nous ont laissés et nos pères et notre Dieu. Soyons leurs imitateurs, si nous voulons acquérir par l'humilité cette gloire éternelle, ce véritable et souverain bien par lequel Jésus-Christ met le comble à tous ses bienfaits.

Comment donc parvenir à bannir de notre cœur l'orgueil qui nous fait tant de mal, pour y établir l'humilité qui nous est si salutaire? C'est en nous exerçant dans toutes les circonstances à la pratique de cette vertu, sans négliger aucune occasion, si futile et si peu importante qu'elle nous paraisse. L'âme se modèle, pour ainsi dire, sur ce qu'elle fait; elle prend tel ou tel caractère selon ses habitudes et ses goûts. Que votre extérieur, que vos habits, votre démarche, votre nourriture, vos siéges, votre lit, votre maison et tous les meubles qu'elle renferme soient simples et modestes; que vos paroles, vos chants, vos conversations avec les autres hommes n'aient rien qui respire l'affectation et le faste. Si vous parlez ou que vous chantiez en public, ne montrez ni une orgueilleuse emphase dans vos discours, ni trop de complaisance dans votre voix. N'apportez jamais dans la dispute un ton fier et tranchant; mais appliquez-vous à retrancher en toute chose ce qui sent le faste et l'exagération.

Soyez obligeant envers votre ami, doux envers votre serviteur, patient avec les personnes violentes, humain envers les humbles ; consolez les affligés, visitez ceux qui sont dans la tristesse ; ne méprisez personne, parlez à tous avec douceur, répondez d'une manière aimable, soyez affable, poli et d'un accès facile pour tout le monde. Ne vous étendez pas vous-même sur vos louanges et ne commettez personne pour faire votre panégyrique. Ne vous permettez point de discours dont la pudeur ait à rougir, et cachez autant qu'il est en vous vos bonnes qualités. Au contraire, reconnaissez sincèrement vos fautes, sans attendre que d'autres vous les reprochent, afin d'imiter le juste, qui commence par s'accuser lui-même, et de ressembler à Job, qui ne craignait pas de publier, en présence d'une immense multitude, le mal qu'il pouvait avoir fait. Que vos réprimandes ne soient accompagnées ni de dureté, ni de précipitation, ni de colère ; car tout cela annonce une sorte d'arrogance. Ne condamnez pas les autres pour des fautes légères, comme si vous étiez un juste parfait. Traitez avec bonté ceux qui sont tombés dans quelque péché, et relevez-les avec un esprit de douceur, comme l'Apôtre vous le recommande, « en faisant un retour sur vous-même, afin de ne pas être tenté à votre tour. » Fuyez avec autant de soin que d'autres la recherchent la gloire qui vient des hommes. Rappelez-vous la parole de Jésus-Christ, qui vous dit que courir après l'estime, la réputation, la grandeur humaine, et ne faire le bien que pour être vu des hommes, c'est perdre la récompense qui vient de Dieu ; « Car, dit l'Evangile, ceux-là reçoivent leur récompense. » Prenez donc garde de vous faire tort à vous-même en recherchant cette gloire

qui vient des hommes. Puisque Dieu contemple nos actions du haut de son trône, que toute votre ambition soit d'obtenir la gloire qui vient de Dieu, de ce Dieu qui vous réserve de si magnifiques récompenses. Mais vous êtes revêtu d'une haute dignité, les hommes vous honorent, vous respectent et vous glorifient : faites-vous l'égal de ceux qui sont au-dessous de vous, « sans vouloir dominer sur ceux qui sont l'héritage du Seigneur, » et sans vous régler sur les princes du siècle. Le Seigneur ordonne à celui qui veut être le premier de se faire le serviteur de tous. Pour tout dire, en un mot, pratiquez l'humilité comme un homme qui l'aime. Aimez cette vertu, et elle vous glorifiera. C'est le moyen de parvenir à la gloire véritable dans la société des anges et de Dieu. Jésus-Christ, en présence des esprits célestes, vous reconnaîtra pour son disciple, et il vous glorifiera si vous devenez l'imitateur de son humilité. « Apprenez de moi, disait-il, que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. » A Jésus-Christ soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

## XVII<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

---

### ÉPITRE.

Mes Frères, je vous conjure, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vivre d'une manière digne de l'état auquel vous avez été appelés, pratiquant en tout l'humilité, la douceur et la patience, vous supportant les uns les autres avec charité, travaillant avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix. Vous n'êtes qu'un même corps et qu'un seul esprit, et vous avez été appelés à la même espérance. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi et qu'un baptême. Il n'y a qu'un Dieu, père de tous les hommes, maître de tout, qui gouverne tout ce qui existe, et dont l'esprit réside et agit en nous tous, il est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. (Saint Paul aux Éphés., ch. IV, v. 1-7.)

### HOMÉLIE DE SAINT JÉROME.

« Je vous conjure, moi qui suis dans les chaînes pour

le Seigneur, de vivre d'une manière digne de l'état auquel vous avez été appelés, pratiquant en tout l'humilité, la douceur et la patience, vous supportant les uns les autres avec charité. »

Les chaînes dont parle ici saint Paul peuvent s'entendre au propre des fers dont il fut plus d'une fois chargé, et au figuré des chaînes qui le liaient à Dieu, dans la charité de Jésus-Christ. L'Ecriture nous donne souvent des exemples de ce mot employé dans cette dernière acception. Nous lisons au premier livre des Rois : « Après ces paroles, l'âme de Jonathas s'attacha étroitement à celle de David. » Le prophète dit en parlant des apôtres : « Ils marcheront derrière vous, les mains chargées de fers. »

On peut encore en donner une autre explication. Le corps est appelé le lien de l'âme ; et comme saint Paul avait reçu son corps pour la prédication de l'Evangile, il peut se dire chargé de chaînes pour le Seigneur. Le corps est donc un lien, et ceux qui sont enchaînés dans le corps peuvent dire qu'ils sont enchaînés à la terre. Jérémie, dans sa troisième Lamentation, en donne la preuve : « Il a foulé aux pieds ceux qui étaient enchaînés à la terre. » Nous voyons, dans un autre passage, Jésus-Christ « dire à ceux qui étaient dans les chaînes : Sortez de prison, et à ceux qui étaient dans les ténèbres : Voyez la lumière. » Il est vrai que ce passage peut s'entendre des liens du péché et des ténèbres de l'ignorance, brisés et dissipés par l'avénement et la prédication du Christ. On peut néanmoins soutenir le premier sens. Le lien, c'est le corps ; les ténèbres sont cette habitation terrestre.

« De vivre d'une manière digne de l'état auquel vous

avez été appelés. » Pour marcher d'une manière digne de notre vocation, il faut marcher à la suite de celui qui a dit : « Je suis la voie. » — « Marchez dans ce chemin sans vous détourner à droite ou à gauche. » « Il a retiré son pied du mauvais sentier. » « Les pas de l'homme juste seront conduits par le Seigneur. »

« Pratiquant en tout l'humilité, la douceur et la patience. » Celui qui sait qu'il n'est que terre et cendre et que bientôt il sera réduit en poussière, jamais ne s'enflera d'orgueil. Celui qui compare avec l'éternité de Dieu la courte durée de la vie humaine aura toujours sa fin devant les yeux, et ne concevra que des sentiments d'humilité et d'abnégation. « Le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et cette demeure terrestre abat l'esprit par la multiplicité des soins qui l'agitent. » Aussi, répétons avec humilité : « Seigneur, mon cœur ne s'est pas exalté, et mes yeux ne se sont point élevés. » L'humilité réside moins dans les paroles que dans l'esprit. Dès que la conscience aura reconnu que nous n'avons pas l'humilité, soyons sûrs que nous ne savons rien, ne comprenons rien, ne sommes rien.

La douceur consiste à ne se laisser troubler par aucune passion, et surtout à ne se jamais laisser emporter à la colère et à la violence. Celui qui sera doué de cette qualité aura, selon la promesse de Dieu, le bonheur de posséder la terre, c'est-à-dire de commander à son corps et de le dominer en maître. Et le principal avantage que nous en retirerons, ce sera de ne pas vivre charnellement dans la chair.

« Vous supportant les uns les autres avec charité. » Ceux qui comprennent le sens de ces paroles reconnais-

sent que ce précepte regarde non les hommes d'une vertu éprouvée, mais ceux qui en sont encore à l'apprentissage des vertus. Les saints n'ont pas besoin de se supporter mutuellement, mais ceux qui se laissent encore parfois dominer par leurs passions. Il n'est pas étonnant qu'il adresse cette recommandation aux Éphésiens, dont plusieurs ne manquaient pas de défauts à se faire pardonner. C'est dans ce sens encore que saint Paul dit aux Galates : « Portez les fardeaux les uns des autres, » c'est-à-dire soyez charitables l'un pour l'autre : que les riches viennent en aide aux pauvres. Si quelqu'un porte secours à son frère malade, il lui vient en aide avec charité ; si quelqu'un tire de la misère une mère ou une veuve que son fils ou son frère ne peut soulager, il porte charitablement le fardeau d'autrui. Quiconque ne relève pas son frère tombé dans le péché, et ne le console pas dans son infortune, n'a pas la charité et méprise le précepte de saint Paul : « Nous devons, nous qui sommes plus forts, supporter les faiblesses des infirmes, et ne pas nous complaire en nous-mêmes. »

« Travaillant avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix. Vous n'êtes qu'un même corps et qu'un seul esprit, et vous avez été appelés à la même espérance. » C'est avec justice que saint Paul adresse ces paroles aux Éphésiens, qui avaient déjà acquis l'unité du même esprit. Mais ces paroles de l'Apôtre s'adressent encore aux hérétiques, qui, bien qu'ils aient rompu les liens de la paix, pensent conserver l'unité d'un même esprit. En effet, si nous ne tenons pas tous le même langage, si l'un dit : « Pour moi, je suis à Paul, moi à Apollon, moi à Céphas, » nous divisons l'unité de l'esprit,

nous en faisons plusieurs parts. Et qu'on ne vienne pas nous dire : Comment les grâces sont-elles diverses, puisqu'il faut conserver l'unité de l'esprit? « Les grâces sont diverses, en effet; mais elles nous viennent du même esprit. Les fonctions sont diverses, mais le Seigneur est toujours le même. Les œuvres sont multiples, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous. »

« Vous n'êtes qu'un même corps et qu'un seul esprit. » Par un même corps, il entend ici le corps de Jésus-Christ, qui est l'Eglise; et par un seul esprit l'Esprit-Saint, le distributeur de toutes les grâces, l'auteur de toute sainteté. Peut-être aussi que par un même corps l'Apôtre désigne la vie pratique, les œuvres bonnes ou mauvaises, et par un même esprit la vie de science et de contemplation. Donc tout membre de l'Eglise qui sera uni avec elle par le même esprit « sera aussi appelé à la même espérance. ».

Comment pouvons-nous être appelés à la même espérance, puisque nous aurons auprès de notre Père des demeures différentes? Nous aurons, il est vrai, des demeures différentes, mais ce sera dans le ciel, qui est par excellence le royaume de Dieu et le but de notre commune espérance. On peut encore en donner une interprétation plus subtile. A la fin et à la consommation des choses, tout reprendra son premier état. Alors nous ne ferons plus qu'un seul corps, nous serons régénérés dans une humanité parfaite, et cette prière du Sauveur pour nous sera accomplie : « Mon Père, faites que, comme vous et moi ne sommes qu'un, de même ils ne soient qu'un en nous. »

Conservons donc l'unité de l'esprit dans le lien de la

paix; ne nous laissons point emporter à tout vent de doctrine, ne changeons point à tout propos, ne servons point tantôt Dieu, tantôt le démon. N'ayons tous qu'un seul corps de bonnes œuvres, et que notre chair soit toujours le temple de Dieu. Soyons tous animés du même esprit, des mêmes sentiments, appelés que nous sommes à la même espérance...

« Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi et qu'un baptême. Il n'y a qu'un Dieu, père de tous les hommes, maître de tout, qui gouverne tout ce qui existe, et dont l'esprit réside et agit en nous tous. »

De même que la foi est distincte du baptême, du Seigneur et de Dieu, de même le baptême, le Seigneur et Dieu sont distincts les uns des autres. J'établis cette distinction à cause de l'erreur de Sabellius, qui pense que Dieu le Père est le même que le Fils : il confond les personnes en reconnaissant dans chacune d'elles la même divinité. Or Dieu le Père et le Seigneur son Fils sont manifestement deux personnes différentes. Saint Paul le marque clairement dans son épître aux Corinthiens : « Il n'y a pour nous qu'un seul Dieu qui est le Père, duquel toutes choses tirent l'être, et un seul Seigneur, qui est Jésus-Christ, par lequel toutes choses ont été faites, comme c'est aussi par lui que nous sommes. » David a dit aussi : « Sachez que le Seigneur est le vrai Dieu. » Nous trouvons ailleurs : « Le Seigneur notre Dieu est le seul et unique Seigneur. » Si, comme le pensent les ariens, Dieu le Père seul est Dieu, il s'ensuit que Jésus-Christ est le seul Seigneur : de sorte que le Père n'est pas le Seigneur, ni le Fils de Dieu. Mais loin de nous cette pensée de faire de Dieu et du Seigneur deux êtres dis-

tincts. Il n'y a qu'un seul Seigneur et en même temps qu'un seul Dieu : le Père et le Fils ont le même pouvoir et la même divinité. C'est pourquoi il n'y a qu'une même foi. Nous croyons également au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Il n'y a qu'un seul baptême, et nous sommes à la fois baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Nous recevons trois onctions pour montrer la Trinité dans l'unité du sacrement. Nous ne sommes pas baptisés aux noms distincts du Père, du Fils et du Saint-Esprit, mais au nom d'un seul, de Dieu, qui les comprend tous trois. Il n'y a qu'un seul nom, qu'un seul acte, qu'un seul sacrement, malgré les assertions mensongères des hérétiques. L'Eglise de Jésus-Christ est seule en possession de la source de vie. Quoique dans le baptême il se pratique trois onctions différentes en l'honneur de la Trinité, il n'y a pas pour cela trois baptêmes, il n'y en a qu'un seul. Le baptême est un aussi dans l'eau, dans l'esprit et dans le feu. Le Seigneur dit lui-même : « Je dois être baptisé d'un baptême ; » et ailleurs : « Vous serez baptisés de mon baptême. »

Ces diverses propositions : Un seul Dieu, père de tous, qui est sur toutes choses, partout et dans tout, sont susceptibles d'interprétations différentes. Dieu est en effet au-dessus de tous, puisqu'il est l'auteur de toutes choses ; le Fils est partout, puisqu'il pénètre en tous lieux et remplit l'univers ; le Saint-Esprit est dans tout, puisque rien n'est sans lui. Quand on dit qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'il est l'auteur de tout, il faut bien remarquer la signification qu'on attache à ces paroles. Supposons dix hommes, dont cinq fils et cinq serviteurs : c'est le même qui est le maître et le père de ces dix hommes, et cepen-

dant il n'est pas leur père à tous, ni leur maître à tous. Ainsi, quand on dit que le même est le Dieu et le père de tous, il faut comprendre qu'il est le Dieu des uns et le père des autres. Zénon et les stoïciens, ses disciples, ont eu quelque soupçon de ces rapports entre Dieu et les créatures. Virgile, qui appartenait à cette école, a dit que « Dieu allait partout, traversait les terres et les mers, etc. » Il dit dans un autre endroit : « Au commencement, le ciel, la terre et les plaines liquides, le globe lumineux de la lune et les astres des Titans, étaient animés intérieurement par le souffle de l'esprit. La puissance divine agite la masse et se mêle à ce corps immense. »

On peut penser que ces paroles « sur tous, par tous et dans tous, » doivent se rapporter au Père, au Fils et au Saint-Esprit. De sorte que « au-dessus de tous » désigne l'auteur de toutes choses; « par tous » désigne le Fils, parce que c'est par lui que tout a été créé; « dans tous » désigne le Saint-Esprit, car il se donne lui-même aux vrais croyants; nous sommes le temple du Saint-Esprit, et le Père et le Fils habitent en nous.

---

## ÉVANGILE.

En ce temps-là les pharisiens, ayant appris que Jésus avait réduit les sadducéens au silence, tinrent conseil, et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, lui demanda, pour

le tenter : Maître, quel est le plus grand commandement de la loi? Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement ; et voici le second qui lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Ces deux commandements renferment toute la loi et les prophètes. Comme les pharisiens étaient réunis là, Jésus leur fit à son tour cette question : Que pensez-vous du Christ? De qui est-il fils? De David, répondirent-ils. Comment donc, ajouta-t-il, David, qui était inspiré, l'appelle-t-il son Seigneur, lorsqu'il dit : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils? Aucun d'eux ne put lui répondre, et depuis ce jour personne n'osa plus l'interroger. (Saint Matthieu, ch. XXII, v. 34-46.)

## HOMÉLIE DE SAINT AUGUSTIN.

Nous voyons, par ce qu'on vient de nous lire de l'Evangile, que notre Seigneur ayant demandé aux Juifs comment il se pouvait faire que Jésus-Christ fût fils de David, et que David l'appelât son Seigneur, ils ne surent que lui répondre ; car ils ne reconnaissaient en lui que ce qu'ils y voyaient. Le Fils de l'homme leur apparaissait, mais ils ne voyaient pas en lui le Fils de Dieu ; de là vient qu'ils

crurent pouvoir le faire succomber, et que, l'ayant attaché à la croix, ils lui disaient d'un ton moqueur et insultant : « S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix, qu'il s'en tire, et nous croirons en lui. » Ils voyaient une partie de ce qu'il était, mais ils ne voyaient pas l'autre, et ne la connaissaient point. « Aussi n'eussent-ils jamais crucifié le roi de gloire, s'ils l'eussent connu pour ce qu'il était. » Ils savaient cependant que le Christ devait être fils de David, et ils attendent encore ce fils de David, faute de savoir qu'il est venu; mais c'est une ignorance volontaire. Car, s'ils l'ont méconnu lorsqu'il était sur la croix, ils devraient au moins le reconnaître maintenant qu'il est sur le trône, maintenant qu'ils voient toutes les nations appelées et bénies au nom de celui qu'ils refusent de regarder comme le Christ.

Ce fils de David, né selon la chair du sang de ce patriarche, est aussi le fils de la race d'Abraham. Or, s'il a été dit à Abraham que toutes les nations seraient bénies en sa race, et si les Juifs voient aujourd'hui toutes les nations bénies dans celui que nous reconnaissons pour le Christ, d'où vient qu'ils attendent encore ce qui est déjà venu, et qu'ils ne craignent pas ce qui doit venir?

Ce divin Sauveur, afin de se faire reconnaître pour ce qu'il était, s'est servi d'un passage du prophète le désignant sous la figure d'une pierre contre laquelle on ne saurait se heurter sans se blesser, et qui écrasera ceux sur qui elle doit tomber : — Cette pierre a été *abaissée*, elle l'est même encore en un sens; et ceux qui vont s'y heurter se blessent. Mais quand elle tombera d'en haut elle écrasera les orgueilleux. Les Juifs s'y sont heurtés et ils s'y sont déjà blessés. Mais ils ont encore à craindre d'en être

écrasés lorsqu'elle fondra sur eux, c'est-à-dire lorsque Jésus-Christ viendra dans tout l'éclat de sa gloire, à moins cependant que, tandis qu'ils vivent encore, ils n'ouvrent les yeux, et ne le reconnaissent pour éviter la mort funeste dont ils sont menacés. Jusqu'à cette heure, Dieu est patient, et il ne cesse de les convier à la foi et à la pénitence.

Le Seigneur ayant donc demandé aux Juifs de qui le Christ devait être le fils, ils lui répondirent : « De David. » Mais il n'en demeure pas là. « Comment donc, leur dit-il, David, parlant par le mouvement de l'esprit de Dieu, appelle-t-il le Christ son Seigneur, lorsqu'il disait : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie placé vos ennemis sous vos pieds ? Car si David, parlant par le mouvement de l'esprit de Dieu, appelle le Christ son Seigneur, comment le Christ peut-il être son fils ? »

Notre Seigneur ne conclut pas de ces paroles que le Christ ne peut être le fils de David ; mais il demande comment il se peut faire qu'il le soit. Ce *comment* n'est donc pas une négation, c'est une interrogation. C'est comme s'il avait dit : Vous répondez bien quand vous dites que le Christ est fils de David. Mais voilà David qui l'appelle son Seigneur : comment se peut-il donc faire qu'il soit tout ensemble et son fils et son Seigneur ?

Si les Juifs eussent été instruits dans la foi chrétienne que nous professons ; s'ils n'eussent point eu le cœur fermé à l'Evangile et qu'ils eussent voulu être intérieurement éclairés des lumières de l'Esprit de vie, ils eussent fort bien répondu à cette question par les principes de la foi de l'Eglise. Le Christ est le Seigneur de David, auraient-

ils dit; « car dès le commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Voilà comment le Christ est le Seigneur de David. » Mais il est aussi son fils; « car le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Mais comme ils n'étaient pas instruits de ces vérités, ils demeurèrent muets, sans daigner même ouvrir les oreilles, aussi peu inquiets d'entendre la parole de Jésus-Christ et de demander à être instruits de ce qu'ils ne savaient pas, qu'incapables de répondre à sa question.

Mais c'est une grande science, mes Frères, que de pénétrer le mystère par lequel Jésus-Christ est tout ensemble fils et Seigneur de David, et de comprendre comment une même personne est Dieu et homme tout ensemble; comment le Sauveur est moins que son Père, par rapport à la forme de serviteur, et comment il lui est égal par rapport à la forme divine; comment il a pu dire d'un côté : « Mon Père est plus grand que moi, » et de l'autre : « Mon Père et moi ne sommes qu'un. » Il faut donc régler nos mœurs pour nous rendre capables de le comprendre. Car ce mystère est fermé à ceux qui ne méritent pas de le pénétrer, et il s'ouvre à ceux qui en sont dignes. Il faut donc frapper à la porte de celui qui seul peut nous en donner l'intelligence. Et ce n'est ni du pied, ni de la main, ni avec un levier, ni avec une pierre, qu'on y frappe; c'est par une sainte vie; elle seule peut nous faire ouvrir.

C'est donc le cœur qui demande, c'est le cœur qui cherche, c'est le cœur qui frappe à la porte. Mais pour le bien faire, il faut un cœur plein de piété, il faut un cœur qui aime Dieu pour Dieu même (car c'est ce qui s'appelle piété), un cœur qui n'attende de Dieu nulle autre

récompense que Dieu même. Aussi qu'y a-t-il de meilleur que Dieu? et celui qui ne fait pas estime de Dieu, que peut-il lui demander? que trouvera-t-il d'aimable et de précieux, en comparaison de lui? Il vous donne les biens de la terre, et vous en avez de la joie, parce que vous aimez la terre, et que votre cœur lui-même n'est que terre; combien plus devriez-vous vous réjouir, quand celui qui a fait le ciel et la terre se donne à vous? Il faut donc aimer Dieu gratuitement, et pour bien comprendre le prix de cet amour, il suffit de se rappeler que le démon, ignorant ce qui se passait dans le cœur de Job, lui reprochait précisément, comme un crime énorme, ce défaut d'amour gratuit : « Est-ce gratuitement que Job aime Dieu? se disait en lui-même cet esprit malin. »

Si donc l'ennemi commun de tous les hommes a mis en avant cette accusation contre Job, nous avons bien sujet de craindre qu'il ne la porte aussi contre nous. Car c'est un dangereux accusateur que celui à qui nous avons affaire; s'il ose bien feindre ce qui n'est pas, combien plus objectera-t-il ce qui est! Mais réjouissons-nous, mes Frères, rassurons-nous; nous avons un juge que notre accusateur ne saurait surprendre. Si nous avions un homme pour juge, notre ennemi lui ferait croire ce qu'il voudrait; car il n'est personne d'aussi rusé que le démon, ni d'aussi capable d'inventer. C'est lui qui invente toutes les fausses accusations que l'on forme contre les saints; et comme il sait qu'elles ne seraient d'aucun effet auprès de Dieu, il les répand parmi les hommes. Mais tout cela ne lui sert de rien. « Car, comme dit l'Apôtre, nous trouvons notre gloire et notre sûreté dans le témoignage même que nous rend notre conscience. »

Ne croyez pas néanmoins que le démon ne sache fort bien ce qu'il fait, et quel avantage il retire de ses artifices, et des calomnies qu'il répand contre les saints, à moins cependant qu'on ne sache s'en défendre par la vigilance de la foi. Elles finissent par persuader aux faibles qu'il n'y a point de gens de bien; et sur ce témoignage, ceux-ci s'abandonnent à leurs passions et à leur cupidité. Qui donc suit la loi de Dieu? se disent-ils; qui mène une vie chaste et pure? et sur ce fondement, que personne ne vit bien, ils se mettent au nombre de ceux qui vivent mal.

Voilà donc à quoi tendent les calomnies que le démon invente contre les saints. Mais Job était hors d'atteinte de ces sortes d'accusations; la pureté de sa vie était trop connue pour donner prise à de telles accusations contre lui. Mais comme ce saint homme possédait de grands biens, le démon l'accusa de ne servir Dieu qu'en vue de ces sortes de récompenses. Cette disposition pouvait être dans son cœur, mais il n'en pouvait rien paraître dans ses mœurs; car il servait Dieu fidèlement. Il donnait l'aumône, et ni les hommes ni le démon même ne pouvaient savoir dans quel esprit il le faisait. Ses intentions n'étaient connues que de lui seul. Aussi Dieu rend-il témoignage à son serviteur pendant que le démon le calomnie; Dieu permet au démon de le tenter. La vertu du serviteur de Dieu éclate par les épreuves par lesquelles il passe; et on reçoit la preuve que c'est gratuitement que Job sert Dieu, et gratuitement qu'il l'aime; que ce n'est pas en vue de ce que Dieu lui a donné, mais parce que Dieu veut bien être à lui, ne point se retirer de lui. Car que disait Job, après la perte de tout ce qu'il avait au monde? « Le Sei-

gneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté. Il ne m'est arrivé que ce qu'il a ordonné; que son nom soit à jamais béni! » Le feu de la tentation est survenu, mais il n'a trouvé dans ce saint homme que de l'or, et point de paille; ainsi il n'a fait que purifier cet or, et n'a pu le réduire en cendre.

La suite de l'Evangile nous fait voir une chose bien remarquable, et qui prouve non-seulement que, pour comprendre que Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble, et parvenir à l'intelligence de ce mystère, il faut purifier son cœur, mais encore que ce qui le purifie, c'est l'intégrité des mœurs, la bonne vie, la chasteté, la sainteté, enfin la foi que la charité fait agir. Toutes ces saintes dispositions sont comme l'arbre, et cet arbre a sa racine dans le cœur; car c'est du cœur que partent les œuvres. Si l'on y plante la cupidité, il n'en sort que des épines; si au contraire on y plante la charité, on en voit sortir les plus beaux fruits.

Jésus-Christ, voyant donc que les Juifs ne pouvaient répondre à sa question, s'empresse tout-à-coup de leur parler des mœurs, pour mieux faire voir ce qui les rendait incapables de pénétrer ce grand mystère. Car ces misérables, aveuglés par leur orgueil, voyant qu'ils ne pouvaient lui répondre, ne devaient-ils pas au moins lui dire : « Nous n'en savons pas assez pour satisfaire à ce que vous nous demandez; mais nous vous conjurons de nous instruire? » Mais, quoi! ils demeurent muets sur la question que Jésus-Christ leur propose, et ils ne demandent point à en être instruits!

Jésus-Christ donc, qui savait que l'orgueil était la cause de leur aveuglement, se mit à parler contre l'orgueil, et

s'adressant à ses disciples : « Donnez-vous de garde des scribes, leur dit-il, qui aiment à présider les assemblées et qui veulent avoir les premières places dans les festins! » Il ne les blâme pas de tenir la première place, mais de l'aimer. C'est la disposition de leur esprit qu'il condamne ; et c'est ce qui n'appartient qu'à celui qui voit le fond des cœurs. Car, du reste, il est dans l'ordre que les ministres du Seigneur, élevés en dignité dans l'Eglise, y tiennent les premières places. Si quelqu'un les leur disputait, ce serait un mal pour lui, quoique ce ne soit pas un bien pour eux de les avoir. Il faut donc que dans les assemblées des chrétiens les prélats occupent la place la plus éminente, afin que leur siége même les distingue et marque leurs fonctions. Mais bien loin de s'en faire accroire, pour être assis plus haut que les autres, il faut que cette distinction même leur mette devant les yeux le fardeau dont ils sont chargés et le compte qu'ils en doivent rendre. Or, qui sait s'ils aiment ou s'ils n'aiment pas ces marques d'honneur? C'est ce qui est caché dans leur cœur, et il n'y a que Dieu qui puisse juger.

Jésus-Christ avertit donc ses disciples de ne pas se laisser infecter de ce mauvais levain ; car c'est ainsi qu'il appelle l'orgueil dans un autre endroit de l'Evangile. « Gardez-vous, disait-il à ses disciples, du levain des pharisiens et des sadducéens. » Et comme ils s'imaginaient qu'il ne leur parlait ainsi que parce qu'ils avaient oublié d'apporter du pain : « Eh quoi! leur dit-il, ne vous souvenez-vous plus que des milliers d'hommes ont été rassasiés avec cinq pains? » Alors ils comprirent que le levain dont il parlait était la doctrine des pharisiens. Car les pharisiens n'aimaient que les biens temporels ; il n'y avait en eux ni

crainte des maux, ni amour des biens de l'éternité. C'est ce qui aveuglait leur cœur et les rendait incapables de comprendre le mystère qu'il aurait fallu connaître pour répondre à la question de Jésus-Christ.

Qu'est-ce donc que les enfants de l'Eglise ont à faire pour arriver à comprendre ce qui est l'objet de leur foi? C'est de rendre le vase de leur esprit apte à recevoir ce qui sera donné; et c'est afin de leur donner occasion d'en augmenter la capacité que notre Seigneur et notre Dieu tient ce qu'il nous a promis comme suspendu sur nos têtes. Car ses promesses ne sont que suspendues et différées. Il les tient comme suspendues, afin que nous étendions les mains pour y atteindre; cet effort même est ce qui nous fait croître et nous rend capables de les recevoir.

Voyez comment saint Paul tend de tous ses efforts vers ces biens suspendus au-dessus de lui. « Il s'en faut bien, dit-il aux Philippiens, que je sois déjà parvenu au terme où j'aspire, et que je sois déjà parfait. Non, mes Frères, je ne me flatte pas d'être arrivé à la perfection. Mais j'ai au moins un avantage : c'est qu'ayant oublié tout ce que j'ai laissé derrière moi, je tends vers ce qui est devant moi; et, par cette extension, je tâche d'atteindre le prix si élevé auquel il a plu à Dieu de nous appeler par Jésus-Christ. » Ce prix était comme suspendu au haut du ciel, et saint Paul ne courait que sur la terre; mais il s'élevait par le mouvement de son esprit. « Je tâche, dit-il, d'atteindre le prix auquel il a plu à Dieu de nous appeler par Jésus-Christ. » Le voilà donc qui fait tous ses efforts pour atteindre ce prix ineffable, élevé et suspendu au-dessus de lui.

Il faut donc marcher, mes Frères; mais pour faire ce

voyage, il ne s'agit pas de faire provision, ni de chaussures commodes, ni de chevaux, ni de navires. C'est par la disposition du cœur qu'on marche et qu'on avance, c'est par l'amour que l'on court, c'est par la charité que l'on monte. Si vous êtes en peine de la voie qu'il faut tenir, attachez-vous à Jésus-Christ, qui, en descendant du ciel en terre, et en remontant de la terre au ciel, s'est fait lui-même « notre voie. » Voulez-vous donc monter ? attachez-vous à celui qui monte ; car, par vous-mêmes vous ne sauriez vous élever en haut. Aussi est-il dit : « Nul ne monte au ciel que celui qui est descendu du ciel, c'est-à-dire le Fils de l'homme qui est dans le ciel. »

Si donc nul n'y monte que celui qui en est descendu, c'est-à-dire le Fils de l'homme, Jésus-Christ notre Seigneur, il faut, pour y monter, être membre de celui qui seul peut y monter. Car le chef et les membres ne sont qu'un ; et c'est parce que nul n'y peut monter que celui qui est incorporé au chef et qui est devenu un de ses membres, qu'il est vrai de dire que nul n'y monte que celui qui en est descendu. Si quelqu'un demandait donc: Comment saint Pierre et saint Paul et les autres apôtres y sont-ils montés, puisqu'il est vrai que personne n'y monte que celui qui en est descendu? on lui répondrait: C'est que saint Pierre, saint Paul et les autres apôtres et tous les fidèles sont compris dans cette parole de saint Paul : « Vous êtes le corps de Jésus-Christ, vous êtes ses membres, et vous faites partie de son corps. » — Si donc, mes Frères, Jésus-Christ et ses membres ne sont qu'un seul corps, gardez-vous bien d'en faire deux. Il a quitté son père et sa mère et il s'est uni à son épouse ; en sorte

que les deux ne font plus qu'une même chair. Il a quitté son père lorsqu'il ne s'est montré ici-bas que sous une forme selon laquelle il ne lui était pas égal. « Car il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur. » Il a quitté sa mère, la Synagogue, dont il était né selon la chair, et il s'est uni à l'Église, son épouse. Nous voyons même que l'endroit de la Genèse rapporté par saint Paul, pour faire voir l'union de Jésus-Christ et de son Eglise, est celui dont Jésus-Christ s'était servi pour montrer que l'union de l'époux et de l'épouse est indissoluble. « N'avez-vous pas lu, disait-il aux Juifs, que Dieu, dès le commencement du monde, a fait d'un même corps l'homme et la femme? Les deux ne seront qu'une même chair, dit l'Écriture: que l'homme ne sépare donc point ce que Dieu a uni. » Or, si les deux ne sont qu'une même chair, ils ne sont plus deux, il ne sont qu'un. Appliquez ce que je viens de dire à ces paroles du Sauveur dans saint Jean: « Nul ne monte au ciel que celui qui en est descendu. »

Nous ne saurions être ce qu'est Jésus-Christ selon sa divinité, puisqu'il est le Créateur, et que nous ne sommes que ses créatures; qu'il est l'ouvrier, et que nous ne sommes que son ouvrage. Mais, afin que nous puissions être avec lui un jour, il a bien voulu se faire notre chef, en prenant de nous une chair par laquelle il pût mourir pour nous. Or, pour voir clairement que le chef et les membres ne sont qu'un même Christ, écoutez les paroles que lui prête Isaïe : « Il m'a mis une couronne comme à l'époux, et il m'a paré comme l'épouse. » Il est donc tout ensemble et l'époux et l'épouse : l'époux en lui-même, comme chef de l'Eglise, et l'épouse dans les fidèles qui en composent le corps. Voilà l'accomplissement

de ces paroles : « Les deux ne seront plus qu'une même chair. » Ils ne sont même plus deux, ils ne sont qu'un.

Nous avons le bonheur d'être des membres de ce divin chef. Il s'agit de parvenir à l'intelligence du mystère de l'union de la divinité et de l'humanité en Jésus-Christ. Ce que nous avons à faire pour atteindre ce but, c'est, mes Frères, comme je vous l'ai déjà dit, de mener une vie qui soit selon la piété, d'aimer Dieu gratuitement et pour lui-même. Celui qui, durant notre pèlerinage, s'est montré à nous sous la forme de serviteur se réserve de se montrer, sous la forme de Dieu, à ceux qui parviendront à l'heureuse patrie vers laquelle nous tendons. La forme de serviteur est la voie qu'il nous a tracée; la forme de Dieu est la patrie où il nous attend. Elle est bien au-dessus de notre portée, l'intelligence de ce mystère; mais il n'est point hors de notre portée d'y croire, et c'est par là qu'il faut commencer. « Car, comme dit le prophète, si vous ne croyez, vous ne comprendrez jamais. » Marchons donc dans la foi, tant que nous sommes sur cette terre étrangère, qui nous tient loin du Seigneur, et jusqu'à ce que nous soyons parvenus à la claire vision, où nous le verrons face à face. Or, en marchant dans la foi, il faut faire de bonnes œuvres, et il faut que nos bonnes œuvres soient accompagnées d'un amour gratuit envers Dieu, et bienfaisant envers le prochain.

Nous n'avons rien que nous puissions donner à Dieu; mais nous avons de quoi donner au prochain, et en donnant à l'indigent, nous nous rendons favorable celui qui est la source de toute abondance. Que chacun donc aide son prochain de ce qu'il possède; qu'il lui donne tout son superflu! Que les riches nourrissent les pauvres;

qu'ils donnent des vêtements à ceux qui en manquent ; qu'ils bâtissent des églises; enfin, qu'ils fassent de leur argent tout le bien possible. Que celui qui n'a que des conseils à donner aide le prochain à se conduire; qu'il l'éclaire dans ses doutes par les lumières que donne la piété. Que celui qui n'a pour tout bien qu'un grand fonds de doctrine tire de ce trésor, qui est proprement celui du Seigneur, de quoi fournir à ses frères la subsistance dont ils ont besoin; qu'il fortifie les fidèles dans la foi ; qu'il retire de l'erreur ceux qui y sont engagés ; qu'il cherche ceux qui se sont égarés; enfin, qu'il fasse tout le bien qu'il pourra, selon son talent. Les plus pauvres mêmes ont de quoi s'aider les uns les autres. Que celui qui a des membres solides aide le boiteux à marcher; que celui qui a de bons yeux donne la main aux aveugles ; que celui-ci visite les malades, que celui-là ensevelisse les morts. Voilà ce que tout le monde peut faire. A peine trouvera-t-on un seul homme qui n'ait de quoi aider son prochain d'une manière ou d'une autre. Mais, surtout, observez bien l'avis important que vous donne le grand Apôtre : « Portez les fardeaux les uns des autres, et par là vous accomplirez la loi de Jésus-Christ. »

## DISCOURS DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

### SUR LA CHARITÉ.

Toutes les bonnes œuvres sont des fruits de la charité. C'est pour cette raison que cette vertu nous est si souvent

recommandée dans l'Écriture : « Tous connaîtront, dit Jésus-Christ, que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » « Ne demeurez redevables à personne, s'écrie saint Paul, sinon de l'amour qu'on se doit les uns aux autres. » Ces paroles nous apprennent que la charité est une dette que nous contractons les uns envers les autres. Nous ne pouvons, car c'est une loi de la nature, nous ne pouvons nous décharger du soin de nourrir notre corps, quoique nous lui fournissions tous les jours les aliments nécessaires ; eh bien ! cette obligation est d'autant plus applicable à la charité qu'elle nous introduit dans le royaume céleste et qu'elle y demeure avec nous à jamais. « Ces trois vertus, dit saint Paul, la foi, l'espérance et la charité, demeurent ; mais la la charité est la plus excellente des trois. » Ce ne sont pas des paroles seulement, ce sont des faits qui nous enseignent la charité. Et d'abord voyons comment nous sommes entrés dans le monde. Après avoir formé un seul homme, Dieu a ordonné que tous les hommes sortiraient du premier, afin que, se regardant tous comme un seul, ils s'aimassent les uns les autres. Ensuite Dieu, par le besoin d'un commerce réciproque, nous a ménagé fort sagement la nécessité d'un amour mutuel. Apprenez comment cela s'est fait. Ayant enrichi toute la terre d'une infinité de biens, il a donné à chaque pays des fruits qui ne naissent pas ailleurs, afin qu'obligés d'aller les uns chez les autres pour porter ce que nous avons de trop et en rapporter ce que nous n'avons pas, ce commerce fît naître entre tous les peuples une mutuelle bienveillance. Il tient la même conduite à l'égard de chaque homme en particulier. Il ne donne pas à tous la faculté de connaître

toutes les sciences, mais à l'un la médecine, à l'autre l'architecture, à un autre quelque autre art, afin que, ne pouvant nous passer des autres hommes, ni eux de nous, nous nous aimions les uns les autres. Il en est de même pour les dons spirituels : « L'un reçoit, dit saint Paul, le don de parler avec sagesse, un autre le don de parler avec science, un autre le don de prophétie, un autre le don de faire des miracles, un autre le don de parler diverses langues, un autre le don de les interpréter. » Mais la charité est au-dessus de tout, et saint Paul lui donne la supériorité sur toutes les vertus, lorsqu'il dit: « Quand je parlerais le langage des hommes et des anges mêmes, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, que j'aurais assez de foi pour transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. » L'Apôtre n'en reste pas là : il déclare qu'inutilement on aura donné sa vie pour rendre témoignage à la vérité de la religion, si l'on n'a point la charité. Ce n'est pas sans raison que saint Paul fait un si grand éloge de la charité. Il savait, ce saint homme, si habile dans la culture céleste, que, lorsque cette vertu a jeté de profondes racines dans nos cœurs, elle ne manque jamais d'y produire les fruits de toutes sortes de bonnes œuvres. En effet, ces préceptes : « Vous ne commettrez point d'adultère, vous ne tuerez pas, vous ne désobéirez pas, vous ne rendrez pas de faux témoignages ; » ces préceptes et d'autres encore sont renfermés en abrégé dans celui-ci : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » Mais pourquoi recourir à ces faibles raisons, lorsque nous

pouvons en alléguer de plus fortes? C'est la charité qui a fait descendre du ciel le Fils bien aimé de Dieu, qui l'a fait venir parmi nous et converser avec les hommes, afin qu'après avoir dissipé les erreurs du polythéisme et nous avoir fait connaître le vrai Dieu, il nous enseignât à nous aimer les uns les autres, selon cette parole de saint Jean: «Dieu a tellement aimé le monde, dit-il, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.» Embrasé des flammes de cette vertu divine, saint Paul a dit: «Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? sera-ce l'affliction, ou la détresse, ou la persécution, ou la nudité, ou les périls, ou les fers, ou le glaive?» A tous ces objets qui ne pouvaient l'effrayer, il en ajoute d'autres bien plus capables encore d'étonner le plus ferme courage: «Je suis assuré, dit-il, que ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les futures, ni la hauteur des cieux, ni la profondeur des enfers, ni aucune autre créature, ne pourront jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur.» Non, ce bienheureux Apôtre, enflammé de la charité, n'a pu être séparé de Jésus-Christ, ni par le ciel, ni par la terre, ni par la mer, ni par le royaume des cieux, ni par les supplices de l'enfer; il bravait tout à cause de Jésus-Christ. Si nous examinons la vie des autres saints, nous trouverons que c'est la charité qui les a rendus agréables à Dieu.

La charité vous fait regarder votre prochain comme un autre vous-même; elle vous apprend à vous réjouir de sa prospérité, à vous affliger de ses disgrâces, comme s'il s'agissait de vous-même. La charité fait un seul corps de plusieurs personnes et rend leurs âmes le domicile de

l'Esprit-Saint; car l'esprit de la paix repose dans ceux qui sont unis, et non dans ceux qui sont divisés. La charité rend les biens de chaque particulier communs entre tous, suivant ce qu'on lit dans les Actes des apôtres : « Toute la multitude des fidèles, disent ces Actes, n'avait qu'une même âme et un même cœur. Nul ne considérait ses possessions comme étant à lui seul. Les biens étaient communs et on les distribuait à chacun selon le besoin. » Est-il un rempart, quelque bien construit qu'on le suppose, aussi fort, aussi inexpugnable que l'union de personnes qui s'aiment, et que la concorde bien cimentée rend supérieures à toutes les attaques du démon? Unies pour combattre cet esprit impur, au lieu de se ranger sous ses enseignes pour s'attaquer mutuellement, elles triomphent sans peine de ses ruses et de ses artifices, et remportent de glorieuses victoires dont elles érigent les trophées. Et de même que les nombreuses cordes d'une lyre rendent un son très doux quand elles sont bien d'accord, ainsi l'union des volontés forme la plus agréable de toutes les harmonies. C'est pour cela que saint Paul veut que les fidèles aient les mêmes sentiments, tiennent le même langage; que chacun croie les autres au-dessus de soi, de sorte qu'un esprit de vaine gloire ne rompe pas les liens de la charité, et que des sacrifices réciproques fassent régner entre eux la concorde. Il nous dit ailleurs : « Soyez assujétis les uns aux autres par la charité; car la loi est renfermée dans ce seul précepte : Vous aimerez le prochain comme vous-même. » Celui qui aime prend plus de plaisir à obéir qu'à commander; il aime mieux donner que recevoir; il est plus jaloux d'être le créancier de son ami que d'être son débiteur; il veut l'obliger sans paraître

l'obliger; et quoiqu'il le prévienne par un bienfait, il veut faire croire qu'il ne fait que lui rendre ce qu'il en a reçu. Peut-être que plusieurs d'entre vous ne comprennent pas ce langage; je vais m'expliquer par un exemple. Un Dieu bon voulait nous donner son propre Fils; mais afin de paraître nous payer une dette plutôt que de nous accorder une grâce, il commanda à Abraham de lui donner son fils, afin que, donnant lui-même le sien, il parût simplement reconnaître un sacrifice. Quoi que je fasse, mes Frères, pour me rendre intelligible, vous devez me trouver étrange. C'est sans doute que je parle d'une vertu qui habite maintenant le ciel. Comme donc, si je vous parlais d'une plante qui naît dans les Indes, et que vous n'eussiez jamais vue, je ne pourrais vous la faire connaître, quoi que je pusse vous en dire, de même, ce serait en vain que je vous parlerais à présent de la charité, de cette plante spirituelle qui croît dans les cieux, mais que nous pouvons faire naître dans nos cœurs. C'est pour cette raison qu'on nous ordonne de dire à notre Père céleste: « Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. » Ainsi soit-il

# XVIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

## ÉPITRE.

Mes Frères, je rends à mon Dieu de continuelles actions de grâces pour les dons célestes qu'il vous a accordés par Jésus-Christ, et de ce qu'il vous a comblés de toutes les richesses spirituelles, dans tout ce qui regarde le don de la parole et celui de la science. Le témoignage qu'on vous a rendu de Jésus-Christ a été ainsi confirmé parmi vous, de telle sorte qu'il ne vous manque aucun de ses dons, dans l'attente où vous êtes de la manifestation de notre Seigneur Jésus-Christ. Et Dieu vous affermira encore jusqu'à la fin pour que vous soyez trouvés irréprochables au jour de l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ. (I Cor., ch. I, v. 4-9.)

## HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Je rends à Dieu de continuelles actions de grâces

pour les dons célestes qu'il vous a accordés par Jésus-Christ. »

Saint Paul fait lui-même ce qu'il recommande souvent aux fidèles, lorsqu'il les exhorte « à rendre toujours grâces à Dieu dans leurs prières. » Il veut que nous commencions par là, et qu'avant toutes choses nous témoignions à Dieu notre reconnaissance pour ses dons. Car il n'y a rien de si agréable à Dieu, ni de si digne d'une âme généreuse que de rendre grâces à Dieu et pour soi et pour les autres. Aussi ce saint apôtre met-il cet avis à la tête de toutes ses épîtres.

« Je rends grâces à mon Dieu, » dit-il, entraîné par le zèle de sa charité ardente; il se rend propre et particulier ce qui est commun à tous. Il use du langage des prophètes, qui disent toujours : « Mon Dieu, mon Dieu. » Il nous exhorte à parler nous-mêmes en ces termes. Car, en invoquant ainsi Dieu, on se sépare de toutes les choses de la terre, et on tourne toute l'ardeur de ses désirs vers celui à qui l'on parle avec une si grande ferveur.

Mais on n'a droit d'user de ce langage d'amour que lorsqu'on a dégagé son cœur de tout ce qui ne regarde que cette vie, lorsque, foulant aux pieds les choses de la terre, on s'élève vers son Dieu, lorsqu'on le préfère à tout et qu'on lui rend grâces de toutes choses. Ainsi saint Paul ne se contente pas de dire : « Je rends grâces à mon Dieu, » mais : « Je lui rends de continuelles actions de grâces pour les dons célestes qu'il vous a départis; » afin d'apprendre à ce peuple, pour lequel il rendait grâces à Dieu, à le faire aussi lui-même à son imitation.

« Pour les dons célestes qu'il vous a accordés. » Par qui vous ont-ils été donnés? Est-ce par moi? Est-ce par

quelque autre apôtre? Nullement. C'est « par Jésus-Christ seul. »

« Et de ce qu'il vous a comblés de toutes les richesses spirituelles. » Quand on parle de « richesses, et de toutes les richesses de Dieu, » de ces richesses dont on est comblé « par Jésus-Christ, » représentons-nous quel trésor cela *doit* produire.

« Dans tout ce qui regarde le don de la parole et de la science. » On n'entend point ici la parole humaine des savants du monde, mais la parole de Dieu. Il y en a qui ont le don de la *science*, sans avoir celui de la *parole*. Il y en a qui ont reçu et le don de la science et celui de la parole. Les personnes simples de l'Eglise savent nos vérités; mais elles ne peuvent les exprimer nettement au dehors comme elles les conçoivent intérieurement. Pour vous, leur dit saint Paul, vous n'êtes pas de ce nombre. Vous savez les vérités, et vous en pouvez parler. Vous êtes riches en tout ce qui regarde le don de la parole et de la science.

« Le témoignage qu'on vous a rendu de Jésus-Christ a été ainsi confirmé parmi vous. » Saint Paul commence ici à leur faire un secret reproche, quoiqu'il ne paraisse encore que les relever par ses louanges. Si ce n'est, leur dit-il, ni une philosophie humaine, ni une sagesse du monde, mais la seule grâce de Dieu qui vous a ainsi comblés du don de la science et de la parole; si c'est par la grâce que vous avez pu pénétrer ses vérités les plus profondes et les plus cachées, et vous confirmer ainsi dans le témoignage de Jésus-Christ, pourquoi, après avoir été affermis par tant de faveurs, paraissez-vous encore chanceler dans votre foi?

« De telle sorte qu'il ne vous manque aucun don divin. » Qui ne demandera ici comment des âmes « comblées de tous les dons de la science et de la parole, » à qui, selon saint Paul même, « il ne manquait aucun don divin; » comment elles pouvaient encore être « charnelles? » Car c'est ainsi que le saint Apôtre les appelle : « Je n'ai pu vous parler, leur dit-il, comme à des personnes spirituelles, mais comme à des personnes charnelles. » On peut répondre que les Corinthiens, ayant cru d'abord, et ayant reçu plusieurs dons éclatants dont ils étaient extraordinairement jaloux, se sont ensuite laissés aller au relâchement.

On peut dire encore que ce reproche d'être charnels ne s'adresse pas à tous en général, mais à quelques-uns seulement, comme les louanges qu'il leur donne ne s'appliquent pas à tous, mais seulement à un petit nombre d'entre eux. Car on remarque, à la fin de cette épître, qu'ils avaient encore ces dons extérieurs. « Quelqu'un, dit-il, a-t-il reçu le don de prophétie, ou de révélation, ou celui des langues, ou d'interprétation, qu'il s'en serve pour l'édification des autres, et qu'il n'y ait pas plus de deux ou trois prophètes qui parlent ensemble. »

C'est pourquoi, bien que les louanges de saint Paul à ce peuple ne s'appliquent pas à beaucoup d'entre eux, il ne laisse pas de les adresser à la généralité, pour se préparer comme une voie facile à ce qu'il était obligé de leur dire. Car lorsqu'on commence, en parlant aux hommes, à leur dire des choses dures et fâcheuses, on aigrit, pour ainsi dire, les personnes faibles, et on les empêche de recevoir les avis qu'on leur voulait donner. Ceux qui sont au-dessus de celui qui leur adresse ce reproche s'en ir-

ritent; ceux qui lui sont inférieurs se découragent. Saint Paul, pour éviter ce mal, commence par les louer, bien qu'en effet ses louanges s'adressent plutôt à Dieu. Car il ne relève en eux que ses dons; et plus il s'applique à les représenter, plus il leur fait voir leur ingratitude, et les presse davantage de se guérir de leur maladie.

« Dans l'attente où vous êtes de la manifestation de notre Seigneur Jésus-Christ. » D'où viennent, dit-il, tous ces troubles? D'où viennent tous ces schismes qui se sont élevés parmi vous? Est-ce parce que Jésus-Christ ne vient pas encore? Mais voilà qu'il vient! Déjà il est à la porte; son jour va paraître. Il convenait que saint Paul, en reprenant les Corinthiens, en voulant corriger leurs désordres, les épouvantât par le souvenir du formidable tribunal de Jésus-Christ. Il leur fait voir qu'il ne leur suffit pas de bien commencer, mais qu'il est surtout essentiel de bien finir. Quelques dons que l'on ait reçus, de quelques grâces que l'on ait été comblé, il ne faut pas perdre de vue ce jour redoutable du jugement, mais travailler beaucoup afin de persévérer. Saint Paul leur parle de la manifestation du Sauveur comme pour leur mettre sous les yeux ce moment terrible et solennel, afin de les rendre plus vigilants et plus fermes dans la pratique de leurs devoirs.

« Et Dieu vous affermira encore jusqu'à la fin, pour que vous soyez trouvés irréprochables. » Quoique saint Paul semble les flatter en leur parlant de la sorte, il n'y a néanmoins en cela nulle flatterie. On voit partout ailleurs combien il en est éloigné; par exemple, lorsqu'il dit : « Quelques-uns d'entre vous sont enflés d'orgueil, comme si je ne devais aller vers vous. » Et ailleurs : « Lequel

préférez-vous : que je vienne à vous avec la verge ou avec un esprit de charité et de douceur? » Il leur dit encore avec force : « Voulez-vous éprouver que c'est Jésus-Christ même qui parle en moi? »

Remarquez ici comme il leur parle partout de Jésus-Christ, et jamais d'aucun homme. C'est afin de les séparer de l'attachement qu'ils pouvaient avoir à tout autre maître, fût-il un apôtre; afin de les porter à s'attacher exclusivement à Jésus-Christ, et à sortir de l'assoupissement où ils étaient plongés. Remarquez encore qu'on ne voit pas dans une autre épître de ce saint Apôtre le nom de Jésus-Christ aussi souvent répété que dans celle-ci. Il est presque à chaque ligne des premiers versets, comme il est facile de s'en assurer. Les moins pénétrants remarqueront aisément que ce n'est pas au hasard, ni sans intention, qu'il en use de la sorte, et que son but, en rappelant fréquemment ce nom divin, est de guérir leur orgueil et de dissiper tous leurs maux.

---

ÉVANGILE.

En ce temps-là Jésus, étant monté dans une barque, traversa le lac de Génésareth et entra dans la ville de Capharnaüm, où on lui présenta un paralytique étendu sur un lit. Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon

fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. Alors quelques-uns des docteurs de la loi dirent en eux-mêmes : Cet homme blasphème. Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Pourquoi vos cœurs forment-ils des jugements injustes? Lequel est le plus facile de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Levez-vous, dit-il au paralytique, emportez votre lit et retournez dans votre maison. Le malade se leva aussitôt et retourna dans sa maison. A cette vue, le peuple fut saisi de crainte et rendit gloire à Dieu, qui avait donné un tel pouvoir aux hommes. (Saint Matthieu, ch. IX, v. 1-8.)

## HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Jésus, étant monté dans une barque, traversa le lac de Génésareth et entra dans la ville de Capharnaüm, où on lui présenta un paralytique étendu sur un lit. Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, ayez confiance; vos péchés vous sont remis. »

Ce paralytique n'est pas celui dont parle saint Jean. L'un était à la piscine de Jérusalem, et l'autre à Capharnaüm; l'un avait trente-huit ans, et l'âge de l'autre n'est nullement mentionné; l'un n'avait personne pour le secourir, l'autre était assisté de ses amis, qui le portaient à Jésus. Le Seigneur dit à celui-ci : « Mon fils, vos péchés vous sont remis, » et à l'autre : « Voulez-vous être guéri? »

L'un est guéri le jour du sabbat, et ici les Juifs n'accusent point Jésus-Christ de le violer. Enfin les Juifs restent confus et sont réduits au silence après la guérison de l'un de ces paralytiques; et, au contraire, après la guérison de l'autre, ils persécutent Jésus-Christ plus cruellement. Je vous fais remarquer ces différences, mes Frères, afin que vous ne croyiez pas qu'il s'agit du même paralytique, et que vous n'accusiez pas les évangélistes de contradiction.

Mais considérez, mes Frères, la douceur et l'humilité de Jésus-Christ. Il fait retirer la multitude. Chassé par les Gadaréniens, il part sans résister et se retire à quelque distance. Enfin, obligé de passer l'eau, il monte sur une barque, quoique pouvant marcher sur les flots. Il ne veut pas toujours opérer des miracles, afin de ne pas faire douter de son humanité.

« Ils lui présentèrent un paralytique, » dit saint Matthieu. Les autres évangélistes racontent qu'on le descendit par le toit et qu'on l'exposa près de Jésus-Christ, sans lui rien dire et en lui laissant faire ce qu'il lui plairait. Car Jésus, au commencement de sa prédication, parcourait la ville et n'exigeait pas une si grande foi de ceux qui venaient le trouver. Mais ici, il les laisse venir; il exige qu'ils aient de la foi.

« Jésus voyant leur foi, » c'est-à-dire la foi de ceux qui avaient descendu ce malade du haut du toit; car Jésus-Christ n'exigeait pas toujours la foi du malade, quand il était, par exemple, depourvu de son bon sens ou qu'il avait la raison égarée en quelque manière. Ce n'est pas qu'ici le paralytique ne fût plein de foi; car, sans cela, il ne se serait pas laissé ainsi descendre.

Jésus-Christ, voyant donc la grandeur de leur foi, leur montre aussitôt sa puissance, en déliant, avec l'autorité d'un Dieu, les péchés du malade, et en se montrant égal en tout à son Père. Il s'était déjà révélé à eux, en les enseignant avec toute l'autorité qu'il avait comme Dieu; en disant au lépreux : « Je le veux, soyez guéri; » en louant le centenier de sa foi : « Dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri; » en arrêtant d'un seul mot l'agitation des vagues, en chassant les démons avec autorité, et en les forçant d'avouer qu'il était leur juge. Mais il force ici bien plus évidemment ses ennemis à reconnaître son égalité avec son Père, et à le confirmer par leur propre témoignage.

Jésus-Christ montre encore ici beaucoup d'éloignement pour la vaine gloire. La multitude de la foule qui l'entourait, ayant obstrué l'entrée de la maison, avait contraint de descendre ce paralytique par le toit. Le Seigneur n'opère pas de suite la guérison du corps par un miracle extérieur. Il en prend occasion pour faire d'abord un miracle invisible, en guérissant l'âme par la rémission des péchés; ce qui était beaucoup plus avantageux à cet homme, mais moins glorieux en apparence pour Jésus-Christ. Aussi les Juifs, poussés par leur malice, et cherchant l'occasion de l'accuser, donnèrent-ils lieu, malgré eux, à la suite de ce miracle. Dans sa sagesse, le Seigneur fit servir leur envie à le rendre plus éclatant.

« Alors quelques-uns des docteurs de la loi dirent en eux-mêmes : Cet homme blasphème. Car qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul? » Que répond Jésus-Christ à ces murmures? Rejette-t-il leur pensée? S'il n'eût pas été égal à son Père, ne devait-il pas leur

dire : Pourquoi avez-vous de moi cette fausse opinion? Je suis bien loin de posséder tant de puissance. Loin de là, il confirme ce qu'ils disent par ses paroles et par ses miracles. Celui qui parle avantageusement de lui-même déplaît à ses auditeurs. Aussi Jésus-Christ se sert du témoignage des autres pour établir ce qui le concerne; et ce témoignage est, non celui de ses amis, mais, ce qu'il y a de plus admirable, celui de ses ennemis. C'est en cela qu'il fait éclater la supériorité de sa sagesse. Il use du témoignage de ses amis, quand il dit : « Je le veux, soyez guéri, » ou : « Je n'ai point trouvé une si grande foi en Israël; » tandis qu'ici c'est du témoignage de ses ennemis qu'il se sert quand, après les avoir entendus dire : « Personne ne peut remettre les péchés que Dieu seul, » il ajoute : « Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Levez-vous, dit-il au paralytique; emportez votre lit et retournez dans votre maison. » Et dans une autre circonstance, lorsqu'ils lui dirent : « Ce n'est pas à cause de vos bonnes œuvres que nous voulons vous lapider, mais à cause de vos blasphèmes, parce qu'étant homme, vous dites que vous êtes Dieu, » que fait Jésus-Christ? Il ne se défend pas de ce dont ils l'accusent, au contraire : « Si je ne fais pas les actions de mon Père, leur dit-il, ne croyez pas en moi; mais si je les fais, croyez au moins à mes actions, si vous ne croyez pas à mes paroles. »

Jésus-Christ donne encore ici une autre preuve bien frappante de sa divinité et de son égalité avec son Père. Les Juifs disaient qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de remettre les péchés. Or, non-seulement il remet les péchés, mais auparavant il fait quelque chose qui n'appartient

qu'à Dieu : il pénètre les secrets de leurs cœurs. Car ils n'avaient pas exprimé tout haut leur pensée. « Alors quelques-uns des docteurs de la loi dirent en eux-mêmes : Cet homme blasphème. Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Pourquoi vos cœurs forment-ils des jugements injustes? »

Pour montrer qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse connaître le secret des cœurs, écoutons le prophète : « Vous seul connaissez les cœurs. Vous êtes le Dieu qui sondez les cœurs et les reins. Le cœur de l'homme est profond et impénétrable ; qui pourra le sonder? L'homme voit la figure, mais Dieu voit le cœur. » Voulant donc montrer qu'il est Dieu et égal à son Père, Jésus-Christ révèle à ses ennemis ce qu'ils pensaient en eux-mêmes, et ce qu'ils n'osaient exprimer tout haut, dans la crainte du peuple. Il témoigne ainsi une admirable douceur.

« Pourquoi vos cœurs forment-ils des jugements injustes? » Si quelqu'un pouvait avoir à se plaindre, c'était le malade, dont l'attente avait été trompée, et qui pouvait dire : Je vous demande la santé du corps, et vous me donnez celle de l'âme. Qui me fera croire que mes péchés me sont remis? Loin de parler ainsi, il s'abandonne à la puissance du médecin. Il n'y a donc que les docteurs de la loi qui, par l'excès de leur malice et de leur envie, s'opposent aux grâces que Jésus-Christ fait aux autres.

Le Sauveur les en reprend avec une extrême douceur. Si vous ne croyez pas à mes paroles, leur dit-il, et si vous les croyez dictées par l'orgueil, je vous donne une autre preuve de ma divinité, en révélant vos pensées secrètes. Bien plus : je vous en donne une troisième preuve, par la guérison de ce paralytique. Quand il parle à ce

paralytique, il ne lui manifeste pas ouvertement sa puissance et ne lui dit pas : Je vous remets vos péchés, mais: « Vos péchés vous sont remis. » Et quand ses ennemis l'y contraignent, il la fait éclater et leur dit :

« Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés. » Voyez comme il montre qu'il est égal à son Père. Il ne dit pas que le Fils de l'homme ait besoin d'un autre, ou que Dieu lui ait donné cette puissance : il dit que « le Fils de l'homme a ce pouvoir. » Et ce n'est point par vanité que je parle ainsi, mais pour vous persuader que je ne suis point un blasphémateur quand je me déclare égal à mon Père.

Partout il veut donner des preuves claires et solides, comme lorsqu'il dit aux lépreux : « Allez vous montrer au prêtre ; » lorsqu'il guérit si parfaitement la belle-mère de saint Pierre qu'elle le servit à sa table ; lorsqu'il ordonne aux pourceaux de se précipiter dans la mer. Il prouve ici de même, par la guérison du paralytique, la rémission de ses péchés ; et il prouve cette guérison en lui faisant emporter son lit, afin de montrer que ce miracle n'était pas une illusion.

« Mais avant de guérir ce malade, il leur adresse cette question : Lequel est le plus facile, de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez? » C'est comme s'il leur disait : Lequel vous paraît le plus aisé, de raffermir un corps paralytique, ou de remettre les péchés de l'âme ? La guérison du corps n'est-elle pas la plus facile? Plus l'âme l'emporte sur le corps, plus ses maladies sont grandes et difficiles à guérir. Mais comme l'une de ces cures est cachée, tandis que l'autre est visible, j'ajoute à la guérison de l'âme celle du corps, qui est moin-

dre, mais plus sensible, afin que ce qui paraît à vos yeux vous fasse croire à ce qui est invisible. C'était ainsi qu'il commençait à découvrir par ses actions ce que saint Jean avait marqué par ces paroles : « C'est lui qui efface les péchés du monde. »

A son ordre, le paralytique se lève, et il le renvoie aussitôt chez lui. Il montre ainsi son humilité d'une part, et de l'autre, il établit la réalité de ce miracle. Il veut que ceux qui ont été témoins de la maladie le soient aussi de la guérison. J'aurais souhaité, lui dit-il, que tous ceux qui sont ici, et qui, sains de corps, ont l'âme très malade, pussent guérir leurs maux intérieurs, en voyant cette guérison extérieure de votre corps ; mais puisqu'ils ne le veulent pas, « allez dans votre maison, afin de guérir au moins les âmes de ceux qui l'habitent. » Il fait voir ainsi qu'il est également le créateur du corps et de l'âme, en guérissant la maladie de l'un et de l'autre, et en prouvant la guérison qui était invisible par celle qui était manifeste aux yeux de tous.

« A cette vue le peuple fut saisi de crainte, et rendit gloire à Dieu, qui avait donné un tel pouvoir aux hommes. » Ce peuple ne pouvait sortir du cercle étroit de son esprit charnel. Le corps de Jésus-Christ les empêchait de le regarder comme un Dieu. Cependant le Seigneur ne leur en fait pas de reproche, mais il tâche de les convaincre de plus en plus, de les fortifier par ses miracles, jusqu'à ce qu'ils conçoivent de lui des sentiments plus élevés. C'était déjà beaucoup de paraître à leurs yeux le plus grand de tous les hommes, l'envoyé de Dieu. Cette opinion, bien enracinée dans leur esprit, devait les élever peu à peu, et les amener à reconnaître qu'il était le Fils

de Dieu; mais ils ne la surent même pas conserver et ne purent s'élever plus haut. Bientôt même ils vinrent jusqu'à dire : « Cet homme n'est point de Dieu. — Comment cet homme peut-il venir de Dieu? » Ils tenaient fréquemment ce langage, qui leur servait comme de prétexte à leurs passions enracinées au fond de leur cœur.

C'est encore le langage, mes Frères, de ceux qui prétendent venger Dieu, en satisfaisant leurs animosités particulières, au lieu de se conduire en toute circonstance avec douceur et modération. Dieu lui-même, qui peut foudroyer ses blasphémateurs, « fait néanmoins lever son soleil, tomber sa pluie » sur ces ingrats, et les comble de mille biens. Imitons-le, mes Frères. Exhortons, avertissons nos ennemis; témoignons-leur une extrême douceur, sans jamais nous laisser emporter. Les blasphèmes contre Dieu ne lui font aucun mal; pourquoi vous en émouvoir? Les traits du blasphémateur sont retombés sur lui. Gémissez donc, pleurez; car son malheur est digne de larmes, et contre ce mal il n'est point de meilleur remède que la douceur; car la douceur a plus d'efficacité que la violence.

Voyez comment Dieu lui-même, qui est offensé, en parle dans l'Ancien et le Nouveau-Testament : « Mon peuple, que vous ai-je fait? — Saül, Saül, pourquoi me persécutez-vous? » Saint Paul recommande de reprendre ses ennemis avec douceur. Jésus-Christ lui-même, quand ses disciples lui demandèrent de faire tomber le feu du ciel, leur fit une sévère réprimande, et leur dit : « Vous ne savez à quel esprit vous appartenez. » Et dans l'Evangile de ce jour, il ne dit point : Hommes fourbes et détestables, pourquoi êtes-vous envieux et ennemis du salut de vos

frères? mais : « Pourquoi vos cœurs forment-ils des jugements injustes? »

Il faut donc traiter les âmes malades avec douceur. Jésus-Christ n'a-t-il pas défendu d'arracher l'ivraie, qui figure le pécheur, pour donner le temps au repentir? Et souvent n'a-t-on pas vu des hommes coupables faire pénitence, et devenir hommes de bien, de corrompus qu'ils etaient? Témoins saint Paul, le publicain et le bon larron: ils n'étaient que de l'ivraie, et ils sont devenus bon grain. Les semences de la terre ne changent pas ainsi; mais la volonté et les affections humaines sont susceptibles de changement. Elles ne sont point assujéties aux lois de la nature, elles ont reçu de Dieu le don de la liberté.

Quand donc vous voyez quelque ennemi de la vérité, faites tous vos efforts pour le guérir et le ramener à la vertu. Montrez-lui l'exemple d'une vie pure, parlez-lui d'une manière édifiante, prodiguez-lui votre appui et vos soins et ne négligez aucun moyen de le rappeler à la santé. Imitez les bons médecins, qui ont divers remèdes pour guérir leurs malades. Lorsqu'un premier est insuffisant, ils ont recours à un autre, puis à un troisième, et ne se lassent pas. Tantôt ils emploient le fer, tantôt ils bandent la plaie.

Vous donc, qui êtes les médecins des âmes, ne vous lassez pas de tenter tous les moyens de les guérir selon les règles que Jésus-Christ a prescrites, afin d'être récompensés et pour vous être sauvés vous-mêmes en sauvant les autres, et pour avoir tout fait dans le but de la gloire de Dieu seul; ce qui vous comblera vous-mêmes de gloire. Car Dieu dit dans l'Ecriture : « Je glorifierai ceux qui me glorifient, et ceux qui me méprisent seront

méprisés. » Faisons donc tout pour sa gloire, afin d'obtenir le bonheur éternel. Puissions-nous tous y arriver par la grâce et la miséricorde de Jésus-Christ, notre Seigneur, à qui sont la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

## SERMON DE SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE[1].

La lecture de l'Evangile de ce jour nous a montré, mes Frères, Jésus-Christ opérant des mystères divins dans les actions humaines, et des merveilles invisibles dans les choses qu'il faisait ostensiblement. « Jésus, y est-il dit, étant monté dans une barque, traversa le lac de Génésareth et entra dans la ville de Capharnaüm. » N'est-ce pas le même Dieu qui a fait fuir les flots de la mer, et qui en a mis à nu les profondeurs, afin de livrer passage à pied sec au peuple d'Israël, au milieu même des vagues étonnées, et comme dans une vallée entre deux montagnes? N'est-ce pas le même Dieu qui a ordonné au sommet des flots de s'abaisser sous les pieds de l'apôtre saint Pierre, afin que la surface des eaux fournît une route solide aux pas d'un fragile mortel? Est-ce que la mer n'est plus l'esclave de Jésus-Christ, qu'il est obligé d'emprunter le secours d'une barque pour le trajet d'un lac de peu d'étendue? « Etant monté dans une barque, il traversa le lac de Génésareth. »

[1] Quelques critiques attribuent ce discours à saint Jérôme.

Pourquoi nous étonner, mes Frères? Le Christ est venu prendre nos infirmités, et nous fortifier de ses vertus; se revêtir de notre humanité, et nous faire partager sa divinité; recevoir des injures, et rendre en retour de glorieuses dignités; supporter enfin toute sorte de dégoûts et nous guérir de nos maux. Car un médecin exempt d'infirmités est inhabile à les guérir; et celui qui n'a pas été infirme avec les infirmes est impuissant à leur rendre la santé.

Si donc le Christ était resté dans sa puissance, il n'aurait rien de commun avec les hommes; et s'il n'avait pas été assujéti aux nécessités de la chair, il lui aurait été inutile de revêtir notre chair. Il en a donc subi toutes les conditions, afin de prouver par là qu'il était vraiment homme.

« Il est donc monté dans une barque. » Le Christ est monté sur le vaisseau de son Eglise, toujours prêt à apaiser les flots du siècle, afin de conduire, après une paisible navigation, ceux qui croient en lui au port de la céleste patrie, et de faire entrer comme citoyens dans sa cité sainte ceux à qui il avait fait partager son humanité.

Jésus-Christ n'a donc pas besoin du navire, mais le navire a besoin de lui; car, privé de ce céleste pilote, le navire de l'Eglise, au milieu des nombreux dangers qui viennent l'assaillir sur l'océan du monde, ne pourrait parvenir au céleste port. Voilà, mes Frères, le sens spirituel de ces paroles. Reprenons maintenant le récit de l'Evangile.

« Jésus, étant monté dans une barque, traversa le lac de Génésareth, et entra dans la ville de Capharnaüm. » Le texte dit « dans sa ville. » Le Créateur de toutes

choses, le Seigneur de l'univers, après s'être pour nous renfermé dans l'étroite enveloppe de notre chair, voulut avoir une patrie comme tous les hommes : c'était une petite ville de Judée. Lui, le père de tous, il voulut avoir des parents, afin d'engager par son amour, d'attirer par sa charité, de gagner par son affection, et de persuader par sa douceur ceux que l'autorité du maître avait mis en fuite, que la crainte avait dispersés, et que la violence du pouvoir avait contraints à l'exil.

« Il entra dans la ville de Capharnaüm, où on lui présenta un paralytique étendu sur un lit. Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. » Le paralytique, à cette parole de pardon, se tait et n'adresse aucune action de grâces, parce qu'il recherchait plutôt la guérison du corps que celle de l'âme. Il déplorait les infirmités de son corps languissant, sans s'inquiéter des peines éternelles que lui méritait l'état malheureux de son âme; la vie présente avait pour lui plus d'attraits que la vie future.

Mais Jésus-Christ considère la foi de ceux qui lui présentent ce paralytique plutôt que le triste état de ce dernier; et la foi de ses amis lui procurera le salut de l'âme avant la santé du corps.

« Voyant leur foi. » Vous pouvez remarquer ici, mes Frères, que Dieu ne recherche pas la volonté des insensés, qu'il n'attend pas la foi des ignorants, et qu'il ne cherche pas à pénétrer les vains désirs des malades; mais il lui suffit de la foi de ceux qui entourent ces pauvres infirmes pour qu'ils obtiennent leur guérison; car il ne refuse rien de ce qui dépend de sa divine volonté. Et en effet, mes Frères, quand un médecin consulte-t-il la volonté

des malades? Prend-il jamais en considération leurs caprices? Ceux-ci ne désirent-ils et ne réclament-ils pas toujours ce qui leur est contraire? Aussi fait-il usage tantôt du fer, tantôt du feu; d'autres fois il leur prescrit des breuvages amers qu'il leur fait prendre malgré eux, afin qu'une fois guéris, ils ressentent le bien du médicament qu'ils ne pouvaient goûter étant malades. Si donc un homme brave les injures et les malédictions, pour avoir la douce satisfaction de rendre la vie et la santé aux infirmes, à plus forte raison Jésus-Christ, ce divin médecin, nous attire-t-il par sa bonté, malgré nos refus et nos résistances, pour nous guérir de la maladie de nos péchés et des infirmités du crime.

Oh! si nous voulions, mes Frères, si nous voulions considérer la paralysie de notre âme; si nous l'apercevions, cette âme, dépouillée de vertus, croupissant dans le bourbier du vice, nous verrions alors de quel œil de miséricorde Jésus-Christ voit chaque jour nos volontés coupables; nous verrions quels moyens il emploie pour nous forcer, en quelque sorte, à recourir aux remèdes salutaires qu'il nous prépare!

« Mon fils, vos péchés vous sont remis. » Par ces paroles, il voulait faire comprendre qu'il était Dieu, lui dont l'enveloppe humaine voilait encore la divinité aux yeux des hommes. Ses vertus et ses miracles le faisaient comparer aux prophètes, qui, eux aussi, mais par Jésus-Christ, avaient opéré des prodiges. Mais accorder le pardon des péchés, c'est une puissance supérieure à la puissance de l'homme; c'est l'attribut spécial de la divinité.

Etant Dieu, il pénétrait les cœurs des hommes; c'est ce que prouve l'envie des pharisiens. En effet, après

avoir dit : « Vos péchés vous sont remis, quelques-uns des docteurs de la loi dirent en eux-mêmes : Cet homme blasphème; car qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul? » O pharisiens! qui niez ce que vous savez, qui démentez tout en avouant, vos accusations sont autant de preuves contre vous! Si c'est Dieu qui remet les péchés, pourquoi ne croyez-vous pas que Jésus-Christ est Dieu, lui qui, dans sa bonté ineffable, a effacé tous les péchés du monde? « Voici l'agneau de Dieu, dit saint Jean, voici celui qui efface tous les péchés du monde. »

Voulez-vous des marques plus frappantes de sa divinité? voyez-le pénétrer les secrets de votre cœur; admirez comme il perce l'obscurité de vos pensées les plus secrètes, et comme il découvre au fond de votre cœur les intentions les plus cachées!

« Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Pourquoi vos cœurs forment-ils des jugements injustes? Lequel est le plus facile de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : levez-vous, dit-il au paralytique; emportez votre lit, et retournez dans votre maison. Le malade se leva aussitôt, et retourna dans sa maison. »

Le scrutateur des âmes a prévenu les intentions de ces esprits pervers : il leur montre la puissance de sa divinité, en opérant ce prodige à leurs yeux. Il raffermit les membres de ce corps exténué; il rend aux nerfs leur ancienne vigueur; il consolide les ossements; il rend de la force et de la souplesse aux muscles, de la vigueur et de l'agilité aux pieds de ce cadavre vivant.

« Emporte ton lit, » lui dit-il. Emporte celui qui te portait; que les rôles soient intervertis. Ce qui était le témoignage de ton infirmité sera la preuve de ta vigueur actuelle; ton lit de douleur sera la marque de la guérison que j'ai opérée en toi; et plus le poids en sera considérable, mieux il prouvera toute la force que tu as recouvrée.

« Va en ta maison. » Guéri par la foi chrétienne, garde-toi de rester plus longtemps dans les voies perfides du judaïsme. Ainsi soit-il.

# XIX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

---

### ÉPITRE.

Mes Frères, renouvelez-vous dans l'intérieur de votre âme et revêtez-vous de l'homme nouveau, qui est créé à la ressemblance de Dieu dans une justice et dans une sainteté véritables. C'est pourquoi, renonçant au mensonge, que chacun de vous parle à son prochain selon la vérité; car nous sommes tous membres d'un même corps. Entrez en colère, mais ne péchez pas; que le soleil ne se couche pas sur votre colère. Ne donnez pas entrée dans votre cœur au démon. Que celui qui dérobait ne dérobe plus, mais qu'il s'occupe, en travaillant de ses mains, à quelque ouvrage bon et utile, pour avoir de quoi donner à ceux qui sont dans l'indigence. (Saint Paul aux Ephésiens, ch. IV, v. 23-29.)

## HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Renouvelez-vous dans l'intérieur de votre âme. »

Saint Paul exhorte les Ephésiens à dépouiller le vieil homme et à revêtir l'homme nouveau. Et pour que, par cet homme nouveau, on ne comprît pas l'homme que nous avons sous les yeux, il a soin de dire : « Renouvelez-vous. » Ce mot indique que ce qui était vieux auparavant doit devenir nouveau. La substance est toujours la même; c'est toujours le même corps, et le changement ne s'opère que dans les actes et dans la conduite de toute la vie. Ce renouvellement se fait par l'esprit. Si donc quelqu'un garde quelque chose du vieil homme, il ne sera pas entièrement renouvelé, le reste lui sera inutile. Le Saint-Esprit, entrant dans une âme pour la renouveler, n'y peut plus rien souffrir de son ancien état.

« Et revêtez-vous de l'homme nouveau. » C'est donc un même homme, mais qui a deux vêtements différents, l'un dont on se dépouille et l'autre qu'on revêt.

« Qui est créé à la ressemblance de Dieu, dans une justice et une sainteté véritables. » Comment saint Paul peut-il donner le nom d'homme au vice ou à la vertu, sinon parce qu'on ne reconnaît l'homme qu'à ses œuvres? Car c'est par les œuvres qu'on voit s'il est bon ou méchant. On peut quitter le vice comme un vêtement, et se revêtir de la vertu comme d'un manteau. Le nouvel homme est plein de vigueur. Devenons donc forts et courageux pour pratiquer la vertu. Le nouvel homme n'a point de rides; n'ayons point de rides dans l'âme. Le nouvel homme n'est point léger ni sujet aux maladies.

Remarquons ce que saint Paul appelle ici *être créé*. Il donne le nom de créature à l'essence de la vertu, qui vient dans une âme où elle n'était point auparavant. On

ne peut pas dire de même que la malice ait été créée par Dieu. Elle ne l'a été que selon le démon, qui est l'auteur du péché. Le nouvel homme n'est plus créé d'eau et de terre ; il est créé « dans une justice et une sainteté véritables, » parce que par le baptême on devient de suite enfant de Dieu. Ainsi l'essence du nouvel homme consiste dans une justice et dans une sainteté véritables.

Les Juifs possédaient autrefois, mais seulement en figure, la justice et la sainteté. La pureté et la netteté du corps n'étaient qu'une ombre de pureté et non la pureté même.

« Dans une justice et dans une pureté véritables. » Saint Paul fait allusion à une justice fausse et trompeuse. Il y en a beaucoup qui paraissent justes extérieurement, et qui dans le fond sont menteurs. Le mot de *justice* est ici exclusif de tout mélange et de toute altération. Jésus-Christ dit de même : « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. On appelle juste celui qui ne fait point de faute. » Nous appelons juste celui qui, ayant souffert une injure, ne rend point le mal pour le mal.

C'est pourquoi si, lorsque nous paraîtrons au terrible tribunal de Jésus-Christ, nous pouvons paraître justes à l'égard les uns des autres, nous pourrons espérer d'avoir part à son royaume. Car pour paraître juste à l'égard de Dieu, cela est impossible, quelque bien que nous ayons pu faire. Il aura toujours quelque chose à condamner en nous, s'il veut sévèrement nous juger. Mais si nous ne blessons point la justice que nous nous devons les uns aux autres, nous pourrons passer pour justes. Si nous

avons souffert patiemment quelque injure, nous pourrons prétendre à quelque part de la justice.

Comment saint Paul, parlant à des personnes qui étaient déjà vêtues, dirait-il : « Revêtez-vous, » s'il n'entendait parler des œuvres? On donne au baptême un vêtement extérieur; mais ensuite ce vêtement doit consister dans les mœurs, dans une innocence pure des égarements d'autrefois et conforme à la volonté de Dieu. Le mot de *sainteté* signifie pureté, innocence, accomplissement de tous les devoirs.

Veillons donc sur nous et ne quittons point ce vêtement de justice que le prophète appelle un vêtement de salut, pour devenir en quelque sorte semblables à Dieu, qui, selon l'Ecriture, se couvre de la justice comme d'un vêtement. Soyons toujours vêtus de cette robe précieuse. Car saint Paul, en nous exhortant à nous en revêtir, nous avertit de la bien conserver après l'avoir une fois prise, sous peine de nous voir « revêtus de la malédiction, comme d'un vêtement, » dit David. Soyons donc continuellement revêtus de la vertu, et ne paraissons point sans cet ornement.

« C'est pourquoi, renonçant au mensonge, que chacun de vous parle à son prochain selon la vérité; car nous sommes membres d'un même corps. » Après avoir parlé du *vieil homme* en général, saint Paul le décrit en particulier, pour nous le faire mieux comprendre. Il signale d'abord le *mensonge*. Quel est ce mensonge? Sont-ce les idoles? Les idoles, en effet, ne sont que mensonge; mais ce n'est pas là néanmoins sa pensée, parce qu'alors Ephèse n'avait rien de commun avec les idoles. Il parle donc des mensonges qui se glissaient dans leurs rapports mutuels

par les déguisements et les tromperies. « Que chacun de vous parle à son prochain selon la vérité. » Et pour nous y mieux déterminer, il apporte cette raison convaincante: « Car nous sommes les membres d'un même corps. »

Que personne donc ne trompe son prochain. David ne se lasse point de s'élever contre ce crime dans ses Psaumes: « Ils ont eu des lèvres trompeuses; ils ont parlé dans le déguisement d'un cœur double. Les tromperies et les fraudes sont la source la plus fréquente d'inimitiés. Saint Paul se sert encore ici, comme ailleurs, de la comparaison du corps. L'œil ne trompe point le pied, et le pied ne trompe point l'œil. Que l'œil découvre une fosse adroitement recouverte de broussailles et de terre, il avertit aussitôt le pied de sonder ce piége; il ne le trompe point en disant, lorsqu'il y a du danger, que l'on peut marcher sûrement. Le pied dit la vérité à l'œil.

De même, si l'œil découvre un serpent ou quelque bête dangereuse, il ne trompe point le pied : il l'avertit aussitôt du péril où il est d'en être atteint. Quand l'œil et le pied n'ont aucun pouvoir, l'odorat vient à leur secours; pour juger si un breuvage est empoisonné, l'odorat ne trompe point la bouche. Il se détruirait lui-même en laissant détruire le reste du corps. De même, le palais ne trompe point l'estomac. Il rejette de suite ce qu'il juge amer, et n'admet que ce qui lui semble doux. Ainsi, tous les membres peuvent se venir en aide, et cela naturellement, sans aucune violence.

Prenons exemple sur le corps. Ne nous trompons point par nos mensonges, puisque nous sommes membres les uns des autres. C'est là la plus grande marque d'amour, comme la conduite opposée est la plus grande marque

d'inimitié ou de haine. Que doit-on dire de ceux qui se tendent des piéges les uns aux autres? Qu'on ne se trompe point ici soi-même : celui qui tend un piége à son frère n'est point membre de celui qu'il s'efforce de surprendre.

« Mettez-vous en colère et ne péchez point. » O sagesse admirable! ce saint Apôtre n'abandonne point ceux qui s'égarent, et il leur apprend le moyen de ne point pécher. Quelle tendresse de sa charité! Un sage médecin avertit son malade de ce qu'il doit faire et du régime qu'il doit suivre. Et quand celui-ci vient à lui désobéir, il ne l'abandonne pas pour cela; il tâche encore de le secourir par ses avis. Tout pasteur qui ne se conduit pas de la sorte ne cherche que sa propre gloire, et il souffre avec peine qu'on méprise ses conseils. Mais celui qui n'a pour but que la guérison du malade s'inquiète peu du reste, et ne songe qu'à le rétablir. C'est ce qu'on voit dans saint Paul : Ne mentez point, dit-il. Mais si le mensonge de quelqu'un provoque la colère d'un autre, il remédie aussitôt à cette colère. « Mettez-vous en colère, mais ne péchez point. » Il vaut mieux ne se point irriter, mais si l'on vient à tomber dans cette faute, qu'elle ne soit pas de longue durée.

« Que le soleil ne se couche point sur votre colère. » Il a commencé en se levant à répandre les grâces de Dieu sur vous; qu'il ne voie point en se couchant qu'il a fait luire sa lumière sur ceux qui en étaient indignes. Dieu, par sa miséricorde, l'a fait lever sur la terre; Dieu, par sa bonté, vous pardonne encore vos péchés, et vous ne les pardonnez pas à votre frère! Pesez ce crime et voyez le châtiment qu'il mérite.

Il y a encore un autre point à considérer dans cet avis. Saint Paul craint la nuit; le silence, la solitude et l'obscu-

rité qui l'accompagnent, trouvant encore tout en feu celui qui a reçu une injure, peuvent augmenter et entretenir ses transports. Les affaires et les embarras du jour apaisent et adoucissent au contraire l'aigreur des esprits. Mais lorsque le soir approche, réconciliez-vous promptement avec votre frère, étouffez votre colère, éteignez ce feu encore tout récent. Le jour suivant, il ne sera plus temps peut-être de remédier à l'incendie qui se sera déclaré dans la nuit. Si à l'approche de la nuit vous n'avez apaisé qu'en partie votre colère, l'étincelle qui en reste sera la cause d'un horrible embrasement. Ainsi les brouillards et les vapeurs de la nuit, que le soleil n'a pu entièrement dissiper, forment ensuite des tonnerres et des orages.

« Ne donnez pas entrée dans votre cœur au démon. » Les divisions que la colère sème entre vous donnent accès au démon dans nos cœurs, c'est pourquoi nous devons être unis tous ensemble pour lui résister. Cessez donc, mes Frères, cessez toutes vos inimitiés, et ne faites plus qu'un corps. Ce sont elles qui donnent entrée au démon. Une chaussée dont les pierres sont bien unies et ne laissent aucun vide subsiste et demeure ferme et impénétrable; mais la moindre ouverture en est la ruine. De même, nous voyant unis, le démon ne peut nous nuire; mais dès qu'il voit en nous la moindre ouverture par les divisions, il vient fondre sur nous, comme un torrent impétueux qui renverse tout sur son passage.

Le démon ne demande jamais qu'un léger commencement. C'est à cela qu'il s'applique avec le plus de soin. La première ouverture une fois trouvée, le reste lui est facile. Qu'on prête l'oreille aux faux rapports, on regarde ceux qui les font comme des amis fidèles, quoiqu'ils aient

dans le cœur la haine qui condamne tout, et non la vérité qui juge sagement de tout. Quand on a de l'amitié pour quelqu'un, on regarde même comme mensonges les vérités qu'on dit d'eux au sujet de leurs désordres, tandis que la haine nous fait regarder des faussetés évidentes comme des vérités incontestables. Nos opinions résultent de notre disposition d'esprit; c'est un tribunal où l'on n'écoute plus sans prévention les deux parties, mais où la partialité sacrifie l'une d'elles. Un morceau de plomb dans une balance la fait pencher; or, la haine est sans comparaison plus pesante que le plomb.

Ayez donc soin, mes Frères, avant le coucher du soleil, d'éteindre vos inimitiés. Si vous les conservez pendant un jour, vous les retiendrez encore le jour suivant, et vous les prolongerez même jusqu'à des années entières. La haine croît assez d'elle-même, sans qu'on s'en mette en peine; elle fait prendre en mauvaise part les paroles les plusinnocentes.Tout lui est suspect, et elle interprète défavorablement jusqu'aux gestes les plus simples. Elle nous met dans un état qui tient de la fureur. Elle ne peut même entendre prononcer le nom de la personne qu'elle hait sans faire aussitôt éclater son indignation.

Comment arrêter cette fureur? comment éteindre cette flamme? Ce sera par la considération de nos péchés et des nombreuses offenses que nous avons faites à Dieu, ce sera en pensant que nous nuisons moins à notre ennemi qu'à nous-mêmes, et que cette conduite n'est profitable qu'au démon, notre ennemi irréconciliable, qui nous porte à haïr notre frère et à outrager celui qui est membre du même corps que nous. Voulez-vous toujours garder le souvenir des injures, con-

server une haine invétérée? je vous le permets, mais que ce soit contre le démon et non contre votre frère. Dieu nous a donné la colère comme une arme, non contre nous-mêmes, mais contre cet esprit de malice. Plongez dans son cœur votre épée jusqu'à la garde; laissez le fer dans la plaie et ne craignez pas de redoubler vos coups. C'est ainsi que nous agissons lorsque, nous domptant nous-mêmes, nous n'avons qu'un esprit de paix et d'union l'un avec l'autre. Qu'on ne m'objecte ni les richesses, ni la gloire, ni la réputation, dans lesquelles vous auriez souffert quelque dommage : vos propres membres doivent vous être plus précieux. Répétons-le-nous souvent à nous-mêmes, et ne déshonorons plus notre propre nature dans l'un de nos frères pour un léger intérêt d'argent ou de gloire.

« Que celui qui dérobait ne dérobe plus. » Saint Paul continue de décrire les membres du vieil homme. Après le mensonge et la colère, il ajoute ici le vol. Il ne dit pas: Que le voleur soit puni, soit mis à la torture; il recommande simplement qu'il ne vole plus.

« Mais qu'il s'occupe, en travaillant de ses mains, à quelque ouvrage bon et utile, pour avoir de quoi donner à ceux qui sont dans l'indigence. » Où sont ces puritains qui, tout couverts de souillures, osent encore se glorifier de leur pureté? Se laver de ses péchés, je vous le dis après saint Paul, se laver de ses péchés ne consiste point simplement à ne les plus commettre, mais à pratiquer les vertus contraires. Voyez ici quelle est la règle des pénitents. Ont-ils dérobé? c'est un péché sans doute, mais leur suffit-il de ne plus voler pour s'en purifier? Non, il faut qu'ils travaillent de leurs mains, et qu'ils donnent aux pauvres

le fruit de leur travail. Saint Paul ne prescrit pas un travail quelconque, mais un travail manuel, qui fasse gagner de quoi secourir les indigents. Saint Paul aussi, en se montrant clément envers ceux qui ont volé, porte en même temps à l'indulgence les personnes qui ont été volées, et les engage à se contenter de ne plus être volées à l'avenir.

---

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus, continuant de parler en paraboles, dit aux princes des prêtres et aux pharisiens : Le royaume des cieux est semblable à un roi qui, voulant célébrer les noces de son fils, envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités; mais ils refusèrent d'y venir. Il envoya encore d'autres serviteurs avec ordre de dire à ceux qui étaient invités : J'ai préparé mon festin; j'ai fait tuer mes bœufs et tout ce qui avait été engraissé : tout est prêt, venez aux noces. Mais au lieu de s'y rendre, ils s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, et l'autre à ses affaires; quelques-uns se saisirent des serviteurs, les accablèrent d'outrages et les tuèrent. A cette nouvelle, le roi irrité envoya ses troupes, extermina les meurtriers, et brûla leur ville. Il dit ensuite à ses serviteurs : Le festin des noces est prêt, mais ceux qui avaient été invités n'en étaient pas dignes; allez donc dans les places publiques,

et appelez aux noces tous ceux que vous y trouverez. Les serviteurs parcoururent les rues, réunirent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle du festin fut remplie de convives. Le roi, étant entré pour voir ceux qui étaient à table, aperçut un homme qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale. Mon ami, lui dit-il, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale? Et cet homme ne répondit rien. Alors le roi dit à ses serviteurs : Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dehors dans les ténèbres; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents; car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. (Saint Matthieu, ch. XXII, v. 1-14.)

## HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE.

J'ai l'intention, mes Frères, d'expliquer en peu de mots, s'il m'est possible, le texte de cet Evangile, afin d'avoir plus de temps pour vous parler de ce qui vous édifiera davantage.

Voici donc comme parle notre Evangile : « Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulait faire les noces de son fils. » Votre charité conçoit bien, mes très chers Frères, quel est ce roi, Père d'un Fils aussi roi lui-même; elle comprend que c'est celui dont parle David, lorsqu'il dit : « O Dieu, donnez à votre Fils la charge de rendre vos jugements, et mettez votre justice entre les mains du Fils du roi. »

« Il voulait faire les noces de son Fils. » Dieu le Père a

fait les noces de Dieu son Fils, quand il l'a uni à la nature humaine dans le sein de la sainte Vierge; et il a voulu que ce Fils, qui était Dieu avant tous les siècles, devînt homme vers la fin des siècles. Mais, quoique toute union se fasse ordinairement entre deux *personnes*, nous devons absolument bannir de nos esprits la pensée que la personne de notre Sauveur Jésus-Christ, qui est Dieu et homme, soit composée de deux *personnes*. Car nous confessons bien qu'il existe en lui deux natures, qu'il est composé de deux natures, mais nous rejetons comme un blasphème la pensée qu'il soit composé en réalité de deux personnes.

C'est donc parler tout ensemble, et plus clairement, et plus sûrement, de dire que le Père a fait les noces du roi son fils, quand il a joint à lui la sainte Eglise dans le mystère de l'incarnation. Le sein de la Vierge-mère a été comme la chambre nuptiale de ces noces toutes divines. Ce qui fait dire à David : « Il a mis son tabernacle dans le soleil, et il est comme l'époux sortant de sa chambre nuptiale. » Et, en effet, le Fils de Dieu est sorti de sa chambre comme un époux, lorsque, s'étant incarné pour unir à lui son Eglise, il est sorti du sein immaculé de la sainte Vierge.

Le roi envoya ses serviteurs pour appeler aux noces tous les convives; et ne se contentant pas d'un premier message, il en envoya un second. Dieu aussi a d'abord envoyé les prophètes, ensuite les apôtres, pour annoncer l'incarnation de son Fils, ou son union avec l'Eglise.

« Mais eux, sans s'en mettre en peine, s'en allèrent, l'un à sa maison des champs, et l'autre à son commerce ordinaire. » Aller à sa maison des champs ou à sa ferme,

c'est travailler aux choses de la terre avec excès; et aller à son commerce, c'est chercher avec une ardeur immodérée son profit et son intérêt particulier dans les affaires du monde. Les uns, mes Frères, par trop d'attachement à des travaux matériels et tout terrestres; les autres, par leur trop grand soin des affaires temporelles, ne veulent point penser au mystère de l'incarnation, et négligent d'y conformer leur vie et leurs mœurs; l'Evangile les désigne par ces convives qui refusent de venir aux noces du roi, pour aller à leurs maisons de campagne et à leurs affaires.

Mais ce qui est plus déplorable, c'est que souvent on ne se contente pas de mépriser la grâce qui nous appelle à la pénitence, mais on persécute ceux mêmes qui l'annoncent. De là vient que l'Evangile ajoute : « Les autres se saisirent de ces serviteurs, leur firent plusieurs outrages, et les tuèrent. Le roi, l'ayant appris, en fut ému de colère, et ayant envoyé ses armées, perdit ces meurtriers et brûla leur ville. » « Il perdit ces meurtriers. » Dieu punit à la fin ceux qui persécutent les prédicateurs de sa parole. « Il brûle leur ville; » c'est-à-dire qu'il précipite dans la flamme des tourments éternels, non-seulement leurs âmes, mais aussi leurs corps dans lesquels leurs âmes ont habité durant cette vie. « Il est dit qu'il envoie pour cela ses armées. » Dieu aussi se sert du ministère des anges pour l'exécution de ses jugements sur les hommes. Et que sont en effet ces troupes nombreuses des anges, sinon les armées de notre grand roi? Aussi Dieu est-il appelé ailleurs le Seigneur de Sabaoth, c'est-à-dire Dieu des armées. Il envoie donc ses armées pour détruire ses ennemis; c'est par ses anges qu'il exerce ses justes vengeances.

Où sont maintenant ces insolents persécuteurs des saints martyrs? Où sont ces superbes qui avaient élevé la tête contre leur souverain Créateur? Où sont ces orgueilleux tout enflés et tout possédés de la vaine gloire du monde? La mort des martyrs est maintenant glorifiée dans le souvenir des fidèles vivants; et ceux qui se sont autrefois vantés d'avoir exercé leur barbarie contre les saints sont tellement morts, que leur nom même n'a pu se conserver dans la mémoire des hommes. C'est ainsi que la parabole de cet Evangile a trouvé son entière application.

Mais ce roi, ainsi méprisé par ceux qu'il avait invités à son festin, ne peut souffrir que personne ne vienne aux noces du roi son fils. C'est pourquoi il envoie chercher d'autres convives.

« Et ses serviteurs, s'y étant rendus, assemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais; et la salle des noces fut remplie de gens qui se mirent à table. » La qualité de ceux qui remplissent le festin nous montre assez que cette noce royale n'est autre chose que l'Eglise, dans laquelle les méchants se rencontrent avec les bons; car l'Eglise est composée du mélange de divers enfants. Quoiqu'elle les engendre tous par la foi, plusieurs demeurent dans leurs péchés; elle ne peut les conduire tous par un véritable changement de vie jusqu'à la liberté de la grâce spirituelle. Ainsi, tant que nous vivons sur la terre, il est nécessaire que nous marchions en la compagnie des méchants, dans le chemin de ce monde. Mais quand nous serons arrivés au terme de notre voyage, c'est alors que nous serons entièrement séparés. Car les bons ne seront jamais seuls que dans le ciel, et les méchants ne seront

jamais seuls que dans l'enfer. Mais cette vie, étant comme un milieu entre le ciel et l'enfer, renferme indifféremment les citoyens de ces deux cités. Quoique la sainte Eglise les reçoive à présent sans distinction, elle saura bien un jour les discerner.

Si donc vous êtes du nombre des bons, supportez patiemment les méchants pendant cette vie. Celui qui ne veut pas supporter les méchants témoigne assez par son intolérance qu'il n'est pas bon. Celui-là renonce à l'innocence d'Abel, qui ne veut pas être exercé par la malice de Caïn. C'est ainsi que lorsque l'on bat le blé, le bon grain est pressé dans l'aire sous les pailles ; c'est ainsi que les fleurs naissent souvent au milieu des ronces, et que la rose qui répand un si doux parfum croît avec l'épine qui blesse.

Nous lisons dans l'Ecriture que de deux enfants qu'eut le premier homme, l'un fut élu, et l'autre réprouvé. Des trois fils de Noé, qui furent renfermés dans l'arche, il n'y en eut que deux d'élus, et le troisième attira sur lui la réprobation. Abraham eut deux fils, dont l'un fut élu et l'autre réprouvé. Isaac en eut aussi deux; l'un fut élu, et l'autre réprouvé. Jacob en eut douze, et l'un d'eux, entièrement innocent, fut vendu par ses onze coupables frères. Jésus-Christ avait choisi douze apôtres; et, malgré ce choix divin, l'un d'eux fut un grand criminel. Les apôtres ordonnèrent sept diacres, et pendant que six d'entre eux demeurèrent constants dans la vraie voie, il y en eut un qui devint l'auteur d'une hérésie. Les bons ne peuvent donc être dans l'Eglise sans les méchants, ni, réciproquement, les méchants sans les bons.

Rappelez à votre mémoire, mes très chers Frères, les

temps passés, et que ce souvenir vous fortifie dans la tolérance des méchants. Si nous sommes enfants des élus, il est nécessaire que nous imitions leur exemple. Or, tous ont eu à supporter les méchants. C'est pour cela que le bienheureux Job disait « qu'il a été frère des dragons et le compagnon des autruches ; » que l'époux sacré disait par la bouche de Salomon à la sainte Eglise son épouse : « Comme le lis est entre les épines, ainsi ma bien-aimée est au milieu des autres jeunes filles. » Dieu dit aussi à Ezéchiel : « Fils de l'homme, vous avez avec vous des incrédules et des séducteurs, et vous habitez avec des scorpions. » Et saint Pierre loue ainsi la vie du bienheureux Lot : « Dieu a délivré le juste Lot que des hommes abominables affligeaient et persécutaient par leur vie infâme. » Car ce juste, demeurant parmi eux, était incessamment tourmenté dans son âme innocente par les actions détestables qui affligeaient et ses yeux et ses oreilles. Saint Paul loue la vertu de ses disciples, et la fortifie par ces paroles : « Afin que vous soyez sans tache au milieu d'une nation dépravée et corrompue, dans laquelle vous brillez comme des astres dans le monde. » L'apôtre saint Jean, parlant aussi à l'Eglise de Pergame, s'exprime en ces termes : « Je sais que vous habitez en un lieu où est le siége de Satan ; que vous conservez toujours mon nom, et que vous n'avez pas renoncé à la foi. » Ainsi, après avoir parcouru presque toute l'Ecriture, nous voyons qu'il n'y a point eu d'homme juste qui n'ait été fortement éprouvé par les méchants.

Quoi qu'il en soit, mes Frères, vous ne devez pas vous étonner qu'il y ait dans l'Eglise tant de méchants et si peu de bons ; vous savez que l'arche que Dieu fit con-

struire pour le déluge, et qui était la figure de l'Eglise sainte, était large par la base et si étroite par le haut, qu'elle n'avait pas plus d'une coudée. C'est qu'en effet les bêtes de la terre étaient dans cette partie inférieure, et qu'au-dessus probablement habitaient les hommes et les oiseaux. Ainsi, elle était large à l'endroit où les bêtes étaient renfermées, et étroite dans la partie qu'occupaient les hommes, pour nous figurer que l'Eglise devait renfermer dans une grande étendue la multitude des hommes charnels et pervertis, et contenir dans un espace plus resserré le petit nombre des bons et des hommes vraiment spirituels; car son enceinte est assez large et assez vaste pour y tolérer les actions mauvaises des pécheurs; mais c'est au sommet de son édifice qu'elle renferme les âmes spirituelles et raisonnables; et parce qu'elles sont en très petit nombre, l'Eglise est comme étroite et resserrée sous ce rapport. De là vient qu'il est dit dans l'Evangile « que le chemin qui mène à la perdition est large, et qu'il en est beaucoup qui y passent; mais que la voie qui mène à la vie éternelle est étroite, et qu'il y en a peu qui la trouvent. » L'arche se resserre par en haut jusqu'à n'avoir qu'une coudée de large; parce que dans l'Eglise les plus saints y sont en plus petit nombre; et enfin elle se termine à cet homme unique, à Jésus-Christ, qui seul entre tous les autres, et sans avoir en cela aucun compagnon, est né saint et exempt de tout défaut et de tout péché, « comme ce passereau unique sur le toit, » dont parlait le Psalmiste. Nous devons donc d'autant mieux supporter les méchants, qu'ils sont dans l'Eglise en plus grand nombre. C'est ainsi que dans l'aire où l'on bat le blé il y a peu de bon grain à garder et à

serrer dans le grenier, tandis qu'il y a des monceaux de paille qui ne sont bons qu'à être jetés au feu.

Mais puisque, grâce à Dieu, mes Frères, vous êtes déjà entrés dans cette maison nuptiale, c'est-à-dire dans la sainte Eglise, vous n'avez plus rien à faire qu'à vous bien examiner vous-mêmes, de peur que ce roi divin ne trouve à reprendre dans le vêtement de votre âme. Vous devez dans un saint tremblement être attentifs à ce qu'ajoute notre Evangile : « Ensuite le roi entra pour voir ceux qui étaient à table, et ayant vu un homme qui n'était pas vêtu de la robe nuptiale... » Que signifie, mes Frères, la robe des noces? Nous ne pouvons dire que ce soit la foi ou le baptême, puisque personne ne saurait entrer dans l'Eglise sans la foi et sans le baptême. Car, par ce seul fait qu'on ne croit pas, on est en dehors. Que devons-nous donc entendre par cette robe nuptiale, sinon la charité? Celui qui est dans l'Eglise avec la foi, mais sans la charité, entre bien pour un temps dans la salle des noces divines, mais il n'y peut demeurer sans cette robe nuptiale. Et, en effet, c'est avec raison que la charité est appelée robe nuptiale, puisque le Seigneur en était revêtu lorsqu'il vint à ces noces spirituelles, dans lesquelles l'Eglise s'unit à lui par un mariage tout divin. Car c'est le seul amour de notre Dieu qui a porté son Fils unique à unir à lui les âmes de ses élus. Ce qui fait dire à saint Jean : « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique pour notre salut. » Ainsi donc, la charité étant le seul mobile qui attira Jésus-Christ vers l'homme, il faut bien en conclure que cette vertu est la véritable robe nuptiale.

Tous ceux donc d'entre vous, mes Frères, qui, étant

dans l'Eglise, ont cru en Dieu, sont déjà entrés dans la maison des noces, mais ils y sont entrés sans l'habit nuptial, s'ils ne possèdent en leur cœur la grâce de la charité. Et, certes, il n'y a personne qui, étant convié à des noces humaines, ne change d'habit pour montrer à l'époux et à l'épouse, par la propreté de ses vêtements, la part qu'il prend à leur joie commune ; tous auraient honte de paraître au milieu d'une fête toute d'allégresse avec des vêtements souillés et déchirés. Et nous qui allons aux noces mêmes d'un Dieu, négligerions-nous de changer les vêtements de notre cœur ? renoncerions-nous au bonheur des élus, lorsque les anges eux-mêmes sont comblés de joie à la vue de leur félicité dans le ciel ? Avec quel esprit d'aveuglement et de perdition considérerions-nous donc cette fête spirituelle, si nous ne voulions avoir la charité, cette parure nuptiale qui seule peut nous faire paraître beaux et aimables aux yeux de Dieu ?

Or, sachez que, comme pour faire le tissu d'une robe, l'on se sert de deux instruments dont l'un est en haut et l'autre en bas, de même toute la charité est comprise dans les deux préceptes, de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. Car il est écrit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces ; et vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. » Sur quoi, il faut remarquer que le Seigneur met une certaine mesure à l'amour que l'on doit avoir pour le prochain, en disant : « Vous l'aimerez comme vous-même ; » mais aucune limite n'est assignée à l'amour que nous devons à Dieu. En effet, il est dit « que nous l'aimerons de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. » Le précepte ne pre-

cise pas *combien* on aimera Dieu, mais *comment* on l'aimera. La manière de l'aimer est indiquée, par ces mots : « De tout votre cœur. » Et, en effet, c'est aimer Dieu véritablement que de ne se rien réserver qui ne soit pénétré de l'amour divin.

Mais votre charité ne doit pas seulement s'étendre à Dieu, il faut aussi qu'elle s'applique au prochain, c'est-à-dire qu'il ne faut pas que vous soyez si absorbés dans la contemplation, que vous en oubliiez le soin et le service de votre prochain. Ainsi, tout homme qui vit encore parmi les hommes doit tendre à son Dieu, vers lequel se portent tous ses désirs, mais de manière à ne point abandonner son prochain, avec lequel il marche dans le chemin de la vie; d'un autre côté, il doit assister son prochain, mais de telle sorte qu'il ne ralentisse pas la course par laquelle il se hâte d'arriver à son Créateur.

Sachez encore que l'amour du prochain se divise en deux parties distinctes, en deux préceptes différents. Ainsi le sage nous donne cet avis si salutaire : « Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même. » Et de son côté, la Vérité elle-même dit : « Agissez envers les hommes comme vous voudriez qu'ils agissent envers vous. » Ce double précepte renferme tous nos devoirs envers le prochain. En effet, si nous traitons les autres comme nous voulons qu'ils nous traitent, et si nous ne leur faisons pas ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent, il est hors de doute que nous accomplirons inviolablement les devoirs de la charité.

Mais lorsqu'une personne en aime une autre, qu'elle se garde de croire avoir la charité, si elle n'a auparavant

bien examiné la force et la nature de son amour. Car, si elle aime quelqu'un, et qu'elle ne l'aime pas pour Dieu, elle n'a nullement cette vertu qu'elle s'imagine avoir. Et, en effet, la vraie charité consiste à aimer ses amis en Dieu, et ses ennemis pour l'amour de Dieu. Or, celui-là aime véritablement pour l'amour de Dieu, qui sait bien n'être pas aimé de ceux qu'il aime; car la haine de ceux que nous aimons est la véritable épreuve de notre charité. Aussi le Seigneur dit-il lui-même : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. » De sorte que c'est aimer sûrement que d'aimer pour l'amour de Dieu ceux que nous savons n'avoir point d'amitié pour nous.

J'avoue que ces préceptes divins peuvent effrayer notre faiblesse, et qu'ils sembleront à plusieurs très difficiles à pratiquer; cependant c'est là cette robe nuptiale que demande notre Evangile. Aussi tous ceux qui, sans en être revêtus, sont entrés dans la salle du festin, doivent trembler d'en être chassés, quand le roi y entrera; car l'Evangile ajoute « que le roi entra pour voir ceux qui étaient à table, et qu'il y aperçut un homme qui n'était point revêtu de la robe nuptiale. » Et quels sont ces convives dont parle l'Evangile? C'est nous-mêmes, mes chers Frères; nous qui sommes assis à la table du Verbe éternel; nous qui avons la foi dans son Eglise, qui sommes nourris des mets sacrés de ses Ecritures, et qui sommes si heureux de voir que cette Eglise est indissolublement unie à lui. Assurez-vous donc, je vous en conjure, si vous êtes venus à ces divines noces avec l'habit nuptial; scrutez avec soin chacune de vos pensées; soyez attentifs à chaque mouvement de votre cœur; voyez si vous ne con-

servez nulle haine contre personne; si le flambeau de l'envie ne vous embrase point contre la félicité d'autrui, et si vous ne vous efforcez point secrètement de nuire à votre prochain. Voici ce roi éternel qui entre dans la salle du festin, le voici qui considère les vêtements de votre cœur! L'entendez-vous adresser ces paroles redoutables à celui qu'il ne trouve point revêtu de la charité : « Comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale? » Et cet homme ne sut que répondre. C'est qu'au moment du châtiment suprême qui frappe les pécheurs, il est certain, et on ne peut le dire sans douleur, qu'ils ne trouveront aucune raison pour s'excuser. Eh! peut-il en être autrement, quand celui qui vous punit lit dans votre conscience qui vous accuse dans le fond du cœur!

« Alors le roi dit à ses gens : Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. » Et, en effet, c'est alors qu'en vertu de ce rigoureux arrêt, on liera les pieds et les mains à ceux qui n'auront pas voulu, quand il en était temps, se lier et se captiver eux-mêmes par un salutaire changement de vie, par le renoncement à toute action mauvaise. On peut bien dire que cette dernière et effroyable punition sera une chaîne éternelle pour ceux que le péché a si étroitement liés pendant cette vie, qu'ils ont été incapables de jamais faire aucun bien. Car les pieds qui négligent maintenant d'aller visiter les malades et les affligés, les mains qui refusent de donner aux pauvres et aux indigents, sont à présent comme enchaînées par une mauvaise volonté. Ceux donc qui se laissent lier ici volontairement par leur malice,

seront un jour liés contre leur gré dans les supplices éternels.

L'Evangile déclare, et ce n'est pas sans raison, « qu'il sera jeté dans les ténèbres extérieures. » En effet, si l'aveuglement du cœur doit être appelé ténèbres intérieures, ainsi la nuit éternelle de la damnation est bien désignée par ces mots : ténèbres extérieures.

Après que ce malheureux, qui figure tout le corps des méchants, a été chassé du festin nuptial, le Seigneur finit notre Evangile par cette sentence : « Car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. » Que ces paroles, mes Frères, sont effrayantes! Hélas! tous nous avons été appelés par la foi, et nous sommes venus aux noces du roi des cieux; tous nous croyons et nous confessons le mystère de son incarnation; tous nous prenons la nourriture du Verbe divin; mais si nous savons bien que nous avons été appelés, nous ignorons si nous avons été élus! Et pourtant un jour le roi entrera dans la salle de son festin! O mes Frères! que chacun de nous s'humilie donc d'autant plus profondément qu'il ne sait s'il fera partie des élus!

Plusieurs ne commencent pas même à bien vivre; quelques-uns commencent et n'achèvent pas. Un autre passera presque toute sa vie dans le péché, et sur la fin en sortira par la douleur et par les gémissements d'une pénitence sévère. Un autre paraît mener la vie d'un élu, et sur la fin de ses jours, il lui arrivera de tomber dans la dépravation et dans l'erreur. L'un commence bien, et finit encore mieux. L'autre sera méchant dès sa jeunesse, et deviendra encore pire en vieillissant. Que chacun de nous donc vive dans une crainte et une sollicitude con-

tinuelles pour lui-même, puisqu'il ignore ce qu'il deviendra dans l'avenir; car c'est une vérité qu'il faut souvent répéter et n'oublier jamais : « Il y en a plusieurs d'appelés, mais peu d'élus. »

Comme les auditeurs sont quelquefois plutôt touchés et convertis par les exemples des fidèles que par la parole des prédicateurs, je veux vous rapporter une histoire récente; elle frappera vos cœurs d'une crainte d'autant plus forte qu'elle est plus rapprochée de vous. En effet, je ne vous raconterai pas ici des faits bien éloignés de votre temps, et je vous en citerai que des témoins encore vivants assurent avoir vus.

Mon père a eu trois sœurs, qui toutes trois ont fait profession de virginité. L'une s'appelait Tharsille, l'autre Gordienne, et la troisième Emilienne. Elles se convertirent toutes trois avec une même ardeur; elles furent toutes trois consacrées en même temps, et elles observaient en commun, dans leur maison, une règle de vie très exacte.

Plus elles avançaient en âge, plus Tharsille et Emilienne croissaient dans l'amour de Dieu et dans la vertu; elles n'étaient plus sur la terre que de corps, et s'élevaient sans cesse vers les choses éternelles. L'ardeur de Gordienne, au contraire, se ralentissait de jour en jour dans son cœur, et elle retombait peu à peu dans l'amour du siècle. Tharsille avait souvent coutume de dire avec douleur à sa sœur Emilienne : Je sais bien que notre sœur Gordienne se sépare de notre société; je vois qu'elle se répand dans les choses extérieures, et que son cœur ne garde point avec fidélité sa première résolution. Elles avaient soin de la reprendre souvent avec beaucoup de

douceur, et faisaient tout leur possible pour la retirer de cette légèreté d'esprit et de mœurs, et pour la faire rentrer dans la régularité et la gravité de la sainte profession qu'elle avait embrassée. Gordienne affectait un air sérieux et composé toutes les fois que ses sœurs la reprenaient; mais, quittant aussitôt après cette gravité affectée, elle retournait aux vains discours et aux amusements du monde. Elle prenait plaisir à la compagnie des jeunes filles séculières, et toutes celles qui n'étaient pas attachées au monde lui étaient tout-à-fait à charge.

Tharsille, se faisant admirer entre ses sœurs par le don d'une oraison continuelle, par l'amour des afflictions, par la pratique de l'abstinence et par la gravité de ses mœurs, était arrivée au comble de la piété et de la vertu. Une nuit, ainsi qu'elle-même l'a raconté, Félix, mon aïeul, évêque de l'Eglise de Rome, lui apparut en vision, et, lui montrant l'habitation de la clarté éternelle, il lui dit : « Venez, car je vais vous recevoir dans cette demeure de lumière. » La fièvre ayant surpris cette sainte fille dès le lendemain, elle se trouva dans peu de jours à l'extrémité. Et comme à la mort des personnes de qualité plusieurs vont consoler leurs parents, il se trouva autour du lit de Tharsille une foule d'hommes et de femmes, au nombre desquelles était ma mère. En ce moment la sainte, prête à mourir, levant les yeux et voyant Jésus venir à elle, cria tout-à-coup, d'un ton sévère, à ceux qui étaient présents : « Retirez-vous, retirez-vous, car voici Jésus qui vient. » Et pendant qu'elle considérait avec une extrême application celui qu'elle voyait de ses propres yeux, son âme pure sortit de son corps; et en même temps il se répandit une si agréable odeur par

toute la chambre, que les assistants n'eurent aucune peine à croire que l'auteur de toute onction et de suavité y était présent. Son corps étant ensuite découvert pour être lavé selon la coutume, on trouva que, par un long et fréquent exercice dans l'oraison, la peau de ses coudes et de ses genoux s'était tellement endurcie, qu'il s'y était fait des calus semblables à ceux des chameaux; et ainsi son corps fit connaître après sa mort la vertu que son esprit avait pratiquée pendant sa vie.

Ceci se passait la veille du jour de la naissance de notre Seigneur. Le lendemain de cette fête, notre sainte apparut la nuit à sa sœur Emilienne, et lui dit : « Venez, car, n'ayant pu célébrer avec vous la naissance du Seigneur, je veux que nous célébrions ensemble la fête de l'Epiphanie. » Emilienne, toujours en peine du salut de Gordienne sa sœur, répondit d'abord : Mais si je m'en vais toute seule, entre les mains de qui laisserai-je notre pauvre sœur Gordienne? La sainte, faisant alors paraître de la tristesse sur son visage : Venez, dit-elle; car votre sœur Gordienne est mise au rang des laïques et des séculières. Emilienne tomba malade à la suite de cette vision, et son mal s'augmentant de jour en jour, elle mourut, ainsi qu'il lui avait été prédit, avant la fête même de l'apparition du Seigneur.

Aussitôt que Gordienne se vit seule et maîtresse de ses actions, la dépravation de son âme éclata publiquement, et le mal, auparavant caché au fond du cœur, parut ensuite dans le désordre visible de ses actions. En effet, ayant entièrement oublié la crainte de Dieu, s'étant dépouillée de tout sentiment de pudeur et de retenue, et foulant aux pieds la sainteté de sa consé-

cration, elle osa enfin épouser le receveur de ses terres.

Voilà donc, mes Frères, trois personnes qui se sont converties à Dieu avec une même ardeur; mais elles n'ont point persévéré toutes trois dans un même esprit; car, ainsi que le Seigneur le déclare, il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

J'ai voulu vous rapporter cette histoire, mes chers Frères, afin que ceux qui vivent dans la piété ne l'attribuent pas à leurs propres forces, et ne mettent jamais leur confiance dans leurs bonnes œuvres et dans leur vertu. Quoiqu'ils connaissent bien ce qu'ils sont présentement, ils ignorent toujours quels ils seront à l'avenir. Que personne donc ne mette sa sécurité dans la bonne vie qu'il mène, puisque cette vie est si incertaine qu'il est impossible de savoir quelle en doit être la fin. Mais comme, dans l'histoire que je viens de vous rapporter, vous aurez été épouvantés par la rigueur des jugements impénétrables de Dieu, je veux vous en raconter une autre non moins récente, dans laquelle l'exemple de la miséricorde divine consolera vos cœurs effrayés. Je l'ai déjà citée dans un autre de mes sermons, mais vous n'y étiez pas présents.

Il y a plus de deux ans qu'un homme, touché du désir de se convertir à Dieu, vint dans mon monastère qui est près de l'église des bienheureux martyrs saint Jean et saint Paul. Après y avoir été éprouvé assez longtemps selon la règle, il y fut enfin reçu. Son frère le suivit dans le monastère plutôt par le mouvement d'une affection de la chair et du sang que par un vrai motif de conversion. Le premier gagna bientôt le cœur de tous les frères, mais ce dernier était bien éloigné de sa piété et de ses mœurs.

il demeurait cependant dans le monastère plutôt par nécessité que par un choix volontaire. Quoique son dérèglement se fît remarquer dans toutes ses actions, on le supportait néanmoins, pour l'amour de son frère, avec beaucoup de charité et de patience. Il y avait de la légèreté dans ses paroles et du dérèglement dans ses mœurs; il était aussi propre et aussi soigneux dans ses vêtements que négligent et dépravé dans sa vie. Il ne pouvait souffrir qu'on lui parlât de la sainteté de la profession religieuse; en sorte que sa manière de vivre était devenue insupportable à tous les frères. Ils le toléraient cependant avec beaucoup de bonté par considération pour son frère qu'ils chérissaient. Pour lui, plein d'aversion pour ceux qui l'exhortaient à corriger sa vie déréglée, loin de faire le bien, il n'en pouvait pas même entendre parler; il témoignait assez, par ses jurements, ses colères et ses railleries, qu'il n'embrasserait jamais la vie religieuse.

Dans cette peste générale, qui a, depuis peu, si cruellement décimé les habitants de cette ville, cet homme, frappé du fléau, se trouva bientôt à l'extrémité. Comme il était prêt à rendre l'esprit, les frères s'assemblèrent pour assister son âme de leurs prières, au moment de cette si importante séparation. Déjà les extrémités de son corps étaient refroidies, et il n'avait plus qu'un reste de chaleur naturelle dans la poitrine, qui entretenait en lui un peu de respiration. Ce fut alors que les frères se mirent à prier avec d'autant plus d'instance et de ferveur, qu'ils le voyaient sur le point de sortir de ce monde. Mais ce malheureux, recueillant tout ce qui lui restait de force, interrompit tout-à-coup leurs prières par de grands cris, en leur disant : Retirez-vous, retirez-vous; je suis

livré en proie au dragon, et il n'y a que votre présence qui l'empêche de me dévorer. Il m'a déjà englouti la tête dans son effroyable gueule ; laissez-le vite achever ce qu'il a résolu de faire de moi, afin qu'il ne me tourmente pas davantage ; puisque je suis destiné à lui servir de pâture, pourquoi prolongez-vous mes tortures par votre inutile assistance ?

Alors les frères de s'écrier : Que dites-vous, mon frère? Faites sur vous le signe de la croix. Je voudrais bien le faire, répondit-il, mais je ne le puis ; le dragon me presse et m'étouffe. Les frères, l'entendant ainsi parler, se prosternent contre terre et renouvellent la ferveur de leurs prières pour sa délivrance. Tout-à-coup, ce pauvre malade; sentant quelque soulagement, commence à témoigner toute la joie dont il était capable, en s'écriant: Grâces à Dieu, le dragon qui s'était jeté sur moi pour me dévorer s'est enfui, n'ayant pu tenir devant l'effort de vos prières qui l'ont chassé. Priez maintenant pour mes péchés, car je suis résolu de me convertir et d'abandonner entièrement la vie déréglée que j'ai menée. Ainsi, cet homme, qui était déjà comme à demi mort, ayant été conservé à la vie, s'est converti à Dieu dans toute la sincérité de son cœur. Il a été depuis éprouvé et purifié par de longues et de continuelles douleurs ; et, son mal s'étant ensuite augmenté, il est enfin mort depuis quelques jours. Il n'a pas vu cette fois de dragon à son lit de mort; car il l'avait vaincu auparavant par un sincère et véritable changement de cœur.

Vous voyez, mes très chers Frères, que Gordienne dont j'ai parlé, déchue de l'excellence de la vie religieuse, est tombée malheureusement dans les supplices de l'éter-

nité, tandis que ce frère, dont je viens de vous raconter l'histoire, est comme revenu de la mort pour entrer dans une éternelle vie. Concluez de ces exemples que personne ne sait ce qui se passe au tribunal de Dieu dont les jugements nous sont cachés. Car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. » Puis donc que nul ne peut être assuré d'être de ce nombre, qu'avons-nous à faire, tous tant que nous sommes, sinon de craindre pour l'imperfection de notre vie. Ne mettons donc notre confiance qu'en la seule miséricorde de Dieu, et, ne présumant jamais de nos propres forces, espérons que notre confiance sera un jour couronnée par Jésus-Christ, qui a bien voulu se revêtir de notre nature, lui qui, étant Dieu, vit et règne avec le Père dans l'unité du Saint-Esprit pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## SERMON DE SAINT AUGUSTIN

### SUR LES NOCES DU FILS D'UN ROI.

Les Saintes-Écritures nous apprennent qu'il y a deux sortes de festins du Seigneur, l'un où se trouvent des bons et des méchants, et l'autre où il n'y a que des bons. Dans le festin dont nous parle l'endroit de l'Evangile qu'on vient de nous lire se trouvaient des bons et des méchants. Tous ceux qui s'excusèrent d'y venir étaient méchants; mais ceux qui y vinrent n'étaient pas tous bons. O vous qui êtes parmi les bons assis à ce festin,

ayez toujours devant les yeux cet important avis de l'Apôtre : « Quiconque mange de ce pain et boit de ce calice indignement, boit et mange sa condamnation! L'autre festin, où il n'entrera point de méchants, est celui dont Jésus-Christ parle, quand il dit « qu'ils seront assis à sa table avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume du ciel. » C'est à nous à recevoir dignement le mets céleste qui nous est présenté dans le festin présent, afin que nous puissions parvenir à celui de la vie future.

C'est ce que je souhaite ardemment, mes Frères, que tous tant que vous êtes, qui vous approchez de la table du Seigneur, ce festin du temps présent, vous soyez de ceux qui sont réservés pour le banquet de la vie future, et non de ceux qui en seront exclus. Et que faut-il pour cela? Avoir la robe nuptiale. Et qu'est-ce que cette robe nuptiale? C'est celle dont les bons seuls sont revêtus; celle qui empêche d'être chassé du festin et nous destine pour cet autre festin d'où sont repoussés les méchants, et où conduit la grâce du Seigneur.

Voyons, mes Frères, quels sont les caractères particuliers qui distinguent les fidèles, et qu'on ne trouve point dans les méchants : ce sera cette robe nuptiale que nous cherchons. Est-ce le baptême? Nul ne parvient à Dieu sans le baptême; mais tous les baptisés n'y parviennent pas. Le baptême n'est donc point cette robe nuptiale; je le trouve dans les méchants comme dans les bons. Est-ce l'autel, ou ce que l'on reçoit à l'autel? Non, puisque parmi ceux qui y participent, « il y en a tant qui mangent et boivent leur condamnation. » Sont-ce les autres sacrements? Non; car nous voyons qu'ils sont communs aux bons et aux méchants. Est-ce le jeûne? Non; car les

méchants jeûnent aussi bien que les bons. Est-ce l'assiduité à l'Eglise? Non; car les méchants y font la foule aussi bien que les bons. Enfin sont-ce les miracles? Non; car non-seulement les méchants et les bons en font indifféremment, mais quelquefois les bons n'en font point, tandis que les méchants en font. Dans les premiers temps, les magiciens de Pharaon n'en firent-ils pas à l'exclusion des Israélites, si l'on excepte Moïse et Aaron? Ces magiciens de Pharaon qui faisaient des miracles étaient-ils donc meilleurs que les Israélites, qui n'en pouvaient faire? Non, sans doute, puisque ce peuple était le peuple de Dieu. Dans l'Eglise même et parmi les fidèles véritables, tous ont-ils le don de prophétie? tous ont-ils le don des langues, ou celui de la guérison des maladies? C'est saint Paul même qui parle ainsi.

Quelle est donc cette robe nuptiale? Le même Apôtre nous l'apprendra. « La fin de la loi, nous dit-il, c'est la charité qui part d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère et véritable. » Voilà ce que c'est que la robe nuptiale. Ce n'est pas une charité telle quelle. Car souvent les hommes paraissent s'aimer les uns les autres par la seule conformité des inclinations corrompues qui souillent la conscience. Ceux qui volent en commun, ceux qui sont en commerce et en société de malversations ou de maléfices, ceux qui sympathisent avec les comédiens et les bateleurs, ceux qui forment la presse aux courses de chars, aux combats d'hommes contre des bêtes, et qui, d'une commune voix, applaudissent à ces spectacles insensés; tous ces hommes s'aiment d'ordinaire les uns les autres; mais ils n'ont point « cette charité qui part d'un cœur pur, d'une bonne conscience

et d'une foi sincère et véritable. » Et c'est cette charité qui est la robe nuptiale.

« Quand je parlerais donc les langues des hommes et des anges, dit le grand Apôtre, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. » Que quelqu'un entre donc au festin avec le seul don des langues, on lui dira : Comment êtes-vous venu ici, n'ayant point la robe nuptiale? « Car, continue l'Apôtre, quand j'aurais le don de prophétie ; quand je saurais le fond de tous les mystères ; quand j'aurais toute la science possible ; quand j'aurais de la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. » Voilà donc des miracles qui, selon saint Paul, se peuvent faire par des gens dépourvus de charité: « Quand j'aurais tous ces dons, dit cet Apôtre, si je n'aime point Jésus-Christ, je ne suis rien. »

Quoi! n'est-ce rien que le don des prophéties? n'est-ce rien que la connaissance des mystères? C'est quelque chose sans doute, et quelque chose de grand, mais c'est *moi* qui ne suis rien avec tous ces dons, si je n'ai point la charité. Sans ce seul bien, que de biens inutiles! Si je n'ai donc point la charité, j'aurai beau faire des aumônes, j'aurai beau confesser le nom de Jésus-Christ, jusqu'à répandre mon sang et à souffrir le feu ; si je n'ai point la charité, je ne suis rien. Car tout cela se peut faire par amour pour la gloire, et alors ce n'est rien que vanité; et c'est parce que tout cela se peut faire par amour pour la gloire, que quelque grandes que soient ces actions, elles sont vaines, si elles ne sont, pour ainsi dire, nourries du suc de la charité. Aussi l'Apôtre a-t-il eu soin de le dire en propres termes. « Quand je donnerais tout mon

bien aux pauvres, et que je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai la charité, cela ne me servira de rien. » La charité est donc cette robe nuptiale que nous cherchons. Si vous l'avez, vous participez en assurance au festin du Seigneur.

Il y a deux choses qui subsistent ensemble dans un même homme : la charité et la concupiscence. Car celle-ci ne peut être entièrement éteinte en nous durant cette vie : « Nous nous séduirions nous-mêmes, et la vérité ne serait point en nous, si nous disions que nous sommes sans péché, » et le péché en nous est proportionné au feu de la concupiscence. Si la charité n'est point encore née en vous, travaillez à l'y faire naître. Quant à la concupiscence, si nous ne pouvons l'éteindre entièrement, il faut au moins l'affaiblir et la diminuer de jour en jour, et faire croître à sa place la charité, afin que l'une soit un jour portée à sa perfection, et l'autre à jamais détruite.

Revêtez-vous de la robe nuptiale : c'est à ceux qui ne l'ont pas encore que je parle. Quoi ! vous, élus dans la maison du roi, vous vous approchez de sa table, et vous n'avez pas encore la parure convenable pour faire honneur à ce divin époux ! Vous en êtes encore à chercher vos propres intérêts, au lieu de chercher les siens ! Vous n'avez pas la robe nuptiale ! cette robe qu'exige de nous la solennité des noces de l'époux et de l'épouse ; cette robe, seule marque distinctive de notre amour et de notre respect. Jésus-Christ est l'époux, l'Eglise est l'épouse, faites honneur à l'un et à l'autre. Si vous faites honneur à ces célestes époux, vous deviendrez leur enfant bien aimé.

Attachez-vous donc à faire naître et croître en vous la charité. Aimez le Seigneur, et bientôt vous vous aimerez

vous-mêmes. Et lorsque vous vous aimerez vous-mêmes, vous aimerez votre prochain. Car tant que vous ne saurez pas vous aimer, comment saurez-vous aimer votre prochain, que chacun doit aimer comme soi-même? Et qui ne s'aime pas lui-même, me direz-vous? Le voulez-vous savoir? C'est celui qui aime l'iniquité; car quiconque l'aime hait son âme. Or, est-ce s'aimer soi-même, que d'aimer son corps et de haïr son âme, au grand détriment non-seulement de l'âme, mais du corps même? Et qui aime son âme? C'est celui qui aime le Seigneur de « tout son cœur et de tout son esprit. » Celui-là est en état d'aimer son prochain; on peut s'en rapporter à lui et lui dire hardiment: Aimez votre prochain comme vous-même.

Et qui est mon prochain, me direz-vous? Tout homme, quel qu'il soit, est votre prochain. Ne sommes-nous pas tous descendus d'un même père et d'une même mère! Quoi! tous les animaux de chaque espèce sont, pour ainsi dire, le prochain les uns des autres: la colombe de la colombe, le léopard du léopard, l'aspic de l'aspic, la brebis de la brebis, et tout homme ne sera pas le prochain d'un autre homme? Rappelez-vous la création de tous les êtres: « Dieu parla, dit l'Ecriture, et aussitôt les eaux produisirent tout ce qui nage, comme les baleines et les autres poissons; » elles produisirent aussi les oiseaux et le reste. Tous les oiseaux ne sont donc pas venus d'un oiseau; pas même dans chaque espèce; tous les vautours ne sont pas venus d'un vautour, ni toutes les colombes d'une colombe; toutes les couleuvres ne sont pas venues d'une couleuvre, ni toutes les vipères d'une vipère; toutes les brebis ne sont pas venues non plus d'une brebis.

C'est la terre qui produisit tout d'un coup toutes les espèces d'animaux.

Mais quand il fut question de l'homme, Dieu nous fit à tous un même père. Il ne nous fit pas même un père et une mère ; mais d'un seul père fut tirée la mère commune de tous les hommes. Le premier homme ne fut produit par nul autre homme; il fut créé de Dieu, et la femme fut tirée de cet homme. Prenez donc garde à cette différence entre la race des hommes et celle des autres animaux. Nous sommes tous sortis d'une seule et même tige; et c'est parce que cette tige a été altérée, qu'au lieu d'arbres francs que nous devrions être, nous naissons tous sauvageons; car un seul homme nous a tous fait naître dans le péché et dans la mort. Puisque nous sommes tous une même race, nous sommes donc tous le prochain les uns des autres. Nous sommes, non-seulement d'une même nature, mais encore d'une seule et même famille.

Voilà quant à la nature, et nous trouverons la même chose quant à la grâce. Un seul est venu contre un seul. Contre un seul qui disperse, un seul qui rassemble; contre un seul qui donne la mort, un seul qui donne la vie. « Car, comme c'est en Adam que tous meurent, c'est en Jésus-Christ que tous sont vivifiés. » Et comme quiconque naît d'Adam naît dans la mort, quiconque aussi croit en Jésus-Christ reçoit la vie, pourvu toutefois qu'il ait la robe nuptiale et qu'il soit convié au festin pour y rester, et non pour en être rejeté.

Ayez donc la charité, mes Frères, car, comme je viens de vous le montrer, la robe nuptiale n'est autre chose que la charité. Vous entendez louer la foi; aussi est-elle d'un

grand prix; on ne la saurait trop louer. Mais quelle est la foi que l'on peut louer? car il y en a de deux sortes que l'Apôtre distingue. Saint Jacques aussi reprend ceux qui se glorifiaient de leur foi, et dont les mœurs n'étaient pas bonnes: « Vous croyez bien qu'il y a un Dieu, leur dit-il, et vous faites bien de le croire; mais les démons le croient comme vous, et cela ne sert qu'à les faire trembler. » De quoi Jésus-Christ loua-t-il saint Pierre, et pourquoi le trouva-t-il heureux? Rappelez avec moi ce qu'en dit l'Evangile. Est-ce pour avoir dit au Sauveur: « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant? » Non, mes Frères, Jésus-Christ ne s'arrêta pas au son des paroles; mais ce fut la seule disposition du cœur de saint Pierre qui fit que son maître lui déclara « qu'il était heureux. » En voulez-vous la preuve? Les démons eux aussi avaient fait une confession semblable à celle de saint Pierre: « Nous savons, disaient-ils à Jésus-Christ, que vous êtes le Fils de Dieu. » Apprenez-nous donc, Seigneur, la différence de ces deux confessions de foi. La voici: celle de Pierre était l'effet de son amour, et celle du démon celui de leur crainte. Aussi Pierre disait-il à Jésus-Christ: « Je vous suivrai jusqu'à la mort; » au lieu que les démons lui disaient: « Qu'y a-t-il de commun entre vous et nous? »

Qui que vous soyez donc, vous qui êtes entrés au festin, gardez-vous bien de vous glorifier de votre foi toute seule. Faites la différence de la foi salutaire d'avec celle qui ne sert de rien; embrassez la première, et vous aurez la robe nuptiale.

Mais qui nous apprendra à faire cette différence? Ecoutez l'Apôtre: « Ce n'est rien que d'être circoncis; ce

n'est rien que de ne le pas être. » Que faut-il donc? La foi. Et quelle foi? car « les démons mêmes croient et ne laissent pas de trembler? » Ecoutez bien : « Il faut cette foi que la charité rend agissante. » Car, comme dit le même Apôtre : « Quand j'aurais toute la science possible ; quand j'aurais tout ce qu'on peut avoir de foi, et jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai la charité, je ne suis rien. »

Ayez donc la foi avec la charité : c'est à quoi je vous exhorte au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Ayez la foi avec la charité, car vous pourriez avoir la foi et n'avoir pas la charité, mais vous ne sauriez avoir la charité sans la foi. C'est donc la charité que je vous exhorte d'avoir, et non la foi ; car vous ne sauriez avoir la charité sans la foi, je dis la charité qui fait aimer Dieu et le prochain. Comment aimer Dieu, si l'on ne croit en lui? L'insensé qui dit dans son cœur : « Il n'y a point de Dieu, » comment le pourrait-il aimer? Vous pouvez croire que Jésus-Christ est venu et ne le pas aimer ; mais celui qui ne croit pas qu'il soit venu ne saurait l'aimer.

Ayez donc la foi, mais une foi accompagnée d'amour, et qui fasse qu'en aimant Jésus-Christ, vous vous aimiez aussi les uns les autres ; que vous aimiez même vos ennemis aussi bien que vos amis. Et gardez-vous de trouver trop dure l'obligation d'aimer vos ennemis ; car bien loin d'avoir quelque chose à y perdre, vous avez beaucoup à y gagner. Quoi ! seriez-vous capables de demander à Dieu comme une grâce de faire mourir votre ennemi? Ce n'est point là porter la robe nuptiale. Jetez les yeux sur l'époux lui-même : attaché pour nous à la croix, il prie son Père pour ses ennemis : « Mon Père, lui dit-il, pardonnez-

leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Et ce n'est pas seulement l'époux qui parle de la sorte; vous trouverez le même langage dans la bouche d'un ami de l'époux, convié au festin et revêtu de la robe nuptiale. C'est du bienheureux martyr saint Etienne que je parle. Voyez de quelle manière il reprend les Juifs! On dirait d'abord qu'il est plein de ressentiment et de colère contre eux. « Têtes endurcies, leur dit-il, vous, dont ni l'oreille ni le cœur ne se ressentent de la circoncision que vous portez, résisterez-vous toujours au Saint-Esprit? » Le voilà, dirait-on, plein de colère et de dureté contre les Juifs. Mais voulez-vous voir comme il les aime? Irrités des reproches qu'il venait de leur adresser, ils se jetèrent sur lui et le lapidèrent. Lui, pendant que les pierres tombent de toutes parts sur son corps, encore debout, commence à prier pour lui-même: « Jésus-Christ mon Seigneur, dit ce saint martyr, recevez mon âme entre vos mains; et puis, fléchissant les genoux, il prie ensuite pour ceux qui le lapidaient: Seigneur, ajoute-t-il, ne leur imputez point ce péché! » comme s'il disait: que mon corps meure, mais que leur âme ne meure point. « Après quoi il s'endormit dans le Seigneur. » Telles furent ses dernières paroles, et il ne les eut pas plus tôt prononcées, qu'il quitta la terre. Sa dernière action fut de prier pour ses ennemis. Ah! c'est qu'il était revêtu de la robe nuptiale!

A l'exemple de ce saint martyr, revêtez-vous, mes Frères, de cette céleste parure; fléchissez les genoux comme lui; comme lui prosternez-vous le visage contre terre, et lorsque vous serez sur le point de vous approcher de la table du Seigneur, ce festin que la parabole nous représente, gardez-vous bien de dire: Oh! si mon

ennemi pouvait mourir! Seigneur, si mes prières peuvent obtenir quelque chose de vous, ôtez-le du monde. Si vous faisiez une telle prière, ne devriez-vous pas craindre que le Seigneur ne vous répondît : Si j'étais capable de faire mourir votre ennemi, je commencerais par vous faire mourir le premier. Quoi! vous vous faites ainsi illusion, sous prétexte que vous avez été convié au festin et que vous y êtes entré? Souvenez-vous de ce que vous étiez naguère encore. N'avez-vous pas blasphémé contre moi? Ne m'avez-vous pas insulté? N'avez-vous pas fait tous vos efforts pour effacer mon nom de la mémoire des hommes? Pouvez-vous, après cela, vous illusionner de la sorte, sous prétexte que vous avez été appelés au festin et que vous y avez été admis? Si je vous avais fait mourir dans le temps que vous étiez mon ennemi, comment aurais-je pu vous faire mon ami? Pourquoi, par des prières criminelles, tâchez-vous donc de m'inspirer de faire à un autre ce que je n'ai pas voulu vous faire à vous-même? Ah! plutôt pénétrez-vous de mes sentiments et de mes exemples. Suspendu à la croix, j'ai prié pour ceux qui m'y avaient attaché, et j'ai dit à mon Père : « Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » J'ai appris à un de mes plus courageux athlètes à en dire autant; entrez dans la milice dont je suis le chef, entrez-y pour combattre le démon, et sachez que vous ne le combattrez jamais avec succès, si vous ne priez pour vos ennemis.

Il y a pourtant dans vos ennemis quelque chose que vous pouvez prier Dieu de faire mourir, et que vous devez persécuter et exterminer. Dites donc à Dieu ce que vous lui vouliez dire, mais dites-le avec discernement, et pe-

sez bien vos paroles. Cet homme est votre ennemi; dites-moi donc en quoi l'est-il? Et qu'y a-t-il en lui qui vous soit contraire? Est-ce la nature en vertu de laquelle il est homme? Non, sans doute. Qu'est-ce donc? C'est sa malice. Ce que Dieu a fait en lui, ce qui le fait homme, ne vous est donc point contraire; ce n'est que ce qu'il a fait lui-même; « car j'avais fait l'homme sans malice, dit le Seigneur, et il n'est devenu méchant que pour avoir mieux aimé obéir au démon qu'à moi. » Cet homme n'est donc votre ennemi que par sa corruption qui le rend méchant, et non par ce qui constitue sa nature d'homme. Car, quand vous dites un méchant homme, vous dites deux choses : la nature et le péché. Je guéris et j'extermine le péché, mais je conserve la nature. Par là, je fais ce que vous demandez, je vous délivre de votre ennemi, j'ôte de son cœur ce qui le rend méchant, mais je conserve ce qui le constitue homme. N'est-ce pas faire mourir votre ennemi, et faire de cet homme votre ami, que de le rendre homme de bien? Demandez donc ce que vous devez, c'est-à-dire de n'avoir plus d'ennemi; mais que ce ne soit que par la destruction de ce qui fait l'inimitié, et non par celle de l'homme lui-même. Car demander que l'homme meure, c'est la prière d'un méchant contre un méchant. Si vous dites à Dieu : Faites mourir ce méchant, il vous répondra : De qui parlez-vous? Est-ce de votre ennemi ou de vous-même?

Ayez donc une charité étendue, et qui ne soit par bornée à vos femmes et à vos enfants. L'amour que vous avez pour eux vous est commun avec les bêtes et les oiseaux. Vous savez de quelle manière les hirondelles et les passereaux aiment leurs femelles. Ils couvent leurs

œufs tour-à-tour; chacun contribue à nourrir les petits, et ils le font par une certaine bonté gratuite que la nature leur inspire, et qui n'a en vue aucune récompense. Car le passereau ne dit point : Il faut que j'aie soin de mes enfants dans leur jeunesse, afin qu'ils aient soin de moi dans ma vieillesse. Ce ne sont point là ses vues; il aime gratuitement ses petits, il les nourrit gratuitement; c'est un amour de père qui le guide, et il ne cherche point de rétribution. C'est ainsi que vous aimez vos enfants, je le sais, j'en suis assuré. Aussi, l'Ecriture même nous dit-elle « que ce n'est pas aux enfants à thésauriser pour leurs pères, mais que c'est aux pères à thésauriser pour leurs enfants. » C'est même par là que vous excusez l'avarice qui vous pousse à acquérir pour les vôtres, et à leur garder ce que vous avez acquis. Mais il s'agit de faire croître votre amour et de l'étendre jusqu'à Dieu; car tant que vous n'en aurez que pour vos femmes et pour vos enfants, vous n'aurez point la robe nuptiale.

Ayez donc la foi que vous devez avoir en Dieu, et aimez-le avant toutes choses; et que, comme un torrent impétueux, votre amour entraîne vers le céleste époux tous ceux qu'il pourra atteindre, amis et ennemis, femmes, enfants, esclaves, domestiques, étrangers. C'est dans ce torrent que vous devez entraîner votre ennemi même, qui, de la sorte, deviendra votre ami.

Voilà de quelle manière vous devez tâcher d'avancer; c'est ainsi que vous devez nourrir et faire croître votre charité, jusqu'à ce qu'enfin elle soit arrivée à sa perfection. C'est par ce moyen que vous vous revêtirez de la robe nuptiale, et que votre charité, progressivement

accrue, retracera en vous l'image de Dieu, à laquelle nous avions été créés. Cette image était gâtée, et pour ainsi dire brisée par le péché; car rien ne la gâte tant que de la laisser traîner à terre. Et comment la laissez-vous traîner à terre? Par l'amour des choses de la terre. C'est ce vil amour qui la salit et qui en efface les traits. L'homme a l'honneur de porter cette image, et cependant il est assez malheureux pour livrer son cœur aux choses de la terre, qui ne sont que vanité, et voilà ce qui jette le trouble et le désordre dans notre âme. Or, ce que Dieu veut trouver dans son image, c'est la vérité, et non pas la vanité. Ce sera donc en aimant la vérité que nous retracerons en nous cette image, et que nous paierons à notre Roi, pour tribut, une monnaie sur laquelle il trouvera son empreinte. C'est ce que les rois mêmes de la terre exigent de leurs serviteurs, comme nous l'apprend la réponse de notre Seigneur aux Juifs, qui lui demandèrent, pour le surprendre, s'il était permis de payer le tribut à César. « Pourquoi me tentez-vous, hypocrites? leur dit-il; montrez-moi la monnaie du tribut? Quelle est l'empreinte et l'inscription de cette monnaie? » C'est-à-dire montrez-moi ce que vous payez et ce que vous tenez prêt pour vous acquitter du tribut lorsqu'on l'exige de vous. Sur cela, les Juifs lui ayant montré un denier, il leur demande « quelles sont l'image et l'inscription empreintes sur cette monnaie? Celles de César, » lui dirent-ils. Or, si César exige de vous son image, s'il ne tolère aucune altération de cette monnaie frappée par son ordre, s'il n'en veut pas souffrir la perte, combien moins Dieu veut-il voir périr l'image qu'il a faite lui-même? César n'est ni le créateur, ni même l'ouvrier de la monnaie qui porte

son empreinte. Elle est l'ouvrage de ses monnayeurs, de ses ouvriers : ce sont ses ministres qui l'ont fait faire par son ordre. Voilà comment son image se trouve empreinte sur la monnaie. Il exige néanmoins ce que d'autres ont façonné; il veut qu'on le lui donne comme tribut, pour placer cette monnaie dans son trésor; il ne souffre pas qu'on la lui refuse. Faites l'application : l'homme est la monnaie de Jésus-Christ, son image s'y trouve empreinte, son nom, ses grâces, ses lois et la règle des devoirs qu'il nous prescrit.

# XX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

## ÉPITRE.

Ayez soin, mes Frères, de vous conduire avec beaucoup de circonspection, non comme des insensés, mais comme des hommes sages, rachetant le temps parce que les jours sont mauvais. C'est pourquoi n'agissez pas imprudemment, mais appliquez-vous à connaître quelle est la volonté de Dieu. Ne vous laissez point aller aux excès du vin, d'où naît l'impureté, mais soyez remplis du Saint Esprit, vous entretenant de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels; chantant et psalmodiant, du fond de vos cœurs, à la gloire du Seigneur; rendant grâces, en tout temps et pour toutes choses, à Dieu le Père, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, vous soumettant les uns aux autres dans la crainte de Jésus-Christ. (Saint Paul au Ephésiens, ch. v, v. 15-21.)

## HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Ayez soin, mes Frères, de vous conduire avec beau-

coup de circonspection, non comme des insensés, mais comme des hommes sages. » A cette époque, des villes entières d'infidèles se déclarèrent contre les Ephésiens ; déjà même la discorde pénétrait dans un grand nombre de familles : le père était opposé au fils, le fils au père, la mère à la fille, la fille à la mère. Ces divisions, du reste, étaient prévues ; car le Sauveur avait dit : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » Dans de telles conjonctures, que fait saint Paul? A l'imitation de son maître, qui avait envoyé ses disciples comme des brebis au milieu des loups, en leur recommandant la douceur et la simplicité de la colombe : Et vous aussi, dit-il aux Ephésiens, vous qui vous trouvez au milieu des loups, soyez simples comme la colombe. Mais en leur faisant une pareille recommandation, et surtout en leur interdisant toute espèce de vengeance, il pouvait craindre que tout cela ne fût au-dessus de leurs forces. Aussi croit-il devoir les rassurer et les fortifier en leur indiquant les moyens de rester inébranlables dans cette ligne de conduite qu'il leur trace.

De peur donc qu'ils n'attirassent ces guerres et ces combats dont ils étaient menacés, surtout s'ils se fussent livrés à la vengeance contre les infidèles, l'Apôtre leur dit : « Ayez soin de vous conduire avec beaucoup de circonspection ; » c'est-à-dire faites en sorte que dans toute votre conduite les infidèles n'aient contre vous d'autres griefs que la prédication de l'Evangile. Que tel soit le seul motif de leurs persécutions ! Autant que la parole de Dieu et votre piété n'en souffrent aucune atteinte, rendez à tous honneur et obéissance. « Payez le tribut et les impôts à qui de droit. » Et en présence d'une vie aussi irré-

prochable, vos ennemis seront couverts de confusion. « Ne vous conduisez point comme des insensés, mais comme des hommes sages. »

« Rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais. » Tous les efforts de saint Paul tendent surtout à faire comprendre aux Ephésiens que le temps de cette vie n'est pas leur temps. Vous n'êtes ici que comme des passants et des étrangers. Ne recherchez ni les honneurs, ni la gloire, ni les dignités, ni le pouvoir, ni la vengeance. Souffrez tout avec patience, et ainsi « racheter le temps. » Comblez vos ennemis par vos déférences; offrez-leur tout ce qu'ils voudront. Un homme riche, en se voyant à la merci de gens venus pour le tuer, rachète sa vie en leur offrant des sommes considérables. Faites de même; et vous aussi vous êtes riches, riches du trésor précieux de la foi. Vos ennemis font-ils irruption chez vous, donnez-leur de bon cœur tout ce qu'ils vous demanderont, et contentez-vous de conserver votre foi, qui est votre vie.

« Parce que les jours sont mauvais. » En quoi consiste cette malignité du jour. La malignité du corps, c'est la maladie; la malignité de l'âme, c'est le péché, la dépravation. La malignité de chaque chose est le vice inhérent à sa nature. Il n'en est pas ainsi des jours; un jour n'est pas mauvais à cause des heures qui le composent ou de la lumière qui le forme. Comment donc saint Paul appelle-t-il les jours mauvais! c'est à cause de ce qui s'y passe, des accidents qui nous y surviennent. Ainsi, nous avons coutume de dire : J'ai passé un mauvais jour. Mais comment ce jour peut-il avoir été mauvais, si ce n'est à cause des accidents fâcheux survenus pendant sa durée.

Qu'on le sache bien, les événements de chaque jour sont heureux ou malheureux selon qu'ils ont pour auteurs Dieu ou les hommes. Ce sont toujours les hommes qui sont les artisans des fléaux qui nous affligent ici-bas.

« C'est pourquoi n'agissez point imprudemment, mais appliquez-vous à connaître quelle est la volonté de Dieu. Ne vous laissez point aller aux excès du vin, d'où naît l'impureté, mais soyez remplis du Saint-Esprit. » Le vin et l'intempérance rendent les hommes colères, audacieux, téméraires, prompts à se fâcher, chagrins, importuns, efféminés et sans vigueur. Dieu a donné le vin à l'homme pour être la joie de son cœur et non pour l'enivrer. Tout le monde devrait avoir en horreur les excès du vin. L'Ecriture marque l'usage modéré qu'on en doit faire. « Le vin donne la joie à ceux qui sont tristes. » « Il dissipe les brouillards de l'esprit et réjouit le cœur de l'homme. » Ce n'est point proprement le vin qui produit l'ivresse, c'est l'excès avec lequel on le prend. Dieu nous a donné le vin pour la santé de nos corps, et l'excès du vin en cause la ruine. Saint Paul dit à Timothée : « Usez de peu de vin à cause de votre estomac et de vos infirmités. » Dieu a prescrit à notre corps des bornes étroites, afin qu'il pût se nourrir de peu de chose, et que nous fussions convaincus que nous sommes créés pour une autre vie. Son premier dessein était de nous donner d'abord cette vie ; mais comme nous nous en sommes rendus indignes, il a différé de le faire ; en attendant, il ne nous permet pas d'user avec intempérance des choses de ce monde. Un peu de pain et de vin suffit à la nourriture d'un homme. Il a voulu que l'homme, établi le maître suprême des animaux, se contentât de beaucoup moins qu'eux, eu égard à la propor-

tion du corps; et ce corps, qu'il a voulu nous donner réduit à des bornes si étroites, ne nous indique-t-il pas suffisamment que nous devons nous hâter d'aller jouir de l'autre vie? « Ne vous laissez point aller aux excès du vin, d'où naît l'impureté. » Car l'excès du vin ne donne point la santé du corps, mais il cause sa perte, aussi bien que celle de notre âme.

« Mais soyez remplis du Saint-Esprit, vous entretenant de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant, du fond de vos cœurs, à la gloire du Seigneur; rendant grâces en tout temps et pour toute chose à Dieu le Père, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, vous soumettant les uns aux autres dans la crainte de Jésus-Christ. »

Voulez-vous être dans la joie et passer agréablement le jour, dit saint Paul, je vais vous indiquer un breuvage spirituel. L'excès du vin trouble l'esprit et appesantit la langue, apprenez à goûter les sacrés cantiques, et vous ressentirez le plaisir qu'ils procurent. Ceux qui les récitent sont remplis du Saint-Esprit, comme ceux qui chantent les cantiques de Satan sont remplis de l'esprit de Satan. Saint Paul veut qu'on « chante du fond du cœur, » c'est-à-dire avec intelligence. Ceux qui chantent sans attention ne font que prononcer des paroles insignifiantes, tandis que leur esprit se porte sur des objets étrangers.

« Rendant grâces en tout temps et pour toutes choses à Dieu le Père, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, nous soumettant les uns aux autres dans la crainte de Jésus-Christ. » Saint Paul dit encore ailleurs : « Que vos prières se fassent connaître à Dieu avec actions de grâces. » Rien ne plaît tant à Dieu que la reconnaissance, et nous

ne serons jamais plus reconnaissants, ni plus en état de rendre grâces à Dieu, que lorsque nos âmes seront purifiées des vices que nous venons d'énumérer. Mais « remplissez-vous du Saint-Esprit. » Il est donc en notre pouvoir de nous remplir du Saint-Esprit. Quand nous aurons éloigné de nous le mensonge, la colère, l'impureté et l'avarice; quand nous serons doux et miséricordieux les uns envers les autres; quand nous aurons banni toute parole facétieuse ou bouffonne, et que nous vivrons d'une manière conforme à notre état, rien n'empêchera plus le Saint-Esprit de venir dans notre cœur. Il y descendra donc, il y pénétrera bien avant, il le remplira tout entier. Sa lumière nous rendra la vertu facile, et nous n'éprouverons aucune peine à la pratiquer.

« Rendons grâces en tout temps et pour toutes choses. » Nous devons bénir Dieu dans tout ce qui nous arrive, même dans la maladie, la pauvreté et les autres maux. Si dans l'ancienne loi même, le Sage dit : « Recevez de bon cœur les maux qui vous arrivent, et souffrez avec une courageuse constance les humiliations qui vous surviennent, » combien plus devons-nous pratiquer cette maxime sous la loi nouvelle? Rendez donc grâces à Dieu en toutes choses, bien que vous ne compreniez pas les raisons de ce qui vous arrive. Il n'y a pas de mérite à se montrer reconnaissant dans le bonheur, alors qu'on vit au sein de la prospérité; Dieu veut que nous le bénissions même dans les tribulations. Ne dites jamais rien sans répéter auparavant ces paroles : Je vous remercie, ô mon Dieu!

Bien plus, non contents de remercier Dieu pour les maux de cette vie, remercions-le encore même de l'enfer. Cette considération, si nous y songeons sérieusement,

sera pour nous la source de grands avantages. Dieu nous donne la crainte de l'enfer comme un frein pour nous retenir. Bénissons-le donc, et pour les biens visibles, et pour ceux que nous ne connaissons pas, et pour ceux même qu'il nous fait quelquefois malgré nous. Car souvent il répand sur nous ses bienfaits sans que nous le voulions ou sans que nous y prenions garde.

En effet, les idolâtres et les païens n'attribuent-ils pas au soleil et à leurs idoles les biens qu'ils reçoivent? N'est-ce pas Dieu cependant qui en est l'auteur? S'il comble ainsi de ses dons ceux qui le nient ou le blasphèment, combien est-il pour nous plus libéral de ses faveurs! Dieu est sans cesse occupé à faire du bien aux hommes, ou en les punissant, ou en leur donnant du repos. Aussi n'y a-t-il pas grand mérite à ne remercier Dieu que du bonheur. Le démon le sait fort bien; il disait à Dieu : « Est-ce sans sujet que Job honore Dieu? N'avez-vous pas mis autour de lui comme des retranchements pour le protéger au dedans et au dehors? Otez-lui ses biens, et vous verrez qu'il ne vous bénissait qu'en apparence. » Ce conseil pervers fut funeste à son auteur. Et nous ne pouvons jamais le frapper d'un coup plus sensible que lorsque, dans la pauvreté, les maladies, la misère et l'oppression, nous redoublons envers Dieu de reconnaissance et d'actions de grâces.

Ici je ne parle point des actions de grâces que la bouche seule prononce, mais de celles qui partent du fond du cœur. Bénissons-le donc ainsi, puisqu'il nous aime plus tendrement qu'un père. Autant le mal diffère du bien, autant l'amour de Dieu pour nous est au-dessus de l'affection que nos parents nous portent. « Qui de vous,

disait Jésus-Christ, donne une pierre à son fils lorsqu'il lui demande du pain? Si donc, malgré votre perversité, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste en donnera-t-il à ceux qui les lui demandent? » Dieu dit encore dans l'Ecriture : « Une mère peut-elle n'avoir point de compassion du fruit de ses entrailles? mais quand elle pourrait l'oublier, je ne vous oublierai pas néanmoins, dit le Seigneur. »

Si Dieu ne nous aimait pas, pourquoi nous aurait-il créés? Avait-il besoin de nous? Sommes-nous pour lui de quelque utilité? Ecoutons le prophète : J'ai dit au Seigneur : « Vous êtes mon Dieu, et vous n'avez pas besoin de mes biens. » Quels sont les biens de Dieu ? disent les impies. Tous les hommes ne devraient-ils pas être égaux en honneurs et en avantages? Et cependant l'un est estropié, l'autre privé de raison; celui-ci languit dans la misère jusqu'à une extrême vieillesse, celui-là est cloué par la maladie sur un lit de souffrance; l'homme vertueux vit misérablement, l'homme vicieux nage dans l'opulence. Où est donc la providence de Dieu?

Demandons-leur, à notre tour, si tout sur terre est l'œuvre du hasard. Si corrompus qu'ils soient, ils nous répondront qu'il y a une âme invisible qui gouverne le monde. Nous leur demanderons alors si tout se fait sans Providence. Si tout suit les lois d'une sage harmonie, il faut y supposer la présence et l'action d'un esprit invisible. Tant de merveilles auraient-elles pu se faire elles-mêmes? Cette lumière qui nous éclaire chaque jour avec tant de régularité, cet ordre admirable, cette harmonie et ce concert des astres, cette succession alternative des jours et des nuits, enfin tout l'ordre de la nature dans les

plantes, dans les animaux, dans les hommes, qui donc a établi, a réglé tout cela? Qui a placé le ciel comme une voûte éclatante au-dessus de la terre et des eaux? Qui est-ce qui règle les saisons et fait mûrir les fruits? Qui a renfermé une vertu si merveilleuse dans les semences et les plantes? Car tout ce qui se fait au hasard est sans règle, et tout ce qui se fait avec ordre s'accomplit avec la plus constante régularité.

Un bâtiment peut-il s'édifier sans architecte? Un vaisseau peut-il se diriger sans pilote? Et cette masse immense de la terre pourrait-elle ainsi se maintenir suspendue au milieu des eaux sans le secours de la main invisible qui la soutient et qui la conserve? Enfin est-ce la Providence, est-ce le hasard qui préside à l'arrangement de l'univers? Vous niez que ce soit la Providence, comment donc a été fait tout ce qui existe? Pouvez-vous en rendre raison? Je vous ferais mille questions semblables, et vous ne pourriez répondre à aucune.

Vous m'objectez la misère de l'homme et toutes les infirmités auxquelles il est sujet. Mais ces infirmités ne sont point des maux. Il n'y a qu'un seul mal, le péché : c'est le péché seul qui doit attirer toute notre attention. Cependant nous négligeons ce qui devrait nous tenir toujours dans la crainte, pour abandonner notre esprit aux recherches d'une vaine curiosité. Qui de nous se demande pourquoi il a péché? Ai-je le pouvoir de pécher, oui ou non? Pour m'en assurer, qu'ai-je besoin d'un luxe de paroles? Il me suffit de consulter mon propre cœur. Ai-je quelquefois résisté à mes passions? M'est-il arrivé de triompher de la colère, retenu par la honte ou par quelque considération humaine? Dès que ma conscience aura

répondu affirmativement, j'en conclurai que je possède la faculté de pécher ou de ne point pécher.

Mais personne n'est curieux en ce point; personne n'examine à fond les choses; tandis qu'au contraire, « chacun, comme il est dit dans Job, se laisse embarrasser l'esprit de mille choses superflues. » Que vous importe donc de savoir pourquoi celui-ci est aveugle et celui-là dans la pauvreté ? Ce n'est pas de ce soin que Dieu vous a chargé, mais bien de veiller sur votre propre conduite. De quoi vous mettez-vous en peine? Voulez-vous pénétrer les raisons de la sagesse de Dieu? Si vous reconnaissez qu'il y a une puissance suprême qui préside à tout ici-bas, pourquoi tardez-vous à vous efforcer de lui être agréables? Ecoutez saint Paul : « Rendez grâces à Dieu en toutes choses et en tout temps. » Vous voyez un médecin mettre le fer et le feu sur une plaie : que diriez-vous si vous n'en saviez pas les raisons? Un peintre ne vous semble-t-il pas faire d'abord des choses inutiles en tirant les traits et les lignes d'une première ébauche? Cependant, lorsqu'il applique ses couleurs, vous commencez à comprendre son dessin et l'excellence de cet art, quoique vous ne le pénétriez pas encore tout-à-fait. Mais qu'est-il besoin que je vous parle des peintres et des œuvres des autres hommes? Dites-moi, je vous prie, initiez-moi donc à l'art de l'abeille dans la confection des rayons de son miel, et ensuite vous parlerez de Dieu. Expliquez-moi le travail de la fourmi, de l'araignée et de l'hirondelle, et alors vous parlerez de Dieu. Voyons, montrez votre science et rendez-moi compte de tout cela; mais vous êtes impuissant à le faire. O homme! tu ne cesseras donc jamais de te consumer à la recherche de futilités!

Si donc, mes Frères, dans les actions des hommes et des animaux, nous ignorons souvent les causes, bien qu'elles soient presque toujours de peu d'importance, combien plus la conduite de Dieu doit-elle nous être incompréhensible? Comme il n'y a rien que de très sage dans ce qu'il fait, et que les fidèles n'en doutent pas, glorifions-le et rendons-lui grâces de toutes choses.

---

ÉVANGILE.

En ce temps-là, un officier dont le fils était malade à Capharnaüm, ayant appris que Jésus-Christ était venu de Judée en Galilée, alla le trouver et le supplia de venir chez lui pour guérir son fils qui se mourait. Jésus lui dit: Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous autres, vous ne croyez point. Seigneur, reprit le père, venez avant que mon fils meure. Allez, lui dit Jésus, votre fils est guéri. Il crut à la parole de Jésus, et s'en retourna. Comme il était en chemin, ses serviteurs vinrent au devant de lui, et lui dirent que son fils était guéri. Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux. Hier, à la septième heure, lui dirent-ils, la fièvre l'a quitté. Le père reconnut que c'était l'heure même où Jésus lui avait dit : Votre fils est guéri ; et il crut en lui, ainsi que toute sa famille. (Saint Jean, ch. IV, v. 46-53.)

## HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE,

### SUR LE FILS DE L'OFFICIER MALADE.

La lecture du saint Evangile que vous venez d'entendre, mes Frères, n'a pas besoin d'explication ; mais pour ne point le passer entièrement sous silence, je vous en parlerai en peu de mots, plutôt pour vous exhorter que pour vous expliquer un texte si clair. Il y a seulement un point qu'il me paraît utile d'examiner : Pourquoi le Seigneur dit-il à celui qui était venu lui demander la guérison de son fils : « Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous ne croyez point ? » Il fallait bien, ce semble, que celui qui demandait à Jésus la santé de son fils crût déjà en lui, car il ne la lui eût pas demandée s'il ne l'eût pas regardé comme le Sauveur. Pourquoi donc, une fois encore, dit-il à celui qui avait cru avant d'avoir vu ces merveilles : « Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous ne croyez point ? » Faites attention, mes Frères, à ce que cet officier demanda, et vous verrez clairement que sa foi n'a pas été complète. Il demande au Seigneur qu'il descende dans sa maison pour guérir son fils. Il croyait donc nécessaire la présence corporelle de celui qui était en tous lieux par son esprit : par conséquent sa foi était trop faible et trop imparfaite, puisqu'il ne croyait pas que Jésus pût rendre la santé à son fils s'il n'allait lui-même le guérir. En effet, avec une foi parfaite, il eût cru sans hésiter qu'il n'y

avait point de lieu où Dieu ne fût présent. Il manqua donc de confiance en Jésus-Christ, en n'attribuant son pouvoir qu'à sa présence corporelle seulement. Il y avait donc du doute et de l'incertitude dans sa foi, lorsqu'il demandait la guérison de son fils, puisqu'en croyant Jésus assez puissant pour la donner, il s'imaginait en même temps qu'il était trop éloigné de son fils mourant. Mais le Seigneur qu'il conjurait d'y aller, lui fit connaître aussitôt qu'il y était déjà présent. Et comme il avait créé toutes choses par sa seule volonté, il rendit la santé à ce malade par un seul acte de sa volonté.

Selon un autre évangéliste, un centenier vint dire au Seigneur : « que son serviteur était malade de paralysie dans sa maison et qu'il était fort tourmenté ; » Jésus lui dit aussitôt : « J'irai et je le guérirai. » Pourquoi Jésus-Christ, mes Frères, ayant été prié par l'officier de notre évangile d'aller voir son fils, ne voulut-il pas y aller en personne, tandis qu'il promet d'aller visiter le serviteur du centenier, quoiqu'il n'en n'eût pas été prié ? Car il ne voulut pas se trouver de corps chez le *fils* de cet officier du roi, et il daigne entrer lui-même chez le centenier pour guérir son *serviteur*. Pourquoi donc cette conduite du Seigneur, sinon pour réprimer en nous cet orgueil qui nous inspire de l'estime et de la vénération pour les honneurs et les richesses des hommes, et non pour leur nature formée à l'image même de Dieu ? En ne considérant que l'extérieur d'un homme, nous ne voyons pas ce qui est en lui ; et en ne regardant que ce qu'il y a de matériel et d'imparfait, nous négligeons de réfléchir sur sur ce qu'il est réellement en lui-même.

Mais notre Seigneur voulant montrer que les choses

élevées aux yeux des hommes sont en effet méprisables, et que celles qu'ils méprisent ne sont pas pour cela dignes de mépris, refuse d'aller trouver le fils de cet officier dont nous parlons et se montre tout prêt à visiter le serviteur du centenier.

C'est ainsi que Jésus veut confondre notre orgueil, qui ne sait point estimer les hommes, parce qu'ils sont hommes, et qui, ne regardant que les choses extérieures dont l'homme est entouré, ne considère jamais ni notre nature, ni l'insigne honneur qu'elle reçoit de cette image divine que le Tout-Puissant y a imprimée. Jésus-Christ ne voulut donc pas visiter le fils de ce seigneur dont parle notre Evangile, tout en se montrant prêt à marcher pour le salut d'un simple serviteur. Si un simple serviteur nous priait d'aller le voir, sans doute que notre orgueil nous répondrait secrètement : « N'y va point, c'est rabaisser ta dignité, c'est te déshonorer, c'est indigne de ta condition. » Quoi ! celui qui vient du ciel ne dédaigne pas d'aller visiter un serviteur, et nous, qui venons de la terre, nous dédaignons de nous humilier sur cette même terre. Quoi de plus méprisable et de plus vil devant Dieu qu'une âme qui veut être honorée des hommes, et qui ne craint pas la vue du juge intérieur qui la doit juger.

C'est pour cela que le Seigneur dit aux pharisiens dans l'Evangile : « Vous voulez paraître justes devant les hommes; mais Dieu connaît le fond de vos cœurs. Car ce qui est grand aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu. » Remarquez, mes Frères, remarquez bien ces paroles. S'il est vrai que ce qui est grand aux yeux des hommes est abominable aux yeux de Dieu, il

faut conclure que plus les pensées de notre esprit paraîtront élevées devant le monde, plus elles seront basses et méprisables aux yeux de Dieu; et qu'au contraire l'humilité de notre cœur sera d'autant plus sublime aux yeux de Dieu, qu'elle paraîtra basse et abjecte aux yeux du monde.

Ne considérons donc nullement tout le bien que nous pouvons faire; ne nous laissons point aller à la présomption au sujet de nos bonnes œuvres. Que les richesses et les honneurs de la terre ne nous enflent jamais; car nous sommes d'autant plus pauvres et plus méprisables devant Dieu, que nous nous glorifions davantage des biens terrestres que nous possédons. — David disait, en parlant des humbles: « Le Seigneur conserve les petits; » et parce que ceux qu'il appelle *petits* sont les humbles, il ajoute ensuite, comme pour répondre à ceux qui lui demanderaient ce que Dieu fait pour les humbles: « J'ai été humilié, et il m'a sauvé. »

Pensez-y, mes Frères, mais pensez-y avec toute l'attention de votre esprit. Ne considérez point dans votre prochain les biens de ce monde; honorez dans ceux qui sont même vos inférieurs cet avantage singulier de porter l'image de Dieu. Car celui qui se laisse toucher par les choses passagères est incapable d'estimer en son prochain ce qu'il y a de solide et de permanent. Ne regardez donc point avec tant d'attention ce que vous avez, mais ce que vous êtes.

Le monde, que nous aimons avec tant de passion, passe rapidement. Les saints martyrs, au tombeau desquels nous nous sommes ici assemblés, ont, avec un généreux mépris, foulé aux pieds le monde dans son état le plus

florissant. Alors les hommes vivaient plus longtemps; ils avaient plus de santé, plus de biens, plus d'enfants; et la tranquillité dont ils jouissaient n'était presque jamais troublée. Cependant ce monde, tout florissant qu'il fût aux yeux des hommes, était déjà flétri dans leurs cœurs! Et maintenant, tout flétri et défiguré qu'il est ce monde, il exerce encore sur nous un désastreux prestige!

On ne voit partout que mort, que gémissements et que désolation. De toutes parts nous sommes persécutés et comme abîmés dans les afflictions et les amertumes, et cependant notre esprit est tellement aveuglé par les ténèbres de nos convoitises, qu'il aime ces désolations et ces misères; il court après ce qui s'enfuit, et il s'attache à ce qui tombe; et comme nous ne pouvons pas empêcher sa chute, nous tombons misérablement avec celui que nous tenons embrassé. Autrefois, le monde était si agréable et si séduisant, qu'il détournait les hommes de la pensée de Dieu, mais il est maintenant si défiguré et si misérable, qu'il semble vouloir nous forcer à nous tourner vers le ciel.

Songez, mes Frères, que tout ce qui passe doit être compté pour rien; car la fin des choses temporelles fait assez voir que ce qui passe n'est que néant; la ruine des biens de ce monde nous montre clairement qu'ils n'étaient rien, lors même qu'ils brillaient du plus vif éclat.

Considérez donc, mes Frères, ces vérités avec toute l'attention de votre esprit. Que votre cœur n'ait d'amour que pour ce qui est éternel, afin qu'en méprisant ce qu'il y a de plus élevé sur la terre, vous puissiez un jour arriver à cette gloire que votre foi vous fait déjà posséder,

pour ainsi dire, dès cette vie, par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« En ce temps-là, un officier, dont le fils était malade à Capharnaüm, ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, alla le trouver et le supplia de venir chez lui pour guérir son fils qui se mourait. » Cet officier était de race royale ou occupait à la cour quelque charge importante. Quelques commentateurs veulent que ce soit le même que celui dont parle saint Matthieu, mais il y a entre les deux une grande différence dans la foi et dans la dignité. Ce dernier prie Jésus-Christ de ne pas venir dans sa demeure, lorsque déjà le Seigneur s'y rendait; l'autre l'entraîne presque malgré lui dans sa maison. Celui-là lui dit : « Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma demeure; » celui-ci le presse en lui disant : « Venez avant que mon fils meure. » L'un descend de la montagne pour venir à Capharnaüm; l'autre vient de Samarie pour aller, non à Capharnaüm, mais à Cana. Le fils du premier était malade d'une paralysie; celui du second était attaqué de la fièvre.

« Il alla le trouver et le supplia de guérir son fils qui se mourait. » Que lui répondit Jésus-Christ?

« Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous autres, vous ne croyez point. » Cependant la démarche de cet officier et la demande qu'il adresse au Seigneur étaient une preuve de foi. L'évangéliste le confirme lui-

même; car, après ces mots du Seigneur : « Allez, votre fils est guéri, » l'évangéliste ajoute : « Il crut à la parole de Jésus. » Quel est donc le sens de ceci? Est-ce pour faire l'éloge des Samaritains, qui crurent sans miracles? Ou bien est-ce pour adresser un reproche à Capharnaüm, qui était en quelque sorte sa patrie? Un autre évangéliste rapporte qu'à ces paroles adressées à Jésus-Christ : « Je crois, Seigneur; aidez mon incrédulité, » le Seigneur fit une semblable réponse. Ainsi cet officier avait la foi; mais ce n'était pas une foi pleine et entière, car, en interrogeant ses serviteurs sur l'heure à laquelle la fièvre avait quitté son fils, il voulait savoir si cette fièvre s'était retirée d'elle-même, ou si elle avait cédé à l'ordre de Jésus-Christ.

« Dès qu'il connut que c'était à la septième heure, il crut en Jésus-Christ, ainsi que toute sa maison. » Vous voyez qu'il ajoute foi plutôt au témoignage de ses serviteurs qu'à la parole même de Jésus-Christ. Il découvre ainsi dans quelle intention il était venu. Avant le miracle, il ne croyait pas entièrement; après la guérison, il est tout disposé à croire. Sa démarche et sa prière à Jésus n'ont rien qui doive étonner. La vive tendresse qu'un père porte à son enfant le décide à consulter, non-seulement les médecins auxquels il a quelque confiance, mais même ceux qui lui en inspirent le moins, afin de n'avoir aucune négligence à se reprocher. Ainsi cet officier profite de l'occasion que lui présente la venue du Christ en Galilée. S'il avait eu en lui une foi bien vive, dans l'extrémité où se trouvait son fils, il n'aurait pas hésité à venir en Judée. Les alarmes où il était ne lui laissent sur ce point aucune excuse. Voyez comme ses paroles mêmes dénotent la fai-

blesse de sa foi. Le reproche de Jésus-Christ aurait dû le faire rentrer en lui-même et lui donner une haute idée du Seigneur. Loin de là, ses pensées sont toujours terrestres et rampantes : « Seigneur, dit-il, venez avant que mon fils meure. » Est-ce que le Seigneur ne pouvait le ressusciter, s'il mourait? Est-ce qu'il ne connaissait pas parfaitement la position de l'enfant? Aussi le Seigneur le reprend; il parle à sa conscience; il lui montre que les prodiges sont faits plutôt pour l'âme que pour le corps. Il guérit la maladie spirituelle du père en guérissant la maladie corporelle du fils; il veut enfin nous faire voir que nous devons plutôt nous attacher à ses enseignements qu'à ses miracles. Les prodiges, en effet, ne s'adressent pas aux fidèles; ils sont pour les infidèles et les esprits grossiers.

Cet officier, dans sa douleur, ne faisait alors attention qu'aux paroles qui concernaient son fils. Plus tard, les autres devaient se retracer à sa mémoire et lui être d'une grande utilité. C'est ce qui arriva effectivement.

Mais pourquoi Jésus-Christ s'offrit-il lui-même pour aller chez le centurion, tandis qu'il le refuse aux prières de cet officier? C'est que la foi du centurion était parfaite. Le Sauveur s'offre donc à aller chez lui, pour nous faire connaître tout le mérite de cet homme. Mais l'officier dont il est ici question n'avait qu'une foi imparfaite. Il faisait beaucoup d'instances auprès de Jésus : « Venez, » lui disait-il. Il ignorait encore qu'il pouvait guérir son fils sans aller près de lui. Jésus-Christ lui montre qu'il avait ce pouvoir. Ce que le centurion savait par lui-même, Jésus-Christ veut l'apprendre à l'officier par son refus d'accéder à sa demande. Aussi, en lui disant : « Si

vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous ne croyez pas, » il veut lui faire entendre que sa foi n'est pas encore complète, et qu'il ne le regarde encore que comme un prophète.

Il révèle donc lui-même qui il est, et montre qu'il faut croire en lui, même sans miracle. C'est ce qu'il dit aussi à Philippe : « Ne croyez-vous pas que je suis en mon Père, et que mon Père est en moi? Si vous ne voulez pas croire à mes paroles, croyez au moins à mes œuvres. »

« Comme il était en chemin, ses serviteurs vinrent au devant de lui et lui dirent que son fils était guéri. Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux. Hier, à la septième heure, lui dirent-ils, la fièvre l'a quitté. Le père reconnut que c'était l'heure même où Jésus lui avait dit : Votre fils est guéri. Et il crut en lui, ainsi que toute sa famille. » Voyez comme le miracle est reconnu? L'enfant n'a pas été sauvé d'une manière ordinaire, mais sur-le-champ, afin de faire voir clairement que ce n'était pas l'œuvre de la nature, mais de Jésus-Christ lui-même. L'enfant était à la dernière extrémité ; car le père dit à Jésus : « Venez, avant que mon fils meure. » Tout-à-coup la maladie le quitte. Aussi les serviteurs accourent avec empressement, moins pour apporter au père la nouvelle de la guérison, que pour lui dire que la présence du Christ était désormais inutile. Ils pensaient qu'il était en route pour venir chez l'officier; aussi vont-ils à sa rencontre. Quant à l'officier, il cesse de craindre, il croit. C'est là le fruit de sa démarche ; cette démarche n'a pas été stérile. Aussi s'informe-t-il avec soin de toutes les circonstances de la guérison.

« Il crut en lui, ainsi que toute sa famille. » Le témoi-

gnage des serviteurs avait levé tous les doutes. Ils n'avaient pas été présents à l'entrevue du Sauveur; ils n'avaient pas entendu ses paroles; ils ignoraient l'heure de cette entrevue. Quand ils apprirent de leur maître que l'heure de la guérison du fils était bien celle où le Seigneur l'avait annoncée à l'officier, ils furent pleinement convaincus de sa puissance, et ils crurent eux-mêmes en lui.

Quel enseignement en devons-nous tirer, mes Frères? Nous ne devons pas attendre les miracles, ni demander des preuves de la puissance divine. J'en vois parmi vous un grand nombre qui, lorsque leurs fils ou leurs femmes sont malades, redoublent de piété envers Dieu quand ils voient quelque amélioration dans leur santé. Quand même nous ne serions pas exaucés, il nous faut continuer de rendre à Dieu des actions de grâces et de célébrer ses louanges. Les fidèles serviteurs, ceux qui aiment et chérissent véritablement Jésus-Christ, doivent recourir à lui aussi bien dans la prospérité que dans les infortunes. Le bonheur et l'adversité sont l'ouvrage de la divine Providence. « Car le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants. »

Celui qui ne lui rend ses hommages que dans la prospérité ne lui témoigne pas une bien grande marque d'affection, et n'aime pas véritablement Jésus-Christ. Pauvres et malades, vous devez être animés envers lui des mêmes sentiments que lorsque vous êtes en bonne santé et dans l'opulence. Souffrez-vous la torture ou les maux les plus pénibles, jamais vous ne devez cesser de louer le Seigneur. Vous devez tout supporter pour l'amour de

lui. C'est ainsi que vous serez un bon serviteur, et que vous témoignerez une véritable constance. Si vous vous conduisez de la sorte, vous supporterez sans peine les adversités de ce monde; vous posséderez un jour les biens éternels, et vous jouirez auprès de Dieu de ce bonheur que nous souhaitons tous d'obtenir, par la grâce et la bonté de Jésus-Christ, notre Seigneur, à qui est la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

# XXIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

---

## ÉPITRE.

Mes Frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa vertu toute puissante. Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, pour pouvoir résister aux embûches et aux artifices du démon; car nous avons à combattre non-seulement contre des hommes composés de chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances de l'enfer, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air. C'est pourquoi prenez les armes de Dieu, afin de pouvoir résister au jour mauvais, et demeurer parfaits en toutes choses. Soyez donc fermes; que la vérité soit la ceinture de vos reins, et la justice votre cuirasse; et que votre chaussure soit préparée pour aller prêcher l'Evangile de la paix. Servez-vous surtout du bouclier de la foi, pour pouvoir éteindre tous les traits enflammés de l'esprit malin. Prenez encore le casque du salut et le glaive spirituel, qui est la parole de Dieu. (Saint Paul aux Ephésiens, ch. vi, v. 10-17.)

## HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Mes Frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa vertu toute puissante. » Soyez pleins de courage dans le Seigneur, par l'espérance que vous aurez en lui et par le secours que vous recevrez de sa grâce. Saint Paul venait de donner aux Ephésiens de sages règlements de vie, qu'il leur fallait nécessairement observer. Il semble maintenant leur dire : Ne craignez point, mettez toute votre espérance dans le Seigneur et dans la force de sa puissance. Il vous rendra tout aisé et facile.

« Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, pour pouvoir résister aux embûches et aux artifices du démon. » Saint Paul ne dit pas : pour pouvoir résister à toutes les guerres et à toutes les attaques, mais pour « vous défendre des embûches et des artifices d'un ennemi » qui ne nous attaque pas d'une manière ouverte, mais qui nous dresse secrètement des piéges. Il vient à nous avec adresse, il use de détours artificieux; il nous surprend et nous trompe par les paroles, les actions et les violences de ceux qui nous séduisent. Car le démon ne nous propose guère de commettre des crimes manifestes. Nous porterait-il, par exemple, à une idolâtrie grossière? Il prend des chemins détournés; il a des vraisemblances trompeuses par lesquelles il arrive à son but. Comme saint Paul connaissait ses ruses, il exhorte ses soldats à la vigilance, les avertissant qu'ils ont affaire à un ennemi

rusé, qui joint la subtilité à la violence, et qui use de stratagème avant d'en arriver à la force ouverte. Saint Paul ne veut pas pour cela les intimider, mais il veut qu'ils se tiennent sur leurs gardes. S'il en était demeuré là, se contentant de faire voir combien ces ennemis sont redoutables, il les aurait effrayés; mais il montre qu'on peut les vaincre, quels qu'ils soient; et en même temps il augmente leur vigilance et leur circonspection.

« Car nous avons à combattre non-seulement contre des hommes composés de chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances de l'enfer, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air. » Ces ennemis sont redoutables, et les biens dont ils veulent nous dépouiller sont grands. Leur inimitié est irréconciliable. Saint Paul leur donne le nom de *principautés* et de *puissances;* il les appelle « princes du monde et de ce siècle de ténèbres. » Quelles ténèbres entend-il? Sont-ce celles de la nuit? Nullement : ce sont les ténèbres du péché. « Nous étions autrefois ténèbres, » dit-il ailleurs en faisant allusion aux péchés que nous commettons en ce monde; car, après cette vie, il n'y a plus de péché dans le siècle à venir : il sera banni du ciel.

L'Ecriture appelle parfois *monde* les actions mauvaises; comme lorsque Jésus-Christ dit à ses disciples : « Vous n'êtes pas de ce monde, comme je n'en suis pas moi-même. » Ses disciples n'étaient-ils pas de ce monde, et semblables en tout aux autres hommes? « Le monde me hait, dit encore le Fils de Dieu, mais il ne peut vous haïr. » Il donne donc encore le nom de *monde* au péché et à ceux qui le commettent.

« C'est pourquoi prenez les armes de Dieu, afin de pouvoir résister au jour mauvais, et demeurer parfaits en toute chose. » Saint Paul appelle cette vie *un jour mauvais*, à cause du mal qui s'y fait. Soyez continuellement sous les armes, n'omettez rien. Il faut exterminer et détruire tous nos désirs déréglés, toutes nos passions, pour subsister ensuite et demeurer fermes. Hélas! combien, après la victoire, ont succombé de nouveau! Il faut donc bannir complétement tous nos vices, n'en pas laisser subsister un seul. Si, après avoir une fois vaincu le péché, nous ne veillons sur nous, il poussera de nouveaux rejetons que la fermeté et la constance de notre résolution pourront seules faire tomber. Tant que le démon ne pourra nous surprendre, il ne pourra se relever.

« Prenez les armes de Dieu. » Admirez de quelle manière saint Paul excite le courage des Ephésiens. Car, en leur disant qu'on peut vaincre ces ennemis redoutables, il les effraie moins qu'il ne les encourage. « Afin de pouvoir résister au mauvais jour. » Saint Paul les console encore par la considération du temps. Le temps est court, demeurez fermes; après avoir terrassé vos ennemis, ne vous lassez pas, ne songez point à vous livrer au repos.

Saint Paul vient d'exciter la confiance et de ranimer le courage de ses soldats : il va maintenant les revêtir de leurs armes.

« Soyez donc fermes; que la vérité soit la ceinture de vos reins, et la justice votre cuirasse. »

« Soyez fermes. » La première condition d'un soldat qui a du cœur est de rester à son poste, et de bien conserver son rang. Tout le reste dépend de cette fermeté. Aussi l'Apôtre la recommande très souvent : « Soyez fer-

mes et veillez; » et ailleurs : « Soyez fermes dans le Seigneur. » « Que celui qui se croit debout prenne garde de tomber. » « Afin qu'après tous vos combats, vous puissiez demeurer fermes. »

« Que la vérité soit la ceinture de vos reins. » Saint Paul ne parle point ici d'une ceinture visible : ceci, comme tout le reste, doit s'entendre en un sens spirituel. N'aimons point le mensonge, n'usons point de déguisement les uns à l'égard des autres. Si nous désirons la gloire, cherchons celle qui est véritable. Si nous aimons la vie, n'aimons que la vie véritable. Armés de la sorte, et fermes dans la vérité, nous serons invincibles.

« Que la justice soit votre cuirasse. » Comme la cuirasse repousse tous les coups qui blessent le corps, la justice fait de même pour l'âme. Saint Paul donne ce nom à une vie conforme aux règles de la foi, et ornée de toute sorte de vertus. Un homme en cet état est invincible : c'est en vain que ses ennemis, que le démon même, chercheront à le percer. Sa vie sainte et juste sera comme une cuirasse impénétrable qui le mettra à couvert. Jésus-Christ dit de ces âmes : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. » Tant il est vrai que la justice est comme une cuirasse qui nous rend invulnérables, et nous met à l'abri de tous les coups.

« Que votre chaussure soit préparée pour aller prêcher l'Evangile de la paix. » Ceci offre quelque obscurité. Peut-être que, par ces paroles, saint Paul recommandait aux Ephésiens d'être toujours prêts à annoncer l'Evangile, plus encore par leur genre de vie que par la parole. Qu'est-ce, en effet, que cette préparation à annoncer l'Evangile, sinon une vie sainte et juste? Le prophète semble le mar-

quer, lorsqu'il dit à Dieu : « Que votre oreille écoute la préparation de leur cœur. » Saint Paul appelle avec raison l'Evangile *Evangile de paix*. Après avoir parlé de guerres et de combats, il montre par ce mot que c'est seulement contre les démons, et que l'Evangile de paix a détruit la guerre que nous avions avec Dieu. Combattons le démon, et nous aurons la paix avec Dieu. Ne craignons donc rien, l'Evangile est une bonne nouvelle ; c'est une nouvelle de paix : déjà la victoire est gagnée.

« Servez-vous surtout du bouclier de la foi, pour pouvoir éteindre tous les traits enflammés de l'esprit malin. » Saint Paul, par le mot de foi, n'entend point ici la connaissance de Dieu. S'il en était ainsi, il ne lui aurait pas donné la dernière place. Il entend donc cette foi qui produit des miracles. Il la compare admirablement à un bouclier, puisque, comme un bouclier, elle couvre l'homme et le rend invulnérable.

« Pour pouvoir éteindre tous les traits enflammés de l'esprit malin. » Quelque enflammés qu'ils soient, ces traits ne peuvent pénétrer ce bouclier. « Si vous avez la foi seulement comme un grain de sènevé, dit Jésus-Christ, vous direz à cette montagne : Passez de là et venez en tel lieu, et elle viendra. » Nous aurons la foi en pratiquant tout ce que l'Apôtre vient d'ordonner. Les *traits* du démon, ce sont nos sensations, nos désirs déréglés. Saint Paul dit qu'ils sont enflammés, parce que c'est là leur nature. Si la foi commande aux démons mêmes, combien plus doit-elle commander à nos passions ?

« Prenez encore le casque du salut et le glaive spirituel, qui est la parole de Dieu. » Ainsi, l'armure est complète. C'est par ce glaive spirituel que l'on divise, que l'on re-

tranche tout, et que l'on coupe même la tête du dragon d'enfer.

Puisque nous avons à soutenir de si rudes combats, puisque les principautés invisibles, les puissances et les esprits de malice s'arment contre nous, comment pouvons-nous vivre dans les délices et la mollesse? Espérons-nous les vaincre sans armes? Que chacun de nous ait cette pensée présente à son esprit, lorsqu'il se sentira tenté d'orgueil ou de quelque autre passion, ou séduit par les attraits trompeurs de la volupté. Ecoutons ces paroles de saint Paul, pareilles au retentissement d'une formidable trompette : « Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances. » Il n'est point d'ennemis ni de combats plus terribles.

Mais, me dira-t-on, faut-il donc toujours combattre? Car il y a des lâches qui tiennent ce langage. Hélas! vous devriez plutôt rendre grâces à Dieu de ce que vous pouvez maintenant combattre, si vous le voulez. Lâche soldat, homme sans cœur! si vous savez quels sont vos ennemis et en quel état vous vous trouvez, veillez donc sur vous à droite, à gauche; munissez-vous de vos armes, vous avez à combattre le démon et toute sa puissance.

Mais de quelle manière, comment combattre contre les ténèbres? C'est en devenant lumière. De quelle manière combattre contre les esprits de malice? C'est en devenant bons nous-mêmes, puisque la bonté est opposée à la malice comme la lumière aux ténèbres. Comment donc remporter sur eux la victoire? C'est en étant par vertu ce qu'ils sont par nature, c'est-à-dire en vous dépouillant de la chair et du sang.

Saint Paul prévoyait les persécutions des fidèles dans le monde. Ne regardez pas, leur dit-il, les hommes qui vous attaquent. Eclairés par la foi, distinguez les persécuteurs invisibles qui se cachent dans ceux que vous voyez et qui les animent contre vous. C'est contre ces ennemis qu'il vous faut combattre. Par ce langage, saint Paul les rendait plus ardents à combattre le démon, et en même temps les portait à pardonner à leurs persécuteurs.

Dans notre lutte contre le démon, nous avons un protecteur invincible, le Saint-Esprit, qui nous soutient de sa grâce. Si nous voulons, nous n'aurons pas même à combattre. Il nous remplit de sa force toute puissante. « Je vous donne, nous dit-il, le pouvoir de fouler aux pieds les serpents, les scorpions et toute la puissance de l'ennemi. » Il nous a donné tout pouvoir de combattre ou de prévenir le combat.

Ecoutez saint Paul et voyez qu'il n'avait plus à combattre. « Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? dit-il. Sera-ce l'affliction ou les maux extrêmes? la persécution ou la nudité? le péril ou l'épée?» « Dieu, dit-il encore, brisera bientôt le démon sous vos pieds. » Il le tenait assujéti et comme enchaîné, et il lui disait : « Je te commande, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille. » Est-ce la combattre? Celui qui combat commande-t-il à son ennemi? Saint Pierre de même ne combat point le démon; bien plus, il témoigne le souverain pouvoir qu'il avait sur lui dans la personne des fidèles et des catéchumènes. « Nous n'ignorons pas quelles sont ses pensées, » disait saint Paul, et c'est par cette connaissance qu'il en triomphait. Aussi dit-il encore : « Je suis certain que ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni

les vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni aucune créature enfin, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu.

Si toutes les puissances célestes n'ont pas eu cette force sur saint Paul, qui l'aurait eue? Qui aurait pu ébranler son cœur ou intimider son courage? Néanmoins, quand saint Paul parle de la sorte, ce n'est pas que les principautés n'aient tenté de le séparer de Jésus-Christ; c'est seulement pour nous faire voir la solidité inébranlable de son amour. Ainsi, sûr de lui, il n'avait plus à combattre. Comment donc êtes-vous assuré, bienheureux Apôtre, que personne ne vous séparera de l'amour de Jésus-Christ? Ah! c'est qu'il vivait déjà dans le ciel d'esprit et de cœur. Il craignait néanmoins d'être vaincu dans les âmes qui lui étaient confiées. Aussi dit-il : « Je crains que, comme le serpent a séduit Eve, vos sens aussi ne soient corrompus et ne perdent cette simplicité qui est en Jésus-Christ. » Ainsi, si le démon ne lui a pas nui en sa personne, il a pu lui nuire en celle de ses disciples, qui avaient leur volonté et leur libre arbitre. Si donc, malgré ses efforts, ses disciples ne l'ont pas écouté, ce n'est pas saint Paul que le démon a vaincu, mais seulement la désobéissance de ceux qui n'ont pas voulu croire à ses paroles. Ce n'est point la maladie qui l'emporte sur le médecin, mais seulement les imprudences du malade. Donc le démon, à proprement parler, n'a point vaincu saint Paul.

Nous foulerons aux pieds la puissance du démon, si nous rejetons le péché, c'est-à-dire toutes les choses temporelles, l'orgueil, les désirs et les passions de l'âme; de sorte qu'au sortir de ce monde, nous ne nous trouvions pas avoir honteusement trahi par notre lâcheté la force que Dieu avait mise en nous. Si nous ne pouvons fouler aux

pieds le démon, lorsqu'il est déjà terrassé et réduit à la servitude, comment notre Père céleste nous donnera-t-il part à son bienheureux royaume? S'il nous surmonte lorsqu'il est ainsi soumis, comment oserons-nous nous promettre d'entrer dans le divin héritage?

Déclarons donc au démon une guerre ouverte. Si nous avons un ennemi, si nous sommes saisis de colère, si nous avons été outragés, tournons contre le démon notre colère et notre vengeance. Cette colère sera louable, cette vengeance sera utile, ce souvenir des injures sera avantageux. Si vous sentez quelque vice en vous, épuisez là toute votre colère, si vous ne la pouvez calmer autrement, et ne la faites pas éclater sur ceux qui sont vos propres membres. Quelqu'un vous a-t-il frappé? gardez le souvenir de cette injure contre le démon, qui est son premier auteur, et ne vous réconciliez jamais avec lui. N'oubliez pas qu'il a persécuté éternellement votre maître, et que partout encore il tourmente et combat vos frères. Soyez irréconciliable avec un tel ennemi; ayez contre lui une haine implacable, une inimitié mortelle. Ainsi vous le surmonterez aisément. Si nous nous montrons furieux à son égard, il sera doux pour nous; si nous sommes doux envers lui, il se montrera impitoyable.

Il n'en est pas du démon comme de nos frères. Cet ennemi déteste également notre vie et la sienne, notre salut et le sien. S'il ne s'aime pas lui-même, comment pourrait-il nous aimer? Marchons donc au combat. Armons-nous contre le démon, foulons-le aux pieds avec le secours et la protection de Jésus-Christ, notre Seigneur, qui peut nous rendre invincibles et dignes des biens futurs, que je le prie de nous accorder à tous par la miséricorde

de Dieu, à qui soient l'honneur et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

### ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus dit : Le royaume du ciel est semblable à un roi qui voulut se faire rendre compte par ses serviteurs. Quand il eut commencé à se faire rendre compte, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents. Comme il n'avait pas de quoi payer, son maître ordonna qu'il fût vendu avec sa femme, ses enfants, et tout ce qu'il avait, pour l'acquit de cette dette. Le serviteur, se jetant à ses pieds, le suppliait en disant : Accordez-moi quelque délai, et je vous paierai tout. Le maître de ce serviteur, ayant pitié de lui, le laissa aller et lui remit sa dette. Mais ce serviteur ne fut pas plus tôt sorti, que, trouvant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, il le prit à la gorge et l'étranglait, en disant : Paie-moi ce que tu me dois. Son compagnon, se jetant à ses pieds, le conjurait, en disant : Accordez-moi quelque délai, et je vous paierai tout. Mais il ne voulut point, et il alla le faire mettre en prison, jusqu'à ce qu'il payât sa dette. Les autres serviteurs, voyant ce qui se passait, en furent fort affligés, et avertirent leur maître de tout ce qui venait d'arriver. Alors le maître le fit venir, et lui dit : Méchant serviteur, je vous ai remis toute votre dette

parce que vous m'en avez prié; ne deviez-vous donc pas aussi avoir pitié de votre compagnon, comme j'ai eu pitié de vous? Aussitôt son maître en colère le livra aux exécuteurs de la justice, jusqu'à ce qu'il payât toute sa dette. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur. (Saint Matthieu, ch. XVIII, v. 23-35.)

## HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Ecoutez cette parabole; quoiqu'elle paraisse claire, elle renferme un trésor ineffable de sens cachés: « Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs. » Ne passez pas légèrement sur ces paroles, mais représentez-vous le tribunal redoutable du dernier jour; entrez dans votre conscience, et rappelez-vous toutes les actions de votre vie. Lorsque vous lisez dans l'Evangile ces mots: « qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs, » songez aux rois, aux princes, aux généraux, aux gouverneurs, aux riches, aux pauvres, aux personnes libres et esclaves, en un mot, à tous les hommes; « car tous nous devons comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ. » Si vous êtes riches, pensez qu'on vous fera rendre compte, et qu'on vous demandera si vous avez dépensé votre bien en criminels plaisirs ou en aumônes; si vous l'avez jeté aux flatteurs et aux parasites, ou si vous avez secouru les indigents; si vous l'avez sacrifié à satisfaire votre faste, ou au soulagement des hommes; aux

délices de la table et de la bonne chère, ou à la consolation des affligés. — On ne vous demandera pas seulement compte de la manière dont vous l'aurez dépensé, mais de celle dont vous l'aurez acquis ; s'il est le fruit de travaux honnêtes, de rapines ou de la fraude ; si vous l'avez reçu de votre père en héritage, ou si vous l'avez arraché à la faiblesse des orphelins dont vous avez ruiné les maisons, aux veuves dont vous avez pillé la fortune. Et comme nous demandons compte à nos serviteurs, non-seulement de l'argent qu'ils ont dépensé, mais de celui qu'ils ont reçu ; comme nous examinons de qui, comment et combien ils ont reçu, de même Dieu ne nous demande pas seulement compte de nos dépenses, mais de nos acquisitions. Le pauvre même rend compte de sa pauvreté : A-t-il supporté son indigence avec courage ? N'a-t-il point témoigné d'impatience et de dépit ? N'a-t-il point accusé la divine Providence en se voyant dans la détresse, tandis qu'un autre nageait dans l'abondance et dans les délices ? Car on demande compte au pauvre de la patience, comme au riche, de l'aumône ; ou plutôt, on demande même compte au pauvre de l'aumône, parce que la pauvreté n'empêche pas d'exercer la miséricorde : témoin cette veuve qui n'a donné que deux oboles, et dont la modique offrande a surpassé les plus abondantes largesses des riches. Non-seulement les riches et les pauvres, mais les magistrats et les juges, subissent un examen sévère. On leur demande s'ils n'ont point altéré la justice, si leurs sentences ont été pures de faveur ou de haine ; si, séduits par de perfides flatteries, ils n'ont point rendu un jugement inique ; si, n'écoutant qu'un aveugle ressentiment, ils n'ont point condamné l'innocence. Les chefs même des églises ren-

dront compte de leur administration, et un compte plus dur et plus rigoureux que les chefs temporels. Celui à qui on a confié le ministère de la parole sera examiné sévèrement; il faudra qu'il déclare s'il n'a rien célé d'essentiel par négligence ou par envie, s'il a pratiqué ce qu'il a enseigné, s'il a tout expliqué, s'il n'a rien caché de ce qui était utile. Plus un évêque a été élevé en dignité, plus sévère sera le compte qui lui sera demandé, non-seulement de l'instruction des peuples et du soin des pauvres, mais des ordinations qu'il aura faites, et de mille autres fonctions de sa charge. C'est ce que saint Paul voulait faire entendre, lorsqu'il écrivait à Timothée : « N'imposez légèrement les mains à personne, et ne vous rendez point participant des péchés d'autrui. » Il effrayait les chefs des églises d'une autre manière, lorsqu'il donnait cet avis aux Hébreux : « Obéissez à vos conducteurs, et soyez soumis à leurs ordres, parce qu'ils veillent pour le bien de vos âmes, comme devant en rendre compte. » Alors ce ne sera pas seulement de nos actions, ce sera encore de nos paroles, qu'il faudra rendre compte. Et de même que, lorsque nous avons confié de l'argent à nos serviteurs, nous leur demandons compte de toute la somme, ainsi Dieu, qui nous a confié les paroles, nous demandera compte de quelle manière nous les aurons dépensées. Il examinera dans le détail le plus exact, si nous l'avons fait au hasard et sans raison; car de l'argent mal dépensé ne fait pas un aussi grand tort que des paroles prononcées mal à propos. Un argent mal dépensé ne cause qu'un dommage pécuniaire, au lieu qu'une parole imprudente a souvent renversé des maisons, a souvent perdu des milliers d'âmes. On peut réparer une perte d'argent; on

ne peut rappeler une parole dès qu'elle est sortie de la bouche. Et si vous voulez en avoir la preuve, écoutez ce que dit Jésus-Christ : « Je vous déclare que les hommes rendront compte au jour du jugement de toute parole inutile qu'ils auront prononcée, car vous serez justifié par vos paroles, et vous serez condamné par vos paroles. » Non-seulement on nous demandera ce que nous aurons dit, mais ce que nous aurons écouté; par exemple, si vous avez prêté l'oreille à une calomnie débitée contre votre prochain : « N'écoutons pas, dit l'Ecriture, une vaine parole. » Que si ceux qui écoutent de vaines paroles ne peuvent être excusables, qu'en sera-t-il donc des calomniateurs et des médisants.

Et que parlé-je de paroles écoutées ou dites, puisque nos pensées mêmes seront punies? C'est ce qu'annonçait saint Paul en disant : « Ainsi ne jugez pas avant le temps, jusqu'à ce que vienne le Seigneur, qui produira au grand jour ce qui est caché dans les ténèbres, et qui découvrira les plus secrètes pensées des cœurs. » « Votre pensée, dit l'auteur des Psaumes, rendra témoignagne contre vous. » Ce qui a lieu, par exemple, s'il y a dans les paroles que vous adressez à votre frère duplicité et mauvaises intentions; si vous le louez de bouche, lorsque dans le cœur vous lui portez envie, et que vous cherchez à lui faire du mal. Jésus-Christ, voulant faire entendre que le châtiment viendrait flétrir non-seulement nos actions, mais nos pensées, disait : « Celui qui regarde une femme avec un mauvais désir a déjà commis l'adultère dans son cœur. » Ainsi, quoique le péché reste enfermé dans les limites de la pensée, sans aller jusqu'à l'acte, celui qui regarde une femme pour allumer en lui les feux de la concupiscence,

ne peut être innocent. Lors donc que vous lisez dans l'Evangile : « Un roi voulut faire rendre compte à ses serviteurs, » ne laissez pas cette parole s'échapper indifféremment, mais entendez-la de toutes les conditions, de tous les sexes, de tous les âges. Songez quel sera le tribunal du souverain Juge, repassez sur toutes vos fautes. Si vous les oubliez, Dieu ne les oubliera pas, à moins que, prévenant sa justice, vous ne les effaciez par le repentir, par la confession et par l'oubli des injures de votre prochain. Et pourquoi Dieu fait-il rendre compte? Ce n'est pas qu'il ignore nos œuvres; comment les ignorerait-il, « lui qui connaît les choses avant qu'elles n'arrivent? » mais c'est pour vous convaincre, vous son serviteur, de la légitimité de votre dette; ou plutôt encore, c'est moins pour vous instruire, que pour vous engager à vous acquitter. Voilà pourquoi il ordonne à son prophète d'annoncer les péchés des Juifs : « Annoncez, dit-il, ses iniquités à la maison de Jacob, et ses péchés à la maison d'Israël, » non-seulement afin qu'elles les apprennent, mais afin qu'elles se corrigent.

« Ayant commencé à faire rendre compte à ses serviteurs, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents. » Avait-on confié toute cette somme au serviteur, et l'avait-il dépensée? La dette était immense; mais ce qu'il y avait pour lui de plus fâcheux, c'était d'être présenté le premier à son maître. S'il n'avait paru devant lui qu'après plusieurs autres qui se seraient bien conduits, il ne serait pas surprenant que le maître eût été disposé à la douceur. La bonne conduite des premiers aurait pu le rendre plus doux à l'égard de ceux qui s'étaient mal acquittés de leur emploi; mais être présenté le premier après avoir préva-

riqué, et prévariqué jusqu'à ce point, et cependant éprouver la clémence de son maître, c'est là ce qui doit nous paraître surprenant. Souvent, lorsqu'on trouve des débiteurs, on se réjouit comme d'une proie tombée entre nos mains, et l'on ne néglige rien pour se faire payer toute la dette; que si on ne le peut pas à cause de la pauvreté des débiteurs, on décharge sa colère sur le corps de ces malheureux, et on leur fait subir les plus mauvais traitements. Dieu, au contraire, met tout en œuvre afin d'affranchir de sa dette un débiteur. Parmi nous, se faire payer ce qui est dû, c'est grossir son trésor; pardonner, voilà la richesse de Dieu. Le salut des hommes, voilà son trésor, selon ce que dit saint Paul : « Riche envers nous et tous ceux qui l'invoquent. » On dira peut-être : Pourquoi, si le maître voulait pardonner au serviteur ses fautes, a-t-il donné des ordres pour qu'on le vendît? — C'est là ce qui montre sa bonté. Mais ne nous pressons pas, et expliquons tout de suite la parabole. « Comme il était hors d'état de rendre, » dit l'Evangile. Qu'est-ce à dire qu'il était hors d'état de rendre? C'est une nouvelle preuve de sa perversité. En effet, quand on dit qu'il était hors d'état de rendre, cela ne veut dire autre chose, sinon qu'il était dénué de bonnes œuvres, qu'il n'en produisait aucune qui pût lui être imputée pour la rémission de ses péchés. Sans doute, les bonnes œuvres nous sont imputées pour la rémission de nos péchés, comme la foi pour la justice. « Lorsqu'un homme, dit saint Paul, sans faire des œuvres, croit en celui qui justifie le pécheur, sa foi lui est imputée à justice. » Et que parlé-je de foi et de bonnes œuvres, puisque les afflictions mêmes nous sont imputées pour la rémission de nos péchés? C'est ce que

déclare Jésus-Christ dans la parabole du Lazare, lorsqu'il fait dire par Abraham au riche que Lazare reçoit des consolations parce qu'il a éprouvé des maux dans sa vie. C'est ce que déclare aussi saint Paul en écrivant aux Corinthiens au sujet de l'incestueux : « Livrez, dit-il, cet homme au démon pour mortifier sa chair, afin que son âme soit sauvée. » Et pour en consoler d'autres qui avaient péché, il leur adresse ses paroles : « C'est pour cette raison qu'il y en a plusieurs parmi vous qui sont malades et faibles, et plusieurs qui dorment du sommeil de la mort. Que si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. Mais lorsque nous sommes jugés par le Seigneur, c'est lui qui nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. » Or, si les tentations, les maladies, la destruction du corps, qui n'est ni libre, ni volontaire, nous sont imputées pour la rémission du péché, à plus forte raison l'on nous imputera les bonnes œuvres que nous faisons volontairement et avec zèle. Mais le serviteur n'en avait aucune à présenter; il était au contraire accablé d'un fardeau immense d'inquités. « Comme il était hors d'état de rendre, dit l'Evangile, son maître ordonna qu'on le vendît. » C'est ce qui fait surtout éclater la bonté du maître; car il n'avait qu'un but, c'est qu'il ne fût point vendu. Qu'est-ce qui le prouve? La suite de la parabole. S'il avait vraiment voulu qu'on le vendît, qui l'empêchait? qui aurait pu y mettre obstacle?

Pourquoi donc a-t-il ordonné qu'on le vendît, puisqu'il ne voulait pas le vendre? C'était afin d'augmenter sa crainte. Il a augmenté sa crainte par la menace, afin de l'engager à supplier; il l'a engagé à supplier afin d'avoir

occasion de pardonner. Il pouvait lui remettre sa dette avant qu'il le priât; il ne l'a pas fait dans la crainte de le rendre pire. Il pouvait lui pardonner avant de lui faire rendre compte; mais, de peur qu'ignorant le nombre infini de ses péchés, il ne devînt plus cruel envers son prochain, le maître lui a fait connaître d'abord la grandeur de sa dette, et ensuite il la lui a remise tout entière. Et, bien qu'on lui eût fait rendre compte, qu'on lui eût montré toute sa dette, qu'on lui eût fait des menaces, qu'on eût prononcé la sentence de condamnation qu'il méritait de subir, s'il a été dur envers son compagnon, à quel excès ne se serait-il pas porté, si l'on n'eût pas employé toutes ces voies pour l'adoucir? Le maître a fait tout ce qui était en lui pour corriger la dureté de son caractère; s'il ne s'est point corrigé, ce n'est pas la faute du maître, mais de celui qui s'est refusé à tout moyen de correction. Mais voyons les moyens qu'il lui donne de guérir sa plaie: « Se jetant à ses pieds, dit l'Evangile, il le suppliait en disant : Ayez patience, et je vous rendrai tout. » Il n'avoue pas qu'il soit hors d'état de rendre, selon l'usage des débiteurs, qui, quoique dénués de toute ressource, promettent toujours, afin de se délivrer du péril présent. — Que ceux d'entre nous qui sont lâches dans la prière apprennent quelle est sa puissance. Le débiteur ne pouvait citer ni jeûne, ni pauvreté volontaire, en un mot, aucune bonne action; mais, quoique dénué de tout mérite, il a pu toucher son maître, et le porter à la compassion par cela seul qu'il l'a supplié. Ne nous lassons donc pas d'adresser à Dieu des prières. Serait-il possible d'être plus pécheur qu'un homme qui avait commis une infinité de fautes et qui ne pouvait produire aucune bonne œuvre?

Cependant il ne s'est pas dit à lui-même : Je suis timide, je suis confus de honte; comment puis-je approcher? comment puis-je supplier? langage que tiennent la plupart des pécheurs, remplis d'une timidité que le démon leur inspire. Vous êtes timide? Approchez-vous donc, afin d'acquérir une grande confiance. Est-ce un homme que vous voulez apaiser, pour qui vous deviez avoir de la honte et rougir? C'est un Dieu qui désire plus que vous-même de vous délivrer de vos fautes. Vous n'avez pas autant d'ardeur pour votre propre sûreté qu'il en a pour votre salut, et c'est ce qu'il vous a appris par les faits mêmes. Vous n'avez pas de confiance? Vous pouvez en avoir par cela même que vous êtes ainsi disposé. Le plus grand motif de confiance, c'est de croire qu'on n'en a pas. Le plus grand sujet de honte est de se croire juste devant le Seigneur; et alors on est impur, quelque juste que l'on puisse être dans le reste; comme on devient juste lorsqu'on se persuade qu'on est le dernier de tous. Le pharisien et le publicain en sont une preuve convaincante.

Ainsi ne perdons pas courage, ne nous laissons pas aller au désespoir; mais approchons-nous de Dieu, jetons-nous à ses pieds, conjurons-le comme le serviteur de l'Evangile qui, jusque-là, ne mérite aucun reproche. Ne pas perdre courage, ne pas désespérer, confesser ses fautes, demander un sursis, un délai, tout cela est bien; c'est la marque d'un cœur contrit et d'un esprit humilié. Mais ce qui suit ne répond pas à ce qui précède : le trésor qu'il avait amassé par la prière, il l'a dissipé en un instant par sa dureté envers son prochain. Maintenant examinons la manière dont il a obtenu son pardon; voyons comment

son maître lui a remis sa dette, comment il a été déterminé à le faire. « Le maître, touché de compassion, dit l'Evangile, le laissa aller et lui remit toute sa dette. » Le serviteur demande un sursis, le maître accorde une décharge; de sorte que le premier a obtenu plus qu'il ne lui demandait. C'est ce qui fait dire à saint Paul : « Celui qui peut faire infiniment plus que ce que nous demandons, ou que ce que nous imaginons. » Non, vous ne pouvez imaginer tout ce que Dieu se propose de faire pour vous. N'ayez donc pas de honte, ne rougissez pas, ou plutôt rougissez de vos péchés ; mais ne désespérez pas, ne renoncez pas à la prière. Approchez, quoique pécheur, afin d'apaiser votre maître, afin de lui donner occasion de signaler sa miséricorde dans le pardon de vos fautes. Si vous craignez d'approcher, vous empêchez les effets de sa bonté; vous mettez, autant qu'il est en vous, un obstacle à sa clémence infinie. Ainsi, ne perdons pas courage, ne nous relâchons pas dans la prière. Quand nous serions précipités dans le plus profond abîme du vice, Dieu saura nous en tirer sur-le-champ. Personne n'avait commis autant de fautes que le serviteur de l'Evangile : il s'était souillé de tous les crimes, comme l'annoncent les dix mille talents ; personne n'était aussi pauvre de vertus, puisqu'il était hors d'état de rien rendre. Cependant telle est la force de la prière, qu'elle a pu délivrer un homme abandonné de tous côtés. La prière, direz-vous, a-t-elle tant de vertu, qu'elle puisse affranchir de la peine et du supplice un serviteur qui avait offensé son maître en mille rencontres? Oui, sans doute, car la prière n'opère pas seule; mais elle est appuyée et soutenue de la bonté de Dieu qui la reçoit, bonté qui a tout fait ici, et qui a rendu

la prière puissante. C'est ce que l'Evangile fait entendre : « Son maître, étant touché de compassion, le laissa aller et lui remit toute sa dette, » afin que vous appreniez qu'avant et après la prière, ce sont les entrailles du maître qui ont tout fait. « Mais le serviteur ne fut pas plus tôt sorti que, trouvant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, il le prit à la gorge et l'étouffait presque en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois. » Peut-on imaginer rien de plus atroce? Les paroles du maître retentissaient encore à ses oreilles, et il oublie la bonté dont il vient d'être l'objet! Vous voyez combien il est avantageux de se souvenir de ses fautes. Si le serviteur de l'Evangile n'eût pas perdu la mémoire des siennes, il ne fût pas devenu si dur et si cruel. C'est pour cela que je vous dis sans cesse, et que je ne me lasserai jamais de vous dire, qu'il est utile et nécessaire que nous nous souvenions continuellement de toutes nos fautes; car rien ne peut nous rendre plus modérés, plus doux et plus traitables que le souvenir continuel de nos péchés. C'est pour cela que saint Paul se souvenait des péchés qu'il avait commis avant d'avoir été lavé dans le bain de la régénération. Mais si cet Apôtre se souvenait des péchés commis avant le baptême, à plus forte raison devons-nous nous souvenir de ceux que nous avons commis après le baptême; car par là, non-seulement nous les effaçons, mais nous sommes disposés à traiter tous les hommes avec plus de douceur, et à servir Dieu avec plus de zèle, convaincus de sa bonté ineffable par le souvenir de nos offenses. C'est ce que n'a pas fait le serviteur de l'Evangile. Oubliant la grandeur de sa dette, il a oublié le bienfait de son maître; l'oubli de ce bienfait l'a rendu cruel envers son compagnon, et

cette cruauté lui a fait perdre tout ce qu'il avait gagné par la miséricorde divine. « Il le prit à la gorge, et l'étouffait presque, en disant : Rends-moi ce que tu me dois. » Il ne lui dit pas : Rends-moi les cent deniers, il aurait eu honte de la modicité de la dette ; mais « rends-moi ce que tu me dois. » Son compagnon, se jetant à ses pieds, le conjurait en lui disant : Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout. » On emploie pour le gagner les paroles mêmes auxquelles il devait son pardon. Mais telle fut sa dureté, qu'il ne se laisse pas fléchir par des paroles qui l'avaient sauvé. Toutefois, quand même il eût pardonné à son compagnon, c'eût moins été un acte de bonté que l'acquit d'une dette. En effet, s'il lui eût pardonné avant qu'on lui eût fait rendre compte à lui-même, avant d'avoir obtenu une sentence favorable et joui d'un aussi grand bienfait, on eût attribué ce pardon à sa propre générosité ; mais après qu'on lui avait accordé une si grande faveur et le pardon d'un si grand nombre de fautes, la clémence envers son compagnon était devenue obligatoire. Il n'a pas agi d'après ce principe, il n'a pas considéré quelle différence il y avait entre la remise qu'il avait obtenue et celle qu'il devait accorder à son compagnon, différence qu'on doit remarquer non-seulement par la quantité des dettes et la dignité des personnes, mais encore par la manière dont les choses se sont passées : d'un côté dix mille talents, de l'autre cent deniers. L'un avait outragé son maître, l'autre n'était redevable qu'à son compagnon ; le serviteur devait payer un bienfait par un bienfait ; le maître a tout remis à son serviteur, quoiqu'il ne vît en lui aucune vertu. Celui-ci n'a fait aucune de ces réflexions ; mais, aveuglé par la haine, il a pris son

compagnon à la gorge. « Les autres serviteurs, ses compagnons, voyant ce qui se passait, en furent indignés, » dit l'Evangile. Ses compagnons le condamnent avant son maître, afin que vous sentiez toute la douceur du maître. Le maître, ayant appris ce qui était arrivé, le fait venir, et le cite de nouveau à son tribunal; mais avant de prononcer la sentence, il veut bien entrer en discussion; et que lui dit-il : « Méchant serviteur, je vous avais remis toute votre dette. » Quelle bonté dans le maître! Lorsque son serviteur lui devait dix mille talents, il ne lui avait pas même adressé une parole outrageante, et sans l'appeler méchant, il avait seulement donné des ordres pour qu'on le vendît, et cela afin de lui remettre sa dette; mais lorsqu'il s'est montré dur envers son compagnon, il s'irrite, il s'indigne, afin que vous appreniez qu'il nous pardonne plus aisément nos offenses envers lui-même, que nos fautes envers le prochain. Et c'est ce qu'il fait encore ailleurs : « Si vous offrez votre don à l'autel, dit-il, et que là vous vous rappeliez que votre frère a quelque chose contre vous, allez auparavant vous réconcilier avec votre frère, et alors vous viendrez offrir votre don. » Vous voyez comme partout il sacrifie ses intérêts aux nôtres, et ne met rien au-dessus de la paix et de l'amour pour le prochain. « Quiconque répudie sa femme, dit-il ailleurs, excepté dans le cas d'adultère, la fait devenir adultère. » Mais voici la loi qu'il établit par la bouche de Paul : « Si un chrétien a une femme païenne, laquelle consente à demeurer avec lui, qu'il ne la renvoie pas; si elle est adultère, qu'il la chasse; si elle n'est que païenne, qu'il ne la chasse pas. » Si elle pèche envers vous, retranchez-la de votre société; si elle pèche envers moi, gar-

dez-la. De même ici, son serviteur l'offense grièvement, il lui pardonne; mais commet-il envers son compagnon des fautes beaucoup moins graves, il le poursuit sans miséricorde. Il l'appelle méchant, lui qui auparavant ne lui avait pas même dit une parole dure. Aussi l'Evangile ajoute que « le maître, étant ému de colère, le livre entre les mains des bourreaux. » Lorsqu'il demandait compte de dix mille talents, il n'avait rien ajouté de semblable, afin que vous appreniez que la première sentence n'était pas une sentence de rigueur, mais une sentence de tendresse, et d'une tendresse qui voulait amener le pardon. La dernière faute est celle qui l'a irrité davantage. Pourrait-il donc y avoir rien de plus pernicieux que l'esprit de vengeance, puisqu'il révoque un acte de la bonté divine? Ce que n'ont pu faire sur le cœur de Dieu les autres fautes, l'animosité contre le prochain l'a fait. Cependant il est écrit que les dons de Dieu sont immuables, et qu'il ne s'en repent pas. Pourquoi donc, après avoir accordé une grâce, après avoir signalé sa miséricorde, a-t-il révoqué son jugement? c'est à cause de l'esprit de vengeance. On peut donc dire qu'il n'y a pas de péché plus grand ni plus funeste, puisque tous les autres ayant trouvé grâce, il est le seul qui, loin d'obtenir pardon, a fait revivre ceux-mêmes qui étaient effacés. Ainsi, l'esprit de vengeance produit un double mal, en ce qu'il ne trouve aucune excuse auprès de Dieu, et que, rappelant nos autres fautes, quoiqu'elles nous aient été remises, il les suscite de nouveau contre nous, comme on le voit ici. Le Seigneur, non, le Seigneur ne déteste rien tant qu'un esprit vindicatif, dont le ressentiment est implacable. Il l'a montré surtout dans cet endroit de l'Evangile, et par

cette prière dans laquelle il nous ordonne de dire : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Pénétrés de ces idées, et gravant ces paroles dans nos cœurs, lorsque nous penserons à ce que nous avons souffert de la part de nos compagnons, rappelons-nous ce que nous avons fait à notre Maître ; la crainte de nos propres fautes pourra étouffer sur-le-champ la colère qu'allument dans nos cœurs les fautes d'autrui. S'il faut nous rappeler les offenses, ce sont celles que nous avons commises envers Dieu. Le souvenir de ces dernières nous fera oublier celles qui nous blessent ; comme l'oubli de celles qui nous blessent gravera plus facilement dans notre mémoire celles que nous avons commises envers Dieu. Si le serviteur de l'Evangile se fût souvenu des dix mille talents, il n'aurait pas songé aux cent deniers. C'est l'oubli des dix mille talents qui lui a fait prendre son compagnon à la gorge ; c'est parce qu'il a voulu exiger une dette modique qu'il en a été frustré, et qu'il a attiré sur sa tête le poids énorme des dix mille talents. Je ne craindrai donc pas de dire que l'esprit de vengeance est le péché le plus capital, ou plutôt, ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jésus-Christ qui le déclare par sa parabole. Si l'esprit de vengeance n'était pas plus grave que dix mille talents, c'est-à-dire que les péchés les plus énormes, il n'aurait pas fait revivre les autres. Travaillons à purger nos âmes de tout ressentiment, et à nous faire des amis de ceux qui sont mal disposés à notre égard, persuadés que ni la prière, ni le jeûne, ni l'aumône, ni la participation aux saints mystères, que rien, en un mot, ne pourra nous défendre au dernier jour, si nous conservons de la haine contre le prochain ; comme,

au contraire, si nous triomphons de nos ressentiments, quel que soit le nombre des péchés que nous aurons commis, nous pourrons en obtenir le pardon. Ce n'est pas moi qui le dis, mais le Dieu même qui doit nous juger : « C'est ainsi, dit-il dans notre Evangile, que mon Père qui est dans les cieux vous traitera, si chacun de vous ne pardonne du fond du cœur à son frère qui l'aura offensé. » Et ailleurs : « Si vous avez pardonné aux hommes les fautes qu'ils auront commises contre vous, Dieu vous pardonnera aussi vos péchés. » Afin donc que notre vie ici-bas soit douce et paisible, et qu'au sortir de ce monde nous obtenions le pardon et l'indulgence, employons tous nos soins à nous réconcilier avec nos ennemis. Par là nous apaiserons notre Maître, quelque grandes que soient nos autres offenses, et nous obtiendrons les biens futurs. Puissions-nous les acquérir, ces biens, par la grâce et la bonté de Jésus-Christ, notre Sauveur, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

## SERMON DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANCE

### SUR L'AUMONE.

S'il est vrai, ainsi que l'atteste Jésus-Christ et après lui l'Apôtre saint Paul, que la charité est la première de toutes les vertus, je crois qu'un de ses principaux effets, c'est la tendresse et l'amour pour les pauvres, c'est la compassion que nous témoignons envers ceux qui souffrent, et que

nous devons regarder comme nos frères. Il n'y a point de culte qui soit plus agréable à Dieu; rien ne lui convient mieux que la miséricorde, puisque la miséricorde et la vérité l'accompagnent toujours et qu'elles précèdent ses jugements. Il rend amour pour amour; il a de l'indulgence pour ceux qui en ont; il mesure, il pèse sa miséricorde et il récompense en proportion du bien que nous faisons.

Le précepte qui nous ordonne de nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie, de pleurer avec ceux qui pleurent, nous ordonne en même temps de secourir les pauvres et de soulager les malheureux, de quelque nature que soient leurs maux et leurs afflictions; car nous sommes des hommes comme eux. Tous, riches ou pauvres, libres ou esclaves, sains ou malades, nous avons pour chef Jésus-Christ, principe de toutes choses. Membres d'un même corps, nous devons nous aider les uns les autres. Gardons-nous donc bien, chrétiens, d'abandonner ceux de nos frères qui sont atteints d'une infirmité quelconque, car cette infirmité est la nôtre, elle nous est commune à tous. N'oublions pas que notre salut dépend de la charité et du dévoûment que nous nous devons les uns aux autres, que nous devons surtout aux pauvres; car ils sont nos frères en Jésus-Christ et d'une même nature que nous; ils sont tirés du même limon que nous, et comme la nôtre, leur âme a été créée à l'image de Dieu. Peut-être même l'ont-ils conservée, cette image, avec plus de soin que nous; peut-être brille-t-elle encore de tout l'éclat de sa céleste origine, sous cette enveloppe de la misère qui vous fait reculer de dégoût. Sachez bien que, comme, nous, les pauvres participent à la grâce de Jésus-Christ.

Ils ont la même foi, la même loi, les mêmes oracles, les mêmes testaments, les mêmes assemblées, les mêmes mystères, la même espérance; Jésus, qui efface les péchés du monde, est mort pour eux comme pour nous; ils sont comme nous les héritiers de la vie éternelle; ils ont été ensevelis avec Jésus-Christ, et ils ressusciteront avec lui; ils sont les compagnons de ses souffrances, ils le seront de sa gloire.

En présence de leurs misères et de leurs infirmités, que devons-nous faire, nous, la maison sainte, le sacerdoce royal, le peuple choisi et prédestiné; nous, les disciples de Jésus-Christ, ce Maître si doux et si miséricordieux, qui, chargé de nos iniquités, s'est abaissé jusqu'à se rendre semblable à nous, et à se revêtir de notre chair; qui s'est condamné aux fatigues d'une vie douloureuse pour nous faire part des richesses de sa divinité? Que penserons-nous des pauvres, que devons-nous faire pour les soulager, après un si grand exemple de miséricorde et d'une tendresse si touchante? Les mépriserons-nous? passerons-nous sans les secourir? les abandonnerons-nous comme s'ils étaient déjà morts? en aurons-nous la même horreur que d'animaux cruels ou immondes? A Dieu ne plaise, mes Frères, que nous ayons de pareils sentiments! ils ne nous conviennent guère, à nous, le troupeau de Jésus-Christ, de ce bon Pasteur qui court avec tant d'empressement après la brebis égarée et la rapporte sur ses épaules!

Laisserons-nous les pauvres souffrir toutes les intempéries des saisons, tandis que nous habiterons de somptueux palais? Voyez-les couverts de haillons et mourant de froid, tandis que nous nous parons de magnifiques

habits ! Mais ce n'est pas tout : les pauvres manquent des aliments nécessaires. Quelle honte pour nous de nager dans les délices ! quelle douleur pour eux ! Ils seront étendus à nos portes, languissants et mourant de faim, pouvant à peine demander les choses nécessaires, la voix à demi éteinte et trop faible pour exposer leurs misères ; ils ne peuvent ni tendre les mains, ni marcher pour se jeter aux pieds des riches, ni pousser des cris pour les émouvoir : voilà l'état déplorable où les pauvres sont réduits ! Et nous, nous sommes couchés dans des lits fastueux et couverts de riches draperies ! Il nous faut des chambres ornées de fleurs d'autant plus rares que la saison en est passée ; il faut que les parfums les plus exquis et les plus délicats coulent sur nos tables ; et pour achever de nous amollir, il faut qu'elles soient entourées de jeunes efféminés somptueusement vêtus, et d'autant plus dangereux pour les yeux indiscrets qui les regardent, que leurs gestes et leur langage sont plus dissolus ! Il faut que sur nos tables figure cette multiplicité de mets que tous les éléments fournissent avec abondance : l'air, la terre, l'eau, l'art des cuisiniers, tout doit contribuer à l'invention d'apprêts nouveaux ; et tout cela pour flatter l'avidité d'un estomac peu reconnaissant, auteur de tant de coupables prodigalités, qui ressemble à une bête insatiable et perfide, et sera bientôt détruit avec les viandes périssables qui lui servent de nourriture. Quand les pauvres ont à peine de l'eau pour se désaltérer, nous buvons du vin jusqu'à l'excès ; on goûte des vins de plusieurs espèces, on rejette les uns, on donne son approbation à ceux qui flattent mieux le goût, on raisonne sur la qualité de ces liqueurs, et l'on ne serait pas content, si l'on

ne faisait venir des vins étrangers, comme pour insulter aux vins du pays. Nous voulons paraître dégoûtés et délicats; nous faisons des profusions qui vont bien au-delà du nécessaire, comme si nous craignions de n'être pas encore assez esclaves de notre ventre et de nos appétits.

Ah ! chrétiens ! à Dieu ne plaise que je sois riche et que mes frères, les pauvres, manquent de tout ! que j'aie une santé forte et robuste, si je n'ai de l'empressement à guérir les maux de ceux qui souffrent ! A quoi me sert cette superfluité de vêtements et de nourriture ? à quoi bon tant de brillantes demeures pour me loger, si les pauvres n'ont aucune part à ces avantages ? Oh ! disons plutôt avec Job : « Si je ne songe qu'à moi, si je ne sème que pour moi, puissent mes champs ne produire que ronces et épines au lieu de froment ! puisse l'ouragan détruire tous mes travaux ! »

Quand donc serons-nous sages, mes Frères ? Ne nous réveillerons-nous jamais de cet état d'indolence et de torpeur ? Ne reconnaîtrons-nous pas enfin la vanité des choses humaines ? Les malheurs des autres ne nous apprendront-ils point à nous tenir sur nos gardes ? Rien n'est stable dans le monde, ni de longue durée ; tout est dans une perpétuelle vicissitude. Que d'étranges renversements et de révolutions dans le même jour et dans la même heure !

Quel est le sage qui comprendra ces vérités, qui méprisera les choses qui passent, qui s'attachera aux choses permanentes et aux jouissances éternelles, qui regardera les biens présents comme des biens incertains et passagers, et ceux que nous espérons dans l'autre vie comme des biens stables et éternels ; qui discernera ceux qui

sont véritables et réels de ceux qui n'ont rien de solide, pour s'attacher aux uns et n'avoir que de l'indifférence pour les autres; qui pourra distinguer le fantôme de la vérité, la terre du ciel, le lieu de bannissement de la demeure éternelle, les ténèbres de la lumière, la chair de l'esprit, Dieu d'avec le prince du monde, l'ombre de la mort d'avec la vie éternelle? Heureux celui qui, distinguant la vertu du vice, s'élève au-dessus de tout ce qui, est créé, qui ne cherche que ce qui est au ciel, et qui crucifié au monde avec Jésus-Christ, ressuscite et monte au ciel avec lui!

David élève la voix pour nous reprocher l'endurcissement de notre cœur et notre amour du mensonge; il nous avertit de ne point nous attacher à ce qui est sensible, et de ne pas mesurer notre félicité sur l'abondance de nos moissons. Entendez-vous le prophète Amos nous mettant en garde contre les biens trompeurs et imaginaires de la terre? « Ce n'est pas ici-bas, nous crie-t-il, que vous trouverez le lieu du repos; levez-vous, marchez et approchez des montagnes éternelles! » Ce sont presque les mêmes paroles, dont le Sauveur du monde se sert pour nous exhorter à le suivre : « Levez-vous! sortons d'ici! » Ces paroles ne s'adressaient pas seulement aux disciples qui l'accompagnaient : elles regardent encore tous ceux qui devaient embrasser sa doctrine dans les siècles futurs, pour leur apprendre à mépriser la terre et à n'avoir d'amour que pour le ciel.

Pratiquons ce que Jésus-Christ nous enseigne; cherchons ce repos durable; méprisons les biens et les richesses du monde; retirons-en tout l'avantage qu'il est possible d'en retirer, c'est-à-dire méritons le ciel par des aumônes;

faisons partager aux pauvres ce que nous possédons, afin d'être riches dans le ciel; ayons soin de nos âmes comme de nos corps; retranchons au corps quelque chose pour le donner à l'esprit; ne permettons pas que le feu dévore tout; mettons-en une partie à couvert de la flamme; ôtons au tyran pour donner au légitime Seigneur; faisons le partage pour la vie présente et pour la vie future; offrons quelques petits présents à celui qui nous a comblés de biens. Vous ne surpasserez jamais la magnificence de Dieu, quand vous donneriez tout ce que vous possédez et quand vous vous donneriez vous-mêmes; car se donner à Dieu, c'est recevoir. Quelques largesses que vous fassiez, vous en recevrez toujours de reste, et puisque tout vient de Dieu, vous ne sauriez rien donner du vôtre. De même que personne ne peut aller au-delà de son ombre, parce qu'elle se retire à mesure qu'on avance; de même qu'on ne peut non plus s'élever au-dessus de sa tête, parce qu'elle est plus élevée que les autres parties du corps, ainsi, quelques présents qu'on fasse à Dieu, on ne peut le vaincre en libéralité, puisqu'on ne peut rien lui donner qui ne soit à lui.

Reconnaissez le principe qui vous a donné la vie, qui vous fait respirer, qui vous a faits raisonnables, qui vous a élevés à la connaissance de Dieu, qui vous fait espérer le ciel et un état pareil à celui des anges, la possession de la gloire enfin, que vous ne voyez maintenant qu'en énigme et comme dans un miroir, mais que vous contemplerez à l'avenir dans toute sa splendeur. C'est par sa bonté que vous êtes devenus enfants de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ, et que vous participez à la nature divine. D'où vous viennent ces

grands priviléges? Qui en est l'auteur? ou bien, pour ne parler que de ce qui tombe sous vos sens, à qui devez-vous la faveur de voir la beauté du ciel, le mouvement du soleil, le disque de la lune, les étoiles rangées avec autant d'ordre que les cordes d'un luth, la vicissitude des saisons, ce partage du jour et de la nuit, les admirables productions de la terre, la fluidité de l'air, l'immensité de la mer tout à la fois stable et liquide, la profondeur des fleuves, les agitations des vents? Qui vous a donné la pluie, les campagnes, les arts, des maisons, des lois, une république, une vie si douce, si commode et si polie? qui a formé les nœuds de cette amitié et de cette familiarité qui vous attachent à vos amis et à vos parents? D'où vous viennent tant d'animaux privés et soumis à vos ordres, dont une partie sert à vous nourrir? Qui vous a établi le roi et le maître de tout ce qui se voit sur la terre? Enfin de quelle source vous viennent tous les priviléges qui vous relèvent au-dessus du reste des animaux? Tous ces biens ne sont-ils pas des effets de la bonté de Dieu qui, pour toute reconnaissance, n'exige de vous qu'un cœur bienfaisant? Quelle honte pour nous si, après toutes les faveurs dont il nous a comblés et les grandes espérances qu'il nous donne, nous ne voulons rien faire pour nos frères! car c'est là le tribut que Dieu demande de nous. Quoi! nous, ses créatures privilégiées, nous, qu'il a doués de la raison, nous nous ravalerions au-dessous de la brute, en nous déclarant contre nos propres frères, en méconnaissant leurs pressants besoins, pour nous livrer au désordre et à la corruption!

Puisque Dieu, notre Maître, veut bien que nous l'appelions notre Père, rougirons-nous de traiter nos égaux

comme nous le devons? Prenons garde, mes Frères et mes amis, de nous acquiter mal d'un emploi que le Seigneur nous a confié; d'être de mauvais administrateurs de ses biens. Craignons d'avoir la confusion d'entendre ce reproche de saint Pierre : « Rougissez, vous qui retenez le bien d'autrui; gardez entre vous l'égalité, et il n'y aura point de pauvres. » Ne nous exposons pas à de pareils reproches, et gardons-nous d'attirer la colère de Dieu prête à fondre sur nous. Si vous êtes en état de secourir les âmes souffrantes; si Dieu vous a comblés de ses dons spirituels, ne refusez point vos secours à ceux qui en ont besoin. N'attendez pas même qu'on vous en prie; consolez vos frères par vos discours; redoublez vos soins pour la plus grande utilité de ceux que vous voulez instruire, et qui profitent à mesure que les semences de la piété croissent en eux. Si vous ne pouvez donner à votre prochain ces grandes marques de charité, aidez-le du moins selon votre pouvoir dans les choses de moindre conséquence. Donnez-lui à manger et quelques lambeaux pour le couvrir; secourez-le quand il est malade; tâchez de le guérir de ses blessures; fortifiez-le dans ses malheurs; apprenez-lui à les supporter avec patience. Approchez-vous de lui avec courage; vous ne contracterez point ses maladies : c'est l'erreur des personnes trop délicates, qui se laissent éblouir par de fausses raisons. Elles se retranchent sur leur timidité et sur une vaine crainte, pour excuser leur délicatesse et leur indifférence. La raison, les médecins, tous ceux qui les approchent pour leur rendre service doivent vous convaincre; ils n'ont couru aucun danger, quoiqu'ils les aient vus de fort près.

Quand même il y aurait effectivement à craindre, faut-il

qu'un léger soupçon abatte le courage d'un charitable serviteur de Jésus-Christ ? Appuyez-vous sur la foi ; que la charité triomphe de votre timidité et que la crainte de Dieu dissipe votre délicatesse ; que la piété fasse évanouir ces raisons qui flattent la sensualité. Ne méprisez pas votre frère ; ne l'abandonnez pas ; ne le regardez point comme un objet d'aversion et d'horreur. C'est un de vos membres, tout malade qu'il est. Dieu vous a confié les pauvres, et vous tenez sa place pour les secourir. O vous qui les négligez avec tant de dureté, peut-être que cette pensée vous fera rougir de confusion !... Quoique vous ne soyez point en état d'avoir besoin des autres, ne laissez pas d'exercer votre humanité envers ceux de vos frères qui se présentent. Ah ! ne vous exposez point aux châtiments de Dieu, qui humilie les superbes, et qui se venge de ceux qui n'ont que de la dureté pour les pauvres !

Soyez donc touchés des malheurs d'autrui. Le moindre soulagement fait plaisir à un homme qui manque de tout ; Dieu vous en tiendra compte. Tout ce qu'il exige de vous, c'est que vous fassiez l'aumône d'une manière proportionnée à votre fortune. Que votre empressement et votre promptitude suppléent à la modicité de votre aumône. Si vous n'avez rien à donner, plaignez du moins les malheureux : la compassion sincère qu'on leur témoigne adoucit l'amertume de leurs maux. Entendez-vous le Sauveur qui vous dit : « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'on leur fera miséricorde ! » Heureux donc celui qui s'occupe sans cesse du pauvre et de l'indigent ! Le juste donne et prête tout le jour. Faisons en sorte de recevoir ces noms bénis de sages et d'hommes charitables. Que la nuit même ne suspende pas les effets de notre charité. Ne dites point

aux pauvres : Revenez une autre fois, je vous donnerai demain. Qu'il n'y ait point d'intervalle entre vos bonnes résolutions et leur effet; la charité ne sait ce que c'est que de différer. Faites part de votre pain au pauvre ; conduisez à votre maison ceux qui n'ont point de retraite; mais faites-le de bon cœur et avec joie, car la promptitude augmente le bienfait. Ce que nous donnons à contre-cœur et avec chagrin indispose Dieu contre nous et n'a aucun mérite à ses yeux. C'est avec gaîté de cœur et non avec tristesse qu'il faut faire du bien aux pauvres.

Si vous ne donnez qu'en murmurant et après avoir longtemps délibéré, que méritez-vous par de telles aumônes? quelle sera la récompense de ces dons?

Croirez-vous que la charité n'est que de conseil et qu'elle ne nous est point commandée par une loi expresse? je le voudrais; mais les menaces de l'Evangile m'épouvantent. Pourquoi ces boucs qui seront à la gauche? Pourquoi ces reproches redoutables qu'on doit leur faire? Est-ce parce qu'ils ont dérobé le bien d'autrui, qu'ils ont profané les temples, qu'ils ont commis des adultères ou fait toute autre action défendue? Non, c'est parce qu'ils ont négligé Jésus-Christ en négligeant les pauvres. Si vous voulez en croire mes conseils, vous les serviteurs, les frères, les cohéritiers de Jésus-Christ, visitons autant que posssible, visitons ce divin Sauveur dans la personne des pauvres, et nourrissons-le. Donnons-lui de quoi se vêtir et de quoi se loger; rendons-lui tous les honneurs que nous pouvons, non-seulement en le faisant asseoir à notre table, comme quelques-uns l'ont fait; en répandant sur lui des parfums, à l'exemple de Madeleine; en le mettant dans un sépulcre, comme fit Joseph d'Ari-

mathie; en lui fournissant les choses nécessaires pour ses funérailles, comme Nicodème, mais, puisqu'il veut que nous soyons charitables, qu'il ne nous demande point de sacrifices, qu'il préfère les aumônes à une infinité de victimes immolées devant ses autels, présentons-lui aujourd'hui nos offrandes par les mains de ces malheureux que leur misère rend si dignes d'intérêt, afin que, lorsque nous quitterons le monde, ils nous reçoivent dans les tabernacles éternels, par la grâce de Jésus-Christ, à qui appartient la gloire dans tous les siècles. Amen.

# XXIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

## ÉPITRE.

Mes Frères, j'ai une ferme confiance que celui qui a commencé en vous la bonne œuvre de la persévérance la perfectionnera jusqu'au jour de Jésus-Christ; et il est juste que j'aie ce sentiment de vous tous, parce que je vous porte dans mon cœur, vous qui prenez part au bonheur que j'ai d'être dans les chaînes pour la défense et l'affermissement de l'Évangile. Car Dieu m'est témoin de la tendresse avec laquelle je vous chéris tous dans les entrailles de Jésus-Christ. Je lui demande que votre charité croisse de plus en plus en lumière et en intelligence, afin que vous sachiez discerner ce qui est le meilleur, que vous soyez purs et sans tache jusqu'au jour de Jésus-Christ, et que vous portiez en abondance des fruits de justice par Jésus-Christ, à la louange et à la gloire de Dieu. (Saint Paul aux Phil., ch. I, v. 6-12.)

## HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« J'ai une ferme confiance que celui qui a commencé en vous la bonne œuvre de la persévérance la perfectionnera jusqu'au jour de Jésus-Christ. » Saint Paul venait de rendre aux Philippiens un témoignage avantageux de leur foi. Craignant que cet éloge ne leur inspire quelque sentiment de vanité, il s'empresse de les rappeler à des idées d'humilité, en leur montrant qu'ils doivent rapporter à Jésus-Christ seul les biens qu'ils ont déjà reçus et ceux qu'ils espèrent pour l'avenir. En effet, il ne dit pas: « J'ai une ferme confiance » que vous achèverez comme vous avez commencé..., mais « que celui qui a commencé en vous la bonne œuvre de la persévérance la perfectionnera... » Il ne leur ôte pas cependant la gloire de leurs bonnes œuvres, puisqu'il se réjouit de « leur participation à l'Évangile. » Mais, tout en reconnaissant qu'ils ont une part active au bien qui s'est opéré en eux, il leur rappelle qu'ils ne l'ont fait qu'avec le secours de la grâce de Dieu. « J'ai une ferme confiance, dit-il, que celui qui a commencé en vous la bonne œuvre de la persévérance la perfectionnera jusqu'au jour de Jésus-Christ. » Qu'il est glorieux pour nous, mes Frères, que Dieu, par son esprit, veuille agir lui-même ainsi dans le cœur de l'homme ! Il n'a point égard à la qualité des personnes; il ne tient compte que de nos bonnes résolutions et nous aide à les exécuter; c'est par la pureté de nos intentions que nous attirons sur nous son assistance salu-

taire. Aussi saint Paul, dans son Epître aux Philippiens, ne frustre point ce peuple de la part qui lui revient dans les bonnes œuvres qu'il accomplit. Si Dieu agissait en nous comme sur le bois ou la pierre, sans notre coopération, pourquoi n'agirait-il pas aussi sur les païens et les infidèles?

En leur disant que « Dieu perfectionnera en eux l'œuvre de leur salut, » saint Paul les loue indirectement, puisque par leur ferveur ils obtenaient le secours de Dieu pour l'accomplissement des choses qui sont au-dessus de nos forces. Cette bonne œuvre de la persévérance est telle, dit saint Paul, qu'elle ne peut recevoir que de Dieu seul sa dernière perfection. Et si Dieu vient lui-même y donner cette dernière perfection, vous n'aurez pas beaucoup à travailler; il vous suffira d'une ferme confiance qu'avec son secours tout se fera sans peine.

« Et il est juste que j'aie ce sentiment de vous tous, parce que je vous porte tous dans mon cœur, vous qui prenez part au bonheur que j'ai d'être dans les chaînes, pour la défense et l'affermissement de l'Évangile. » Ici saint Paul déclare aux Philippiens toute la force de son amour que n'ont pu altérer ni les chaînes dont il était chargé, ni le cachot où il était plongé.

C'était pour ce peuple un grand titre de gloire; car l'amour de saint Paul ne prenait point sa source dans un vain caprice, mais il était justifié par des motifs de haute raison. Aussi l'affection d'un tel homme prouve-t-elle la grandeur des mérites de ceux qui en étaient l'objet.

« Pour la défense et l'affermissement de l'Évangile. » Faut-il s'étonner si saint Paul se souvenait d'eux dans sa prison? Lors même que j'étais occupé de ma défense, dit-

il, et que je me présentais aux tribunaux pour plaider ma cause, vous ne pouviez sortir de ma mémoire. Ce qui fait voir qu'un amour spirituel a tant de puissance, que rien ne peut l'affaiblir ; mais qu'il reste si fortement gravé dans le cœur, que ni douleur ni affliction ne peuvent l'en effacer. Quelque ardente que fût la flamme dans la fournaise de Babylone, ces bienheureux jeunes hommes ne laissèrent pas d'y ressentir la fraîcheur de la rosée. De même, lorsque l'amour est violent dans un cœur qui aime Dieu, il y change les embrasements en une rosée céleste.

« Et l'affermissement de l'Évangile. » C'est qu'en effet, l'Évangile trouve son affermissement dans les chaînes et dans sa défense à la face des tribunaux. Si saint Paul n'eût point voulu souffrir ces chaînes, il aurait pu passer pour un imposteur. Mais lorsqu'un homme souffre les fers, les cachots, des maux sans nombre, il témoigne ainsi n'avoir en vue rien d'humain, mais Dieu seul qui récompense ceux qui souffrent pour son amour.

Qui aurait voulu s'exposer de gaîté de cœur aux plus grands périls, affronter une mort cruelle en irritant Néron, ce maître si puissant, s'il ne se fût proposé de plaire à un autre maître infiniment plus puissant encore? Ainsi les chaînes de saint Paul contribuaient à l'affermissement de l'Évangile ; de sorte que de sa captivité, il obtenait un résultat diamétralement opposé à celui qu'en attendaient ses ennemis. En effet, ce qui leur semblait devoir être un affaiblissement, devenait au contraire l'affermissement de l'Évangile, dit saint Paul; si ces chaînes ne fussent venues à mon secours, je serais tombé dans la faiblesse.

« Je vous porte dans mon cœur, vous qui prenez part au bonheur que j'ai d'être dans les chaînes pour la défense et l'affermissement de l'Évangile. » Quel était le bonheur de saint Paul? Etait-ce d'être enchaîné, traîné en divers lieux, de souffrir toutes sortes de maux? Oui, c'était pour lui un bonheur, une grâce. « Ma grâce vous suffit, lui dit Jésus-Christ, car ma grâce se perfectionne dans la faiblesse. » C'est pourquoi, dit le saint Apôtre, je me plais dans mes infirmités, dans les outrages. Et puisque vous-mêmes témoignez par des actes la solidité de votre vertu, j'ai lieu de croire que vous participez avec moi à ce bonheur, à cette grâce. Je vous connais à fond, et je sais mieux que tout autre quelles sont vos bonnes œuvres. Bien qu'éloignés de moi depuis si longtemps, quoique témoins des persécutions et des épreuves qu'il m'a fallu souffrir, vous avez voulu néanmoins prendre part à mes maux et affronter les mêmes périls. C'est ainsi que vous êtes devenus égaux et semblables à moi-même, qui courais alors les plus grands dangers. J'ai donc bien lieu maintenant de vous rendre ce témoignage.

C'est une chose admirable que tous les Philippiens aient eu le même esprit que saint Paul, et fussent tous animés du même zèle. « Vous tous qui partagez mon bonheur, » ma grâce. Un tel début me donne la ferme confiance que vous persévérerez jusqu'à la fin. Après avoir commencé avec tant d'éclat, vous ne pouvez vous relâcher ensuite; on doit s'attendre au contraire aux plus beaux actes d'héroïsme.

« Car Dieu m'est témoin de la tendresse avec laquelle je vous chéris tous, dans les entrailles de Jésus-Christ. » Quand saint Paul prend Dieu à témoin, ce n'est pas que

par lui-même il ne soit pas digne de foi ; mais c'est pour témoigner encore plus l'ardeur de sa charité, et pour mieux persuader ceux à qui il parle. Comme il avait remercié les Philippiens des dons qu'ils lui avaient faits, il ne veut pas leur laisser croire que c'est là le motif de la vive affection qu'il leur porte. Aussi ajoute-t-il ces mots : « Dans les entrailles de Jésus-Christ. » Comme s'il disait qu'il les aime selon Jésus-Christ, parce qu'ils lui sont fidèles et qu'ils l'aiment. Il se sert du mot *entrailles,* qui marque la plus vive tendresse. Il semble leur dire : Je suis devenu votre Père par cette divine naissance que vous avez en Jésus-Christ, lequel vous donne des entrailles toutes brûlantes d'amour ; car Jésus-Christ donne vraiment ses entrailles à ceux qui sont ses véritables serviteurs. C'est dans ces entrailles que je vous aime, dans ces entrailles toutes spirituelles, et qui ont une chaleur sans comparaison plus grande que celles du corps, puisqu'elles sont les entrailles de Jésus-Christ même. « C'est ainsi que je vous chéris tous, » dit saint Paul. Je vous vois tous en de si saintes dispositions, que vous ne pouvez croire combien je vous aime. Je ne puis bien vous l'exprimer; Dieu seul peut le comprendre. Il n'y a que celui qui sonde les cœurs qui sache toute la profondeur de mon amour. Faites attention que si saint Paul avait ainsi parlé par flatterie, il n'aurait point pris Dieu « à témoin » de la vérité de ses paroles.

« Je lui demande que votre charité croisse de plus en plus en lumière et en intelligence. » La charité est un bien dont il faut se montrer insatiable. Il faut en juger par ce que nous voyons ici. Saint Paul, se sentant aimé de la sorte par les fidèles de Philippes, désire encore qu'ils

l'aiment de plus en plus. Si l'on aime bien quelqu'un, on ne peut souffrir que cette personne vienne fixer son amour et y mettre des bornes. On ne peut prescrire de limites à l'amour. Saint Paul veut qu'on en soit toujours redevable. « Ne soyez redevable à personne que de l'amour que vous vous devez. » Ainsi la charité est sans mesure et sans limite. Il faut, comme dit saint Paul, « qu'elle croisse de plus en plus. » Voyez jusqu'où va son ardeur.

« Qu'elle croisse de plus en plus en lumière et en intelligence. » Il ne s'agit point ici d'une charité commune et ordinaire : saint Paul ne veut et n'estime que la charité accompagnée de « lumière et d'intelligence, » c'est-à-dire celle dont on n'use pas indifféremment envers tous; car ce serait moins de la charité que de la froideur. Ce mot « en lumière » est la même chose que s'il disait en jugement, en raison, en discernement. Bien des gens aiment sans choix et au hasard les premiers qui se présentent, ce qui rend leur amitié froide et peu ardente.

« Afin que vous sachiez discerner ce qui est le meilleur. » Ce n'est point pour moi, mais pour vous-mêmes que je fais un semblable souhait. Car je craindrais que vous ne vous corrompiez en vous attachant à des hérétiques. La suite marque que c'est là la pensée de l'Apôtre.

« Afin que vous soyez purs et sans tache, » c'est-à-dire afin que, sous prétexte de charité, vous ne receviez aucune doctrine étrangère. C'est pourquoi, lorsque le même apôtre dit ailleurs : « Ayez, autant qu'il vous est possible, la paix avec toute sorte de personnes, » la paix qu'il

recommande ainsi n'est point une paix qui doive préjudicier à l'âme; car Jésus-Christ dit : « Si votre œil droit vous est un sujet de chute ou de scandale, arrachez-le et jetez-le loin de vous. » C'est ainsi que nous serons « purs et sans tache » envers Dieu, et irréprochables envers les hommes. Saint Paul insiste sur ce point, parce que les amitiés coûtent souvent bien cher, et sont la source de bien des malheurs. Quand elles ne vous auraient point été nuisibles, dit saint Paul, elles l'ont été à beaucoup de personnes.

« Jusqu'au jour de Jésus-Christ, » afin qu'alors vous soyez trouvés purs et sans tache, n'ayant offensé personne.

« Et que vous portiez en abondance des fruits de justice, par Jésus-Christ, à la louange et à la gloire de Dieu. » Afin que vous soyez irréprochables non-seulement dans la foi, mais encore dans les mœurs et dans la sainteté de la vie qui doit être bonne, non d'une manière commune, mais « remplie des fruits de justice. » Il y a aussi une justice, mais qui n'est point « à la gloire et à la louange de Dieu; » c'est celle des philosophes, celle du monde. Saint Paul veut donc que ces fruits de justice qu'il vous demande soient pour la gloire de Dieu. Je ne cherche point ma gloire, dit-il, mais celle de Jésus-Christ. En beaucoup d'endroits, il donne le nom de *justice* aux aumônes.

Que l'amitié que vous vous portez les uns aux autres ne vous empêche point de connaître quels sont les vrais biens, et ne soit point pour vous un sujet de chute. Je me réjouis de vous voir croître en amour; mais que cet amour ne vous soit pas désavantageux à vous-mêmes. Ce

n'est point par prévention que je parle, non plus que par autorité, avec le désir que vous vous rendiez aveuglément à nos sentiments; je veux, avant toute chose, que vous jugiez vous-mêmes si nous avons raison.

Saint Paul ne dit pas non plus d'une manière trop dure : Ne vous liez d'amitié avec personne ; mais ce que je désire de vous dans vos amitiés, c'est que votre charité vous soit avantageuse, et non pas que vous vous laissiez emporter sans discernement à votre zèle. Car le bien que vous faites, si votre justice ne tend à l'honneur et à la gloire de Dieu, n'est que folie et vanité. Je ne cherche que sa gloire, et non la mienne.

---

## ÉVANGILE.

En ce temps-là, les pharisiens s'étant retirés formèrent le projet de surprendre Jésus dans ses discours; ils lui envoyèrent donc leurs disciples avec des hérodiens, qui lui dirent : Maître, nous savons que vous êtes vrai dans vos paroles et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne faites pas acception des personnes. Dites-nous donc votre avis sur ceci : Est-il permis ou non de payer le tribut à César? Mais Jésus, connaissant leur malice, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? Montrez-

moi la pièce d'argent qu'on donne pour tribut. Ils lui présentèrent un denier. Alors Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription? De César, dirent-ils; et il leur répondit : Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. (Saint Matthieu, ch. XXII, v. 15-22.)

## HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« En ce temps-là, les pharisiens s'étant retirés formèrent le projet de surprendre Jésus dans ses discours. »

« En ce temps-là... » En quel temps, mes Frères? Alors qu'ils auraient dû surtout avoir le cœur touché de componction; alors qu'ils auraient dû admirer sa bonté, redouter l'avenir; alors que ce qu'il avait fait devait les persuader de la vérité de ce qu'il lui restait à faire. Car ses actions prouvaient ses paroles. Les publicains et les courtisanes avaient cru; les justes et les prophètes avaient été tués. Ils auraient dû, fidèles à leurs enseignements, reconnaître l'imminence de leur ruine, croire et se repentir. Mais, bien loin de s'arrêter, leur perversité s'accroît et s'étend plus que jamais. S'ils ne font pas arrêter Jésus-Christ c'est qu'ils craignent la multitude. Alors ils usent d'artifice, ils tendent des piéges au Sauveur, et cherchent à le faire passer pour un criminel d'Etat.

« Ils lui envoyèrent donc leurs disciples avec des Hérodiens, qui lui dirent : Maître, nous savons que vous êtes vrai dans vos paroles et que vous enseignez la voie de

Dieu selon la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne faites pas acception des personnes. Dites-nous donc votre avis sur ceci : Est-il permis ou non de payer le tribut à César? »

Ils étaient, en effet, assujétis au tribut, depuis qu'ils avaient passé sous la domination des Romains. Or, peu de temps auparavant, deux Juifs avaient péri dans une tentative de rébellion; ils voulaient le faire soupçonner de nourrir de semblables projets. Aussi avaient-ils envoyé des soldats d'Hérode avec leurs disciples. Quelle que fût sa réponse, il devait donner prise soit à eux-mêmes, soit aux Hérodiens. Ils ignoraient que Jésus-Christ eût déjà payé l'impôt, et ils espéraient le surprendre, quoi qu'il pût dire. Ils auraient préféré cependant que ses paroles fussent contraires aux Hérodiens. C'est pourquoi ils envoient leurs disciples, dans l'espoir que leur présence le déciderait à parler en ce sens, et qu'ils pourraient alors le dénoncer au roi comme un tyran. C'est aussi dans cette intention qu'ils l'interrogèrent devant toute la multitude, au rapport de saint Luc.

L'événement fut tout-à-fait contraire à leurs prévisions, et ils n'eurent d'autre résultat que de faire preuve de folie aux yeux de tout le peuple. Mais remarquons les flatteries sous lesquelles ils dissimulaient leur ruse. « Nous savons, disent-ils, que vous êtes vrai dans vos paroles. » Pourquoi disiez-vous donc : « C'est un séducteur : il séduit la multitude, il est possédé du démon ; » ou bien, il ne vient pas de Dieu? Pourquoi, naguère encore, vous consultiez-vous sur les moyens de le faire mourir? Tout cela est pour l'attirer dans le piége. Ils lui avaient dit tout récemment : « Par quel pouvoir faites-vous ces choses?»

et n'avaient pu en obtenir de réponse; ils espèrent l'adoucir en le flattant, et l'amener à parler contre les lois qui étaient alors en vigueur, et contre l'autorité du souverain. Aussi reconnaissent-ils qu'il était vrai dans ses paroles, comme cela était en effet, quoiqu'ils le fissent à regret et dans une mauvaise intention. Ils ajoutent : « Sans avoir égard à qui que ce soit. » Voyez comme, par ce discours artificieux, ils veulent l'entraîner sur un terrain où il doit offenser Hérode; ils le feront passer pour séditieux et ennemi des lois, et comme tel le livreront au supplice.

En effet, ces paroles : « Sans avoir égard à qui que ce soit, puisque vous ne faites pas acception des personnes, » voulaient dire en quelque sorte : « Dites-nous ce que vous pensez d'Hérode et de César? » Quoi! vous honorez maintenant Jésus-Christ, vous l'appelez docteur, lui que vous avez méprisé et souvent accablé d'outrages, lorsqu'il vous parlait de votre salut!

Mais remarquez leur adresse; ils ne disent pas : Dites-nous ce qui est bon, ce qui est utile, ce qui est légal? mais : « que pensez-vous? » Ils n'avaient d'autre but que de le faire tomber dans le piége et de le dénoncer comme ennemi du souverain. L'Evangéliste Marc montre bien leur odieuse perfidie, par cette question qu'ils firent à Jésus-Christ : « Faut-il payer ou non le tribut à César? » Cachant ainsi sous ces faux semblants de respect et de déférence la fureur dont ils étaient animés, et les piéges dont ils l'entouraient. Mais que leur répond Jésus-Christ? « Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? » Pourquoi tant d'amertume dans cette réponse du Seigneur? C'est qu'il voyait clairement toute leur perversité. Aussi les

pique-t-il jusqu'au vif : il les confond, il leur ferme la bouche, il met au grand jour leurs secrètes machinations, et révèle publiquement dans quelle intention ils étaient venus à lui. Il voulait ainsi réprimer leur malice et les empêcher de faire une nouvelle tentative de ce genre. Et cependant leurs paroles avaient été toutes à son honneur: ils l'avaient appelé maître, ils avaient dit qu'il était vrai dans ses discours et qu'il ne faisait acception de personne; mais lui, qui était Dieu, ne pouvait se laisser prendre à ces paroles flatteuses. Ainsi les pharisiens auraient dû penser à ce reproche, que le Seigneur parlait, non par conjecture, mais parce qu'il connaissait leurs secrètes pensées.

Jésus-Christ ne se contenta pas de les avoir convaincus d'hypocrisie, et de les avoir fait rougir de leur perversité, il voulut encore leur fermer la bouche d'une autre manière : « Montrez-moi, leur dit-il, la pièce d'argent qu'on donne pour tribut. » Dès qu'ils l'eurent montrée, il les oblige à se prononcer eux-mêmes et à déclarer qu'ils doivent payer l'impôt à César. C'était une belle et glorieuse victoire. C'est pourquoi, en leur adressant cette question, il ne les interrogeait pas pour les interroger, mais pour les contraindre par leur réponse à s'avouer coupables eux-mêmes.

« De qui est cette image? » leur demanda-t-il. Ils répondirent : « De César. — Rendez donc, leur dit-il, à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Il ne dit pas: donnez, mais « rendez : » c'est ce que marquait l'effigie et l'inscription de la pièce de monnaie. Et pour qu'ils ne vinssent pas lui dire : Vous nous asservissez donc aux hommes? il ajoute : « Et rendez à Dieu ce qui appartient

à Dieu. » On doit donc rendre aux hommes ce qui leur appartient et donner à Dieu ce que nous lui devons. Saint Paul dit à ce sujet : « Rendez donc à chacun ce qui lui est dû : le tribut à qui vous devez le tribut, les impôts à qui vous devez les impôts, la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur. »

Ces paroles, mes Frères, rendez à César ce qui est à César, ne doivent s'entendre que de ce qui ne blesse en rien nos sentiments religieux; car tout ce qui leur est contraire est le tribut et l'impôt, non de César, mais du démon.

A cette réponse de Jésus-Christ, les pharisiens se turent étonnés de la sagesse de ses paroles. Et certes ils avaient bien raison de s'étonner, car le Seigneur manifestait merveilleusement sa divinité en révélant les secrets de leurs cœurs.

## SERMON DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures. » (Ép. aux Rom., ch. XIII, v. 1 et suiv.)

L'Apôtre revient fréquemment dans ses Epîtres sur ce commandement. Il veut que les sujets obéissent aux princes, comme les serviteurs à leurs maîtres; il insiste sur la nécessité de cette subordination, pour faire voir que Jésus-Christ, en établissant sa législation, n'a nullement prétendu intervertir l'ordre politique des sociétés, qu'il n'a fait au contraire que le perfectionner. Par ce pré-

cepte, il va au-devant de toute idée de sédition et de révolte. N'avons-nous point, hélas! assez de luttes à soutenir pour la défense de la vérité, sans aller encore nous engager dans des factions et des cabales pour lesquelles il n'y a jamais de motifs légitimes? Ce n'est pas sans dessein qu'il établit ce précepte à la suite de tant d'autres par lesquels il a jeté les fondements de la sublime philosophie à laquelle nous sommes appelés. Il commence par exposer les règles de conduite à pratiquer : dans nos rapports mutuels les uns avec les autres, et à l'égard de nos ennemis; pour le bon usage dans les prospérités, comme pour la résignation à supporter l'adversité; sur la charité envers les pauvres, et en général sur les obligations diverses de la vie chrétienne. Il coupe à leur racine les germes des vices qui nous portent aux excès de la colère et de l'orgueil. Il a d'abord nettoyé le champ avant d'y jeter la semence, après quoi il pose le principe que vous venez d'entendre. S'il nous est ordonné d'opposer les bienfaits au mal qu'on veut nous faire, à plus forte raison nous est-il enjoint de reconnaître, par tous les hommages de la soumission, ceux qui ne sont placés sur la terre que pour en être les bienfaiteurs. Il n'en fait point un commandement particulier à telles ou telles personnes; nulle exception : prêtres, religieux, laïques, apôtres, évangélistes, prophètes, si vous voulez, n'importe, qui que vous soyez, *soyez tous soumis*. Rien en cela de contraire à la piété; il ne dit pas simplement que l'on obéisse, mais que l'on soit soumis. Le motif essentiel sur lequel il s'appuie, c'est l'autorité de Dieu lui-même, de qui émane toute puissance; car, ajoute l'Apôtre, « il n'y a pas de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui a établi

toutes celles qui sont dans le monde. » Il n'est point ici question de la personne même du prince, mais seulement de son autorité. Qu'il existe un principe d'autorité, qu'il faille des rois investis du droit de commander et des sujets tenus de leur obéir; que cette distinction ne soit point l'effet du hasard, qu'elle soit nécessaire pour contenir l'harmonie du corps social, et empêcher que les peuples ne soient emportés au gré des passions violentes qui les agitent, c'est en cela qu'il faut reconnaître la sagesse d'une Providence qui gouverne tout. C'est donc de la puissance exclusivement que traite l'Apôtre, quand il dit qu'il n'en est point qui ne vienne de Dieu, comme ayant ordonné toutes celles qui sont sur la terre. C'est ainsi que le Sage, quand il dit que c'est Dieu qui a uni ensemble l'homme et la femme, n'entend parler que du mariage en général, dont l'institution remonte à Dieu lui-même, et non pas de tel mariage en particulier; car il est assez commun d'en voir de mal assortis ce qu'il faut rapporter aux vices des époux, et non pas au législateur. En effet, l'égalité dans les conditions n'eût pas manqué d'être une source de querelles. Dieu a voulu qu'il y eût parmi les hommes divers degrés de subordination comme du fils au père, des jeunes gens aux vieillards, de la femme à l'homme, du disciple au maître, du sujet au prince. Faut-il s'étonner qu'il ait établi cette dépendance dans le monde, puisqu'il l'a établie dans notre propre corps? Tous les membres ne sont pas également relevés; les diverses parties dont il se compose ont plus ou moins de noblesse : tel membre est fait pour ordonner le mouvement, tel autre pour l'exécuter; l'un commande, l'autre obéit. La même inégalité se retrouve dans les animaux

qui peuplent nos campagnes, qui se répandent dans l'air, ou qui habitent au fond des eaux. Nous les voyons former des familles soumises à des chefs dont ils suivent les ordres, soit pour leur police, soit pour leurs travaux et leurs combats, ou pour les excursions lointaines. Une liberté sans règle et sans frein ne serait qu'une source de désordres et de calamités. Après donc avoir déterminé le principe de l'autorité, l'Apôtre ajoute : « Celui qui s'oppose aux puissances résiste à l'ordre de Dieu, et ceux qui résistent attirent la condamnation sur eux-mêmes. » Voyez jusqu'où le saint Apôtre pousse les conséquences de l'infraction du précepte; et par la vengeance sévère dont il la menace, jugez combien est rigoureuse l'obligation de l'observer. Quoi! des hommes destinés à un royaume céleste être soumis aux puissances de la terre! Une telle dépendance n'a-t-elle pas quelque chose d'avilissant? Que les fidèles qui tiendraient ce langage se rassurent. En nous commandant la soumission, saint Paul nous assujétit bien moins à des hommes qu'à Dieu même, puisqu'il déclare que c'est à lui-même que nous obéissons, et qu'en résistant aux ordres du prince, c'est à Dieu que l'on résiste. Partout il s'attache à prouver que ce n'est pas là un simple hommage de déférence, mais un devoir dont rien ne peut nous affranchir. Par cette doctrine, saint Paul dissipe les préventions des princes infidèles contre la foi chrétienne, en même temps qu'il leur assure l'obéissance de leurs sujets chrétiens. De son temps, les bruits les plus calomnieux étaient répandus contre les apôtres. Ce n'étaient, disait-on, que des séditieux prêchant la révolte et le mépris des lois; hommes turbulents, amateurs de nouveautés, qui mettaient tout

en œuvre pour troubler la paix et la sûreté de l'Etat. Saint Paul, répondant à ce reproche, fait l'apologie du christianisme en exposant à ce sujet la doctrine de son divin auteur, et ferme la bouche à ses calomniateurs.

Ce n'est pas assez d'avoir mis l'autorité sous la sauvegarde de la majesté de Dieu lui-même et de la crainte du plus formidable châtiment, l'Apôtre en fait voir l'utilité. « Les princes, dit-il, ne sont point à craindre pour ceux qui ne font que de bonnes actions, mais pour ceux qui en font de mauvaises. Voulez-vous ne point craindre les puissances? Faites bien, et elles vous en loueront. » Pourquoi ces défiances, ces terreurs? Serez-vous punis pour bien faire? L'homme vertueux marche tête levée; loin d'en avoir peur, il se repose sur le magistrat, il espère trouver en lui protection et faveur; toujours il a le droit de compter sur l'honorable témoignage qui ne saurait se refuser à la vertu.

Le prince n'est donc pas pour l'homme de bien un objet de terreur. Au contraire, il ne fait que le servir dans ses nobles entreprises par le secours qu'il lui prête en punissant les méchants et honorant les bons, en quoi il se montre réellement le coopérateur de la Providence, l'exécuteur de ses vues, « le ministre de Dieu, » aux termes de l'Apôtre. « Ce n'est qu'autant que vous faites mal que vous avez sujet de le craindre; » et, dans ce cas, ce n'est plus la personne du prince qui est redoutable, c'est votre propre malice. « Car ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée. » Vous croyez voir dans le magistrat la sentinelle de la loi, le glaive à la main, armé contre les méchants, « ministre de Dieu pour l'exécution de ses vengeances. » Bien qu'on nous le représente ici sous une ef-

frayante image de glaive, de vengeance, de châtiment, n'en concevez point d'épouvante; le menaçant appareil qui l'environne vous fait remonter jusqu'à Dieu dont il est le *ministre*. Il est possible qu'il l'ignore lui-même, qu'importe? Il n'en est pas moins vrai que c'est là l'esprit de son institution. Si donc il ne cesse point d'être le ministre de Dieu, quels que soient les actes de son autorité, par cela seul qu'il fut institué pour être le vengeur du crime, le protecteur et l'appui de l'innocence, c'en est assez pour le rendre à vos yeux respectable, pour vous obliger à la soumission, pour vous interdire tout mouvement contraire à la noble institution pour laquelle Dieu l'a fait, et exciter votre reconnaissance en faveur des avantages si considérables à recueillir du ministère sacré qu'il est tenu de remplir auprès de vous. Vous n'étiez vertueux d'abord que par peur du magistrat; vous le deviendrez après dans la seule vue de Dieu. « Il est donc nécessaire de vous y soumettre, non-seulement par la crainte du châtiment, mais aussi par un devoir de conscience; » conséquence naturelle des principes de l'Apôtre, puisque désobéir au prince, c'est désobéir à Dieu, c'est encourir la vengeance de Dieu et des hommes. C'est donc un crime d'ingratitude envers le prince et d'attentat contre la majesté divine. Et quand il n'y aurait nul châtiment à craindre de la part des hommes, échapperait-on à la justice de Dieu? Si vous oubliez quels avantages sont attachés au devoir de l'obéissance, quels désordres, quelles calamités suivent l'infraction de ce précepte : la ruine des cités, le bouleversement de tout l'ordre social, l'anarchie triomphante et le faible en proie à la violence qui l'égorge impunément; Dieu ne l'ou-

bliera pas, lui; et comme c'est lui qui est outragé, c'est lui qui se charge de la vengeance.

« C'est pour cette même raison que vous payez le tribut aux princes, parce qu'ils sont les ministres de Dieu, étant occupés sans cesse aux fonctions de ce ministère. » L'Apôtre pouvait mettre sous les yeux de ses lecteurs les bienfaits du gouvernement, le bel ordre qui résulte d'une sage police, la sûreté du commerce, les excès de la force militaire prévenus ou comprimés, le bien public assuré par la surveillance du magistrat; mais sans entrer dans ce détail, il s'en tient à une seule des obligations de la vie civile, qui est de payer le tribut. Et par cet hommage qui suppose un sacrifice toujours coûteux, quelle prudente circonspection, quelle délicatesse dans les paroles de l'Apôtre! Il ôte à ce mot *tribut* ce qu'il a d'odieux, pour en faire ressortir l'idée d'une récompense légitime donnée par la reconnaissance à des travaux pénibles. Pourquoi, en effet, ces tributs payés au prince? N'est-ce pas parce qu'il veille sur les intérêts de tous; parce que sa vie n'est pas à lui, mais à ses sujets? Un semblable ministère ne vaut-il pas bien une récompense? Aussi a-t-on reconnu dans tous les temps la nécessité de cette institution. On s'est cru obligé de faire vivre honorablement ceux qui doivent s'occuper tout entiers de l'existence des autres. Images de la Providence, ils sont chargés par un ministère spécial de la représenter auprès des peuples, par une application continuelle à procurer la tranquillité de tous aux dépens même de leur tranquillité propre. C'est ce qui fait que, dans une autre de ses épîtres, l'Apôtre nous recommande non-seulement d'être soumis aux rois, mais de prier pour eux, par intérêt pour nous-

mêmes comme pour eux, « afin que nous menions une vie paisible et tranquille. » Eh ! n'est-ce pas, en effet, un assez important service rendu par eux à la société tout entière, et dans l'intérêt de la vie présente, que de repousser l'ennemi, que de comprimer les factions, d'assurer l'indépendance au-dehors, la tranquillité au-dedans, d'écarter les fléaux divers qui menacent l'ordre pubic? Ne nous objectez pas que l'on peut abuser de sa puissance : ce n'est là que l'abus; le principe même de l'institution n'en est pas moins un bienfait, et l'œuvre de la sagesse supérieure qui l'a ainsi ordonné.

« Rendez donc à chacun ce qui lui est dû, le tribut à qui vous devez le tribut, les impôts à qui vous devez les impôts, la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur. Acquittez-vous envers tous de tout ce que vous leur devez, ne demeurant redevables que de l'amour qu'on se doit toujours les uns aux autres; car celui qui aime le prochain accomplit la loi. »

L'Apôtre revient sur le même commandement pour revendiquer en faveur des magistrats non plus seulement la soumission et le tribut, mais l'honneur et la crainte. Mais comment accorder ce dernier sentiment avec ce qu'il avait dit auparavant : « Voulez-vous n'avoir rien à craindre de la puissance? faites ce qui est bien. » La crainte dont il est question est celle qu'imprime naturellement le respect dû à la majesté royale, non celle que produit le secret reproche d'avoir mal fait. « Rendez le tribut. » « Rendez » : ce n'est pas un don, mais une restitution, l'acquit d'une dette. Rien ici de libre, d'arbitraire. Qui dit dette, dit obligation que l'on est tenu de remplir sous peine de contravention. « Rendez l'honneur à qui est dû

l'honneur. » Mais, pour un chrétien, n'est-ce pas déroger que de se lever, par exemple, à l'aspect du prince, pour lui faire honneur quand il vient à paraître ; que de se tenir tête nue en sa présence? Nullement ; car si l'Apôtre voulait que l'on rendît cet honneur aux princes de son temps, encore idolâtres, à plus forte raison le doit-on aux princes chrétiens. Que si la prérogative auguste de chrétien, quand on vous assimile aux princes de la terre, vous semble repousser ces marques de dépendance, souvenez-vous que ce n'est pas ici le temps de paraître dans votre gloire. Vous êtes étranger ici-bas; un temps viendra où vous pourrez sortir de votre obscurité, et vous placer à votre rang. « Maintenant, nous dit l'Apôtre, votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. » Alors qu'il se manifestera lui-même dans tout l'éclat de sa gloire, vous aussi, vous vous ferez reconnaître par la gloire de votre triomphe. Ce n'est donc pas encore dans cette vie, traversée par de continuelles disgrâces, que vous devez rechercher aucune compensation. Que vous trembliez devant le prince, que l'on vous cite à comparaître en sa présence, ne vous croyez point pour cela déchu de votre dignité. Dieu l'a ainsi ordonné. En créant l'autorité, il lui donne des droits, et à vous, il vous impose des devoirs. Ce n'est donc pas vous rabaisser que de lui rendre ce qui lui est dû ; tant s'en faut : c'est ajouter à votre propre grandeur, en vous élevant au-dessus de ces pompes mondaines par le généreux mépris que vous en faites. Le prince lui-même, fût-il infidèle, vous en estimera davantage ; il en concevra une idée plus magnifique du Dieu souverain qui inspire cette grandeur d'âme à ses serviteurs, et les élève au-dessus de ce qu'il y a de plus grand dans le monde, mais sans leur

permettre d'oublier jamais ce qu'ils doivent aux puissances de la terre, non à titre de tribut une fois payé, mais comme un hommage de tous les moments et de toutes les circonstances. Pour cela, saint Paul remonte à la source de toutes vertus, à la charité, qui nous rend « tous redevables » les uns à l'égard des autres. Il en rappelle et l'étendue et les avantages : « Qui aime son prochain, nous dit-il, accomplit la loi. » Ce n'est point là une œuvre de surérogation qu'il soit libre de faire ou de ne pas faire : c'est une véritable dette que nous avons contractée, tant par l'affinité spirituelle qui nous unit comme chrétiens, que par une consanguinité naturelle qui nous fait membres d'une seule et même famille.

(*Traduction de M.* GUILLON.)

# XXIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

## ÉPITRE.

Mes Frères, soyez mes imitateurs, et proposez-vous l'exemple de ceux qui se conduisent selon le modèle que vous avez vu en nous; car il en est plusieurs, dont je vous ai parlé et dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de Jésus-Christ, et dont la fin sera la damnation; qui font leur Dieu de leur ventre, qui mettent leur gloire dans ce qui devrait les couvrir de honte, qui n'ont de goût que pour les choses de la terre. Pour nous, notre vie est déjà dans le ciel: c'est de là aussi que nous attendons le Sauveur Jésus-Christ notre Seigneur, qui changera l'état abject de notre corps, et le rendra semblable à son corps glorieux, en vertu de cette puissance par laquelle il peut tout s'assujétir. C'est pourquoi, mes très chers et très aimés Frères, ma joie et ma couronne, demeurez toujours attachés au Seigneur, mes bien-aimés; je prie Evodie et je conjure Syntiche d'être unies dans le Seigneur. Je vous prie aussi,

le fidèle compagnon de mes travaux, de les assister, elles qui ont travaillé avec moi pour l'Evangile, avec Clément et les autres qui m'ont aidé dans mon ministère, dont les noms sont écrits dans le livre de vie. (Saint Paul aux Phil., ch. III et IV, v. 17-21, 1-4.)

## HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Mes Frères, soyez mes imitateurs, et proposez-vous l'exemple de ceux qui se conduisent selon le modèle que vous avez vu en nous. » Saint Paul enseigne aux Philippiens sur quel modèle ils doivent conformer leur manière de vivre. Quoique je ne sois plus parmi vous, leur dit-il, vous savez comment je vis et comment je règle ma conduite. C'est moins par mes paroles que par mes actions que je vous ai appris ce que vous devez faire.

Les apôtres donc, mes Frères, étaient comme autant de modèles, formés sur l'original, et qui gardaient avec soin tous les traits du premier des modèles. Jugez par là comment ils doivent avoir veillé sur eux à chaque instant, pour reproduire dans leurs actions Jésus-Christ leur maître, et pour donner au peuple des lois vivantes et animées. Ils rendaient visibles et palpables dans leurs actions tous les préceptes de l'Ecriture. Voilà la vraie manière d'instruire les peuples; c'est ainsi que l'on persuade les disciples et qu'on leur fait partager ses sentiments. Si un pasteur s'en tient aux paroles, et qu'en prêchant avec éloquence des vérités admirables, il combatte

ce qu'il dit par le dérèglement de ses mœurs, il ne mérite pas le nom de pasteur. Il faut des paroles, il faut des instructions, mais il faut surtout l'exemple pour persuader et pour faire entrer la conviction dans les cœurs.

« Car il en est plusieurs, dont je vous ai parlé et dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de Jésus-Christ, et dont la fin sera la damnation. » Rien n'est plus inconvenant pour un chrétien que de chercher ici le repos. Notre profession de soldat ne s'accorde point avec l'attachement à la vie présente. Quoi! Jésus-Christ, votre maître, a été crucifié, et vous cherchez du repos! Il a souffert de cruelles tortures sur le lit douloureux de la croix, et vous pensez aux délices! C'est ce qui fait dire ici à saint Paul : « Il en est plusieurs, dont je vous ai parlé et dont je vous parle encore avec larmes, qui vivent en ennemis de la croix de Jésus-Christ. » En effet, il y avait alors plusieurs personnes qui se couvraient de l'apparence et du masque du christianisme, et qui cependant vivaient dans la délicatesse. Rien n'était moins conforme à la croix. La croix demande une âme mortifiée, toujours prête à combattre, ne cherchant point de relâche, et ces personnes étaient animées de sentiments tout opposés. Tout en se disant serviteurs de Jésus-Christ, ils étaient les ennemis de sa croix, et s'ils l'eussent vraiment aimée, ils auraient eu soin de mener une vie de mortification et d'austérité.

Car enfin Jésus-Christ, votre maître, n'a-t-il pas été crucifié? Imitez-le donc, et crucifiez-vous vous-mêmes, si vous n'avez personne qui vous crucifie. Crucifiez-vous vous-mêmes, non en vous faisant mourir, loin de nous cette

pensée sanguinaire et impie, mais crucifiez-vous comme l'entendait saint Paul, en disant : « Le monde m'est crucifié et je suis crucifié au monde. » Si vous aimez votre Seigneur, mourez de sa mort. Comprenez la vertu de la croix. Voyez combien elle a produit de merveilles et combien elle en produit encore tous les jours. Elle donne la perfection à toute chose. C'est par la croix que se confère le baptême; c'est par la croix encore que se donne l'imposition des mains. En tout temps et en tout lieu nous nous servons de la croix. C'est un bien ineffable, c'est une arme salutaire, c'est un impénétrable bouclier.

Oseriez-vous donc, ennemis de la croix au fond du cœur, oseriez-vous la porter au dehors? Qu'il n'en soit point ainsi, ne vous contentez pas d'en imprimer sur vous le signe, mais ayez-en la patience. Jésus-Christ donne ordinairement le nom de croix aux maux et aux afflictions. « Si quelqu'un ne porte sa croix et ne me suit, il n'est pas digne de moi. » Ce qui revient à dire : Si quelqu'un n'est pas disposé à souffrir tout pour moi, même la mort, il n'est pas digne de moi. Pour ce qui est de ces lâches chrétiens qui ont tant dégénéré de l'esprit de l'Evangile, qui aiment leur vie et leur corps, ils sont ennemis de la croix de Jésus-Christ. Quiconque prend plaisir aux délices et aime le repos de la vie est ennemi de la croix, dans laquelle saint Paul mettait sa gloire, qu'il embrassait, à laquelle il était attaché, dans laquelle il souffrait, comme il l'affirme par ces paroles : « Je suis crucifié au monde et le monde est crucifié pour moi. »

« Et dont je vous parle encore avec larmes. » Car le mal s'est augmenté, et ces personnes méritent véritablement qu'on les pleure. En effet, combien sont dignes de

larmes ceux qui s'abandonnent aux délices, engraissent un corps, qui est en quelque sorte le vêtement de l'âme, et n'ont aucun souci de ces flammes dévorantes où ils brûleront à jamais. Divertissez-vous, puisque vous le voulez; abandonnez-vous aux délices; vivez dans la bonne chère aujourd'hui, demain, dix ans, vingt, trente, cinquante et même cent ans, plus encore, si vous le désirez; que gagnerez-vous au bout de tant d'années de plaisirs? N'est-il pas déplorable de mener une telle vie?

Dieu veut nous couronner au bout de la carrière, et nous en sortons sans avoir rien fait de courageux. Saint Paul pleure des gens qui ne se pleurent pas eux-mêmes. Il gémit pour ceux qui rient; il s'afflige pour ceux qui passent leur vie dans les délices, tant il avait de compassion et de charité pour tous les hommes.

« Qui font leur Dieu de leur ventre. » Quel est leur Dieu? C'est ce qu'exprime l'Ecriture : « Mangeons et buvons. » L'argent est le Dieu des uns, la sensualité le Dieu des autres. Ces derniers ne sont-ils pas aussi idolâtres et pires même que les premiers.

« Qui mettent leur gloire dans ce qui devrait les couvrir de honte. » Ces personnes se glorifient même de leurs dérèglements. C'est un grand mal sans doute que de faire des choses honteuses en elles-mêmes; ce mal néanmoins devient moindre lorsqu'on en rougit. Mais « tirer sa gloire » de ces infamies, c'est le comble du crime.

L'Apôtre ne pouvait se servir d'une expression plus propre à couvrir ces âmes de confusion, et à les piquer au vif, que de dire qu'elles faisaient leur Dieu de leur ventre et mettaient leur gloire dans leur propre confusion. Il ajoute : « Qui n'ont de goût que pour les choses

de la terre. » Les biens terrestres sont leur seule occupation, et ils s'inquiètent peu des biens spirituels. Ils font véritablement leur Dieu de leur ventre puisqu'ils ne savent que dire : « Mangeons et buvons, nous mourrons demain. »

Vous craignez la mort d'un corps qui est de terre, et à qui la mort ne nuit pas, et vous plongez votre âme dans la boue. Vous devriez au contraire rendre votre corps même spirituel; vous le pourriez si vous le vouliez. Vous avez un ventre pour lui donner les aliments nécessaires et non pour l'engraisser ; pour lui commander et non pour qu'il vous commande ; pour qu'il serve à la nourriture de tout votre corps et non pour que vous le serviez vous-même, renversant ainsi les lois de la nature.

« Pour nous, notre vie est déjà dans le ciel. » Nous ne cherchons point notre repos sur la terre; c'est dans le ciel qu'est toute notre gloire, c'est là que sont toutes nos pensées. « C'est là aussi que nous attendons le Sauveur Jésus-Christ notre Seigneur, qui changera l'état abject de notre corps, et le rendra semblable à son corps glorieux, en vertu de cette toute-puissance par laquelle il peut tout s'assujétir. »

Par ces paroles, saint Paul détourne notre esprit de la terre. « Nous attendons du ciel Jésus-Christ notre Seigneur. » Le lieu et la personne nous font voir la grandeur et la majesté de Jésus-Christ. « Il changera l'état de notre corps. » Notre corps souffre maintenant des traitements bien indignes. Il est chargé de chaînes, exténué de coups, accablé de misères; mais le corps de Jésus-Christ a passé par des traitements semblables. L'Apôtre y

fait allusion en disant : « Et le rendra semblable à son corps glorieux. » C'est le même corps, mais alors il sera devenu incorruptible. Saint Paul l'appelle *vil* et *abject* avant sa transformation, parce qu'il est maintenant réduit à la faiblesse, sujet à la douleur et à la corruption.

« Et le rendra semblable à son corps glorieux. » Quoi! mes Frères, ce corps vil, abject et méprisable, deviendra-t-il semblable à ce corps glorieux assis à la droite de son Père, à ce corps adoré des anges, à ce corps devant lequel tremblent toutes les vertus célestes, à ce corps élevé au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances? Ne devons-nous pas verser des torrents de larmes sur ceux qui, par leur négligence, laissent échapper un si grand bonheur, et qui, ayant pu devenir semblables au corps glorieux de Jésus-Christ, sont au contraire semblables aux démons et brûlent éternellement avec eux?

L'enfer même n'est rien, comparé à cette horrible perte. Quoi! ô saint Apôtre, notre corps deviendra donc conforme au corps glorieux de Jésus-Christ? — Oui, il le deviendra; et pour que nous le croyions sans peine, il en donne aussitôt la raison : « En vertu de cette toute-puissance par laquelle il peut tout s'assujétir, » et par conséquent la corruption même et la mort.

« C'est pourquoi, mes très chers et très aimés Frères, ma joie et ma couronne, demeurez toujours attachés au Seigneur, mes bien-aimés. » Saint Paul joint les louanges aux exhortations. « Ma joie et ma couronne. » Quelle gloire d'être la couronne de saint Paul! « Demeurez toujours attachés au Seigneur, » c'est-à-dire toujours dans l'espérance et dans l'attente de Dieu.

« Je prie Evodie et je conjure Syntiche d'être unies

dans le Seigneur. Je vous prie aussi, le fidèle compagnon de mes travaux, de les assister, elles qui ont travaillé avec moi pour l'Evangile, avec Clément et les autres qui m'ont aidé dans mon ministère, dont les noms sont écrits dans le livre de vie. » Remarquez le glorieux témoignage que saint Paul rend à ces personnes. Jésus-Christ avait dit à ses apôtres : « Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont soumis, mais de ce que vos noms sont écrits au livre de vie. » L'Apôtre rend le même témoignage à ses collaborateurs dans l'œuvre de la foi. Il semble que les femmes dont il parle ici étaient les principales de l'Eglise de Philippes, et qu'il les recommande à un homme non moins considérable, à qui il donne le nom de « compagnon. » Peut-être avait-il coutume de lui recommander ainsi les autres, comme à son coopérateur dans le ministère et au compagnon de ses travaux.

« Qui ont travaillé avec moi pour la prédication de l'Evangile. » Est-ce que des femmes ont partagé les travaux et les combats de ce saint Apôtre? Il l'affirme lui-même. Elles ont combattu et puissamment contribué à l'avancement de l'Eglise. Ainsi, les églises recevaient alors de très grands secours, et l'honneur que l'on rendait aux hommes et aux femmes qui se signalaient par leur zèle était un grand sujet d'édification. Ainsi les autres étaient excités à rivaliser de zèle avec eux, et eux-mêmes étaient encouragés à faire de mieux en mieux. C'est pourquoi saint Paul recommande avec tant d'instances aux Philippiens d'aider et de défendre ses collaborateurs.

Tous nos trésors sont donc dans le ciel, mes Frères; là est notre Sauveur, notre bienheureuse patrie, tout ce que

nous pouvons désirer. C'est de là que nous attendons Jésus-Christ notre Seigneur. Car il viendra de nouveau vers nous, et ce sera pour nous le comble de l'honneur. Si, lorsque nous étions ses ennemis, il n'a pas laissé de nous venir trouver, avec combien plus d'empressement viendra-t-il, quand nous serons devenus ses amis! Il ne se reposera pas de ce soin sur les anges, il viendra lui-même en personne nous inviter à partager sa demeure dans sa céleste habitation.

Mais qui sera trouvé alors bon et fidèle serviteur? Combien seront jugés dignes de porter ce titre auguste? Qu'ils seront misérables ceux qui s'en seront rendus indignes! Rien ne peut donner une idée de la douleur dont ils seront alors accablés.

Toute la terre sera ébranlée; les trompettes retentiront, une troupe d'anges viendra d'abord, puis sera suivie des bataillons innombrables de la céleste milice. Une multitude infinie de chérubins et de séraphins accompagneront Jésus-Christ dans une gloire ineffable. Tous s'empresseront de séparer les élus et de les mettre à part. On y verra saint Paul et les compagnons de ses travaux. Tous ceux enfin que recommandera leur fervente piété seront couronnés avec lui, reconnus de ce Roi de gloire et honorés en présence de tous les anges. Alors l'enfer même ne sera rien auprès de la confusion et du désespoir de ceux qui se verront déchus de ce royaume éternel.

Si le roi ou le fils d'un roi, après de grandes guerres heureusement terminées, faisait, avec son armée, une entrée triomphante dans la ville, assis pompeusement dans un char magnifique, suivi de mille trophées; si toute la ville, couronnée de fleurs, allait à sa rencontre; s tous

les princes de la terre, si tout le peuple marchaient à sa suite, traînant les captifs de toutes les nations subjuguées; si ce prince, au milieu de cet appareil, recevait, avec des témoignages d'honneur et d'amour, les grands de sa ville capitale, s'il les embrassait; s'il recevait ensuite tous les citoyens et leur serrait la main, leur parlait amicalement; s'il leur disait que c'est pour eux seuls qu'il a soutenu tant de combats terribles et couru tant de dangers; s'il les conviait à entrer avec lui dans son palais, quelle honte et quelle douleur ressentiraient ceux qui en seraient exclus, quand même ils ne seraient punis d'aucun supplice? Quel châtiment pourrait égaler ce déchirement de cœur?

S'il est si pénible d'être privé de cet honneur auprès d'hommes mortels et fragiles, que sera-ce auprès de Dieu, alors que les armées célestes accompagneront leur roi et que les démons seront enchaînés à ses pieds; alors que toutes les puissances du ciel viendront avec leur roi au milieu des nuées? Cette pensée, mes Frères, est si douloureuse, que je ne puis l'achever.

Pensons donc sérieusement à la gloire dont nous serons privés lorsque nous pouvons encore ne pas la laisser échapper. Car ce qui nous fera ressentir la peine la plus cuisante, ce sera d'avoir pu obtenir ce bonheur et de l'avoir perdu. Jésus-Christ conduira les élus à son Père dans les hauteurs des cieux, tandis que ses anges précipiteront impitoyablement les réprouvés dans les flammes.

Pensons-y sérieusement, mes Frères, pendant qu'il en est encore temps; travaillons efficacement à notre salut. S'il nous était permis, en ce jour redoutable, de faire des résolutions, comme le mauvais riche, que ne dirions-

nous point, que ne ferions-nous point? Mais on nous répondra, comme à lui, qu'il n'est plus temps, et que nous avons reçu sur la terre nos satisfactions et notre bonheur.

Versons donc des larmes amères, soupirons du fond de nos cœurs, affligeons-nous de peur d'être affligés alors. Notre affliction ne durera qu'un moment; à peine la sentirons-nous, en pensant aux avantages qu'elle nous procure. Plus tard, cette tristesse serait insupportable, parce qu'elle serait éternelle.

Que Dieu nous fasse à tous la grâce de nous donner son repos. Demandons-le-lui, mes Frères, et efforçons-nous de l'acquérir. Nous l'obtiendrons par de ferventes prières et des efforts persévérants. Mais si nous ne faisons rien pour le mériter, que deviendrons-nous, étant toujours comme des personnes endormies? Hélas! ceux qui courent avec ardeur, qui s'efforcent et se font violence, qui se rendent conformes à la mort de Jésus-Christ, se trouvent encore trop heureux, selon ce que dit saint Paul, s'ils peuvent atteindre ce bonheur. Saint Paul doute s'il y arrivera. Que dirons-nous donc de nous, dans ce sommeil de paresse qui nous tient toujours languissants? Un homme ainsi endormi ne vaut rien pour les affaires même de ce monde; que sera-ce pour les affaires du salut? Les personnes lâches, qui dorment toujours, ne peuvent rien recevoir de leurs amis; que pourraient-elles recevoir de Dieu? Les pères les plus affectionnés et les plus tendres ne peuvent souffrir leurs enfants dans cette négligence et cette torpeur, comment Dieu nous souffrirait-il dans cet état? Travaillons donc un peu ici-bas pour nous reposer toujours. Il faut nécessaire-

ment souffrir l'affliction; si ce n'est en ce monde, ce sera dans l'autre. Que ne souffrons-nous plutôt sur la terre, afin de nous reposer dans le ciel et de recevoir les biens éternels, par la grâce de Jésus-Christ notre Seigneur? Ainsi soit-il?

---

ÉVANGILE.

En ce temps là, pendant que Jésus parlait aux disciples de Jean, un chef de la Synagogue s'approcha de lui et l'adora, en disant : Seigneur, ma fille vient de mourir; mais venez, imposez-lui les mains et elle vivra. Jésus se levant aussitôt le suivit avec ses disciples. Au même instant, une femme, qui depuis douze ans était affligée d'une perte de sang, s'approcha de lui par derrière et toucha la frange de son vêtement, car elle disait en elle-même : Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie. Mais Jésus, s'étant retourné et la voyant, lui dit : Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a sauvée; et à l'heure même, cette femme fut guérie. Lorsque Jésus fut arrivé à la maison du chef de la Synagogue, et qu'il eut vu les joueurs de flûte et une foule de gens qui faisaient grand bruit : Retirez-vous, leur dit-il, car cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie; et ils se moquaient de lui. Quand il eut fait sortir tout le monde, Jésus entra, la

prit par la main, et la jeune fille se leva. Le bruit s'en répandit aussitôt dans tout le pays d'alentour. (Saint Matthieu, ch. IX, 18-26.)

## HOMÉLIE DE SAINT AMBROISE.

« En ce temps-là, pendant que Jésus parlait aux disciples de Jean, un chef de la Synagogue s'approcha de lui et l'adora, en disant : Seigneur, ma fille vient de mourir, mais venez, imposez-lui les mains et elle vivra. »

Jésus-Christ avait quitté la Synagogue. Celui que les siens n'avaient pas voulu recevoir, nous l'avons reçu nous autres étrangers; nous avons reçu celui que nous attendions. Il n'a pas longtemps trompé notre attente; et si les siens viennent l'implorer, il ne dédaigne pas de retourner vers eux. Ce chef de la Synagogue, qui n'avait qu'une fille unique, venait implorer le secours du Seigneur pour la Synagogue qui se mourait par suite de l'abandon de Jésus-Christ. Quel est ce chef, sinon la loi, en considération de laquelle le Seigneur n'abandonna pas tout-à-fait la Synagogue, mais réserva pour ceux qui croiraient en lui le remède du salut? Or, tandis que le Verbe de Dieu se rend avec empressement auprès de la fille de ce chef pour sauver les enfants d'Israël, la sainte Eglise, formée de l'ensemble des nations, près de périr sous le poids des vices honteux dont elle était accablée, obtient par sa foi la guérison qui ne lui était pas destinée.

Le sens mystique de ce passage de l'Evangile n'est pas difficile à saisir. En effet, la parole de Dieu fut d'abord annoncée aux Juifs, recherchée ensuite par les nations; et ce furent précisément ceux qui ne croyaient pas à la loi qui l'embrassèrent les premiers avec le plus d'empressement.

« Au même instant, une femme, qui depuis douze ans était affligée d'une perte de sang, s'approcha de lui par derrière et toucha la frange de son vêtement, etc. »

Cette femme était remplie de foi, de piété, de modestie et de religion. Connaissant sa faiblesse et ses infirmités, elle ne désespérait cependant pas. Elle toucha donc avec humilité la frange du vêtement de Jésus-Christ; elle s'approche avec foi; elle croit avec un religieux empressement; elle reconnaît aussitôt qu'elle est guérie. C'est ainsi que le peuple saint des Gentils, qui avait embrassé la foi du Christ, rougissait du péché qu'il abjurait, croyait avec la foi la plus ardente et le suivait, preuve de confiance, de sagesse et d'amour.

« Elle s'approcha de lui par derrière. » Pourquoi touche-t-elle le Christ par derrière? Est-ce parce qu'il est écrit: « Tu marcheras derrière le Seigneur, ton Dieu? » Que signifie encore cette jeune fille du chef de la Synagogue, âgée de douze ans, et cette femme qui souffrait depuis douze ans d'une perte de sang? N'est-ce pas pour nous montrer la faiblesse et les persécutions de l'Eglise, pendant que la Synagogue était florissante? Quand celle-ci succombe, l'autre revient à la santé : « Leur chute est devenue pour les Gentils une occasion de salut; » et la ruine de la Synagogue a été le commencement de l'Eglise. « Une partie des Juifs est tombée dans l'aveugle-

ment, jusqu'à ce que la plénitude des Gentils fût entrée dans l'Eglise. » La Synagogue est plus ancienne que l'Eglise, non quant au temps, mais quant à l'apparence de la santé. Elle croyait, quand l'Eglise des nations ne croyait pas encore, et languissait, sans espoir de guérison, en butte à toutes les infirmités du corps et de l'âme. A la nouvelle de la maladie du peuple Juif, elle conçut l'espérance d'un remède salutaire; elle connut que le temps était arrivé où un médecin était descendu du ciel; elle se leva pour courir à la rencontre du Verbe; elle vit qu'il était pressé par la foule. Car ce ne sont pas ceux qui pressent qui croient, ce sont ceux qui touchent. C'est par la foi qu'on touche et qu'on voit le Christ; on ne peut le toucher corporellement, ni le voir avec les yeux. Celui-là ne voit point, qui ne distingue pas ce qu'il voit; celui-là n'entend point, qui entend sans comprendre; celui-là ne touche point, qui ne touche point avec foi. Aussi notre Seigneur, pour montrer la foi de celle qui le touchait, s'écria : « Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti qu'une vertu était sortie de moi. »

C'est une marque évidente que la sagesse et la divinité ne sont pas restreintes par le pouvoir de l'homme, ni renfermées dans les limites du corps. La vertu éternelle ne peut être contenue, ni retenue captive dans notre misérable enveloppe corporelle; mais elle déborde au-delà des limites de notre médiocrité. Ce n'est pas à la puissance humaine que le peuple des Gentils doit sa délivrance : l'Eglise des nations est une faveur de Dieu même; et sa foi, quoique récente, lui a mérité des grâces éternelles. En effet, si nous comparons notre foi avec la grandeur du Fils de Dieu, nous reconnaissons qu'il ne nous est possible

que de toucher la frange de son vêtement ; nous ne pouvons atteindre plus haut. Si donc nous voulons être guéris, touchons avec foi la frange du vêtement de Jésus-Christ.

Il connaîtra tous ceux qui l'auront touché, même par derrière. Dieu n'a pas besoin, pour voir, du ministère des yeux, et il ne sent pas corporellement; mais il possède en lui-même la connaissance de toutes choses. Bienheureux donc celui qui touchera la moindre partie du Verbe; car qui pourrait le comprendre et l'embrasser tout entier? — Mais retournons vers cette jeune fille du chef de la Synagogue ; peut-être est-elle morte pendant que nous avons retardé les pas de Jésus-Christ.

En effet, comme le dit saint Luc : « Les serviteurs vinrent dire au chef de la Synagogue : Ne le retenez pas plus longtemps, car votre fille est morte. » Remarquons bien, mes Frères, que le Seigneur, afin de préparer les esprits au miracle qu'il allait faire en ressuscitant cette jeune fille, commence par guérir cette femme affligée d'une perte de sang. Il guérit l'une, tout en se rendant vers l'autre. C'est ainsi que la résurrection temporelle que nous célébrons dans la passion du Seigneur fait croire à son éternité; c'est ainsi que, dans l'Evangile, l'Ange, pour faire croire à Marie qu'elle concevra sans cesser d'être vierge, lui annonce l'enfantement de sa cousine, qui était stérile. En apprenant qu'Elisabeth aurait un fils, elle ne douta plus qu'elle-même serait mère.

« Cette fille n'est pas morte, dit-il, mais elle dort. Et ils se moquaient de lui. » Les incrédules se moquent des croyances qu'ils rejettent. Que ceux qui croient à la mort, pleurent donc ceux qui meurent. Pour ceux qui croient

à la résurrection, la mort n'est que l'apparence du sommeil.

Jésus prit donc la jeune fille par la main, la guérit et ordonna de lui donner à manger. C'était là la meilleure preuve qu'elle était vivante, et que sa résurrection n'était pas une illusion, mais une réalité. Heureux celui que la sagesse prend par la main ! Puisse la justice diriger ainsi mes actions ; le Verbe divin me prendre par la main, me conduire dans son sanctuaire, détourner de moi l'esprit d'erreur, faire luire sur moi l'esprit de salut, enfin commander que l'on me donne à manger ! Car le Verbe de Dieu est le pain céleste. C'est pourquoi cette sagesse, qui a prodigué sur les saints autels le corps et le sang divin, nous adresse ces paroles : « Venez, mangez mes pains, et buvez le vin que je vous ai préparé. »

Pourquoi cependant cette différence ? Quand Jésus ressuscite le fils de la veuve, c'est en public ; ici, il fait retirer tout le monde. Remarquons en cela la piété et la tendresse du Seigneur. Cette veuve ne pouvait supporter la perte de son fils unique ; aussi Jésus s'empresse-t-il de tarir la source de ses larmes. D'ailleurs nous pouvons voir l'Eglise dans le fils de la veuve, tandis que la fille du chef de la Synagogue nous représente le petit nombre de Juifs qui devaient croire au Seigneur.

## SERMON DE SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE.

Le chef de la Synagogue, dont parle l'Evangile de ce jour, accourt au devant du Seigneur, il se jette à ses

pieds, il lui apprend l'extrémité où est sa fille, il lui fait le tableau de sa douleur, il touche les cœurs des assistants, il le presse de venir en toute hâte sauver sa fille. D'un autre côté, c'est le Seigneur qui de lui-même, sans en avoir été prié, vient passer à côté de cette femme, affligée d'une perte de sang ; il lui présente l'occasion d'être guérie, il connaît l'infirmité secrète qu'elle n'ose lui déclarer, il la voit sans qu'elle la lui révèle. Entre le Seigneur et cette femme s'établit une communication divine par laquelle elle se trouve mystérieusement guérie. Et tandis qu'il se met en route pour se rendre à des instances qui lui sont faites devant tout le monde, la vivacité de la foi de cette femme pénètre et se fait jour jusqu'au cœur de la divinité. Heureuse femme ! qui, au milieu de cette multitude, est seule avec le Christ, seule est témoin de la guérison qu'elle obtient, et de la merveilleuse puissance qui la lui accorde !

Heureuse celle qui a pu trouver accès auprès du Sauveur, sans que personne puisse l'en empêcher ! Heureuse celle qui a pu, par le chemin qu'elle s'est ainsi frayé, se glisser et parvenir jusqu'à son Créateur ! heureuse celle qui, sans même avoir la confusion de révéler son infirmité, s'en est vue guérie, alors qu'elle savait bien n'avoir aucune guérison à espérer des hommes; car ceux-ci d'ordinaire se détournent avec dégoût de ces sortes d'infirmités, loin de chercher à y porter remède !

Dieu ferme les plaies des hommes, et ne les méprise pas ; il n'a point d'horreur pour leurs infirmités, mais il les en délivre ; il ne déteste pas les impuretés du corps humain, mais il les purifie. Dieu ne peut être souillé au contact de sa créature.

Mais l'évangéliste saint Marc offre matière à quelques objections, quand il dit : « Aussitôt Jésus, connaissant en lui-même la vertu qui était sortie de lui, se tourna vers le peuple et dit : Qui est-ce qui a touché mes vêtements ? » En faisant cette question, il semble avouer qu'il l'ignorait. Est-ce qu'une vertu serait sortie de lui, sans qu'il sût à qui était allée cette vertu ? Connaîtrait-il la merveille qu'il opère, sans savoir pour qui il l'opère? Douterait-il de la personne guérie, quand il n'a aucun doute sur la guérison? Ce n'est donc pas par ignorance, mais pour manifester sa toute puissance, que le Seigneur, qui connaît et prévoit tout, adresse cette question. Ce qu'il demande ne lui est pas caché; et il prouve qu'il le connaissait parfaitement, en révélant ainsi une merveille ignorée de tous. Il veut seulement faire voir et connaître cette femme, afin qu'après avoir obtenu sa propre guérison, elle obtînt aux autres le don de la foi. Après avoir éprouvé la puissance du Christ, elle devait la faire reconnaître à ceux qui l'entouraient.

Tandis que sa blessure se ferme, et que, se sentant guérie, elle le vénère comme un Dieu, sa foi était encore entourée de nuages, et la lumière de son esprit obscurcie d'épaisses tenèbres. A la voix du Seigneur, comme à un souffle salutaire, les nuages s'enfuient, les ténèbres se dissipent, la foi brille de toute sa splendeur; plongée auparavant dans les ombres de la nuit, elle est maintenant plus éclatante que le soleil. Est-elle, en effet, moins brillante que le soleil, cette foi qui rayonne sur tout l'univers, et dont la splendide lueur éclaire toute l'assemblée des fidèles?

Si cette femme s'en était retournée inaperçue, elle au-

rait trompé le médecin, loin de lui rendre témoignage; elle aurait pu s'attribuer à elle-même la grâce qu'elle venait de recevoir, et non à son Sauveur. Elle aurait pu croire que cette guérison provenait uniquement de la frange de son vêtement, sans que sa volonté y eût participé. Et pourtant, comment aurait-elle voulu qu'il restât étranger à une vertu dont elle ressentait en elle l'effet merveilleux? Si elle se cachait avant sa guérison, par un sentiment de honte et d'humilité, se croyant indigne de cette faveur, pourquoi ne s'empresse-t-elle pas, après l'avoir obtenue, de lui témoigner sa reconnaissance, de l'honorer et de le glorifier pour un si grand miracle?

Mais quand elle voit le Seigneur insister dans sa demande, et ses disciples s'excuser en prétextant la foule dont ils étaient pressés, elle vit qu'elle ne pouvait plus rester cachée, elle se sentit remplie de crainte et d'effroi; elle s'approcha afin de confesser publiquement celui dont elle avait secrètement éprouvé la vertu salutaire, et de l'adorer comme Dieu, et de faire connaître à toute l'assistance et à tous les âges futurs cette miraculeuse guérison. « Cette femme, qui savait ce qui s'était passé en elle, vint, saisie de crainte et de frayeur, se jeter à ses pieds, et lui déclara toute la vérité. »

Tous ces récits ont une signification plus élevée; ce sont autant d'allégories qui voilent les mystères de l'avenir. Voyons donc, mes Frères, en quel sens il faut entendre le chef de la Synagogue, et sa fille, et cette femme affligée d'une perte de sang.

La fille du chef de la synagogue, vers laquelle le Seigneur se dirige avec empressement, n'est autre que la Synagogue. « Je n'ai été envoyé, dit le Seigneur, qu'aux

brebis perdues de la maison d'Israël. » Mais tandis que le Christ se dirige vers elle, l'Eglise, c'est-à-dire l'assemblée des nations, ayant corrompu toute voie, laissait échapper à flots le sang du genre humain. L'habileté des hommes, en voulant remédier à ce mal, l'avait porté à son comble. Car les prescriptions et les châtiments institués par notre faible et misérable humanité ont toujours versé le sang, sans pouvoir détruire les ennemis, ou étouffer les guerres civiles, ou anéantir cette folie qui enfante tous les crimes. Le genre humain avait donc épuisé, dans ces vaines tentatives, tout ce qu'il possédait, son esprit, sa volonté, sa raison, son intelligence, ses soins et ses travaux, enfin toutes ces facultés que nous mettons au service de ceux qui veulent en quelque sorte guérir nos infirmités. Dès que l'Eglise des nations eut donc vu passer Jésus-Christ, elle s'approcha de lui par derrière; car, souillée de sang, elle n'était pas digne de le voir. Elle s'approche par derrière, c'est-à-dire elle suit l'inspiration de sa foi; elle ne touche que l'extrémité du Christ, la frange, en quelque sorte, de son vêtement, parce qu'elle ne s'honore pas de ses aïeux; elle ne se sanctifie pas par la loi, elle ne se glorifie pas de ses prophètes, elle n'a rien de commun, même dans la chair, avec le Sauveur, puisqu'elle est étrangère au peuple où il a pris naissance. Elle le suit par derrière, c'est-à-dire dans les derniers temps; elle a véritablement touché son vêtement, qu'elle a retrouvé dans le sépulcre, et par lequel elle a cru et confessé la résurrection du Seigneur. Mais tandis que Jésus-Christ lui communique sa vertu sanctifiante, la fille du chef de la Synagogue succombe, la Synagogue est morte. La foi seule peut ressusciter

celle qui est morte par la loi et qui a péri selon la nature.

« Cependant les serviteurs viennent de la maison du chef de la Synagogue, et lui disent : N'arrêtez pas plus longtemps le maître, votre fille est morte. »

Aujourd'hui les Juifs ne veulent plus tourmenter le Christ; ils ne désirent plus sa venue; ils croient à la mort, eux qui ont perdu par leur infidélité l'espoir de la résurrection. Nous trouvons encore un enseignement dans les douze années qu'a vécu la fille du chef de la Synagogue, et pendant lesquelles la femme a souffert de sa perte de sang : au bout de ce temps, l'une a recouvré la vie et l'autre la santé. Prions, mes Frères, afin que, comme la Synagogue, qui est morte à elle-même et à la loi, pour vivre au Christ, de même nous mourions à nos péchés et à notre chair, afin que nous puissions vivre dans Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

# XXIVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

---

ÉPITRE.

Mes Frères, nous ne cessons de prier Dieu pour vous, et de demander qu'il vous remplisse de la connaissance de sa volonté, en vous donnant toute la sagesse et toute l'intelligence spirituelle, afin que vous vous conduisiez d'une manière digne de Dieu, tâchant de lui plaire en toutes choses, portant les fruits de toutes sortes de bonnes œuvres, croissant dans la connaissance de Dieu, et fortifiés en tout par la puissance de sa gloire, en sorte que vous ayez en tout temps une patience et une douceur persévérantes, accompagnées d'une sainte joie; rendant grâces à Dieu le Père, qui, par sa lumière, nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints, nous a arrachés à la puissance des ténèbres, et nous a fait passer dans le royaume de son Fils bien aimé, par le sang duquel nous avons été rachetés, et nous avons reçu le pardon de nos péchés. (Saint Paul aux Colos., ch. I, v. 9-15.)

## HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Nous ne cessons de prier Dieu pour vous, et de demander qu'il vous remplisse de la connaissance de sa volonté, en vous donnant toute la sagesse et toute l'intelligence spirituelle, afin que vous vous conduisiez d'une manière digne de Dieu. »

Ce que nous avons appris, dit saint Paul aux disciples de Colosse, de votre foi et de votre charité, nous a fait concevoir de vous les plus belles espérances; aussi nous avons confiance dans les prières que nous offrons à Dieu pour la consommation de l'œuvre de votre salut. Nous ne nous contentons pas de prier quelques jours seulement, nous prions sans cesse. L'Apôtre leur marque ainsi son ardente charité et leur fait voir indirectement qu'ils ne sont pas encore au but de leur course. Dans sa sagesse, il ne leur dit jamais qu'ils n'ont encore rien acquis, mais qu'il leur reste encore quelque chose à acquérir. C'est ce que marquent ces mots : « Qu'il vous remplisse de la connaissance de sa volonté en vous donnant toute la sagesse, et toute l'intelligence spirituelle, » et ceux-ci : « Afin que vous vous conduisiez d'une manière digne de Dieu, tâchant de lui plaire en toutes choses, portant les fruits de toutes sortes de bonnes œuvres, croissant dans la connaissance de Dieu, et fortifiés en tout par la puissance de sa gloire, en sorte que vous ayez en tout temps une patience et une douceur persévérantes, accompagnées d'une sainte joie. »

Ce terme, « pour toutes sortes de bonnes œuvres » (*in omni*) leur fait voir qu'ils n'ont pas tout encore, quoiqu'ils aient beaucoup acquis. Quand il leur souhaite de même d'être fortifiés, il ne leur dit pas de commencer, puisqu'ils l'avaient déjà fait; mais il les exhorte à la persévérance. Ainsi une exhortation tempérée et une louange mêlée de sagesse empêchent notre aversion naturelle pour les avis, et s'opposent à ce que nous tombions dans le relâchement.

« En vous donnant toute la sagesse et toute l'intelligence spirituelle. » Comme vous avez été séduits par les vains raisonnements des philosophes, je veux qu'à l'avenir vous soyez instruits selon la sagesse solide du Saint-Esprit, et non selon la vaine sagesse des hommes. Si l'on a besoin d'une sagesse spirituelle pour connaître la volonté de Dieu, on a encore bien plus besoin d'une prière continuelle pour connaître son essence même.

Saint Paul marque à ce peuple « qu'il ne cesse de prier pour lui. » Il les condamne ainsi tacitement, puisque tant de prières n'avaient pu les changer, ni les faire rentrer en eux-mêmes. Nous avons prié avec beaucoup de soin, dit-il, et déjà vous avez acquis quelques connaissances; mais vous avez encore besoin d'en acquérir beaucoup d'autres, « afin que vous vous conduisiez d'une manière digne de Dieu. Ce saint apôtre a soin partout de parler des mœurs et de la conduite de la vie, pour joindre les actions à la foi, « afin de plaire à Dieu en toutes choses. » Et comment plairont-ils à Dieu en toutes choses? Ce sera « en portant les fruits de toutes sortes de bonnes œuvres et en croissant dans la connaissance de Dieu. » Puisque Dieu s'est ainsi fait connaître à vous, puisque vous en

avez reçu une si grande connaissance, vivez maintenant d'une manière qui soit en harmonie avec ces lumières et avec votre foi. Cette foi vous oblige à veiller sur vous avec soin, et d'une manière plus exacte que l'on ne faisait dans l'ancienne loi. Car, en connaissant Dieu, on mérite de devenir son serviteur et son fils. De quelle vertu n'avons-nous pas besoin?

« Fortifiés en tout. » Saint Paul fait allusion aux tentations. Nous prions Dieu, dit-il, que vous soyez remplis et fortifiés, de peur que vous ne deveniez négligents et que vous ne vous laissiez abattre.

« Par la puissance de sa gloire, en sorte que vous ayez en tout temps une patience et une douceur persévérantes. » Nous prions, dit saint Paul, que vous ayez un courage digne d'un vrai chrétien, que vous demeuriez fermes, et que vous soyez fortifiés par une force digne de celui de qui vous la recevez. Après les avoir loués dans les choses où ils le méritaient, saint Paul passe aux reproches, selon son habitude. C'est ainsi qu'il s'attire d'abord le cœur; et après s'être doucement insinué dans l'esprit, il écarte les soupçons qu'on aurait pu concevoir de ses avertissements; il leur laisse aisément conclure eux-mêmes qu'il aimerait mieux avoir à les louer, et que la nécessité seule lui fait un devoir de les reprendre.

« Portant les fruits. » Ceci s'entend visiblement des œuvres. « Fortifiés en tout. » Ceci, comme je l'ai dit, a rapport aux tentations. « Pour avoir en tout temps une patience [et une douceur persévérantes. » Il leur recommande la douceur avec laquelle ils doivent se supporter les uns les autres, et la patience vis-à-vis les étrangers et les païens. Nous avons une douceur persévérante

envers ceux dont nous pourrions nous venger, et nous usons de patience envers ceux dont nous ne pourrions pas nous défendre. Aussi, l'on n'attribue jamais proprement à Dieu la patience, mais souvent la douceur persévérante, désignée par le mot *longanimité*. « Méprisez-vous donc, disait saint Paul, les richesses de sa bonté, de sa tolérance et de sa douceur persévérante? » Par le mot *en tout*, saint Paul marque toute sorte de patience, pour montrer que nous devons en avoir en tout temps et en toute rencontre. « En vous donnant toute la sagesse et toute l'intelligence spirituelle sans laquelle on ne peut connaître la volonté de Dieu. » Les Colossiens croyaient néanmoins la connaître, mais leur sagesse en cela n'était point *spirituelle*. « Afin que vous vous conduisiez d'une manière digne du Seigneur; » ce qui est le chemin qui conduit à la bonne vie. Celui qui est bien instruit de la bonté de Dieu, qui sait que pour nous il a livré son Fils, doit ressentir une grande consolation et beaucoup de confiance. Nous ne prions pas que vous ayez seulement une connaissance stérile, dit saint Paul, mais nous souhaitons que vous la manifestiez par vos œuvres. Car quiconque sait et n'agit pas sera puni à cause de cette connaissance même qu'il n'a pas mise en pratique.

« Afin que vous vous conduisiez d'une manière digne de Dieu, » non pendant un ou deux jours, mais jusqu'à la fin de votre vie. Il faut marcher pendant que nous vivons, et pour bien marcher il faut bien vivre. Saint Paul se sert toujours de ce mot de *marcher*, pour mieux marquer la vie qui nous a été prescrite; la vie du monde n'a rien de semblable. « Afin que vous vous conduisiez d'une manière digne du Seigneur, et dans toutes sortes de bonnes

œuvres; » c'est-à-dire, afin que vous avanciez toujours, que vous ne vous arrêtiez jamais, et, comme dit saint Paul, « que vous portiez les fruits de toutes sortes de bonnes œuvres, et que vous croissiez dans la connaissance de Dieu, » autant qu'il est humainement possible.

« Par la puissance de sa gloire. » Ce mot doit nous donner une grande consolation. Saint Paul ne dit pas simplement par la puissance, mais par l'empire, par le commandement souverain, et, ce qui est plus encore, « par l'empire de sa gloire, » parce que sa gloire commande et domine partout. Il a déjà consolé ceux qui étaient persécutés et qui souffraient d'ignominieux traitements. « Afin, dit-il encore, que vous vous conduisiez d'une manière digne du Seigneur. » Saint Paul dit du Fils de Dieu qu'il domine souverainement au ciel et sur la terre, et que partout règne sa gloire. Il n'entend pas, par la *force* qu'il leur souhaite, une force commune et ordinaire, mais une force convenable à des personnes qui servent un maître si puissant.

Il leur souhaite la connaissance de Dieu. « Croissant dans la connaissance de Dieu. » Il ne suffit pas d'avoir de Dieu une connaissance erronée. Ainsi, celui qui ne connaît pas le Fils ne connaît pas non plus le Père, et pourtant sans cette connaissance la plus sainte vie serait inutile.

« Rendant grâces à Dieu le Père, qui, par sa lumière, nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints. » Saint Paul, dans les exhortations qu'il va faire, ne parle plus des biens à venir. Il leur rappelle leurs progrès dans la foi, pour les encourager et les fortifier. « Rendons grâces à Dieu avec joie. » En ne cessant point de prier

Dieu qu'il vous fasse de nouvelles grâces, nous ne cessons de lui témoigner notre reconnaissance pour celles qu'il vous a déjà faites. Voyez-vous comme il débute en parlant du Fils de Dieu? Car si notre joie doit être grande dans nos actions de grâces à Dieu, c'est que les motifs qui nous y engagent sont grands aussi. En effet, la crainte peut inspirer des actions de grâces aussi bien que la douleur et la tristesse. Ainsi, Job rendait grâces à Dieu au milieu de ses souffrances. « Le Seigneur me l'a donné, disait-il, le Seigneur me l'a enlevé. » Et que l'on ne vienne pas dire que les maux de toutes sortes qui fondirent sur lui ne le plongèrent pas dans l'affliction, ce serait ôter à ce juste son plus beau titre de gloire. Mais tels ne sont pas les motifs qui nous portent à rendre grâces : ce n'est ni la crainte ni une oppression tyrannique, mais la grandeur même des bienfaits dont nous sommes comblés ; car nous « rendons grâces à celui qui nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints, par sa lumière. » Saint Paul exprime ici quelque chose de grand. Les biens, dit-il, dont Dieu nous a comblés, sont tels, qu'en nous en faisant le don, il nous a encore rendus capables de les recevoir. Qu'un roi donne à un homme une dignité considérable : tout ce qu'il peut c'est de lui conférer cette dignité et de l'élever à cette haute position, mais il ne peut lui donner en même temps la capacité de l'occuper dignement. Souvent même cette élévation ne sert qu'à rendre ridicule celui qu'on élève. Si ce prince pouvait, avec cette dignité, donner en même temps le mérite, ce serait alors un honneur solide et véritable. C'est ce que saint Paul marque ici, en nous disant que Dieu ne nous a pas seulement élevés en honneur, mais qu'il nous a rendus dignes de cet honneur.

Nous sommes donc deux fois honorés quand Dieu nous donne, et nous met en état de bien user de ses dons. « Il vous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints; » c'est-à-dire qu'il vous a élevés au rang des saints, et vous a fait jouir des mêmes grâces. Car un homme pourrait habiter une ville, sans jouir des mêmes avantages que les autres citoyens.

Pourquoi saint Paul se sert-il du mot « sort » *in partem sortis?* C'est pour montrer que personne n'acquiert par ses propres forces ce divin royaume, et qu'il en est pour les saints comme pour les personnes qui tirent au sort; c'est-à-dire que cela paraît se faire au hasard. Car qui peut vivre de manière à mériter ce céleste royaume! Tout cela est donc un don de Dieu. C'est pourquoi Jésus-Christ nous dit formellement : « Lorsque vous aurez tout fait, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles; nous n'avons fait que ce que nous devions faire. »

« D'avoir part, par sa lumière, au sort et à l'héritage des saints ; » c'est-à-dire par cette lumière qui nous éclaire en ce monde et dans l'autre. Ce qui paraît admirable à ce saint apôtre n'était pas seulement que Dieu nous eût ainsi honorés de son royaume, mais quand on considère l'état dans lequel nous étions lorsqu'il nous a élevés à cet honneur, c'est alors qu'il exalte avec transport sa miséricorde.

« Qui nous a arrachés à la puissance des ténèbres, et nous a fait passer dans le royaume de son Fils bien aimé? » Rien ne pouvait nous venir que de Dieu. Nous ne pouvions rien pour mériter cette double grâce. « Il nous a arrachés à la puissance des ténèbres, » c'est-à-dire aux erreurs et à la tyrannie du démon. Saint Paul ne dit pas

seulement que Dieu nous a arrachés aux ténèbres, mais « à la puissance des ténèbres; » car le prince des ténèbres avait sur nous un grand pouvoir et nous dominait. C'est déjà un grand mal d'être soumis aux tentations du démon; mais le comble du mal était d'y être fortement assujétis, et de le voir exercer sur nous une grande puissance.

« Et qui nous a fait passer dans le royaume de son Fils bien aimé. » Dieu ne nous a donc pas seulement témoigné son amour en nous délivrant de la puissance des ténèbres, ce qui est assurément un grand bien; mais il nous en a fait un autre, incomparablement plus grand, « en nous faisant passer dans son royaume. » Toutes ces circonstances augmentent beaucoup la grâce que Dieu nous a faite. D'abord il a délivré les âmes plongées dans les ténèbres; ensuite, après les avoir tirées de cet état déplorable, il les a transférées dans le royaume de son Fils. Ces mots : « il nous a arrachés, » marquent combien étaient puissantes les chaînes qui nous tenaient attachés au péché; et ces autres mots : « nous a transférés, » prouvent la facilité avec laquelle Dieu nous a délivrés.

Saint Paul ne dit pas seulement que Dieu nous a transférés dans le royaume du ciel, mais « dans le royaume de son Fils, » ce qui ajoute encore à la grandeur de ses bienfaits. Rien, en effet, n'est plus élevé que cette gloire; c'est ce que l'Apôtre montre encore ailleurs en disant : « Si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui. » Dieu nous élève au même honneur que son Fils; et par un mystère incompréhensible il fait passer des âmes plongées dans l'obscurité de la bassesse et de la misère à l'éclat de la gloire que possède son Fils unique.

Pour nous faire encore mieux comprendre l'excès de la bonté de Dieu, il relève la grandeur de Jésus-Christ.

« Par le sang duquel nous avons été rachetés, et nous avons reçu le pardon de nos péchés. » Sans cela nous n'aurions point eu de part à son royaume, et cette *rémission*, selon le terme de saint Paul, marque une rémission pleine et entière, de sorte que nous ne retombions plus dans le péché, et que nous ne redevenions plus sujets à la mort. Ainsi soit-il.

---

## ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Quand vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel, que celui qui lit comprenne. Alors que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient sur les montagnes ; que celui qui se trouvera sur le toit ne descende point pour emporter quelque chose de sa maison ; et que celui qui sera dans les champs ne retourne pas chez lui pour prendre son vêtement. Malheur aux femmes qui se trouveront alors enceintes ou nourrices ! Priez donc le Seigneur que vous ne soyez point obligés de fuir, ni en hiver, ni le jour du sabbat ; car la tribulation sera alors si grande, qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour, et qu'il n'y en aura ja-

mais. Et si ces jours ne devaient être abrégés, personne ne serait sauvé; mais ils le seront en faveur des élus. Alors si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici, ou il est là, ne le croyez pas. Car il paraîtra de faux christs et de faux prophètes qui opéreront de grands prodiges et des merveilles étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus mêmes. Je vous en avertis par avance. Si donc on vous dit : Le Christ est dans le désert, n'y allez pas; le voici dans le lieu le plus retiré de la maison, n'en croyez rien. Car l'avénement du Fils de l'homme sera comme l'éclair qui part de l'orient, et brille tout d'un coup jusqu'à l'occident. En quelque lieu que soit le corps, les aigles s'y rassembleront. Aussitôt après ces jours de tribulation, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées. Alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel; à cette vue, tous les peuples de la terre feront éclater leur douleur, et ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Il enverra ses anges qui feront entendre le son éclatant de la trompette, et qui rassembleront ses élus des quatre coins du monde, d'une extrémité du ciel à l'autre. Comprenez ceci par une comparaison tirée du figuier. Lorsque ses branches sont encore tendres et que ses feuilles commencent à paraître, vous connaissez que l'été est proche. De même, lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de Dieu va venir et qu'il est à la porte. Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera pas sans que tout cela arrive. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. (Saint Matthieu, ch. XXIV, v. 15-35.)

## HOMÉLIE DE SAINT JÉROME.

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Quand vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel, que celui qui lit comprenne. »

Cet appel à notre intelligence nous montre que ces paroles renferment un sens mystique. Voici la prédiction de Daniel : « Au milieu de la semaine (d'années) les hosties et les sacrifices seront abolis; l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la consommation des siècles. » L'Apôtre fait allusion à ce passage où il parle de l'homme d'iniquité, « qui s'oppose à Dieu et s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est adoré, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu. » Il doit venir accompagné de toute la puissance de Satan, pour détruire ceux qui auront cru en Dieu, pour tout ravager autour de lui. Tout cela peut s'entendre ou de l'antechrist, ou de l'image de César que Pilate plaça dans le temple, ou de la statue équestre d'Adrien, qui jusqu'aujourd'hui est encore debout dans le saint des saints. L'Écriture emploie souvent le mot d'abomination dans le sens d'idole, et elle ajoute celui de *désolation*, parce qu'on a placé l'idole dans le temple désolé et détruit.

« Alors, que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient

sur les montagnes; que celui qui se trouvera sur le toit ne descende point pour emporter quelque chose de sa maison; et que celui qui sera dans les champs ne retourne pas chez lui pour prendre son vêtement. »

L'abomination de la désolation peut encore signifier tout dogme impie. Lorsque nous voyons l'impie s'élever dans le lieu saint, c'est-à-dire dans l'Eglise, et se faire passer pour Dieu, nous devons fuir de la Judée sur les montagnes; c'est-à-dire, nous éloignant de la lettre qui tue et de la perversité judaïque, nous devons nous diriger vers les montagnes éternelles, du sommet desquelles Dieu fait descendre sur nous sa merveilleuse lumière. Nous devons rester sur le toit, c'est-à-dire dans le dogme, afin d'éviter les traits enflammés du démon. Gardons-nous d'en descendre pour emporter quelque chose de notre ancienne habitation; gardons-nous de regarder derrière nous : semons plutôt dans le champ spirituel des Ecritures pour en recueillir les fruits. N'emportons point une seconde tunique, selon la défense qui en a été faite aux apôtres.

« Malheur aux femmes qui seront alors enceintes ou nourrices. » Malheur aux âmes qui n'auront pas perfectionné les germes de vertu qu'elles ont reçus, qui n'auront encore qu'une foi ébauchée, et qui ne pourront vivre sans la nourriture de leurs maîtres. On peut dire aussi que dans la persécution de l'antechrist, ou dans la destruction de la ville par les Romains, les femmes enceintes ou nourrices, embarrassées par le poids de l'enfant qu'elles portent dans leur sein ou entre leurs bras, ne pourront fuir librement.

« Priez donc le Seigneur que vous ne soyez point obli-

gés de fuir, ni en hiver ni le jour du sabbat. » Si nous voulons entendre ces paroles de la destruction de Jérusalem, après la prise de cette ville par Titus et Vespasien, les Juifs doivent prier le Seigneur de n'avoir point à fuir en hiver ou le jour du sabbat : en hiver, parce que la rigueur du froid les empêche de fuir dans les solitudes et de se cacher dans les montagnes désertes; le jour du sabbat, parce que la loi leur défend de fuir en ce jour, et que la mort les attend, s'ils restent. Mais si nous les appliquons à la fin du monde, c'est un précepte pour nous de ne point laisser refroidir notre foi ni notre amour pour Jésus-Christ, et de ne point rester oisifs en œuvres de vertus, plongés en quelque sorte dans le repos du sabbat.

« Alors, si quelqu'un vous dit: Le Christ est ici, ou il est là, ne le croyez pas. » On vit, au temps de la destruction de Jérusalem, s'élever plusieurs chefs qui tous se disaient le Christ ; et même pendant que les Romains assiégeaient la ville, elle était intérieurement divisée par trois de ces factions. Mais il vaut mieux rapporter ces paroles à la fin du monde.

« Car il paraîtra de faux christs et de faux prophètes, qui opéreront de grands prodiges et des merveilles étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus mêmes. Je vous en avertis par avance. » Cette prédiction, comme nous l'avons dit plusieurs fois, est susceptible de trois interprétations. On peut l'appliquer au temps où les Romains assiégeaient la ville, ou bien à la fin du monde, ou encore aux luttes de l'Église contre les hérétiques et contre ces sortes d'antechrists qui, à l'aide d'une science mensongère, combattent le véritable Christ.

« Si donc on vous dit: Le Christ est dans le désert, n'y

allez pas ; le voici dans le lieu le plus retiré de la maison, n'en croyez rien. » Si quelqu'un vous assure que le Christ réside dans le dogme désert des Gentils et des philosophes, ou dans les sanctuaires des hérétiques, qui promettent de vous révéler les mystères de Dieu, n'y allez pas, n'en croyez rien. Dans les temps de misère et de persécution, toujours les faux prophètes cherchent à abuser de la crédulité des hommes ; si donc vous voyez quelqu'un se glorifier d'être le Christ, gardez-vous bien de croire à ses paroles.

« Car l'avénement du Fils de l'homme sera comme l'éclair qui part de l'orient, et qui brille tout d'un coup jusqu'à l'occident. » N'y allez pas, ne croyez pas que le Fils de Dieu soit dans le désert des nations, ou dans le sanctuaire des hérétiques ; croyez que de l'orient jusqu'à l'occident, sa foi, dans toutes les Églises catholiques, brillera comme un éclair. Disons aussi que le second avénement du Sauveur sera tout aussi glorieux que le premier était humble. Il est donc absurde d'aller chercher dans un lieu étroit et obscur celui qui est la lumière du monde entier.

« En quelque lieu que soit le corps, les aigles s'y rassembleront. » Jésus-Christ nous instruit en nous proposant un exemple dont nous pouvons chaque jour reconnaître la vérité. Les aigles et les vautours, dit-on, sentent les cadavres même au-delà des mers, et se rassemblent pour en faire leur pâture. Si donc des oiseaux privés de raison, et seulement par un instinct naturel, sentent de si loin, et malgré les flots de la mer qui les en séparent, l'endroit où se trouve le moindre cadavre, avec quel empressement nous et toute la multitude des fidèles, ne

devons-nous pas accourir vers celui dont l'éclair part d'orient et brille tout d'un coup jusqu'à l'occident. Par ce mot de corps ou de cadavre nous pouvons entendre la passion de Jésus-Christ, que nous devons nous rappeler sans cesse. Partout où s'en fait la lecture dans l'Ecriture-Sainte, rassemblons-nous-y, afin de pouvoir arriver par elle jusqu'à la possession du Verbe divin. Les saints sont appelés des aigles; car leur jeunesse est renouvelée comme celle de l'aigle; et, comme le dit le prophète Isaïe, ils se couvrent de plumes et prennent des ailes pour arriver à la passion du Christ.

« Aussitôt après ces jours de tribulations, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées. » Le soleil et la lune seront obscurcis et refuseront leur lumière; les astres tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées. Non pas que ces astres perdront rien de leur éclat; car Isaïe nous dit que la lumière du soleil sera sept fois plus grande; mais, en comparaison de la véritable lumière, tout à nos yeux ne sera plus que ténèbres. Le soleil, qui maintenant brille sur tout l'univers, la lune, après lui le plus éclatant des astres, toutes ces étoiles, flambeaux consolateurs de la nuit, c'est-à-dire, toutes les vertus célestes, toute la multitude des anges, ne seront plus que ténèbres le jour de l'avénement du Christ. Il abaissera le regard orgueilleux de celui qui se croit un saint et qui ne redoute pas sa présence.

« Alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel. » Par ce signe, il nous faut entendre ou la croix, afin que, selon Zacharie, les Juifs voient celui qu'ils ont percé; ou le glorieux étendard de la victoire.

« A cette vue, tous les peuples de la terre feront éclater leur douleur, et ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Il enverra ses anges qui feront entendre le son éclatant de la trompette, et qui rassembleront ses élus des quatre coins du monde, d'une extrémité du ciel à l'autre. » L'Apôtre nous parle aussi de cette trompette; saint Jean la mentionne dans son Apocalypse; nous lisons dans l'Ancien-Testament l'ordre de faire des trompettes d'or, d'airain et d'argent, afin de célébrer avec retentissement les sublimes enseignements de Dieu.

« Comprenez ceci par une comparaison tirée du figuier. Lorsque ses branches sont encore tendres et que ses feuilles commencent à paraître, vous connaissez que l'été est proche. De même lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de Dieu va venir et qu'il est à la porte. » Par l'allégorie de cet arbre, il nous enseigne quels seront les signes précurseurs de la fin du monde. Quand le rameau du figuier est encore tendre, que le bourgeon s'épanouit en fleur, et que la feuille sort de l'écorce, vous comprenez que l'été est proche, vous goûtez les charmes du zéphyr printannier. Ainsi, quand vous verrez l'accomplissement de tout ce qui est écrit, sachez que la consommation des temps n'est pas encore arrivée, mais que vous en voyez le prélude et en quelque sorte les symptômes avant-coureurs : ils vous annoncent que Jésus-Christ s'approche, qu'il est à votre porte.

« Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera pas sans que tout cela arrive. » Ces mots peuvent désigner tous les hommes, ou spécialement la nation juive.

« Le ciel et la terre passeront ; mais mes paroles ne

passeront pas. » Le ciel et la terre passeront par changement, et non par anéantissement. S'il en était autrement, si le ciel et la terre qui les contiennent n'existaient plus, comment le soleil pourrait-il s'obscurcir, comment la lune refuserait-elle sa lumière, comment les étoiles pourraient-elles tomber du ciel?

## DISCOURS DE SAINT CÉSAIRE

### SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Mes Frères, le jour du jugement est si épouvantable, il nous importe si fort de le redouter, que je vous prie de ne pas trouver mauvais que je vous en parle. Ne croyez pas qu'il soit inutile de vous en entretenir souvent, et de vous répéter même ce que je vous aurais déjà dit sur ce jour effrayant. Si quelqu'un croyait pouvoir s'en plaindre, je le prierais de faire attention au danger qui me menace dans la position que j'occupe, et d'écouter ces terribles paroles que le Seigneur adresse au prêtre par son prophète : « Si vous n'annoncez pas à l'impie son iniquité, je vous redemanderai son sang. » Et encore : « Criez sans cesse, faites retentir votre voix comme une trompette, annoncez ses désordres à mon peuple. »

Mais pourquoi, direz-vous, nous prêcher continuellement des choses si dures et si pénibles à entendre? Ah! c'est qu'il est bien plus avantageux de souffrir ici-bas une légère peine, pour parvenir ensuite à des délices éter-

nelles, que de jouir de quelque fausse satisfaction, pour souffrir dans l'autre vie un supplice qui ne finira jamais. Ecoutez ce que le Seigneur dit dans l'Evangile : « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Malheur à vous qui êtes maintenant dans la joie, parce que vous serez dans l'affliction et dans les pleurs. » Voyez la conduite des médecins du corps : quand les malades s'adressent à eux, ils retranchent tout ce qui pourrait les flatter, et leur interdisent tout adoucissement et toute satisfaction. Tantôt ils leur défendent de rien prendre de froid ; tantôt ils leur commandent de prendre des potions amères ; assez souvent ils emploient le fer et font des incisions douloureuses pour guérir leurs blessures. C'est ainsi qu'ils agissent pour nous procurer la santé du corps : c'est ainsi que doivent faire les médecins spirituels pour procurer le salut de nos âmes.

Occupé de ces pensées, et intimement persuadé que je rendrai compte au souverain Juge de tout ce que j'aurai fait pour votre salut et pour le mien, j'aime mieux vous représenter souvent des choses pénibles à la vérité, mais salutaires, afin d'avoir le bonheur de jouir avec vous d'une éternelle et entière sécurité dans l'assemblée des anges. Ne croyez donc pas que je vous parle ainsi, parce que je me suis aperçu que vous n'étiez pas dociles à mes avis ; non, mais comme je sais que c'est une nécessité pour votre salut et pour le mien de vous parler souvent, je m'efforce de vous inspirer également, et tour-à-tour, et la crainte du châtiment, et le désir de la récompense, afin qu'aidés de la grâce de Dieu, vous soyez fidèles à veiller sur chaque mouvement de votre cœur, et qu'ainsi vous le disposiez à recevoir et conserver les fruits spiri-

tuels. Si je vous dis parfois des choses qui vous semblent dures et pénibles à entendre, ce n'est pas que je vous soupçonne de faire ce qui ne conviendrait pas; mais je vous dis et vous répète des choses dont je ne vous crois pas coupables, afin que si, par surprise, vous aviez quelques fautes de faiblesse à vous reprocher, nous puissions y remédier et les guérir. On prend un antidote pour détruire l'effet du poison sur le corps; de même une prédication forte et sévère est un contre-poison salutaire à l'âme.

Si nous étions sans cesse occupés des bienfaits que nous avons reçus de Dieu sans les avoir mérités, le péché ne dominerait pas en nous, et s'il nous arrivait d'en commettre quelques-uns par surprise, nous les guéririons bientôt par la pénitence. En effet, les bienfaits que Dieu nous a accordés sont en si grand nombre, que je ne crois pas qu'on puisse, je ne dis pas les énumérer, mais les concevoir par la pensée. Qu'il me suffise de vous en signaler quelques-uns. Nous n'étions pas, et il nous a crées; nous étions perdus, et il nous a sauvés; il a souffert la mort, il nous a rachetés par son sang précieux, il est descendu aux enfers, il nous a arrachés des bras de la mort éternelle, et nous a même promis le bonheur du ciel. Occupés de ces bontés, pénétrés de toute la reconnaissance et de toute la piété qu'elles doivent nous inspirer, employons donc toutes nos forces, mettons toute notre ardeur et tout notre zèle avec la grâce de Dieu, à répondre dignement à de si grands bienfaits. Ne lui rendons pas le mal pour le bien; appliquons-nous plutôt à accomplir sa volonté avec toute la fidélité dont nous sommes capables, afin que ses commandements qui nous donneraient la mort, si nous les trans-

gressions, nous procurent au contraire la vie par notre fidélité à les accomplir.

Que ferons-nous au jour terrible du jugement? Tout l'univers alors sera ébranlé, les anges feront retentir le son éclatant de leurs trompettes, le Seigneur paraîtra sur le trône de sa majesté, environné de l'armée céleste et éblouissant par l'éclat de sa lumière. Tous les hommes sortiront du sein de la terre et de leur antique poussière; chacun y paraîtra avec le témoignage de sa conscience les peines des pécheurs et les récompenses des justes seront mises en évidence; il demandera compte de sa vie à chacun de nous. Juste alors plutôt que miséricordieux, ce sera avec la sévérité d'un juge qu'il reprochera aux coupables le mépris de sa miséricorde. « Je t'ai formé de mes propres mains, ô homme, dira-t-il; j'ai formé ton corps du limon de la terre; j'ai uni à ce corps de boue une âme raisonnable; j'ai formé cette âme à mon image et à ma ressemblance; j'y avais tracé avec complaisance mes nobles traits; je t'avais placé au milieu des délices du paradis : tu as méprisé mes commandements qui t'auraient donné la vie; tu as préféré un séducteur à ton Dieu; justement chassé de ce lieu de délices à cause de ton péché, tu as été justement livré aux lois et aux rigueurs de la mort. Je suis entré dans le sein d'une vierge sans blesser sa virginité, et j'en suis né de même; j'ai été exposé dans une crèche, enveloppé de langes; j'ai enduré les honteuses humiliations de l'enfance; j'ai souffert les mêmes douleurs que les autres hommes, pour me faire semblable à toi et te rendre semblable à moi; j'ai essuyé les soufflets et les crachats de ceux qui se moquaient de moi; j'ai été abreuvé de fiel et de vinaigre; j'ai été déchiré à coups de fouet et

couronné d'épines ; attaché à une croix et percé de plaies, je suis mort au milieu des tourments, afin de t'arracher des bras de la mort. Regarde, voilà encore les plaies des clous par lesquels j'ai été attaché et suspendu à la croix; voilà encore mon côté percé. J'ai souffert les supplices que tu méritais, pour te donner ma gloire; j'ai souffert la mort qui t'était due, pour te donner une vie éternelle; j'ai été mis dans le tombeau pour te faire régner dans le ciel. Pourquoi, malheureux, as-tu perdu ce que j'ai souffert pour toi? Pourquoi, ingrat, as-tu rejeté les grâces de ta rédemption? Je ne me plains pas, je ne te demande pas compte de ma mort : rends-moi ta vie pour laquelle j'ai donné la mienne; rends-moi ta vie que tu étouffes sans cesse par tes péchés. J'habitais au milieu de toi; je m'y étais consacré une retraite de complaisance : pourquoi as-tu souillé ma demeure par les ordures de tes sales plaisirs? Ton corps est à moi : pourquoi as-tu souillé mon corps par tes honteuses voluptés? J'ai souffert autrefois qu'on m'attachât à une croix : pourquoi m'as-tu attaché à celle de tes crimes, plus cruelle et plus insupportable que la première? J'ai supporté volontiers la première; ma compassion pour toi m'y avait fait attacher; j'y avais détruit la mort. C'est malgré moi que tu m'as attaché à celle de tes péchés. Quelle cruauté plus insupportable! J'étais impassible, j'ai bien voulu souffrir pour toi, et toi tu as méprisé ton Dieu dans mon humanité; dans mes infirmités, ton salut; dans ma voie mortelle, ton retour; dans ton juge, le pardon; dans ma croix, ta vie; dans mes supplices, ton remède. Et après tous ces forfaits, tu n'as pas voulu même recourir aux remèdes de la pénitence. Tu ne mérites donc pas d'être délivré de l'arrêt terrible que je vais prononcer. »

Alors, quelle horreur, quel saisissement, quels grincements de dents, lorsque la multitude des saints étant placée à la droite et préparée pour jouir de la gloire, un peuple de pécheurs abîmé au plus profond des enfers, sans aucune espérance de pardon et de miséricorde, se verra exclu du bonheur et de la lumière des saints ! Séparé d'eux par des ténèbres éternelles, et se précipitant confusément et sans cesse dans le centre d'un abîme obscur et profond dont l'ouverture se fermera sur lui, ce peuple sera livré en proie à des supplices qui ne finiront jamais, et à une mort éternelle, sans jamais mourir. En vain implorera-t-il alors la compassion du pauvre qu'il a méprisé en cette vie ; en vain, au milieu des flammes qui le dévoreront, demandera-t-il d'une bouche enflammée que Lazare lui applique le bout du doigt pour rafraîchir ses ardeurs inexprimables ! A la vue de la gloire des pauvres, oh ! qu'il souhaiterait ardemment, ce malheureux, d'avoir été autrefois assujéti aux travaux pénibles et laborieux de la pauvreté, d'avoir essuyé dans cette vie des maux qui finissent avec elle, plutôt que de mériter d'être condamné à ces supplices qui n'auront jamais de fin.

Voulez-vous mériter de ne pas entendre, au tribunal du souverain Juge, une sentence si épouvantable et si capable de nous effrayer ? dès aujourd'hui, pendant qu'il en est encore temps, pendant que, par la grâce de Dieu, nous en avons encore le pouvoir, examinons sérieusement notre conscience. Si nous y remarquons quelques vices dominants, quelques péchés capitaux que nous n'ayons pas encore purifiés par nos aumônes et par nos prières, hâtons-nous d'entrer dans le port par la pénitence, et d'entreprendre par la grâce de Jésus-Christ de dompter

les flots irrités de nos péchés; hâtons-nous de remettre en bon état, de réparer sérieusement, par les bonnes œuvres, les avaries que nous découvrirons dans notre âme. C'est ainsi qu'on répare dans le port ce que les tempêtes ont brisé pendant la traversée; hâtons-nous de même de réparer ce qu'il y aurait, ou de rompu par l'orgueil et l'arrogance, ou de brisé par l'avarice, ou de désuni et de relâché par la luxure. Occupons-nous sans cesse à extirper du fond de nos cœurs les passions mauvaises qui y croupiraient. Les péchés passés ne nuisent pas, si les péchés présents ne nuisent plus. Car, comme la justice des justes ne servirait à aucun d'eux, s'ils n'y persévéraient jusqu'à la fin, de même l'iniquité des pécheurs ne nuira à aucun d'eux, si, avant de quitter ce corps, ils recourent aux remèdes de l'aumône et de la pénitence.

Et comme nous ne pouvons savoir le moment ni l'heure de notre sortie de ce monde, ne perdons pas de temps; hâtons-nous, sans différer d'un instant, de passer de la gauche à la droite. Ne comptons ni sur notre santé, ni sur notre âge; n'ayant que le temps de notre vie pour opérer notre salut, et ce temps étant incertain, serait-il sage de remettre et de différer d'en prendre les moyens? Or, le prophète, qui nous assure « qu'en quelque jour que l'impie se convertisse, toutes ses iniquités seront oubliées, » a voulu aussi nous mettre sur nos gardes, en nous avertissant « de ne pas différer de nous convertir au Seigneur, et de ne pas remettre de jour en jour. » Puisque les moyens et les remèdes sont encore en notre pouvoir, convertissons-nous; devenons meilleurs; détruisons la mort en mourant à nos péchés, et par les mérites d'une bonne vie, acquérons la vie véritable par la grâce de

notre Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient tout honneur, empire et puissance avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## DISCOURS DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

### SUR LA PEINE ÉTERNELLE DU PÉCHÉ ET LA RÉCOMPENSE ÉTERNELLE DE LA VERTU.

« Nous devons tous comparaître, dit saint Paul, devant le tribunal de Jésus-Christ, afin de recevoir chacun la récompense de ce que nous aurons fait de bien ou de mal. » Représentons-nous, mes Frères, cette journée redoutable; imaginons-nous que le souverain Juge est déjà présent, qu'il siége en son tribunal, et que toutes les actions des hommes mises au grand jour vont lui être présentées. Rappelons-nous bien que nous ne paraîtrons pas seulement devant le Juge suprême, mais que toutes nos œuvres lui seront dévoilées. Cette pensée ne vous fait-elle pas rougir, ne vous fait elle pas frémir? N'aimerions-nous pas mieux souvent mourir que de révéler, à des amis que nous respectons, une faute que nous cachons? Quels seront donc nos sentiments, lorsque nos péchés seront dévoilés à la face de tous les anges et de tous les hommes? « Je te convaincrai, dit l'Ecriture, et je te présenterai tes fautes à toi-même. » Si maintenant que nous sommes loin de voir le mal dans toute sa gravité, nous sommes cependant poursuivis par les remords de notre conscience, que sera-ce lorsque

le jour des vengeances sera venu? Lorsque tous les habitants du monde, lorsque les anges, les archanges, les principautés et les puissances seront assemblés; lorsque les trompettes feront retentir l'air de toutes parts, que les justes seront enlevés sur les nuées du ciel, tandis que les pécheurs seront dans les larmes et les gémissements, quel sera l'effroi de ceux qui demeureront sur la terre? Car « de deux personnes qui seront dans un champ, dit l'Evangile, l'une sera prise et l'autre laissée. » Quel sera leur désespoir, lorsqu'ils verront les saints enlevés avec honneur, tandis qu'ils seront abandonnés à leur honte? Il n'est point, croyez-moi, il n'est point de paroles qui puissent exprimer les sentiments de leur âme. Avez-vous jamais vu des criminels conduits à la mort? Quelle est, croyez-vous, leur consternation et leur abattement, lorsqu'on les traîne au supplice? que ne feraient-ils pas pour se délivrer de cette situation affreuse? J'ai entendu dire à plusieurs de ceux qui, après avoir été livrés entre les mains des bourreaux, avaient obtenu leur grâce, que leur âme était si troublée, si étonnée, qu'ils ne distinguaient pas même les hommes qui les regardaient. Et que parlé-je de ces malheureux? Une foule de gens qui ne les connaissent pas se pressent autour d'eux : entrez dans le cœur de chaque spectateur, et vous n'en trouverez aucun assez dur et assez insensible, assez ferme et assez résolu, pour n'être pas saisi d'une tristesse et d'une frayeur extrêmes. Eh quoi! si le supplice de gens inconnus nous touche si fortement, quel sera notre disposition lorsque nous serons livrés nous-mêmes à des tourments beaucoup plus horribles, lorsque nous nous verrons privés de délices ineffables, condamnés à des supplices éternels?

Quand même il n'y aurait point d'enfer, ne serait-ce pas une assez grande peine que de perdre pour jamais le bonheur et la gloire réservés aux justes? Que si, maintenant, lorsque le prince fait son entrée, la plupart des spectateurs, réfléchissant sur leur indigence, goûtent moins de plaisir à la vue de ce magnifique spectacle, qu'ils n'éprouvent de chagrin de ne pas faire partie du cortége, qu'arrivera-t-il au jour du jugement? Croyez-vous que ce soit une punition médiocre de ne pas être enrôlé dans le chœur des bienheureux, de n'avoir aucune part à une gloire ineffable? Si vous ajoutez à ce malheur d'affreuses ténèbres, le grincement de dents, des liens indissolubles, des flammes inextinguibles, le ver immortel, l'affliction, la tristesse, des langues consumées par une soif ardente comme celle du mauvais riche, un abandon total, des pleurs et des gémissements sans consolations, des plaintes que personne n'écoute, quelle idée aurons-nous de ceux qui seront accablés de tous ces maux? Pouvons-nous rien concevoir de plus misérable, de plus digne de compassion?

Lorsque nous entrons dans une prison où des malheureux languissent, les uns chargés de fers, les autres dans l'ombre des cachots, nous sommes émus, nous frémissons, nous sommes résolus à tout faire pour échapper à un pareil malheur. Mais lorsque nous serons conduits dans les abîmes éternels, que penserons-nous? que ferons-nous? Là, nous serons enchaînés, non par des liens de fer, mais par des feux qui ne s'éteindront jamais; les exécuteurs de la justice divine ne sont pas des hommes que nous puissions espérer de fléchir : ce sont des démons cruels et impitoyables que nous n'oserons regarder en face, qui feront

leurs plaisirs de nos maux et de nos souffrances. Nous ne verrons personne nous apporter ou de l'argent, ou des aliments, ou des paroles de consolation : là, plus de pitié. Quand Noé, quand Job, quand Daniel verraient leurs propres enfants livrés aux supplices, ils n'oseraient ni les secourir, ni leur tendre la main. Toute affection naturelle se tait. Comme quelquefois des pères justes ont des enfants vicieux, et des enfants vertueux des parents pervers, parce que les vices sont l'ouvrage de la volonté et non de la nature, que fait le Dieu de justice? Pour que la joie des saints soit pure et que la compassion ne vienne point troubler leur félicité, loin de permettre que ce sentiment trouve entrée dans leur âme, il veut qu'ils soient animés d'une sainte indignation pour l'intérêt de leur maître contre leurs propres entrailles. Et certes, si dès ici-bas des pères, voyant leurs enfants plongés dans le désordre, les privent de leur héritage et les retranchent de leur famille, à plus forte raison la même chose aura-t-elle lieu au jugement dernier. Que ceux donc qui auront fait le mal ne s'attendent pas à être bien traités, quand tous leurs ancêtres auraient été des modèles de justice. « Car chacun recevra le salaire des bonnes ou des mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps. » Méditons ces terribles vérités, et devenons plus sages. Si vous brûlez d'une passion illicite, représentez-vous le feu préparé pour le supplice des pécheurs, et cette flamme criminelle ne tardera pas à s'éteindre. Etes-vous tenté de prononcer des paroles obscènes? pensez au grincement de dents, et cette crainte sera un frein pour votre bouche. Etes-vous disposé à ravir le bien d'autrui? écoutez ces paroles du souverain Juge :

« Liez-lui les pieds et les mains, jetez-le dans les ténèbres extérieures, » et vous renoncerez bientôt à votre coupable projet. Etes-vous cruel et impitoyable? rappelez-vous ces vierges qui, ayant laissé éteindre leurs lampes, parce qu'elles manquaient d'huile, ne furent pas admises dans la chambre de l'Epoux, et vous deviendrez bientot humain et miséricordieux. Si vous désirez de vivre dans la bonne chère et dans les délices, considérez ce riche qui demande, sans pouvoir obtenir « qu'on lui envoie Lazare » pour rafraîchir d'une goutte d'eau sa langue ardente, et vous serez guéri à l'instant de cette passion. Nous nous corrigerons de la même manière de tous nos autres défauts; car Dieu ne nous a rien commandé de difficile et de pénible. Que si nous trouvons de la difficulté à obéir, cela ne vient que de notre négligence; et comme la ferveur dans le bien nous rend légers les préceptes qui paraissent les plus pesants, ainsi la négligence nous fait regarder comme impossibles ceux qui sont les plus aisés. Pesons toutes ces considérations, et ne croyons pas, par exemple, qu'on puisse trouver le bonheur à une table somptueuse; voyons plutôt quelles en sont les suites : un embonpoint incommode, de fréquentes maladies en ce monde, et dans l'autre un ver rongeur et des flammes dévorantes. N'envions pas le sort des ravisseurs du bien d'autrui, puisqu'ils ont pour partage ici-bas des soucis et des travaux, et hors de ce monde, des ténèbres extérieures et des chaînes indissolubles. N'admirons pas les hommes avides d'une vaine gloire, ces hommes qui pendant leur vie ne trouvent que la servitude et un vide affreux, et après leur mort rien qu'une fournaise ardente. Si notre esprit conçoit bien toutes ces vérités; si nous

nous opposons sans cesse à nos injustes convoitises, on nous verra bientôt fuir le vice, pratiquer la vertu, éteindre dans nos cœurs l'amour des choses présentes et y allumer le désir des biens futurs. Eh! qu'y a-t-il de solide et de rare dans le monde? qu'y trouverons-nous qui puisse nous y attacher si fort? N'est-ce pas un cercle perpétuel, un retour fatigant des mêmes objets? La nuit et le jour, et puis le jour et la nuit; l'hiver et l'été, et puis l'été et l'hiver : que trouvons-nous de plus? Allumons donc, je le répète, allumons en nous le désir des biens futurs; soupirons après cette gloire immense que Dieu réserve aux justes, et qui est au-dessus de toutes vos paroles. Leurs corps, après la résurrection, sont incorruptibles; ils seront glorifiés et régneront avec Jésus-Christ.

Nous allons juger, par ce que je vais dire, combien cet avantage est considérable, ou plutôt il n'y a point de discours qui puisse le représenter fidèlement. Mais pour vous en donner une idée imparfaite, je tâcherai d'élever vos pensées à la connaissance des biens du ciel par l'image de ceux de la terre. Dites-moi, je vous prie, si l'on promettait à un vieillard, courbé sous le poids des ans et de l'indigence, de lui rendre, avec la fleur de la jeunesse, une beauté, une vigueur, une santé parfaites, et, outre cela, de le faire régner pendant mille ans sur tous les peuples dans une paix profonde, que ne ferait-il pas? devant quels obstacles reculerait-il pour obtenir la jouissance de ce bonheur? Eh bien! Jésus-Christ nous promet de plus grands biens encore; car il n'y a pas autant de disproportion entre la jeunesse et la vieillesse, qu'entre l'incorruptibilité et la corruption; entre la royauté e la pauvreté, qu'entre la gloire présente et la

gloire future; mais l'une diffère autant de l'autre que le songe de la réalité. Ou plutôt je n'ai encore rien dit, puisque la parole est impuissante à exprimer l'intervalle qui les sépare, soit sous le rapport du temps, car pourrait-on comparer une vie de quelques moments avec celle qui n'aura jamais de fin; soit sous celui de la paix : elle diffère autant de la paix du ciel que la paix de la terre diffère de la guerre. Quant à l'incorruptibilité, elle est à la corruption ce qu'un diamant de grand prix est à une vile boue. Je vais plus loin, et je prétends que, quand je comparerais la beauté des corps bienheureux aux rayons du soleil et à la splendeur de l'éclair, je n'aurais encore rien dit qui réponde à l'éclat dont les saints brilleront dans le ciel. Que ne sacrifierait-on pas pour obtenir ces avantages : richesses, vie, corps et âme? Si l'on vous introduisait dans le palais du prince, et qu'on vous permît de l'entretenir à la face de toute sa cour, de vous asseoir à sa table, de vivre dans sa société, vous vous regarderiez comme le plus heureux des mortels; et lorsque vous devez être transporté dans les cieux, approcher du Roi de l'univers, briller à l'égal des anges, jouir d'une gloire ineffable, vous balancez à faire le sacrifice de viles richesses, vous qui devriez triompher, tressaillir de joie, fallût-il même vous dépouiller de la vie! Pour obtenir une charge qui n'est souvent qu'un moyen de s'enrichir injustement, car je ne saurais y voir autre chose, vous dépensez votre or, vous empruntez celui de vos amis, et, s'il le fallait, vous ne craindriez pas de mettre en gage votre femme et vos enfants; et, lorsqu'il s'agit de gagner le royaume des cieux, dont vous ne serez jamais dépossédé, vous hésitez, vous balancez, vous craignez de toucher à

vos trésors! Vous ne faites pas attention que, si les parties du ciel que nous pouvons apercevoir sont si magnifiques et si brillantes, celles qui se dérobent à votre vue et les cieux des cieux sont bien plus beaux encore! Mais puisque vous ne pouvez les voir des yeux du corps, franchissez par la pensée l'espace qui s'étend sur nos têtes; contemplez en idée le ciel supérieur, cette profondeur immense, cette lumière inaccessible, la troupe des anges, l'armée des archanges et toutes les puissances spirituelles. Puis, descendu de ces hauteurs, jetez les yeux sur les pompes de la terre, sur ce brillant cortége du prince, qui s'avance monté sur un char enrichi de pierreries que traînent de blancs coursiers aux freins d'or, couvert lui-même de magnifiques habits dont la soie s'embellit des feux étincelants du diamant, le front ceint du diadème. Ebloui de tant d'éclat, vous ne voyez et vous ne pouvez voir que l'empereur; vos regards ne s'attachent que sur lui, attirés par tout le faste qui se déploie sur son auguste personne. A ce spectacle, opposez-en un autre. Représentez-vous ce jour redoutable auquel le Fils unique du Très-Haut, escorté de toute la cour céleste et de tout l'appareil de sa justice, viendra juger tous les peuples de l'univers. Alors point de char superbe, point de coursiers chargés d'or, point de diamants ni de pierreries, mais tout ce qui peut inspirer la terreur et l'effroi, tout ce qui jette la frayeur même parmi les anges. « Les puissances des cieux, dit l'Evangile, seront ébranlées. » Alors la terre s'ouvrant de toutes parts, les hommes qui ont existé depuis Adam jusqu'à ce jour sortiront de leurs tombeaux pour être conduits devant le trône du Roi suprême, dont la splendeur éclipsera les rayons du soleil

et de la lune. Mais, hélas! telle est notre extrême insensibilité, qu'en dépit des riches espérances qui nous sont données, nous ne soupirons qu'après les biens présents, sans penser à la malice du démon, qui, par l'appât des plus vils objets, nous en ôte de précieux; qui nous offre de la boue pour nous ravir le ciel, des ombres pour nous enlever la vérité; qui nous amuse des songes de la nuit, car toutes les richesses présentes ne doivent être regardées que comme des songes, afin que, quand le jour sera venu, il nous rende les plus pauvres, les plus misérables des hommes. Instruits des ruses de cet esprit impur, évitons ses artifices, mes très chers Frères; craignons de partager sa condamnation, et que le Juge suprême ne nous dise : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. »

Mais, direz-vous, un Dieu plein de miséricorde ne traitera pas les hommes avec tant de sévérité. — C'est donc en vain que l'Ecriture parle de ses vengeances? — Non, dites-vous; mais c'est pour nous menacer et nous corriger par la crainte. — Si donc nous ne nous corrigeons pas, si nous persistons dans le crime, nous ne serons pas punis! les bons ne seront donc pas récompensés! — Ils seront récompensés, direz-vous, parce qu'il convient à la miséricorde divine de faire aux hommes plus de bien qu'ils n'en méritent. Tout cela est donc vrai. Mais ce qui ne l'est pas, ce qui n'arrivera jamais, c'est la vengeance, ce sont les supplices que vous annoncez. — O malice extrême du démon! ô bonté cruelle! ne voyez-vous pas que ce raisonnement ne tend qu'à rendre la grâce inutile et à vous jeter dans le relâchement? Comme il sait que la crainte

de la punition est un frein qui arrête l'impétuosité de nos passions criminelles, il emploie toutes ses ruses pour l'arracher de nos cœurs, afin que nous nous livrions sans réserve à toutes sortes d'excès. Comment donc pourrons-nous le confondre? Si nous voulons convaincre nos adversaires par la Sainte-Ecriture, ils diront qu'elle ne fait que menacer. C'est une réponse impie, mais qui ne pourrait être alléguée que pour les peines futures et non pour celles qui ont déjà eu leur accomplissement. Faisons-leur donc cette demande : Vous avez entendu parler de ce déluge qui a détruit tous les hommes? N'était-ce qu'une menace qui n'a eu aucune exécution? Les montagnes de l'Arménie, où l'arche s'arrêta, ne rendent-elles pas témoignage de la vérité? N'y conserve-t-on pas des restes de ce premier vaisseau comme un monument de la colère divine? Pendant les cent années où le juste construisait l'arche, où il préparait les bois, où il avertissait les hommes, personne ne le croyait, et plusieurs tenaient alors le langage que vous tenez aujourd'hui. Mais parce qu'ils ne craignirent pas ses menaces, ils éprouvèrent enfin le terrible châtiment dont il les avait menacés. Eh! si le Seigneur a puni de cette manière les premiers hommes, ne nous punira-t-il pas avec beaucoup plus de rigueur? Les crimes de notre temps ne sont pas moins grands. Ce sont leurs mariages illicites qui ont attiré sur eux la colère du Très-Haut. « Les Fils de Dieu, dit la Genèse, se marièrent aux filles des hommes, » au lieu que maintenant il n'est point de forfaits dont nos mains ne soient souillées. Mais examinons, si vous voulez, les autres supplices dont parle l'Ecriture, afin que les anciens châtiments soient pour vous un gage des punitions à

venir. En est-il quelques-uns parmi vous qui aient voyagé dans la Palestine? Je le crois. Ils pourront attester la vérité de ce que vais dire. Au-dessus d'Ascalon et de Gaza, vers l'embouchure du Jourdain, était jadis un grand pays très fertile, dont la beauté égalait celle du paradis terrestre. « Loth aperçut, dit la Genèse, sur les bords du Jourdain, un grand pays qui était arrosé comme le paradis du Seigneur. » Eh bien! aujourd'hui, ce pays est plus désert que les déserts les plus affreux. Il y reste encore quelques arbres qui portent des fruits; mais ces fruits sont des marques sensibles de la colère divine. On y voit des grenades qui ont une belle apparence et font espérer au voyageur un agréable rafraîchissement; mais quand il vient à les ouvrir, il les trouve pleines de cendre et de poussière. Il en est de même de la terre, des pierres, de l'air même; tout est brûlé, tout est réduit en cendres, tout y proclame la sévérité de Dieu et nous offre l'image des punitions à venir. Après cela, dira-ton que ses menaces sont sans effet, que ce n'est qu'un vain bruit de paroles? Que ceux qui ne croient pas à l'enfer se rappellent Sodome et Gomorrhe, la vengeance que Dieu a exercée sur ces villes criminelles, et dont il reste encore des traces. C'est ce que prouve la divine Ecriture, lorsque, parlant de la sagesse, elle dit : « C'est elle qui délivra le juste, lorsqu'il fuyait du milieu des méchants qui périrent par le feu tombé sur les cinq villes, ces villes dont la corruption est attestée par cette terre fumante encore, qui est demeurée toute déserte, et où les arbres portent des fruits qui n'ont qu'une vaine apparence de maturité. » Maintenant, apprenez pour quelle raison ces villes ont subi un si horrible châtiment. On ne pouvait

reprocher aux habitants qu'un seul péché, horrible sans doute, mais un seul, un amour furieux qui outrageait la nature. Une pluie de feu les a engloutis. Il se commet aujourd'hui une infinité de crimes aussi atroces et plus horribles encore; et cependant on ne voit pas des embrasements pareils. Pourquoi cela? C'est qu'il se prépare un autre feu qui ne s'éteindra jamais. Car serait-il possible que le Seigneur, qui a infligé une punition si éclatante sans que ni l'intercession d'Abraham, ni la présence de Loth dans Sodome, aient pu désarmer sa colère, serait-il possible qu'il nous épargnât, nous qui sommes coupables de tant de crimes? Cela ne sera pas; non, cela ne sera pas.

Mais ne nous arrêtons point à ces exemples; produisons encore d'autres hommes qui ont été punis sur la terre, afin d'établir par plusieurs preuves la vérité de ce que nous avançons. Il n'est personne de vous qui n'ait entendu parler de Pharaon, roi d'Egypte; il n'est personne de vous qui ne sache la punition qui lui fut infligée. Vous savez comment ce prince, ses charriots, ses chevaux et toute son armée furent ensevelis dans les eaux de la mer Rouge. Et si vous voulez connaître comment Dieu a puni les crimes des Juifs, écoutez saint Paul : « Ne commettons point de fornications, comme quelques-uns qui commirent ce crime pour lequel vingt-trois mille hommes furent frappés de mort en un seul jour. Ne murmurons point comme murmurèrent quelques-uns de ceux qui furent frappés de mort par l'ange exterminateur. Ne tentons point le Seigneur comme le tentèrent quelques-uns de ceux qui furent tués par les serpents. » Que si les Juifs ont été punis si grièvement de leurs fautes, quelle peine n'aurons-nous pas nous-mêmes à subir? Plus notre

condamnation est retardée, plus nous avons sujet de craindre; car si Dieu nous épargne, ce n'est pas pour nous exempter de tout châtiment, mais pour nous en faire subir de plus rigoureux, si nous ne changeons point. Ils n'avaient point à redouter la géhenne, ils ont été punis sur la terre. Nous, au contraire, si nous ne subissons point ici-bas la peine due à nos péchés, nous paierons plus tard notre dette. Ne serait-il pas déraisonnable que ces peuples grossiers et ignorants eussent eu tant de maux à souffrir, et que nous dussions échapper au châtiment, nous qui sommes plus instruits et plus éclairés? Voulez-vous savoir tous les malheurs qu'ils ont éprouvés dans la Palestine de la part des Babyloniens, des Assyriens, des Macédoniens, les pestes, les guerres, les famines dont ils ont été affligés, leur dernière captivité sous l'empire de Vespasien et de Tite? lisez l'histoire de Josèphe, et vous apprendrez combien leurs calamités furent déplorables. Sans parler du reste, la famine, poussée jusqu'à ses limites extrêmes, les obligea de se nourrir de leurs ceintures, de leurs chaussures, des objets les plus vils et les plus repoussants : « La nécessité, dit l'historien, força leur bouche à dévorer tout, jusqu'à ce qu'enfin ils furent réduits à manger leurs propres enfants. » Puisque, je le répète, les Juifs ont subi des punitions si rigoureuses, comment, étant plus coupables, ne serions-nous pas punis? S'ils ont été punis alors, pourquoi ne le sommes-nous pas maintenant? N'est-il pas clair que c'est parce que le châtiment de nos fautes est réservé au siècle futur? Pour achever d'établir la vérité d'un enfer, examinons ce qui se passe dans cette vie.

S'il est vrai que Dieu est juste et qu'il n'a pas d'égard

aux personnes, pourquoi les uns sont-ils punis ici-bas et les autres ne le sont-ils point? Pourquoi, parmi les adultères, les uns subissent-ils la punition et les autres meurent-ils sans l'avoir subie? Que de voleurs, d'infâmes brigands, de ravisseurs du bien d'autrui échappent à la peine! S'il n'y a point d'enfer, où recevront-ils leur châtiment?

Maintenant, je fais appel à la conscience de ceux qui doutent de l'existence d'un enfer. Regardent-ils encore comme fabuleux tout ce que l'on dit? Qu'ils sachent donc que cette doctrine est si constante, que les philosophes et les poètes païens eux-mêmes ont parlé des peines et des récompenses d'une vie future. Si, préoccupés de pensées charnelles et altérant ce qu'ils ont appris de nous, ils n'ont pu s'exprimer selon la vérité, ils se sont fait néanmoins une idée, quoique imparfaite, d'un paiement à venir. Ils nous parlent en effet du Styx, du Cocyte, du Phlégéton et d'un abîme qu'ils nomment Tartare, lequel est autant éloigné de la terre que la terre est éloignée du ciel. Ils nous représentent plusieurs sortes de tourments, et ils ajoutent qu'il y a des champs élysées, des îles fortunées, des prairies émaillées de fleurs d'une odeur suave et rafraîchies par de doux zéphyrs. Ils disent que les habitants de ce bienheureux séjour, vêtus de robes blanches, sont continuellement occupés à célébrer des danses et à chanter des hymnes; en un mot, ils croient qu'au sortir de ce monde les bons et les méchants trouvent le salaire de leurs actions.

Soyons donc convaincus, mes Frères, qu'il existe un enfer, afin de n'y point tomber. Celui qui en doute se relâche, et celui qui se relâche y tombera nécessairement.

Embrassons fermement cette doctrine salutaire, faisons-en le sujet de nos entretiens, et nous ne nous abandonnerons pas aisément au péché. De pareilles pensées et de pareils souvenirs seront pour nos âmes comme un remède amer qui pourra les purger de toute souillure. Servons-nous donc de ce remède, afin qu'étant purifiés, nous ayons le bonheur ineffable d'aller au ciel, y contempler Dieu comme le contemplent ceux qui déjà jouissent de tous les biens célestes auxquels nous pouvons aspirer par la grâce et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ. A lui soit la gloire dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

# FÊTES NON COMPRISES

## DANS LE PROPRE DU TEMPS.

# CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

---

Lecture du Livre de la Sagesse.

Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies; j'étais avant qu'il formât une créature. Je suis de toute éternité avant que la terre ait été créée. Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue; les fontaines n'étaient pas encore sorties de la terre, la pesante masse des montagnes n'était pas encore formée; j'étais enfantée avant les collines. Il n'avait créé ni la terre ni les fleuves, ni affermi le monde sur ses pôles. Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présente; lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes, et qu'il leur prescrivait une loi inviolable; lorsqu'il affermissait l'air au-dessus de la terre, et lorsqu'il donnait leur équilibre aux eaux des fontaines; lorsqu'il renfermait la mer dans ses limites, et lorsqu'il imposait une loi aux eaux afin qu'elles ne passassent point leurs bornes; lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais avec lui et je réglais toutes choses. J'étais chaque jour dans les délices, me jouant

sans cesse devant lui, me jouant dans le monde; mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. Ecoutez-moi donc maintenant, mes enfants : Heureux ceux qui gardent mes voies! Ecoutez mes instructions, soyez sages, et ne les rejetez point. Heureux celui qui m'écoute, qui veille tous les jours à l'entrée de la maison, et qui se tient à la porte! Celui qui m'aura trouvée trouvera la vie, et il puisera le salut dans la bonté du Seigneur. (Proverbes, ch. VIII, v. 22-35.)

## SERMON DES SS. PP. DAMASE, BERNARD ET ANDRÉ DE CRÈTE[1].

Que toutes les nations de la terre, que tous les peuples, que tout l'univers s'empresse d'accourir en ce jour, sans distinction de langues, d'âge et de dignité. Célébrons d'un cœur joyeux la naissance de celle qui est notre joie, la naissance de la Mère de notre Dieu, de celle par qui le genre humain recouvre son salut, par qui la tristesse d'Ève, notre première mère, vient de se changer en joie! Ève avait entendu cette terrible sentence : « Tu mettras au monde des enfants dans la douleur. » L'ange de Dieu dit à Marie : « Je vous salue, pleine de grâces! » Ève doit

[1] Aucun des saints Pères n'a commenté le Livre des Proverbes, excepté le vénérable Bède, dont le commentaire est sans rapport aucun avec la fête de la Conception. Nous avons donc remplacé l'homélie d'usage par ces fragments sur la sainte Vierge.

être sous la puissance de l'homme, « le Seigneur est avec Marie. »

Pourquoi la Vierge mère est-elle née d'une mère stérile? C'est que celle qui devait être un nouveau prodige sous le soleil, celle qui devait être la source des miracles, devait seule entrer dans ce monde par un miracle, et s'élever de la plus humble condition aux plus sublimes honneurs. Nous pouvons en donner encore un motif plus élevé et plus divin. En effet, la nature est inférieure à la grâce : devant la grâce, elle s'arrête tremblante et sans oser la suivre. Aussi, comme la Vierge mère de Dieu devait naître d'Anne, la nature s'est bien gardée de devancer le fruit de la grâce : elle est restée stérile, attendant l'avénement du fruit de la grâce.

Elle devait naître en effet la première, celle qui devait mettre au monde le premier-né de toutes les choses créées. O Joachim et Anne, heureux époux! Combien toute créature vous est redevable! Car c'est par vous que la créature a offert au Créateur le plus précieux de tous les dons, cette chaste mère, la seule qui fût digne du Créateur.

Réjouissez-vous, Joachim, puisque c'est de votre auguste fille que « un Fils nous est né, et son nom est l'ange du grand conseil, » c'est-à-dire l'ange du salut de l'univers. Que les hérétiques soient couverts de honte, et que la confusion leur ferme la bouche. Cet enfant est véritablement Dieu. Et comment celle qui l'a mis au monde ne serait-elle pas véritablement la mère de Dieu? Quiconque ne confesse pas que Marie est la sainte mère de Dieu blasphème contre Dieu même, au témoignage du grand saint Grégoire.

Joachim et Anne, heureux époux! On reconnaît votre bonheur au fruit immaculé de vos entrailles, selon ces paroles de Jésus-Christ dans son Evangile : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » Votre vie a été agréable à Dieu, et digne de celle qui est née de vous. La charité et la sainteté de votre conduite vous a valu l'honneur de donner le jour au trésor de la virginité.

Aujourd'hui donc s'ouvrent les portes de celle qui était stérile, aujourd'hui paraît à la lumière la porte virginale et divine, par laquelle le Dieu qui règne sur toute chose est entré dans l'univers pour y revêtir un corps. Aujourd'hui, de la racine de Jessé est née une vierge par laquelle une fleur divine s'est élevée en ce monde. Aujourd'hui a été créé sur la terre un ciel terrestre par celui qui jadis a tiré des eaux le firmament et l'a suspendu dans l'immensité. Et ce ciel est beaucoup plus divin que l'autre. Car celui qui, dans ce dernier firmament, avait créé le soleil, est né lui-même soleil de justice, du ciel, de la terre.

Que de merveilles dans la naissance de Marie! Elle est la fille des rois, elle est née de la race d'Abraham, de la glorieuse famille de David. Outre cette noble origine, par un privilége tout spécial de sainteté, sa naissance est due à une faveur divine : longtemps auparavant elle avait été promise à nos pères par les messagers célestes. Elle avait été figurée à l'avance par de mystérieux prodiges. Elle avait été annoncée par les oracles des prophètes. C'est elle que désignait la verge sacerdotale qui, privée de racines, se couvrit de fleurs; c'est elle que figurait la toison de Gédéon, humide de la rosée du ciel au milieu d'une plaine desséchée; c'est elle qu'annonçait, dans la vision

d'Ezéchiel, cette porte de l'orient, qui ne s'est jamais ouverte à personne.

C'est elle enfin que promettait Isaïe, en disant tantôt qu'il naîtrait un rameau de la tige de Jessé, tantôt qu'une vierge mettrait au monde un fils. Et certes un grand prodige est apparu dans le ciel, selon l'Ecriture, prodige annoncé par le ciel lui-même si longtemps à l'avance. Le Seigneur a dit : « Lui-même il vous fera voir un prodige : voici qu'une vierge concevra. » Prodige bien grand en effet, à cause de la grandeur de celui qui l'a opéré. Quels yeux ne sont pas éblouis par le brillant éclat de cette glorieuse prérogative?

O Marie! vous êtes vraiment bénie entre toutes les femmes; car Dieu vous a bénie pour être son tabernacle, alors que, par un prodige incompréhensible, vous avez porté dans votre sein Jésus-Christ, homme et Dieu à la fois, dans la plénitude de la gloire qu'il reçoit de son père, et réunissant dans leur perfection l'une et l'autre nature. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, vous qui, dans le sanctuaire inviolable de votre virginité, avez contenu, sans le limiter, le céleste trésor en qui sont tous les trésors cachés de sagesse et de science. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, vous qui seule avez obtenu l'héritage de la bénédiction que Dieu avait promise aux nations par Abraham. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, vous que toutes les générations proclament bienheureuse, que les rois glorifient, que les princes vénèrent, et qu'entourent les vierges pour entrer à votre suite dans le temple du Roi.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes, vous qu'Isaïe, apercevant de son regard prophétique, a saluée du nom

de vierge et de prophétesse. Vous êtes véritablement bénie, vous qu'Ezéchiel a annoncée comme l'Orient, comme cette porte fermée par laquelle Dieu seul devait passer, et qui devait ensuite se refermer pour toujours. Seule vous êtes véritablement bénie, vous que votre royal aïeul, le prophète David, a chantée comme la montagne de Dieu, la montagne fertile, la montagne enfin où Dieu se plaît à habiter. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, vous que Zacharie, dont l'œil découvrait de si loin les choses divines, a vue comme un candélabre d'or éclatant par ses branches et ses sept lumières, c'est-à-dire brillante de tout l'éclat des sept dons de l'Esprit divin.

---

### ÉVANGILE.

Généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. Abraham engendra Isaac; Isaac engendra Jacob; Jacob engendra Judas et ses frères; Judas engendra, de Thamar, Pharès et Sara; Pharès engendra Esron; Esron engendra Aram; Aram engendra Aminadab; Aminadab engendra Naasson; Naasson engendra Salmon; Salmon engendra, de Rahab, Booz; Booz engendra, de Ruth, Obed; Obed engendra Jessé; Jessé engendra David, qui fut roi; le roi David engendra Salomon, de celle qui avait été femme d'Urie; Salomon engendra Roboam; Roboam engendra Abias; Abias engendra Aza; Aza engendra Josa-

phat; Josaphat engendra Joram; Joram engendra Osias; Osias engendra Joathan; Joathan engendra Achaz; Achaz engendra Ezéchias; Ezéchias engendra Manassès; Manassès engendra Amon; Amon engendra Josias; Josias engendra Jéchonias et ses frères, vers le temps où les Juifs furent transportés à Babylone, et, depuis l'époque de la transmigration à Babylone, Jéchonias engendra Salathiel; Salathiel engendra Zorobabel; Zorobabel engendra Abiud; Abiud engendra Eliacim; Eliacim engendra Asor; Asor engendra Sadoc; Sadoc engendra Achim; Achim engendra Eliud; Eliud engendra Eléasar; Eléasar engendra Mathan; Mathan engendra Jacob; Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ. (Saint Matthieu, ch. I, v. 1-16.)

## HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE

## ET DE SAINT JÉROME.

« Généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. » Selon cette généalogie, Jésus-Christ est fils de l'homme; c'est le nom qu'il s'est très souvent donné, nous rappelant jusqu'où il a bien voulu s'abaisser pour nous dans sa miséricorde. Car cette éternelle et sublime généalogie, selon laquelle il est au-dessus de toute créature, le Fils unique de Dieu, puisque « tout a été fait par lui, » est ineffable; aussi le prophète Isaïe s'écriait : « Qui pourra raconter sa génération? » Toutefois, il ne s'agis-

sait ici que de la nativité temporelle, alors que « le Verbe a été fait chair, » et qu'une vierge, concevant par la vertu du Saint-Esprit, a mis au monde un fils sans cesser d'être vierge.

« Fils de David, fils d'Abraham. » L'ordre de la généalogie se trouve interverti, mais c'est à dessein. Car si l'évangéliste avait cité d'abord Abraham et ensuite David, il lui aurait fallu revenir à Abraham pour énumérer dans ses détails toutes les générations successives. Il commence par Abraham sans nommer aucun de ses ancêtres, parce que c'est à lui seul et à David qu'a été faite la promesse du Christ. Dieu a dit à Abraham : « En votre postérité seront bénis tous les peuples de la terre ; » à David : « J'établirai sur votre trône le fruit de vos entrailles. »

« Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob. » Saint Matthieu continue ensuite la généalogie humaine de Jésus-Christ, c'est-à-dire en nommant successivement tous ses ancêtres, depuis Abraham jusqu'à « Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ. »

« Judas engendra, de Thamar, Pharès et Sara. » Remarquons que, dans la généalogie du Sauveur, saint Matthieu ne cite aucune des saintes femmes, mais seulement celles dont l'Ecriture blâme la conduite ; car celui qui était venu pour les pécheurs, né lui-même de pécheurs, devait effacer les péchés de tous. Aussi l'évangéliste nomme-t-il plus bas Raab la courtisane, Ruth la Moabite, et Bethsabée, la femme d'Urie. Ces femmes sont encore la figure de l'Eglise, qui, de l'erreur des gentils, devait venir au Seigneur. Etrangère auparavant, elle était couverte d'ignominie et paraissait stérile ; mais, dès

qu'elle a été unie au Christ, comme une épouse légitime, elle enfante à Dieu plus de fils adoptifs que la Synagogue, qui semblait autrefois avoir exclusivement le Seigneur pour époux.

Thamar signifie *amertume*, ou *qui change*, ou *palme*. Toutes ces dénominations conviennent parfaitement à la sainte Eglise : elle était autrefois dans l'amertume, livrée à l'idolâtrie, à la corruption; mais cette amertume a été changée en douceur par les larmes de sa componction et le zèle de ses pieux travaux. On peut à juste titre dire qu'elle *change*, puisque de pécheresse elle est devenue juste, et que la haine dont elle était l'objet s'est changée en amour. On peut bien la comparer à la palme, à cause de ses pénibles travaux et de la récompense de sa victoire. Ainsi le psalmiste a dit la vérité : « Le juste fleurira comme le palmier, il se multipliera comme le cèdre du Liban.

Raab signifie *étendue*, ou *faim*, ou *impétuosité;* toutes ces interprétations se rapportent à l'Eglise. « Prenez un lieu plus grand pour dresser vos tentes, lui a dit le prophète; étendez le plus que vous pourrez les peaux qui les couvrent. » Elle est pressée par la faim, mais « ce n'est ni par la faim du pain ni par la soif de l'eau, mais par celle d'écouter la parole du Seigneur, » et de faire sa volonté. Elle est impétueuse, car au souffle de l'Esprit-Saint sa prédication se répand avec rapidité sur toute l'étendue de la terre.

Enfin, Ruth signifie ou *qui voit*, ou *qui s'empresse*, ou *qui prend un parti*. Rien de plus conforme à l'Eglise, qui contemple Dieu dans la pureté de son cœur, et, selon le psalmiste, s'empresse de donner à Dieu sa main. Elle

prend un parti, c'est-à-dire elle se détermine à persister dans la foi et dans l'amour de Dieu.

Bethsabée, littéralemenl *septième puits,* désigne l'abondance avec laquelle le Saint-Esprit répand ses grâces sur l'Eglise. Par les sept dons de cet Esprit-Saint, l'Eglise est devenue un puits où l'on peut venir s'abreuver, car c'est de son sein que jaillissent les eaux pures de la vie éternelle.

« Naasson engendra Salmon. » C'est ce Naasson, prince de la tribu de Juda, dont il est parlé au livre des Nombres.

« Jessé engendra David, qui fut roi. » Il donne à David le nom de roi, non que ce fût le seul roi de toute cette généalogie, puisque depuis ce prince jusqu'à la captivité de Babylone, la plupart de ses descendants montèrent sur le trône, mais c'est parce que David fut le premier roi de cette famille dont saint Matthieu rapporte la généalogie.

« Le roi David engendra Salomon de celle qui avait été la femme D'Urie. » On demande sans doute pourquoi les trois femmes étrangères, déjà citées dans cette généalogie, sont nommées par leur nom, tandis que Bethsabée seule ne l'est pas et se trouve seulement désignée sous le titre de « celle qui fut la femme d'Urie? » Nous croyons qu'il en est ainsi, parce que, quoique les trois autres femmes fussent criminelles, cependant, dans l'enfantement de leurs enfants qui appartiennent à cette généalogie, non-seulement elles n'encoururent aucun reproche, mais même elles méritèrent d'être louées. Celle-ci, tout au contraire, ne donna un fils au roi David que par un adultère et un homicide. Son union avec ce prince

avait été si coupable qu'elle semblerait n'avoir pas dû être nommée dans la généalogie du Sauveur. Le nom de son premier mari, Urie, est cité comme celui d'un homme juste, afin de mieux faire ressortir l'énormité de son crime, en rappelant que cet homme fut tué à cause de sa femme.

Dans un sens mystique, David signifie *Christ*, c'est-à-dire *vaillant, désirable*. Quoi de plus fort que ce lion, que cette tige de David, de la tribu victorieuse de Juda. L'Ecriture nous montre combien le monde soupirait après lui quand elle dit : « Voici venir le Désiré de toutes les nations, » « que les anges mêmes, dit saint Pierre, désirent apercevoir. »

« Joram engendra Osias. » Dans le quatrième livre des Rois, nous lisons que de Joram fut engendré Ochozias, après la mort duquel Josabeth, fille du vrai Joram et sœur d'Ochozias, prit Joas, son neveu, et parvint à le dérober à la mort dont voulait le frapper Athalie. Il eut pour successeur son fils Amasias, auquel succéda Azarias, fils de ce dernier. Ainsi, d'après le témoignage de l'histoire sainte, il se trouve trois rois dont les noms sont omis dans cet Evangile : Joram n'engendra donc pas Ozias, mais Ochozias, et ensuite ceux que nous avons nommés. Mais comme l'évangéliste se proposait de diviser toute la généalogie en trois séries de quatorze générations chacune; comme d'un autre côté à la race de Joram s'était mêlée l'impie Jésabel, saint Matthieu en supprime la mémoire jusqu'à la troisième génération, bien loin de faire figurer son nom dans cette sainte généalogie. Un prophète avait aussi déclaré qu'avant la quatrième génération personne de la maison d'Achab ne pourrait monter

sur le trône d'Israël. Après avoir ainsi purifié la tache de cette famille étrangère par l'omission de ses trois premiers descendants, l'évangéliste reprend à la quatrième génération l'énumération de chacun des chefs de cette famille royale.

« Et depuis l'époque de la transmigration à Babylone, Jéchonias engendra Salathiel. » Si nous voulons placer Jéchonias à la fin de la seconde quatorzaine, celle qui suit ne contiendra que treize générations au lieu de quatorze. Sachons donc que le premier Jéchonias est le même que Joachim, et que le second est son fils Joachim.

« Jacob engendra Joseph. » Pourquoi, dira-t-on, l'évangéliste Matthieu appelle-t-il Joseph fils de Jacob, tandis que saint Luc dit qu'il est fils d'Héli? Ceux qui font cette question ne comprennent pas que, selon les Ecritures, il y a un père selon la nature et un père selon la loi. Moïse avait prescrit, d'après l'ordre de Dieu, que, si quelqu'un venait à mourir sans enfants, son frère ou son proche parent épouserait sa femme pour ne pas le laisser sans postérité.

« L'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ. » Le titre d'époux n'entraîne pas l'idée de mariage. Il faut se rappeler que l'Ecriture donne aux fiancés le nom d'époux et d'épouse.

## DISCOURS DE SAINT BERNARD

### SUR MARIE, SOURCE DE GRACES.

Le ciel jouit maintenant de la présence de la Vierge fé-

conde, et la terre en vénère la mémoire. Là se trouve la possession de tout bien; ici, nous n'avons qu'un faible avant-goût des prémices. Là est la réalité; ici, nous n'en connaissons que le nom. « Seigneur, dit le prophète-roi, votre nom est éternel, et votre souvenir passera de génération en génération. » Ces générations désignent les hommes et non les anges. Voulez-vous savoir comment le nom et le souvenir sont parmi nous, et la réalité seulement dans le ciel? « Vous prierez ainsi, dit le Seigneur : Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié. » Prière parfaite, qui nous avertit tout d'abord, et de notre divine adoption, et de notre pélerinage sur la terre. Elle nous montre ainsi que tant que nous ne sommes point dans le ciel, nous errons loin du Seigneur, et que nous devons soupirer en nous-mêmes dans l'attente de l'adoption des enfants, c'est-à-dire de la présence du Père. C'est ce qui a fait dire au prophète, en parlant spécialement de Jésus-Christ : « Notre Seigneur est un esprit qui est devant nous ; nous vivrons sous son ombre parmi les nations. » En effet, au milieu des esprits célestes, on ne vit point dans l'ombre, mais plutôt dans les splendeurs. « Au milieu des splendeurs des élus, dit-il, je vous ai engendrés de mon sein avant l'étoile du matin. »

Sa mère ne l'a point engendré dans la splendeur, mais dans l'ombre; et cette ombre était celle du Très-Haut. C'est pourquoi l'Eglise, non celle des saints, qui est dans les cieux, mais celle qui est exilée sur la terre, s'écrie avec raison : « Je me suis reposée sous l'ombre de celui que j'avais désiré, et j'ai goûté de son fruit si doux à ma bouche. » En effet, elle avait demandé qu'on lui montrât la lumière du midi où l'époux prend sa nourriture ; mais sa

demande ne fut point accueillie, et, au lieu de la plénitude de lumière, on ne lui donna qu'une ombre, et que le goût, au lieu de la satiété. Enfin elle ne dit pas : Je me suis reposée sous l'ombre que je désirais, mais, « sous l'ombre de celui que je désirais. » Car elle n'avait pas demandé son ombre, mais le midi lui-même, et la plénitude de la lumière parfaite. « Et j'ai goûté de son fruit si doux à ma bouche. » Jusqu'à quand ne me pardonnerez-vous point? Jusqu'à quand cette parole sera-t-elle accomplie : « Goûtez, et voyez que le Seigneur est doux ! » Suave au goût, et doux à la bouche. Aussi, l'époux fait éclater avec raison des actions de grâces et de louanges.

Mais quand entendrons-nous ces paroles? « Mangez, mes amis, et buvez : enivrez-vous, mes bien-aimés ! » « Que les justes, dit le prophète, soient rassasiés, mais en la présence de Dieu, » et non pas dans l'ombre. En parlant de lui-même : « Je serai rassasié, dit-il, lorsque votre gloire apparaîtra. » Et notre Seigneur dit aussi à ses apôtres : « C'est vous qui êtes toujours demeurés fermes avec moi dans mes tentations. Aussi, je vous prépare mon royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table. » Où donc? « Dans mon royaume, » dit-il.

Heureux assurément celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu ! « Que votre nom soit donc sanctifié, » Seigneur, ce nom par lequel vous habitez ici-bas dans nos cœurs, parce que votre nom a déjà été invoqué sur nous. « Que votre royaume arrive : » que ce qui est parfait vienne, et ce qui est imparfait sera anéanti. « Le fruit que vous retirez, dit l'Apôtre, est votre sanctification, et la fin sera la vie éternelle. » La vie éternelle est

cette source intarissable qui arrose toute l'étendue du paradis. Mais « la fontaine des jardins et le puits des eaux vives qui coulent avec impétuosité du Liban, » n'arrosent pas seulement, mais ils enivrent, « et l'impétuosité du fleuve réjouit la cité de Dieu. » Mais qui est cette fontaine de la vie, sinon Jésus-Christ, notre Seigneur? « Lorsque Jésus-Christ, dit l'Apôtre, viendra à paraître, alors vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire. » Sa plénitude s'est elle-même anéantie pour devenir notre justice, notre sanctification et notre réconciliation, mais non pas encore notre vie, notre gloire et notre béatitude présentes. Cette source a déjà coulé jusqu'à nous, quoiqu'il ne soit pas permis à l'étranger d'en boire. Cette source céleste est descendue par le canal, non pas en nous communiquant l'abondance de la fontaine, mais en répandant seulement les gouttes de la grâce dans nos cœurs secs et arides. Il est vrai que le canal est plein, afin que les autres reçoivent de sa plénitude, mais non pas la plénitude même.

Vous connaissez déjà, si je ne me trompe, quel est ce canal qui, puisant la plénitude de cette source au cœur du Père, nous met à même d'y participer. Vous ne le pouvez ignorer, car vous savez à qui il a été dit : « Je vous salue, pleine de grâces ! » Quel sujet d'admiration, qu'un canal assez grand pour que l'extrémité, comme l'échelle de Jacob, aille toucher les cieux et même les surpasser, afin de pouvoir atteindre à cette source d'eaux vives qui est au-dessus des cieux ! Salomon s'écriait ainsi, dans un transport d'admiration et comme désespérant de pouvoir y atteindre : « Qui trouvera la femme forte ? » C'est que les ruisseaux de la grâce ont été bien longtemps sans découler sur le genre humain ; c'est que ce canal mystique

dont nous parlons, ce canal si désiré de nos pères, n'avait point encore sollicité les grâces divines pour nous.

Mais comment a pu, cette voie mystique, atteindre à une source si élevée? Comment l'aurait-elle pu faire, sinon par l'ardeur du désir, par la ferveur de la dévotion et par la pureté de la prière? Aussi est-il écrit : « La prière du juste pénètre dans les cieux. » Mais qui est juste plus que Marie, elle qui pour nous a produit le soleil de justice? Et comment est-elle parvenue à cette inaccessible majesté, sinon en faisant instance, en demandant et en cherchant? Aussi a-t-elle trouvé ce qu'elle cherchait, puisque c'est à elle qu'il a été dit : « Vous avez trouvé grâce devant Dieu. »

Quoi! elle est déjà pleine de grâces, et elle ne laisse pas de trouver la grâce? Elle mérite assurément de trouver ce qu'elle cherche, car sa plénitude ne lui suffit pas, et elle ne peut se contenter du bien particulier qu'elle possède, suivant ce qui est écrit : « Celui qui boit, aura encore soif. » Elle demande la surabondance pour le salut de tout le monde. « Le Saint-Esprit, lui dit l'ange, surviendra en vous, » et il y versera ce précieux baume avec tant d'abondance et de plénitude, qu'il se répandra à grands flots de toutes parts. Nous en ressentons les effets. L'huile qui tombe sur nos têtes n'est pas perdue, et nous pouvons nous écrier avec l'épouse : « Votre nom est une huile répandue, et votre souvenir est dans toutes les générations. »

Considérez, ô chrétiens, les desseins de Dieu! reconnaissez le conseil de sa sagesse et les bienfaits de son amour! Avant de racheter le genre humain, il en renferme tout le prix dans Marie. C'était sans doute pour excuser

Eve par sa fille, et pour enlever à l'homme tout sujet de plainte contre la femme. Ne dites plus, ô Adam : « La femme que vous m'avez donnée m'a présenté du fruit de l'arbre défendu ! » Dites plutôt : La femme que vous m'avez donnée m'a nourri du fruit béni.

Celui qui a mis en Marie la plénitude de tout bien veut que nous l'honorions, et que nous reconnaissions ensuite que tout ce qui est en nous d'espérance, de grâce et de salut nous vient absolument de celle qui monte au ciel comblée de délices. Otez ce soleil, qui éclaire tout le monde, où sera le jour ? Otez la divine Marie, cette étoile de la mer, de cette grande et vaste mer du monde, que restera-t-il qu'une triste obscurité, une ombre de la mort et d'épaisses ténèbres ?

Nous devons donc honorer cette divine Marie de tout notre cœur, de toutes nos affections et de tous nos vœux ; car telle est la volonté de celui qui veut que nous recevions toutes choses par l'entremise de Marie. Pourvoyant ainsi à toutes nos misères, il console notre timidité, il excite notre foi, il fortifie notre espérance, il bannit notre défiance, il relève notre pusillanimité. Vous craignez d'approcher du Père ; sa voix seule vous épouvantait ; mais voilà qu'elle vous donne Jésus pour médiateur. Qu'est-ce qu'un tel Fils n'obtiendra point d'un tel Père ? Ne craignez pas d'aborder le Fils : il est notre frère et notre chair, il a subi toutes vos misères, excepté le péché, afin d'exercer la miséricorde. Or, c'est Marie qui vous a donné ce frère. Voulez-vous avoir un avocat près de lui ? ayez recours à Marie. Le Fils écoutera sa Mère, et le Père son Fils.

Voilà, mes chers Enfants, voilà l'échelle des pécheurs !

elle est toute ma confiance et tout le fondement de mon espoir. Le Fils ne peut rien refuser à sa Mère ni le Père à son Fils. L'un n'est pas plus possible que l'autre. « Vous avez trouvé grâce devant Dieu,» dit l'ange; toujours elle trouvera grâce, et c'est de cette grâce seule que nous avons besoin. Cette Vierge prudente ne cherchait point la sagesse comme Salomon, ni les richesses, les honneurs ou la puissance; mais seulement la grâce, parce que la grâce seule lui suffisait pour nous sauver.

Cherchons donc la grâce, mes Frères, et cherchons-la par Marie, qui trouve toujours ce qu'elle cherche. Cherchons la grâce de Dieu; car celle des hommes est trompeuse. N'est-ce pas par la grâce que nous sommes ici? Oui, certes, « c'est par la miséricorde du Seigneur que nous ne sommes point anéanis. » Consultez vos consciences, mes Frères, et voyez qu'il y a eu surabondance de grâce là où il y avait eu surabondance de péché. Marie se confie tellement en la grâce et se défie tant d'elle-même, qu'elle redoute la salutation d'un ange. « Marie pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation, » tant elle se croyait indigne d'être saluée d'un ange. Mais « ne craignez point, Marie! » Ne vous étonnez pas qu'un ange vienne à vous, puisque celui qui vient en vous est bien plus grand qu'un ange. Ne vous étonnez pas de la présence de l'ange du Seigneur, puisque le Seigneur de l'ange est avec vous.

Oui, mes Frères, cherchez la grâce par Marie; car Marie pénètre les cieux par l'incorruption « qui nous approche de Dieu, » dit le sage. Cette vierge, en effet, était sainte de corps et d'esprit, et elle pouvait dire tout spécialement: « Nous vivons dans le ciel. » Elle était sainte de corps et

d'esprit; car elle était le « temple du Seigneur et le sanctuaire du Saint-Esprit. »

Sa charité était ardente dans la recherche de la grâce, et son humilité tirait un nouveau lustre des services qu'elle rendait à sa cousine, lorsqu'elle traversa les montagnes pour aller la visiter. Si celui qui s'humilie doit être exalté, quoi de plus relevé que cette humilité? Sainte Elisabeth s'écriait : « D'où me vient ce bonheur, que la Mère de mon Seigneur vienne me visiter? » C'est ce qui faisait aussi dire au prophète : « Quelle est celle qui s'élève comme une aurore naissante, belle comme la lune, éclatante comme le soleil, et terrible comme une armée rangée en bataille? » Elle s'élève donc au-dessus de tout le genre humain, elle surpasse les anges et toutes les créatures célestes. Aussi doit-elle aller chercher bien au-dessus des anges cette eau vive qu'elle doit répandre sur les hommes. Elevez-vous donc, ô Marie! au-delà des vertus et des dominations, des chérubins et des séraphins, afin de parvenir jusqu'à celui en l'honneur duquel ces esprits célestes chantent éternellement : « Saint, saint, saint est le Seigneur des armées! »

Car, « le saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu, » la source de la sagesse, le Verbe du Père dans le ciel. Ce Verbe, par votre entremise, deviendra chair; de sorte que celui qui dit : « Je suis dans le Père et le Père est en moi, » dira également : « Je suis sorti de Dieu et je suis venu. »

Il était entièrement incompréhensible et inaccessible, invisible et inconcevable; mais maintenant il a voulu être compris, vu et imaginé. Et de quelle manière, me direz-vous? Lorsqu'il a été couché dans la crèche, qu'il a reposé

sur le sein virginal de sa Mère, qu'il a prêché sur la montagne, qu'il a passé les nuits en prière, qu'il a été attaché à la croix, qu'il a pâli dans la mort, quoi qu'il fût libre parmi les morts; qu'il a commandé dans l'enfer, et qu'il est ressuscité le troisième jour ; qu'il a montré aux apôtres ses membres percés des clous, et qu'il est monté au ciel en leur présence.

Considérez donc, mes Frères, de quelle manière Marie est parvenue jusqu'aux anges par la plénitude de la grâce, et au-dessus des anges par la descente du Saint-Esprit en elle. On trouve dans les anges la charité, la pureté et l'humilité. Or, est-il quelqu'une de ces vertus qui n'ait pas brillé davantage en Marie? Attachons-nous donc à cette supériorité qui la relève infiniment au-dessus des anges. En effet, a-t-il jamais été dit aux anges : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et le saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu? » Enfin, la vérité est sortie de la créature humaine, et non de la créature angélique; et le Fils de Dieu a pris la nature d'Abraham, et non celle des anges. C'est un grand honneur à un ange d'être le ministre du Seigneur; mais Marie a mérité un honneur bien plus sublime en méritant d'en être la Mère. La fécondité de la Vierge est donc une gloire excellente; le nom de Mère, qu'elle a reçu par un privilége plus spécial, est infiniment plus élevé que celui de serviteur. Elle a trouvé cette grâce, étant déjà pleine de grâces, afin que, fervente par la charité, parfaite par la virginité, pieuse par l'humilité, elle conçût sans cesser d'être vierge et enfantât sans douleur, et que celui qui est né d'elle fût appelé Saint et Fils de Dieu.

Après de si grands prodiges opérés pour nous, faisons tous nos efforts, mes Frères, pour que le Verbe, que nous a envoyé le Père par l'entremise de la Vierge, ne s'en retourne point sans fruit pour nous; rendons-lui mille actions de grâces pour toutes les faveurs qu'il nous a accordées par le canal de Marie, et gardons-en le fidèle souvenir jusqu'à ce que nous allions jouir de sa divine présence, après laquelle nous devons ardemment soupirer.

# PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

---

Lecture du prophète Malachie.

Je vais, dit le Seigneur, vous envoyer mon ange, qui préparera la voie devant moi. Et aussitôt le Dominateur que vous cherchez et l'Ange de l'alliance que vous désirez viendra dans son temple. Le voici qui vient, dit le Seigneur des armées. Qui pourra comprendre le jour de son avénement? ou qui pourra en soutenir la vue? Car il sera comme le feu qui purifie les métaux, et comme l'herbe dont se servent les foulons. Il mettra l'argent dans le feu, il l'épurera avec soin, il purifiera les enfants de Lévi, et il les éprouvera comme l'or et l'argent qui ont passé par le feu; et ils offriront des sacrifices au Seigneur dans la justice. Le sacrifice de Juda et de Jérusalem sera agréable au Seigneur, comme les sacrifices des siècles passés et des premiers temps, dit le Seigneur tout-puissant. (Ch. III, v. 1-5.)

## HOMÉLIE DE SAINT JÉROME.

« Je vais, dit le Seigneur, vous envoyer mon ange qui préparera la voie devant moi. Et aussitôt le Dominateur que vous cherchez et l'Ange de l'alliance que vous désirez viendra dans son temple. » Le prophète annonçait par ces paroles la mission de Jean-Baptiste. Jésus-Christ lui-même en a fait l'application à son saint précurseur. « C'est celui dont il est écrit : Voici que j'envoie mon ange devant vous, qui vous préparera la voie par où vous devez marcher. » Un autre évangéliste, saint Marc, a réuni au commencement de son divin récit, les deux prophéties de Malachie et d'Isaïe, concernant saint Jean-Baptiste. « Commencement de l'Evangile de Jésus-Christ, comme il est écrit dans le prophète Isaïe : Voici que j'envoie mon ange devant votre face, lequel, marchant devant vous, vous préparera le chemin. On entendra dans le désert la voix de celui qui crie : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers. » Ces dernières paroles se trouvent textuellement dans les prophéties d'Isaïe.

En effet, notre Seigneur, avant de commencer son œuvre divine de la Rédemption, envoya Jean dans les déserts de Judée prêcher le baptême de pénitence, pour préparer les hommes à recevoir la rémission de leurs péchés. Il se désigne lui-même dans les paroles suivantes : « Et aussitôt le Dominateur que vous cherchez et l'Ange de l'alliance que vous désirez viendra dans son temple. » Nul

doute que ce dominateur ne soit notre divin Sauveur, Jésus-Christ, le créateur de toutes choses, que l'Ecriture appelle aussi l'Ange de l'alliance, l'Ange du grand conseil.

La mission de saint Jean est en effet de préparer la voie et de rendre droits les sentiers de notre Dieu dans les cœurs des fidèles, où il ne pouvait auparavant pénétrer à cause de leur perversité et de leur incrédulité. Par le *Temple*, les uns comprennent l'Eglise, les autres chacun des fidèles. « Elevez, dit saint Pierre, des demeures spirituelles, instituez un saint sacerdoce, pour offrir à Dieu des sacrifices spirituels qui lui soient agréables, par Jésus-Christ. » « Ne savez-vous pas, dit saint Paul aux Corinthiens, que vous êtes le temple de Dieu, et que l'esprit de Dieu habite en vous? »

Les Juifs appliquent ces mots : « Voilà que j'envoie mon ange » au prophète Elie; et par « le Dominateur et l'Ange de l'alliance, » ils entendent « l'oint du Seigneur, » c'est-à-dire « son Christ, » qui doit venir, disent-ils, à la consommation des siècles. Il faut s'étonner que les événements ne leur aient pas encore ouvert les yeux. Où le Dominateur trouvera-t-il son temple, qui a été détruit jusqu'aux fondements? Et si ce temple a été relevé avant l'avénement du Christ, que viendra faire leur Christ, alors qu'un autre aura tout relevé?

Notre Seigneur Jésus-Christ dit lui-même dans son Evangile que « Jean est l'Elie qui doit venir. » Et ce même phophète Malachie, dont nous expliquons les paroles, dit dans un autre endroit : « Je vous enverrai le prophète Elie avant que le grand et épouvantable jour du Seigneur arrive. » Comment Jean peut-il être Elie? Nous devons

donc entendre par ces paroles que Jean est venu dans la vertu et dans l'esprit d'Elie.

« Le voici qui vient, dit le Seigneur des armées. Qui pourra comprendre le jour de son avénement? ou qui pourra en soutenir la vue? Car il sera comme le feu qui purifie les métaux, et comme l'herbe dont se servent les foulons. Il mettra l'argent dans le feu et l'épurera avec soin; il purifiera les enfants de Lévi, et il les éprouvera comme l'or et l'argent qui ont passé par le feu; et ils offriront des sacrifices au Seigneur dans la justice. Le sacrifice de Juda et de Jérusalem sera agréable au Seigneur, comme les sacrifices des siècles passés et des premiers temps. »

Le prophète Malachie avait rapporté les discours de quelques infidèles Israélites, qui disaient au Seigneur : « Tous ceux qui font le mal passent pour bons aux yeux du Seigneur; et les méchants lui sont agréables, puisqu'il les comble de biens; sinon, où est donc ce Dieu de justice? » c'est-à-dire y a-t-il véritablement une justice? C'est pour la confusion de ces impies que le Seigneur répond : Je vous enverrai mon ange, qui préparera ma voie; et il viendra dans son temple le Dominateur que vous cherchez, le Juge de la vérité, Celui dont parle le prophète-roi : « Mon Dieu! donnez votre jugement au Roi, et votre justice au fils du Roi. » « Le Père ne juge personne, dit saint Jean; mais il a donné toute justice au Fils. » C'est lui aussi qui est l'Ange de l'alliance que vous cherchez, à qui déplaît le mal, qui n'a égard à la condition de personne, qui tempère sa miséricorde par sa justice et sa justice par sa miséricorde : « Car le Seigneur tient en sa main une coupe de vin pur plein d'amertume,

et il en verse tantôt à l'un, tantôt à l'autre. » C'est lui donc qui viendra dans son temple d'un pas rapide.

« Qui pourra comprendre le jour de son avénement? » Et si personne ne peut le comprendre à cause de la majesté de sa puissance, qui pourra le soutenir? Oserons-nous, avec nos yeux obscurcis et malades, affronter l'éclat et la splendeur de celui qui est le soleil de justice et qui porte la pureté sur ses ailes? Il viendra comme un feu qui purifie, comme l'herbe du foulon. « Le feu brûlera devant sa face et une tempête violente l'environnera. » Alors il appellera le ciel et la terre au jugement de son peuple, et sous ses yeux couleront des fleuves de feu qui entraîneront les pécheurs. « Notre Seigneur est une flamme, et une flamme dévorante, qui consumera le bois, le foin et la paille de nos iniquités. »

Le prophète, après avoir appelé le Seigneur un feu dévorant, le compare à l'herbe des foulons. Ceux qui ont commis de grands péchés, le feu les embrasera et les consumera; ceux qui ne sont coupables que de fautes légères, l'herbe des foulons leur rendra leur première pureté, comme il est écrit dans Isaïe : « Le Seigneur purifiera les souillures des fils et des filles de Sion; il lavera le sang qui est au milieu d'eux par un esprit de justice et par un esprit d'ardeur. » Ceux qui ont des souillures ont besoin, pour se purifier, de l'esprit de justice; ceux qui sont couverts de sang ont besoin de l'esprit d'ardeur et d'embrasement, pour enlever de leurs corps les taches sanglantes.

« Et il sera comme un homme qui s'assied pour faire fondre et pour épurer l'argent, » afin que, selon les paroles d'Ezéchiel, tout ce qu'il y aura de cuivre, d'étain, de

fer et de plomb, mêlé à notre or et à notre argent, c'est-à-dire à notre raison et à notre justice, soit jeté dans le creuset du Seigneur, et que l'or et l'argent y soient purifiés. C'est pourquoi le Seigneur dit dans l'Evangile : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et je veux qu'il s'allume. »

« Et il purifiera les enfants de Lévi. Voici le temps, dit saint Pierre, où Dieu doit commencer son jugement par sa propre maison. » On lit ailleurs : « Commencez par mes saints. » Par les fils de Lévi, il faut entendre tous ceux qui ont été honorés du sacerdoce. Si les prêtres eux-mêmes seront purifiés par le feu pour séparer l'or pur et l'argent, que sera-ce des autres ?

Quand ils seront épurés et qu'ils auront passé par le feu, alors ils offriront au Seigneur des sacrifices dans la justice. Et le Seigneur agréera les sacrifices qu'ils lui offriront pour Juda et Jérusalem, c'est-à-dire pour ceux qui confessent le Seigneur et qui s'efforcent d'attirer sa paix dans leurs esprits.

« Comme l'ont été ceux des siècles passés et des premiers temps. » Ils seront agréables au Seigneur, après le péché et la pénitence, après la purification de toutes les souillures, comme ils l'étaient au temps de l'innocence.

---

ÉVANGILE.

En ce temps-là, le moment où Marie devait se purifier selon la loi de Moïse étant arrivé, ils portèrent l'enfant Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, conformément au précepte de la loi qui ordonne que tout enfant mâle premier-né sera consacré au Seigneur, et aussi afin d'offrir en sacrifice, suivant la loi, deux tourterelles ou deux petites colombes. Or il y avait alors à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui attendait la consolation d'Israël, et l'Esprit-Saint était en lui. L'Esprit-Saint lui avait révélé qu'il ne mourrait point sans avoir vu le Christ du Seigneur. Il vint donc au temple, conduit par l'esprit de Dieu; et lorsque le père et la mère de l'enfant Jésus l'apportaient dans le temple afin d'accomplir pour lui ce qui était prescrit par la loi, Siméon prit l'enfant entre ses bras, et bénit Dieu en disant : C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller en paix votre serviteur, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez, et que vous avez destiné pour être manifesté à tous les peuples, comme la lumière qui éclairera les nations, et la gloire d'Israël votre peuple. (Saint Luc, ch. II, v. 22-33.)

## HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« En ce temps-là, le moment où Marie devait se purifier, selon la loi de Moïse, étant arrivé, etc. »

Nous célébrons surtout, mes Frères, dans la solennité de ce jour, l'humilité de notre divin Sauveur, et en même temps celle de sa mère immaculée. Le saint Evangile que vous venez d'entendre vous montre qu'ils ont voulu remplir en tout point les prescriptions de l'ancienne loi, bien qu'ils n'y fussent nullement assujétis. « Le moment, dit l'évangéliste, où Marie devait se purifier, selon la loi de Moïse, étant arrivé, ils portèrent l'enfant Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, conformément au précepte de la loi qui ordonne que tout enfant mâle premier-né sera consacré au Seigneur. » La loi prescrivait, en effet, que toute femme qui mettait au monde un enfant serait impure pendant sept jours; que le huitième jour l'enfant serait circoncis et recevrait un nom; que pendant trente-trois jours l'entrée du temple et du lit nuptial lui serait interdite; enfin que le quarantième jour de sa naissance on porterait l'enfant dans le temple du Seigneur avec des victimes. Tout enfant mâle premier-né devait être consacré au Seigneur, et l'on devait offrir à Dieu des victimes pures, et racheter l'enfant pour cinq sicles d'argent. Si l'enfant était une fille, la mère restait impure quatorze jours, et devait s'abstenir de l'entrée du temple pendant soixante-six autres jours. Le quatre-vingtième jour était celui de sa purification; alors elle se rendait au temple avec son enfant pour se sanctifier.

Réfléchissons attentivement, mes Frères bien-aimés, sur ces prescriptions de la loi, et nous verrons avec évidence combien en était affranchie la bienheureuse mère de Dieu, Marie, toujours vierge, ainsi que le Fils qu'elle avait mis au monde. La loi ordonne à la femme qui a

conçu et a enfanté de rester longtemps impure, et à une époque déterminée, de venir se purifier avec son enfant et d'offrir à Dieu des victimes. Or celle qui a conçu et enfanté sans cesser d'être vierge, et le fruit de ses chastes entrailles, seront-ils impurs, auront-ils besoin, pour se purifier, d'offrir à Dieu des victimes salutaires?

Mais, de même que ce divin Sauveur, qui nous avait donné la loi, a voulu, en se faisant homme, se soumettre à la loi pour racheter ceux qui étaient soumis à la loi, et pour nous adopter comme enfants de Dieu; de même sa mère immaculée, qu'un privilége tout particulier avait rendue supérieure à la loi, a daigné, pour nous montrer son humilité, s'assujétir à toutes les prescriptions légales, selon cette parole du Sage : « Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier aux yeux de tous. ».

« Et aussi afin d'offrir en sacrifice, suivant la loi, deux tourterelles ou deux petites colombes. » C'était là l'offrande des pauvres. La loi du Seigneur ordonnait, en effet, d'offrir, si l'on pouvait, un agneau pour un fils ou une fille, et en même temps une tourterelle ou une colombe; et les personnes qui n'avaient pas le moyen d'offrir un agneau devaient présenter deux tourterelles ou deux petites colombes. Notre Seigneur, n'oubliant rien de ce qui pouvait être utile à notre salut, a voulu non-seulement devenir homme, tout Dieu qu'il était, mais encore a daigné se faire pauvre, malgré l'infinité de ses richesses, afin de nous faire partager, en vertu de sa pauvreté et de son humanité, ses richesses et sa divinité.

Considérons pourquoi il est ordonné d'offrir de préférence ces oiseaux en sacrifice au Seigneur. Car nous voyons Abraham, bien longtemps avant la loi, en faire un holo-

causte au Seigneur, et dans presque toutes les cérémonies de l'ancienne loi, les purifications se font au moyen de ces oiseaux. C'est que la colombe est l'emblème de la simplicité, et la tourterelle de la chasteté. La colombe, en effet, recherche la simplicité, et la tourterelle est un modèle de pureté; vient-elle à perdre sa compagne, jamais elle n'en recherche une autre. Le Seigneur dit, dans les louanges de l'Eglise : « Belles sont tes joues comme celles de la tourterelle. Et plus loin : « Comme te voici belle, mon amie, comme te voici belle! Tu as les yeux de la colombe! » Il a les joues de la tourterelle, celui qui, fuyant le fléau de l'impureté, se conserve toujours pur et sans tache; il a les yeux de la colombe, celui qui, loin de chercher à faire du mal, aime d'une sincère affection même ses propres ennemis.

En outre ces deux oiseaux ne font entendre qu'un chant plaintif, fidèle image des soupirs et des gémissements du juste en ce monde; selon cette parole de Jésus-Christ : « En vérité, en vérité, je vous le dis : « Vous pleurerez et vous gémirez, tandis que le monde se réjouira; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se tournera en joie. » Il dit encore : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

C'est donc avec raison que la tourterelle et la colombe sont offertes en sacrifice au Seigneur. Car la conversation simple et pure des fidèles est pour lui un sacrifice agréable de justice. Et quiconque gémit dans l'amertume de sa douleur, et chaque nuit arrose son lit de ses larmes, immole à Dieu la victime qui lui plaît le plus.

Ce n'est pas sans de justes motifs que l'Enfant Jésus est d'abord circoncis, et qu'après l'intervalle d'usage il

est porté à Jérusalem avec une offrande; car bientôt, lorsqu'il atteindra l'âge viril, il foulera d'abord aux pieds la corruption de la chair par sa mort et sa résurrection; et quelques jours après, dans cette chair immortelle qu'il a offerte à Dieu comme victime pour nous, il s'élèvera jusqu'aux joies de la cité céleste. De même chacun de nous sera d'abord purifié de ses péchés par l'eau du baptême, nouveau genre de circoncision; et ensuite éclairé de plus en plus par la lumière de la grâce, s'approchera des saints autels, et s'y sanctifiera par la participation à l'hostie salutaire du corps et du sang du Seigneur.

De même encore à la fin du monde, l'Eglise tout entière par la résurrection générale, sera purifiée de toute souillure de mortalité et de corruption terrestre; puis, trouvant grâce devant Dieu par les offrandes de ses bonnes œuvres, elle sera admise dans le royaume de la Jérusalem céleste.

Anne et Siméon, tous deux parvenus à une extrême vieillesse, reçoivent, dans l'exercice de leurs saintes fonctions, le Seigneur dont ils pénètrent la divinité sous l'apparence du faible enfant. Ils sont la figure de la synagogue du peuple Juif, qui, fatiguée d'attendre si longtemps cette incarnation, accueille aussitôt son avènement par de pieuses actions de grâces et par le cri d'une foi sincère, tout empressée de le glorifier et d'exalter sa puissance en disant: « Dirigez-moi dans le sentier de votre vérité et instruisez-moi; car vous êtes mon Dieu, et je vous ai attendu tout le jour.» Remarquons encore, mes Frères, que l'homme et la femme sont accourus pour féliciter le Messie, afin de montrer qu'il était venu pour racheter tous les membres de la famille humaine.

Ecoutons avec crainte les paroles que Siméon, dans son inspiration prophétique, adresse à la Mère du Sauveur: « Cet enfant est né pour la ruine et le salut d'un grand nombre dans Israël; il sera en butte à la contradiction. Et votre âme sera percée d'un glaive, afin que les pensées de plusieurs qui étaient cachées au fond de leur cœur soient découvertes.» C'est avec allégresse que nous entendons le saint vieillard annoncer que le Seigneur est venu pour la résurrection de beaucoup; de même que par Adam nous sommes condamnés à la mort, de même par le Christ nous recevons une vie nouvelle. Il a dit lui-même : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort, et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. » Mais aussi ce n'est pas sans effroi que nous entendons les paroles qui précèdent : « Cet enfant que vous voyez est pour la ruine.» Malheur en effet à celui qui a connu la gloire de la résurrection et est retombé dans de plus grands égarements; qui a vu la lumière de la vérité, et qui n'en est que plus aveuglé par les ténèbres du péché! Aussi devons-nous redoubler d'efforts pour mettre en pratique les saints enseignements que nous avons reçus, afin qu'on ne nous applique pas cette parole de saint Pierre : « Il leur eût été meilleur de n'avoir point connu la voie de la justice, que de retourner en arrière après l'avoir connue, et d'abandonner la loi sainte qui leur avait été prescrite. »

« Et votre âme sera percée d'un glaive. » Ce glaive désigne ici le coup dont fut frappée l'âme de Marie à la vue des souffrances de son divin Fils et de sa mort sur la croix. Elle ne put le voir attacher et mourir sur cette croix sans ressentir la plus amère douleur; et bien qu'elle n'eût au-

cun doute sur la résurrection du Dieu fait homme, elle ne pouvait voir expirer le fruit de ses entrailles sans un douloureux effroi.

« Afin que les pensées de plusieurs, qui étaient cachées au fond de leur cœur, soient découvertes. » Avant l'incarnation du Seigneur, les pensées d'un grand nombre d'hommes étaient cachées ; il était difficile de reconnaître ceux qui brûlaient de posséder les biens éternels et ceux qui leur préféraient les biens de la terre. Mais à peine le Roi du ciel est-il né, que tous les justes tressaillent d'allégresse, que l'impie Hérode est troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui. A la vue de sa prédication et de ses miracles, la foule est saisie de crainte et glorifie le Dieu d'Israël, tandis que les scribes et les pharisiens, dans leur rage envieuse, lui font un crime de la vertu salutaire de ses paroles et de ses œuvres. Quand il endure le supplice de la croix, les impies font éclater une folle joie, et les justes se livrent à la tristesse la plus profonde. Enfin, quand il brise les entraves de la mort, quand il s'élève dans les cieux, la joie des premiers se change en désespoir, et à l'affliction des autres succède une éternelle allégresse. Ainsi, selon la prophétie de saint Siméon, à la vue du Sauveur incarné, les pensées les plus secrètes sont révélées.

Cette révélation du secret des cœurs ne s'est pas opérée seulement alors en Judée ; elle s'opère encore tous les jours au milieu de nous. Maintenant encore l'apparition du Seigneur fait éclater la différence de nos sentiments. Quand on nous lit, ou quand on nous prêche la parole du salut, les uns écoutent avec plaisir et s'efforcent de pratiquer ce qu'ils ont entendu ; les autres, méprisant les vé-

rités qu'on leur enseigne, loin d'y conformer leur conduite, prennent à tâche de faire le contraire, par une contradiction insultante. Aussi, mes Frères, toutes les fois que nous verrons la parole divine tournée de la sorte en dérision par quelqu'un d'entre nous, ressentons la tristesse qui déchirait les témoins des souffrances de l'Homme-Dieu; toutes les fois au contraire que nous verrons la doctrine céleste pénétrer dans les cœurs des fidèles par la charité, leur donner une vie nouvelle et les conduire par les bonnes œuvres à la participation de la gloire du Créateur, réjouissons-nous avec ceux qui ont vu le Christ ressuciter des morts et qui ont eu le bonheur d'être témoins de son ascension glorieuse.

Nous savons qu'on offrait d'habitude au Seigneur de chastes et simples oiseaux, à la voix plaintive, symbole des sacrifices de tempérance, de simplicité et de componction du cœur, que nous devons offrir à notre Dieu. Considérons l'intention de ces offrandes. Ce n'était pas sans motif que la loi prescrivait d'offrir, soit deux tourterelles, soit deux petites colombes, innocentes victimes offertes en expiation des péchés, en holocauste au Seigneur. On distingue en effet deux sortes de componction, par lesquelles les fidèles doivent s'immoler eux-mêmes sur l'autel de leur cœur. Selon les paroles de Dieu lui-même, une âme qui soupire après lui est d'abord émue de crainte, ensuite embrasée d'amour. D'abord, en effet, nous versons des larmes au souvenir de nos fautes, et dans la crainte des supplices éternels que nous avons mérités; c'est ce que désigne la tourterelle ou la petite colombe offerte pour les péchés. Mais, après avoir été longtemps en proie à l'anxiété de la crainte et de l'affliction,

nous osons concevoir l'espérance du pardon; la sécurité renaît dans nos cœurs, et ils s'enflamment d'amour pour les célestes jouissances. Celui qui gémissait d'abord dans l'appréhension du supplice, verse ensuite des larmes amères à cause de son éloignement du royaume des cieux; c'est ce que marque l'autre tourterelle ou petite colombe, offerte en holocauste, c'est-à-dire brûlée tout entière.

Et celui-là s'offre lui-même en holocauste au Seigneur, qui, méprisant tous les biens terrestres, ne soupire que pour la divine béatitude, et ne trouve de bonheur que dans sa recherche, au milieu des larmes et des gémissements de la vie. En effet, il contemple, avec les yeux de l'esprit, les chœurs des anges, la société des esprits bienheureux, la majesté de l'éternelle vue du Très-Haut; et la privation de ces biens célestes lui fait ressentir une bien plus amère douleur que celle qu'il éprouvait dans la crainte des maux éternels. Qu'il daigne agréer ces deux sacrifices de notre componction, Celui dont la clémence remet les fautes des pécheurs pénétrés du plus vif et du plus amer repentir! Puissions-nous, par l'ardeur de nos désirs, mériter d'entrer dans la vie céleste, et d'être sanctifiés par la lumière de la vue éternelle de Jésus-Christ notre Seigneur, qui vit et règne, Dieu avec le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, en tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

## SERMON DE SAINT BERNARD.

Nous célébrons aujourd'hui, mes Frères, la purifica-

tion de la bienheureuse Vierge Marie, observée, selon la loi de Moïse, quarante jours après la naissance du Seigneur. La loi prescrivait en effet à toute femme, qui avait conçu et mis au monde un fils, de rester impure pendant sept jours; le huitième jour, l'enfant devait être circoncis; ensuite la mère, uniquement occupée d'ablution et de purification, devait s'abstenir trente jours de l'entrée du temple; et, après cet intervalle, elle offrait au Seigneur son fils et des présents.

Mais qui ne s'aperçoit, d'après les termes même de cette prescription, que la mère du Seigneur était entièrement dispensée de s'y soumettre? Moïse, en déclarant que toute femme, qui aurait mis au monde un fils, serait impure, aurait cru commettre un blasphème contre la mère du Seigneur, s'il ne l'avait tout d'abord exceptée, en disant : « Après avoir conçu. » S'il n'avait pas prévu qu'une vierge devait enfanter sans conception ordinaire, aurait-il eu besoin de mentionner cette particularité? Il est donc évident que cette loi ne peut s'appliquer à la mère du Seigneur, puisqu'elle a mis au monde un fils sans cesser d'être vierge, selon la prédiction de Jérémie : « Le Seigneur, dit-il, doit opérer sur la terre un nouveau prodige ; » et quel est ce prodige? « Une femme environnera un homme, » qu'elle concevra dans son sein. Ce n'est pas d'un autre homme qu'elle le recevra; elle ne le concevra pas selon les lois ordinaires de la nature ; elle renfermera cet homme dans son sein, qui restera chaste et sans souillure.

Ne pouvait-elle donc pas s'élever contre cette prescription et dire : qu'ai-je besoin d'être purifiée? Pourquoi m'abstiendrai-je de l'entrée du temple, puisque mon sein

virginal est devenu le temple du Saint-Esprit? Pourquoi ne pas entrer dans le temple, moi qui ai enfanté le Seigneur du temple. Dans cette conception, comme dans cet enfantement, il n'y a rien d'impur, rien d'illicite, rien qui doive être purifié, d'autant plus que l'enfant qui a été mis au monde est la source de la pureté, et n'est venu sur la terre que pour la purification de vos fautes. En quoi puis-je être purifiée par l'observance de la loi, moi qui, par ce même enfantement immaculé, suis devenue la plus pure des femmes?

Assurément, ô Vierge bienheureuse, vous n'avez aucun motif, aucun besoin de purification. Mais votre Fils avait-il besoin lui-même d'être circoncis? Soyez, parmi les femmes, comme une femme ordinaire, puisque votre Fils a voulu se ranger au nombre des petits enfants. Il a voulu être circoncis : n'a-t-il pas voulu à plus forte raison être offert à Dieu? Offrez-lui donc votre Fils, ô Vierge sacrée! présentez au Seigneur le fruit béni de vos entrailles. Offrez pour notre réconciliation à tous l'hostie sainte, agréable à Dieu. Dieu le Père recevra favorablement cette offrande nouvelle, cette précieuse victime, de laquelle il a dit lui-même : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes affections. »

Cette offrande, mes Frères, nous semble assez facile : on ne fait que présenter l'enfant au Seigneur, on le rachète au moyen d'oiseaux, et sa mère le remporte aussitôt. Mais bientôt viendra le jour où il sera offert, non plus dans le temple, non plus entre les bras de Siméon, mais hors de la ville et entre les bras de la croix. Bientôt viendra le temps où il ne sera plus racheté par le sang d'un autre, mais où il rachètera les autres de son propre sang,

parce que Dieu son Père l'a envoyé pour le rachat de son peuple. Ce sera le sacrifice du soir; l'autre était celui du matin. Le premier est plus doux, le second plus parfait. Le premier s'accomplit au moment de la naissance, et le second dans toute la maturité de l'âge. A l'un et à l'autre peut s'appliquer cette parole du prophète : « Il s'est offert, parce qu'il l'a voulu lui-même. » Car il s'est offert tout-à-l'heure, non pas qu'il en eût besoin, non pas qu'il fût assujéti à la prescription de la loi, mais parce qu'il l'a voulu lui-même. Et il s'est encore offert sur la croix, non pas qu'il fût au pouvoir des Juifs, mais parce qu'il l'a voulu lui-même. C'est volontairement, Seigneur, que je vous offrirai des sacrifices, parce que c'est volontairement et sans y avoir été contraint, que vous vous êtes offert vous-même pour mon salut!

Mais que pouvons-nous offrir, mes Frères, que pouvons-nous lui rendre, en retour de toutes les faveurs dont il nous a comblés? Il a offert pour nous la plus précieuse victime qu'il pouvait offrir; et certes il ne pouvait y en avoir de plus précieuse. Faisons donc nous-mêmes aussi tout ce que nous pouvons; offrons-lui ce que nous avons de meilleur; offrons-nous nous-mêmes à lui. Il s'est offert lui-même; qui êtes-vous, pour hésiter à faire à Dieu l'offrande de vous-mêmes? Qui m'accordera de pouvoir faire agréer mon offrande à la majesté divine?

Je ne possède que deux choses, ô mon Dieu! mon corps et mon âme. Puissé-je vous les offrir dignement en sacrifice de louanges! Car il est bon pour moi, il est beaucoup plus glorieux et plus utile de m'offrir moi-même à vous, que d'être abandonné à moi-même. Livrée à elle-même, mon âme est remplie de trouble; mais en vous

mon esprit se réjouira, s'il s'offre véritablement à vous.

Mes Frères, au Seigneur qui devait mourir, le Juif offrait des victimes mortes ; mais maintenant : « Je vis, dit le Seigneur ; je ne veux pas la mort du pécheur ; mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. » Le Seigneur ne veut pas ma mort, et je ne lui fais pas volontairement l'offrande de ma vie? Voilà l'hostie qui apaise le Seigneur, l'hostie qui lui est agréable, l'hostie vivante !

Trois personnes étaient présentes à cette oblation du Seigneur : dans l'oblation de nous-mêmes le Seigneur exige de nous trois choses. A cette présentation du Seigneur au temple se trouvaient d'abord Joseph, l'époux de la mère du Seigneur, et dont celui-ci était regardé comme le Fils, ensuite la Vierge-Mère elle-même, et enfin l'Enfant-Jésus qui était offert. Nous devons donc accomplir notre offrande avec une constance virile, une chair pure, et une humble conscience. Proposons-nous donc de persévérer avec cette mâle fermeté d'esprit ; conservons toujours une chasteté virginale, et que notre conscience ait toujours la simplicité et l'humilité d'un enfant. Ainsi soit-il !

# ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

Lecture du prophète Isaïe.

En ces jours-là, le Seigneur, continuant de parler à Achaz, lui dit : Demandez au Seigneur votre Dieu qu'il vous fasse voir un prodige, ou du fond de la mer, ou du plus haut du ciel. Achaz lui répondit : Je ne le demanderai point, et je ne tenterai pas le Seigneur. Et Isaïe dit : Écoutez donc, maison de David ; ne suffit-il pas de lasser la patience des hommes, sans lasser encore celle de mon Dieu? C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Une vierge concevra et mettra au monde un fils qui sera appelé Emmanuel. Il mangera le beurre et le miel, en sorte qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien. (Isaïe, ch. 7, v. 10-16.)

## HOMÉLIE DE SAINT JÉROME.

« En ces jours-là le Seigneur, continuant de parler à

Achaz, lui dit : Demandez au Seigneur votre Dieu qu'il vous fasse voir un prodige, ou du fond de la mer, ou du plus haut du ciel. »

Le Seigneur avait fait dire à Achaz par son prophète : « Ayez soin de rester en silence et ne craignez point. » Celui-ci ne croyant et ne comprenant point, le Seigneur lui adresse lui-même la parole, afin de le toucher par l'autorité de son langage et de le porter à entendre ce qu'il va lui dire. Puisqu'il vous semble difficile de croire que les plus puissants empires vont être bientôt anéantis, et que vous serez, avec votre peuple, délivré du plus grand des dangers, demandez un signe, non pas aux idoles, dont vous avez embrassé les erreurs, mais au Seigneur votre Dieu, qui vous promet son appui; et ce signe, demandez-le où il vous plaira, au fond de la terre ou dans les hauteurs célestes. Ce signe vous sera garant de la vérité des événements que je vous prédis. Voulez-vous donc que la terre s'entr'ouvre et, par ce gouffre béant, laisse apercevoir les enfers, qui sont placés au centre? Voulez-vous voir les cieux entr'ouverts? Ces deux prodiges furent réalisés au moment de la mort et de l'ascension du Seigneur. « Celui qui est ainsi descendu au sein de la terre est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux. » L'Apôtre nous dit encore : « Ne dites point en votre cœur : Qui pourra monter au ciel? » c'est-à-dire pour en faire descendre Jésus-Christ ; ou qui pourra descendre au fond de la terre, c'est-à-dire pour rappeler Jésus-Christ d'entre les morts.

Il s'exprime encore ainsi, en parlant de Jésus-Christ : « Quelle est la hauteur, la largeur et la profondeur de la science et de l'amour de Jésus-Christ, qui surpassent

toute science et tout amour. » Voilà pour la signification mystique de ces paroles d'Isaïe.

Au reste, Moïse lui-même a reçu des signes sur la terre. Nous lisons à ce sujet dans les psaumes : « Il a fait éclater des signes et des prodiges au milieu de toi, ô Egypte ! » Ainsi les grenouilles, les sauterelles, les moucherons et les mouches venaient de la terre ; il en a reçu aussi du ciel, tels que la grêle, le feu et les trois jours de ténèbres. Ézéchias reçut lui-même un signe du ciel, quand le soleil rétrograda de dix degrés. Josué aussi, sur les terres de Gabaon et d'Hialon, quand à sa voix le soleil et la lune suspendirent leur course. On pense généralement que Saül reçut un signe de la terre et des profondeurs de l'enfer, quand les enchantements de la magicienne évoquèrent l'ombre de Samuel.

« Achaz lui répondit : Je ne le demanderai point, et je ne tenterai point le Seigneur. » Ce n'est point par humilité, c'est par orgueil qu'il refuse de demander un signe au Seigneur. Il est écrit, il est vrai, dans le Deutéronome : « Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu ; » et le Seigneur lui-même oppose ce passage aux tentations du démon. Cependant, puisque Dieu lui commandait de demander un signe, il devait obéir, d'autant plus que Gédéon et Manué demandèrent et obtinrent des prodiges. Au reste, le texte hébreu peut signifier aussi : « Je ne glorifierai point le Seigneur. » Quoi qu'il en soit, ce roi impie savait qu'en demandant un signe, il l'obtiendrait, et que par là le Seigneur serait glorifié. Aussi, cet adorateur des idoles, qui leur avait érigé des autels sur toutes les places, sur les montagnes et au sein des forêts, refuse de demander le signe que le Seigneur lui commande.

« Et Isaïe dit : « Écoutez donc, maison de David, ne suffit-il pas de lasser la patience des hommes, sans lasser aussi celle de mon Dieu ? » Non-seulement vous persécutez les prophètes et vous méprisez leurs paroles, mais encore vous vous refusez à obéir aux ordres de Dieu, qui vient vous parler lui-même. Il en est fatigué, et, comme le dit ailleurs le même prophète : « Je suis fatigué de les souffrir. » Aussi, voici ce qu'il a résolu de faire :

« C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Une vierge concevra et mettra au monde un fils, qui sera appelé Emmanuel. » Dieu ne parlera plus, comme le disait l'apôtre saint Paul, de différentes manières et en diverses occasions; il ne sera plus, ainsi que le disait Osée, représenté par les prophètes sous des images différentes; mais lui, qui parlait autrefois par les autres, il dira lui-même : « Me voici. » Et, comme le disait l'épouse du Cantique des Cantiques : « Il me donnera un baiser de sa bouche. » Car c'est le Seigneur des vertus, c'est le roi de gloire. Il descendra lui-même dans le sein d'une vierge, il entrera et sortira par la porte de l'Orient, qui est toujours fermée. L'ange Gabriel y fait allusion, quand il dit à la Vierge : « L'Esprit-Saint viendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. »

Quand il est dit : « Le Seigneur vous donnera lui-même un signe, » ce doit être un signe extraordinaire et digne d'admiration. « Une vierge concevra et enfantera un fils, qui sera appelé Emmanuel. » Emmanuel signifie *Dieu avec nous*. Quand vous serez délivré des deux rois ennemis qui vous oppriment, vous reconnaîtrez la présence

de Dieu. Cet enfant s'appellera aussi *Jésus*, c'est-à-dire *Sauveur*, parce qu'il doit sauver le genre humain.

Les Juifs appliquent cette prophétie à Ezéchias, fils d'Achaz, sous le règne de qui Samarie fut prise. Il serait bien difficile de prouver une telle interprétation. Achaz, fils de Joatham, régna seize ans sur Juda et Jérusalem; il eut pour successeur son fils Ezéchias, âgé de vingt-cinq ans, et dont le règne en dura vingt-neuf. Comment donc, en supposant cette prophétie faite la première année du règne d'Achaz, pouvait-elle regarder la conception et la nativité d'Ezéchias, alors âgé de neuf ans; à moins qu'on ne veuille désigner par la sixième année du règne d'Ezéchias, époque de la prise de Samarie, l'enfance, non de son âge, mais de son gouvernement. Une telle interprétation ne peut que paraître forcée et absurde, même aux yeux des ignorants.

Un commentateur a prétendu qu'Isaïe eut deux fils, Jasub et Emmanuel : ce dernier était la figure du Sauveur, tandis que Jasub (en hébreu, délaissé ou qui revient) représente le peuple juif, qui a été délaissé et qui doit revenir au Seigneur. Le second *Emmanuel*, *Dieu avec nous*, désigne la vocation des Gentils, après l'incarnation du Verbe et son habitation parmi nous.

« Il mangera le beurre et le miel, en sorte qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien. » Voici le sens de ces paroles : O maison de David, à qui Dieu lui-même recommande d'invoquer dans tes périls le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire de Dieu avec nous, ne t'étonne pas de ce prodige surprenant. Une vierge doit enfanter un Dieu, dont si grande sera la puissance, que bien longtemps avant de naître, il te délivrera si tu l'invoques. C'est lui qui s'est

fait voir à Abraham, c'est lui qui a parlé à Moïse. J'ajouterai même quelque chose de plus merveilleux : pour vous convaincre de la réalité de sa naissance, il sera nourri comme les jeunes enfants, il mangera le beurre et le lait.

Bien des siècles plus tard, l'évangéliste rendra de lui ce témoignage : « Or, l'enfant croissait en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes. » Ce qui prouve parfaitement la réalité de son corps humain. Toutefois, encore enveloppé de langes, nourri de beurre et de miel, il aura le discernement du bien et du mal, il choisira l'un pour repousser l'autre. Non pas qu'il réprouve ou choisisse lui-même ; mais parce qu'il en aura la connaissance. Ce qui nous montre que l'enfance de son corps humain ne faisait aucun tort à sa sagesse divine. Enfin les anges annoncent aux pasteurs qu'il est couché dans une crèche. Les mages viennent d'Orient pour l'adorer. Ce sont les élus du Seigneur. Hérode, au contraire, ainsi que les scribes et les pharisiens, sont réprouvés.

---

## ÉVANGILE.

En ce temps-là, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée, et cette vierge s'appelait Marie. L'ange, étant en-

tré dans le lieu où elle était, lui dit : Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. Elle fut troublée en entendant ces paroles, et elle cherchait ce que voulait dire cette salutation. L'ange lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu ; vous allez concevoir dans votre sein et vous mettrez au monde un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règnen'aura point de fin. Alors Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais pas d'homme ? L'ange lui répondit : Le Saint-Esprit descendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Et voilà que votre cousine Elisabeth a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse, et celle qu'on appelait stérile est maintenant dans son sixième mois, parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. Marie dit alors : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. (Saint Luc, ch. I, v. 26-38.)

## HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

« En ce temps-là, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée, et cette vierge s'appelait Marie. »

La lecture du saint Evangile de ce jour, mes très chers Frères, célèbre l'origine de notre rédemption. Nous y voyons un ange, envoyé de Dieu, venir annoncer du ciel à une vierge l'incarnation du Fils de Dieu, incarnation qui devait nous purifier de nos anciennes souillures, nous régénérer et nous élever au rang d'enfants de Dieu. Cherchons donc à mériter la faveur du salut qui nous est promis, et prêtons une oreille attentive au récit de cette glorieuse incarnation.

« L'ange Gabriel, dit le saint Evangile, fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée. » Certes, il était convenable, au début de la régénération de l'humanité, qu'un ange fût le messager de Dieu vers cette vierge qui allait être sanctifiée par ce divin enfantement. Car la première cause de la perdition humaine fut l'intervention du serpent envoyé à la femme par le démon, pour la tromper en lui inspirant des pensées d'orgueil. Bien plus, c'était le démon lui-même, sous la figure du serpent, qui venait, en trompant nos premiers parents, dépouiller le genre humain de sa glorieuse immortalité. Puisque c'est par la femme que la mort est entrée, il est juste que la vie revienne par la femme. Cédant aux séductions de l'esprit du mal, qui lui apparaissait sous la forme du serpent, la première a fait goûter la mort à son mari ; celle-ci, docile aux ordres de Dieu que l'ange était venu lui annoncer, a mis au monde l'auteur de notre salut.

« L'ange Gabriel fut donc envoyé de Dieu. » Nous voyons rarement dans les saintes Ecritures les anges apparaître aux hommes désignés par leur nom. Mais toutes

les fois que cela arrive, leur nom désigne précisément la mission qu'ils viennent remplir. Gabriel, en effet, signifie *force de Dieu;* et c'est à bon droit que porte ce glorieux nom le messager de l'incarnation de ce Dieu que le prophète désigne ainsi : « Le Seigneur est fort et puissant; le Seigneur est puissant dans le combat. » Et dans quel combat, sinon dans celui où il venait combattre les puissances de l'air, et arracher le monde à leur tyrannique domination ?

« A une vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée, et cette vierge s'appelait Marie. » La mention que fait ici saint Luc de la maison de David concerne Marie aussi bien que Joseph. La loi prescrivait en effet de prendre une épouse chacun dans sa tribu et sa famille. L'Apôtre l'atteste dans son épître à Timothée : « Souvenez-vous que le Seigneur Jésus-Christ, né de la race de David, est ressuscité d'entre les morts, selon l'Evangile que je prêche. » Le Christ est donc véritablement de la race de David, puisque sa mère immaculée descendait véritablement de ce roi.

Pourquoi le Seigneur a-t-il voulu naître non d'une vierge simplement, mais d'une vierge qui avait un époux ? Les saints Pères en ont donné plusieurs raisons fort probables, dont la plus grave est d'avoir voulu lui éviter une accusation de déshonneur, pour avoir, sans être mariée, mis au monde un enfant. En outre, dans les soins domestiques de l'éducation de cet enfant, elle avait besoin de l'aide et du secours d'un époux. La bienheureuse Marie devait donc avoir un époux qui fût le fidèle et sûr garant de sa chasteté, et le nourricier plein de zèle du Seigneur et du Sauveur des hommes qu'elle allait mettre au

monde. Il devait aussi, selon les prescriptions de la loi, conduire au temple, après la naissance de Jésus-Christ, les victimes de purification, et, pour le soustraire à ses persécuteurs, le mener en Egypte avec sa mère, le ramener ensuite à Nazareth, enfin, lui rendre tous les soins que réclamait la fragilité de la nature humaine qu'il avait revêtue. Et quoique alors il fût généralement reconnu pour le fils de Joseph, les prédications des apôtres, après son ascension, firent assez connaître à tous les croyants qu'il était né d'une vierge.

N'oublions pas aussi que le nom même de la bienheureuse mère de Dieu rend témoignage à cette faveur particulière qu'elle avait obtenue ; car il signifie *étoile de la mer*. Et, en effet, grâce à ce privilége tout spécial, elle a brillé, comme un astre lumineux, au milieu des tempêtes de ce siècle perverti.

« L'ange, étant entré dans le lieu où elle était, lui dit : Je vous salue, pleine de grâces; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Plus cette salutation est supérieure à toutes les salutations humaines, plus elle est digne de la bienheureuse Marie. Elle était assurément pleine de grâces, celle qui, par une faveur toute divine, avait, la première entre toutes les femmes, fait à Dieu l'offrande si agréable de sa virginité. Son zèle à imiter la pureté des anges lui méritait bien de jouir de l'apparition et des paroles d'un ange. Elle était assurément pleine de grâces, celle qui fut choisie pour être la mère de Jésus-Christ, l'auteur de toute grâce et de toute vérité. Le Seigneur était véritablement avec elle, puisque avant son auguste maternité, en lui inspirant un amour tout particulier pour la chasteté, il l'avait déta-

chée des biens de la terre, pour lui faire désirer les biens célestes; et qu'ensuite, par la médiation de sa nature humaine, il l'avait sanctifiée de toute la plénitude de sa divinité.

Elle était véritablement bénie entre toutes les femmes, celle qui, par un privilége sans exemple dans son sexe, avait pu conserver l'honneur de sa virginité, tout en goûtant les joies maternelles, et qui, vierge-mère, avait donné naissance au Fils de Dieu. Par un effet bien naturel de la faiblesse humaine, elle se sentit troublée à cette apparition de l'ange et à cette extraordinaire salutation. L'ange alors continue, en l'exhortant à bannir toute crainte. Il emploie le moyen le plus propre à calmer cette crainte; et, comme s'il eût été familièrement connu d'elle, il la nomme par son nom, et lui explique pourquoi il vient de l'appeler pleine de grâces.

« L'ange lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu; vous allez concevoir dans votre sein, et vous mettrez au monde un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand; on l'appellera le Fils du Très-Haut. » Observons avec soin l'ordre de ces paroles, et gravons-les d'autant plus profondément dans nos cœurs, qu'elles renferment avec évidence tout le sommaire de notre rédemption. L'ange annonce formellement, en effet, l'avénement du Seigneur Jésus, c'est-à-dire de notre Sauveur, vrai Dieu par son Père et vrai homme par sa mère.

« Vous allez concevoir, lui dit-il, dans votre sein, et vous mettrez au monde un Fils. » Reconnaissons ici qu'il est véritablement homme, et qu'il a pris une véritable chair de la substance d'une vierge.

« Il sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut. » Reconnaissons en même temps qu'il est vraiment Dieu, Fils du Dieu véritable, et toujours coéternel à son Père éternel. Cette prédiction : « Il sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut, » ne veut pas dire que le Seigneur Jésus-Christ ne le fût pas déjà, avant l'enfantement de la vierge, sa mère. Nous devons comprendre que cette puissance de la majesté divine, possédée de toute éternité par le Fils de Dieu, il la reçut au moment de sa naissance temporelle, afin de réunir dans sa double nature la personne de notre médiateur et de notre rédempteur.

« Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son Père. » Le trône de David, c'est-à-dire le royaume d'Israël, parce que David autrefois, sous les ordres et par l'appui du Seigneur, gouvernait avec le plus fidèle dévoûment. Dieu donna donc à notre rédempteur le trône de David son père, et le fit naître de la race de ce prince pour conduire ce peuple, sur qui David avait exercé un empire temporel, jusqu'à l'éternel royaume dont parle l'Apôtre : « C'est lui qui nous a arrachés à la puissance des ténèbres, et transportés dans le royaume du Fils, objet de sa prédilection.

Aussi ce même peuple, par une inspiration divine, s'écriait en chantant ses louanges, à cette entrée dans Jérusalem où il venait souffrir la mort : « Béni soit le roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur. » Et, selon un autre évangéliste : « Béni soit le règne de David notre père, que nous voyons arriver. » Le temps était venu, en effet, de le reconnaître roi du genre humain racheté par son sang; fondateur et chef, non-seulement de la famille de David, mais de l'Eglise tout entière et de tous les siè-

cles. Aussi l'ange, après avoir dit : « Le Seigneur lui donnera le trône de David son père, s'empresse-t-il d'ajouter : « Et il règnera éternellement sur la maison de Jacob. » Par cette maison de Jacob, il désigne toute l'Eglise, qui, par la foi et la confession du Christ, se rend digne de partager l'heureux sort des patriarches. Or, l'Eglise comprend également et ceux qui descendent directement des patriarches, et ceux qui, provenant d'autres nations, ont été régénérés dans le Christ par l'eau spirituelle du baptême. C'est là qu'il règnera éternellement et que son royaume n'aura pas de fin. Il y règne déjà dès cette vie, quand il habite et dirige par sa foi et son amour les cœurs de ses élus, et les rend dignes, par sa continuelle protection, de recevoir les dons de la souveraine récompense. Il règne dans l'avenir, quand, à la fin de leur exil sur la terre, il les introduit dans la demeure de son Père céleste. C'est là que, jouissant sans cesse de sa vue divine, ils n'ont d'autre bonheur qu'à célébrer ses louanges.

« Alors Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme? » Comment, dit-elle, pourrai-je concevoir et enfanter un fils, puisque je me suis vouée à une perpétuelle virginité? Ce n'est pas par incrédulité aux paroles de l'ange qu'elle lui demande comment s'accompliront toutes ces choses. D'autant plus certaine que la prédiction de l'ange se réalisera, que les prophètes l'avaient de même annoncée, elle lui demande seulement l'ordre dans lequel ces grands événements vont s'accomplir. Le prophète, en les annonçant à l'avance, s'était tû sur ce point, et avait laissé à l'ange le soin de l'expliquer.

« L'ange lui répondit : Le Saint-Esprit descendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. »

Quand la grâce du Saint-Esprit préside à la conception, l'enfantement ne peut manquer d'être saint. La naissance est conforme à la conception. Une vierge a conçu en dehors de toutes les lois de la nature; en dehors des mêmes lois elle enfante le Fils de Dieu. Nous sommes tous conçus dans l'iniquité, et engendrés dans le péché; mais tous ceux que les faveurs de Dieu prédestinent à la vie éternelle renaissent par l'eau et le Saint-Esprit. Notre rédempteur, daignant s'incarner pour nous, seul est né saint, parce qu'il avait été conçu sans péché.

Dans ces paroles : « La vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre, » nous pouvons découvrir un mystère plus profond sur l'incarnation de notre Seigneur. Nous disons que nous sommes à l'ombre, quand le feuillage d'un arbre ou tout autre objet est placé entre le soleil et nous, et nous en fait supporter l'ardeur et l'éclat. Notre rédempteur est parfaitement figuré par l'éclat ou la chaleur du soleil, lui qui nous éclaire de la vraie science et nous enflamme de son amour. Aussi dit-il lui-même, par la bouche du prophète : « Le soleil de la justice se lèvera sur vous, qui avez une crainte respectueuse pour mon nom. » La Vierge bienheureuse, en concevant le Fils de Dieu, a reçu les rayons de ce soleil. Mais la divinité de notre rédempteur, dont le soleil est la figure, s'est enveloppée dans la nature humaine, afin d'atténuer l'éclat de ses rayons, et de pouvoir se renfermer dans le sein d'une vierge. Ainsi, la vertu du Très-Haut

l'a couverte de son ombre, alors que la puissance divine du Christ est descendue réellement en elle, et s'est voilée sous la substance de notre fragile humanité, afin de pouvoir y être contenue.

« Et voilà que votre cousine Elizabeth a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse. » L'ange ne cherche pas à convaincre par cet exemple une foi incrédule. Il voyait Marie croire fermement à tout ce qu'elle venait d'entendre. Il lui cite ce nouveau prodige de la puissance divine, afin d'apprendre à cette vierge, qui allait enfanter le Sauveur du monde, que d'une de ses parentes, vieille et stérile, devait naître aussi le précurseur de ce divin enfant. Et qu'on ne s'étonne pas de voir le livre saint appeler Elizabeth la cousine de Marie, après avoir dit précédemment que l'une était de la maison de David, et que l'autre descendait d'Aaron. Aaron prit une femme en effet de la tribu de Juda, dont David était originaire; ce fut Elisabeth, fille d'Aminadab et sœur de Naason, lequel fut dans le désert chef de la tribu de Juda, après la sortie d'Egypte. Nous voyons encore dans l'histoire des successeurs de David le grand pontife Joïada épouser une femme de la tribu royale, Josabeth, fille du roi Joram. C'est ce même Joïada, dont le fils Zacharie, aussi recommandable que son père, fut lapidé entre le temple et l'autel, ainsi que l'atteste notre Seigneur dans son Evangile, en faisant mention des bienheureux martyrs. Il y avait donc entre Marie et Elizabeth un triple lien de famille, la royauté, le sacerdoce et la parenté. On peut dire encore que cette alliance avait pu se resserrer depuis peu, par suite de l'autorisation accordée aux femmes de se marier dans une tribu étrangère; de sorte que la bienheureuse mère de

Dieu, descendant de la tribu royale, avait pu contracter des liens de parenté avec la tribu sacerdotale, ce qui s'accorderait parfaitement avec sa mission céleste. Le Christ en effet, apparaissant au monde comme médiateur entre Dieu et les hommes, devait nécessairement tirer son origine charnelle de ces deux tribus à la fois, puisqu'en s'incarnant dans notre humanité, il devait paraître en même temps comme pontife et roi. L'Evangile même de ce jour nous donne la preuve de sa puissance royale, puisqu'il accorde à ses élus son royaume éternel. Quant à sa dignité de pontife, par laquelle il a daigné offrir pour notre rédemption sa propre chair comme victime elle nous est attestée par cette parole du prophète : « Tu es le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédec. »

Après les grâces signalées dont Marie venait d'être comblée, admirons comment elle conserve toujours la même humilité. « Voici, dit-elle, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Certes, il faut une humilité bien sincère et bien profonde, pour s'appeler la servante de son créateur, quand elle vient d'être choisie pour en devenir la mère. L'ange la salue du nom de bienheureuse entre toutes les femmes; il lui révèle les mystères de notre rédemption, inconnus encore des autres mortels; et cependant, loin de se glorifier avec complaisance de la supériorité de son mérite, elle ne se rappelle que sa condition misérable, comparée à la majesté divine, elle répond qu'elle obéira comme une humble servante à tous les ordres de Dieu. Qu'il me soit fait, dit-elle, selon votre parole! Que le Saint-Esprit vienne en moi me rendre digne de ces célestes mystères! Que le Fils de Dieu descende en mon sein, pour y revêtir un corps de substance

humaine ! Qu'il s'avance pour la rédemption du monde, comme un époux qui sort du lit nuptial.

Proposons-nous pour modèle, mes très chers Frères, ces paroles et ces pensées de Marie ; rappelons-nous, en toutes nos démarches, que nous ne sommes que les serviteurs du Christ. Asservissons à ses désirs tous les membres de notre corps ; que l'accomplissement de sa volonté soit le seul but des efforts de notre esprit ; et, jouissant ainsi de ses bienfaits, témoignons-lui-en notre reconnaissance par la sainteté de notre vie, afin d'être jugés dignes d'en mériter de plus grands encore.

Unissons nos prières à celles de l'auguste mère de Dieu, prions comme elle « qu'il nous soit fait selon sa parole, » selon cette parole dont il a dit, en nous désignant les motifs de son incarnation : « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Ne doutons point qu'il ne daigne prêter l'oreille aux cris que de ce bas monde nous élevons jusqu'à lui, puisqu'il a bien voulu, lorsque nous ne le connaissions pas encore, descendre jusqu'à nous, dans cette profonde vallée de larmes, lui, Jésus-Christ notre Seigneur, qui vit et règne, Dieu avec le Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

## DISCOURS DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

sur ces paroles du prophète :

*Ecce Virgo in utero habebit.*

« Or, tout cela s'est fait pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par le prophète... » L'ange du Seigneur s'écrie d'une manière digne du grand mystère qu'il annonce : « Or, tout cela s'est fait. » Au spectacle imposant de cet océan de miséricorde, de cette œuvre si admirable, si inespérée, et enfin accomplie; en voyant les lois de la nature renversées, Dieu réconcilié avec les hommes, celui qui était placé au-dessus de tout, descendu au rang le plus infime; le mur de séparation enfin abattu; les obstacles levés et toutes ces merveilles renfermées dans la naissance du Christ, il n'y a qu'un mot pour les exprimer toutes : « Or, tout cela s'est fait pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par son prophète. » Ne croyez pas, dit l'ange, que ce qui s'exécute maintenant vienne d'être arrêté dans les desseins de Dieu : il y a longtemps qu'il en avait présenté la figure, comme saint Paul s'est souvent appliqué à le faire voir. L'ange renvoie Joseph à Isaïe, afin que, s'il eût oublié à son réveil quelques-unes des choses qu'il venait de lui dire, les paroles du prophète, dont il avait été nourri, pussent lui en rappeler le souvenir. L'ange ne tint pas un pareil langage à Marie, parce qu'étant fille et fort jeune, elle était censée les ignorer; comme il parle ici à un homme, et à un homme juste

qui avait étudié les prophètes, il a soin de lui en rapporter le témoignage. En lui parlant de Marie, l'ange avait dit : « votre femme; » maintenant qu'il s'est appuyé d'un prophète, il ne craint pas de l'appeler « vierge. » Ce mot de vierge eût peut-être troublé Joseph, si l'ange n'eût scellé sa parole de l'autorité d'Isaïe. Le mystère n'avait plus rien de surprenant pour Joseph, puisqu'il avait été prédit par un prophète qu'il avait longtemps étudié. C'est donc pour le lui rendre plus croyable que l'ange lui cite Isaïe. Il ne s'en tient pas là : il attribue ces paroles à Dieu même; car il ne les rapporte pas comme étant du prophète, mais du souverain de l'univers. En effet, il ne dit pas : « Pour accomplir ce qui a été dit par Isaïe, » mais : « Ce qui a été dit par le Seigneur. » C'était bien de la bouche d'Isaïe, mais l'oracle était de Dieu même. Que dit l'oracle? « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils, à qui on donnera le nom d'Emmanuel. » Pourquoi donc, direz-vous, ne lui a-t-on pas donné le nom d'Emmanuel, mais celui de *Jésus-Christ?* C'est que l'ange n'a pas dit : Vous lui donnerez le nom; mais indéterminément : « On lui donnera le nom; » c'est-à-dire les peuples et l'événement lui-même. Ici le nom se tire de ce qui devait arriver; car c'est l'usage de l'Ecriture de désigner les personnages par les faits qui les caractérisent. Lors donc qu'il dit qu'on lui donnera le nom d'Emmanuel, c'est comme s'il disait : On verra Dieu avec les hommes; non pas qu'il eût cessé jamais d'être avec les hommes, mais c'est qu'auparavant il n'y a jamais été d'une manière aussi sensible. Que si les Juifs ne se rendent pas encore, je leur dirai : Quand le Fils de Marie a-t-il reçu les noms qui signifient : « Hâtez-vous de prendre les dépouil-

les, hâtez-vous de ravir le butin? » Ils n'auront rien, sans doute, à me répondre. Pourquoi donc le prophète lui a-t-il donné ces noms? C'est parce qu'aussitôt qu'il est né, il triomphe du démon, son adversaire, et que ses trophées de gloire fournissent le nom sous lequel il sera connu. Le même prophète dit que Jérusalem sera appelée une ville de justice, la mère des cités, la fidèle Sion; cependant, nous ne voyons nulle part que Jérusalem ait porté le nom de ville de justice; elle a toujours porté son nom de Jérusalem. Mais comme une heureuse réforme l'a rendue telle que l'a nommée le prophète, c'est pour cela qu'il lui donne ces noms. Lorsqu'il arrive un grand événement qui en fait connaître l'auteur d'une manière plus éclatante que le nom qu'il porte, l'Ecriture lui donne le nom qui signifie l'événement même. Que si, confondus de ce côté, les Juifs nous font un autre objection tirée du nom de *vierge*, s'ils prétendent que les interprètes n'emploient pas le nom de vierge, mais celui de jeune fille, nous leur répondrons d'abord que de tous les interprètes les Septante sont ceux qui méritent le plus de créance. Les autres, qui ont existé après Jésus-Christ, et qui sont restés juifs, peuvent être soupçonnés avec fondement d'avoir écrit par haine, et d'avoir obscurci à dessein les prophètes; les Septante, au contraire, qui ont publié, plus de cent ans avant Jésus-Christ, leur version composée par un grand nombre de savants parfaitement d'accord entre eux, sont à l'abri d'un pareil soupçon : le temps où ils ont travaillé, leur grand nombre, leur parfaite union, les rendent plus croyables que les autres interprètes.

Mais quand même les Juifs voudraient s'appuyer des

interprètes plus modernes, nous aurions toujours l'avantage, puisque l'Ecriture désigne ordinairement une vierge par le mot de jeune fille ; que ces mots sont pris souvent l'un pour l'autre, et que celui de *jeune* s'applique ordinairement aux deux sexes, par exemple, dans le psaume où il est dit : « Les jeunes hommes, et les jeunes filles, les vieillards, et les enfants.» La même Ecriture, parlant d'une vierge à laquelle on voudrait faire violence, dit : « Si cette jeune fille,» c'est-à-dire «si cette vierge» a élevé la voix pour crier. Ce qui précède dans le prophète Isaïe confirme assez ce que nous disons. Il ne dit pas simplement : « Une vierge » concevra et enfantera un fils. Après avoir dit : « Le Seigneur vous donnera un signe miraculeux, » il ajoute aussitôt : « Une vierge concevra, etc. » Si celle qui devait enfanter n'était pas vierge, et s'il ne devait y avoir qu'une conception naturelle, où serait le signe extraordinaire? Un signe miraculeux doit être singulier, rare, et sortir de l'ordre commun de la nature. Joseph, étant donc réveillé de son sommeil, fit ce que l'ange du Seigneur lui avait ordonné, et il prit sa femme avec lui. Admirez l'obéissance de ce saint homme, et la docilité de son esprit! Admirez quelle circonspection et quelle inaltérable pureté ! Quand les apparences déposent en faveur de ses soupçons, il ne veut rien faire qui déshonore Marie; et aussitôt qu'il est délivré de son doute, il ne pense plus à la quitter, mais la retenant avec lui, il devient le ministre et comme le dispensateur de ce mystère. « Il prit sa femme avec lui. » Remarquez-vous avec quelle attention l'évangéliste nomme toujours ainsi « la Vierge, » parce qu'il ne veut pas trop découvrir cette merveille, en dissipant un injurieux soupçon? « Et il ne

l'avait point connue, jusqu'à ce qu'elle enfanta son fils premier né. » Ce mot « jusqu'à ce que, » ne doit pas nous faire penser que Joseph l'ait connue ensuite, mais nous faire croire qu'elle était toujours demeurée *vierge* jusqu'à ce divin enfantement. Et pourquoi ce mot « jusqu'à ce que? » c'est que l'Ecriture a coutume de s'en servir pour marquer un temps indéterminé. Elle dit du corbeau, quand il sortit de l'arche pour n'y plus rentrer : « Qu'il n'y rentra pas jusqu'à ce que la terre fut desséchée. » En parlant de Dieu, elle dit encore : « Vous êtes depuis l'éternité jusqu'à l'éternité, » sans prétendre donner des bornes à l'essence divine. Lorsqu'elle annonce la naissance de Jésus-Christ elle s'exprime en ces termes : « Dans les jours de son avénement, la justice s'élèvera avec une abondance de paix, jusqu'à ce que la lune passe ; » ce qui ne marque pas que ce bel astre doive passer jamais. De même l'évangéliste se sert ici de l'expression « jusqu'à ce que » pour lever tout soupçon relativement à ce qui s'était passé avant la naissance de Jésus-Christ, vous laissant après juger vous-même de ce qui l'avait pu suivre. Il dit ce que nous ne devions apprendre que de sa bouche, savoir, que Marie fut vierge jusqu'à son enfantement; mais il vous laisse à conclure vous-même ce qui est une suite évidente et comme nécessaire de son récit. Sans doute qu'un homme aussi juste n'a point connu depuis celle qui était devenue mère par un tel miracle, et qui avait été honorée d'une fécondité si merveilleuse. Que si Joseph en eût usé depuis avec Marie comme avec une épouse, pourquoi Jésus-Christ sur la croix l'eût-il recommandée à son disciple comme n'ayant personne qui pût la protéger et la défendre? Pourquoi lui eût-il ordonné

de la prendre pour sa mère? Comment donc, direz-vous, *Jacques* et *d'autres* sont-ils appelés dans l'Evangile frères de Jésus-Christ? C'est d'après l'opinion commune, qui donnait à la Vierge Joseph pour mari, parce que Dieu avait voulu couvrir d'un voile impénétrable cet enfantement divin. C'est pour cela que saint Jean, dans son Evangile, les appelle lui-même frères du Seigneur : « Ses frères, disait-il, ne croyaient pas en lui. »

# FÊTE DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL.

---

ÉPITRE.

En ces jours-là, le roi Hérode se mit à persécuter quelques-uns des membres de l'Eglise; il fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. Voyant que cela était agréable aux Juifs, il fit aussi prendre Pierre. C'était alors les jours des azymes. Quand il l'eut pris, il le mit en prison, et il en commit la garde à quatre bandes de quatre hommes chacune, pour le faire exécuter publiquement après la Pâque. Et Pierre était gardé dans la prison, et l'Eglise adressait sans cesse des prières à Dieu pour lui. Or, pendant la nuit qui précédait le jour où Hérode devait le faire mourir, Pierre dormait entre deux soldats, lié par deux chaînes, et des gardes étaient placés devant la porte de la prison. Tout-à-coup le lieu fut rempli de lumière, un ange du Seigneur apparut, et frappant Pierre au côté, le réveilla et lui dit : Lève-toi vite! Et à l'instant les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'ange lui dit : Ceins-

toi et chausse ta chaussure ! Et il fit ainsi. Et l'ange lui dit : Prend ton vêtement et suis-moi ! Et sortant, il le suivait sans savoir si ce qui était fait par l'ange était quelque chose de réel, car il croyait voir une vision. Après avoir passé la première et la seconde garde, ils arrivèrent à la porte de fer qui conduit à la ville, et qui s'ouvrit d'elle-même devant eux ; et sortant, ils suivirent une rue, et aussitôt l'ange le quitta. Alors Pierre, étant revenu à lui, dit : Je vois maintenant que le Seigneur a envoyé son ange, et m'a délivré de la main d'Hérode et de toute l'attente du peuple juif. (Actes des apôtres, ch. XII, v. 1-12.)

## HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« En ces jours-là, le roi Hérode se mit à persécuter quelques-uns des membres de l'Eglise. »

Ce roi Hérode que citent les Actes n'était pas le même que celui qui figure dans l'Evangile, au temps de Jésus-Christ; ce n'est pas le même persécuteur ; ce sont d'autres épreuves qui étaient réservées à l'Eglise naissante. Et voyez, ainsi que je le disais, comment les choses s'enchaînaient, comment, dans la destinée de cette Eglise, les jours de calme et d'adversité se suivent et s'entrelacent. Maintenant ce ne sont plus les Juifs, ce n'est plus le conseil, c'est un roi qui porte les mains sur les fidèles pour les affliger. Le pouvoir est plus grand, la guerre est plus sérieuse et plus violente ; la faveur des Juifs était à ce prix; on voulait être agréable aux Juifs.

« Il fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. » Cela semble arriver sans cause et comme par hasard. Mais si l'on demande pourquoi Dieu l'a permis, nous répondrons : C'était d'abord afin de persuader à ses fidèles par leur expérience propre que, quoiqu'on les tuât, tout morts et victimes qu'ils étaient, ils l'emportaient sur leurs adversaires, ainsi qu'on le vit au martyre d'Etienne; ensuite Dieu voulait ménager aux Juifs l'occasion de revenir de leur démence, après avoir assouvi leur fureur; enfin, Dieu l'a permis, afin de montrer qu'il le permettait.

« Et voyant que cela était agréable aux Juifs, Hérode fit aussi prendre Pierre. » Monstrueuse perversité ! Il se souillait de meurtres sans raison, gratuitement, uniquement pour leur complaire ! « C'était alors le jour des azymes. » Qu'importent les azymes ! Hérode n'avait pas besoin de s'inquiéter des Juifs à propos des observances légales. Ils n'empêchaient pas de tuer; bien plus, ils commettaient le meurtre eux-mêmes, sans en être détournés par la considération du temps.

« Et quand il l'eut pris, il le mit en prison, et le donna en garde à quatre bandes de quatre hommes chacune, pour le faire exécuter publiquement après la Pâque. » Ces précautions étaient prises sous l'inspiration de la fureur et de la crainte. « Hérode, est-il dit, fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. » Ne voyez-vous pas ressortir au grand jour de l'évidence la force d'âme et l'héroïsme de ces premiers chrétiens ? Afin qu'on ne pût pas dire qu'il leur était bien facile de braver la mort, qu'il n'y avait là pour eux ni péril, ni crainte, puisque Dieu les délivrait, il permit qu'on les tuât, surtout les chefs, pour

faire sentir aux meurtriers que rien ne les empêchait, que leur méchanceté était gratuite autant qu'opiniâtre.

« Et Pierre était gardé dans la prison, et l'Eglise adressait à Dieu pour lui de continuelles prières. » Il s'agissait en effet pour lui de la mort. Le meurtre de Jacques et l'incarcération de Pierre avaient rempli de crainte le cœur des fidèles.

« Or, la nuit même d'avant le jour où Hérode devait le faire mourir, Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes, et des gardes étaient placés devant la porte de la prison. Tout-à-coup le lieu fut rempli de lumière, un ange du Seigneur apparut, et frappant Pierre au côté, il le réveilla, disant : Lève-toi vite ; et à l'instant les chaînes tombèrent de ses mains. »

Un ange cette nuit même le délivra. « Le lieu fut rempli de lumière, » afin que Pierre ne crût pas avoir affaire à un spectre, et personne excepté lui ne vit cette lumière. Malgré cela, il s'imaginait avoir devant les yeux un fantôme, tant il était loin de s'attendre à ce prodige ! Il eût douté de la réalité bien plus encore, si elle ne se fût montrée avec cet appareil. En effet, depuis plusieurs jours qu'il était en prison, sans avoir aperçu aucun signe de délivrance, il s'était aguerri contre la mort. Et pourquoi, direz-vous, Dieu n'a-t-il pas permis qu'il tombât entre les mains d'Hérode, et l'a-t-il délivré dans cette circonstance ? L'emprisonnement de Pierre avait jeté les fidèles dans la stupeur, et Dieu voulait par sa délivrance relever leur courage. D'ailleurs, si la puissance divine fût intervenue partout et dans toute circonstance, les chrétiens n'auraient plus été regardés comme des hommes. Que n'a-t-il pas fait lors du martyre d'Etienne ? Ne leur a-t-il

pas montré les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à sa droite ?

« Et l'ange dit à Pierre : Ceins-toi et chausse ta chaussure. » Ces recommandations de l'ange indiquent encore à l'apôtre la réalité de l'apparition ; il n'y a rien dans ces soins minutieux qui trahisse la fraude ou une hallucination des sens.

« Et Pierre fit ainsi. Et l'ange lui dit : Prends ton vêtement et suis-moi. Et, sortant, il le suivait sans savoir si ce qui était fait par l'ange était quelque chose de réel ; car il croyait voir une vision. Quand ils eurent passé la première et la seconde garde, ils arrivèrent à la porte de fer qui conduit à la ville, et qui s'ouvrit d'elle-même devant eux. » C'était encore un nouveau miracle ; Pierre ne fut toutefois convaincu qu'après la disparition de l'ange. « Et sortant, ils suivirent une rue, et aussitôt l'ange le quitta. Alors Pierre, revenu à lui, dit : Maintenant je sais véritablement que Dieu a envoyé son ange, et m'a délivré de la main d'Hérode et de toute l'attente du peuple Juif. » « Maintenant je sais, » dit-il ; et il ne savait donc pas auparavant. Dieu veut le délivrer d'abord, et ensuite lui faire comprendre le prodige de sa délivrance.

Reprenons maintenant l'enchaînement de la narration. « En ces jours-là, le roi Hérode se mit à persécuter quelques-uns des membres de l'Eglise. » Il se jette sur eux, comme une bête féroce, sans aucun motif. C'est ce qu'avait prédit le Christ : « Le calice que je dois boire, vous le boirez, et vous serez baptisés du baptême dont je dois être baptisé. » « Hérode fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. » Et pourquoi, direz-vous, ne fit-il pas mourir aussitôt l'apôtre Pierre ? L'écrivain sacré en donne la

raison : « C'était alors le jour des azymes. » Et il voulait donner au supplice le plus de solennité possible. Déjà, dès ce temps-là, d'après le conseil de Gamaliel, il était rare que les Juifs fissent mourir les chrétiens; d'ailleurs ils ne trouvaient à ces meurtres aucun prétexte; mais ils avaient soin de les faire persécuter par d'autres. Il y avait un autre Jacques, frère du Seigneur; c'est pourquoi l'auteur des Actes désigne celui-ci en l'appelant « frère de Jean. »

« Hérode, voyant que cela était agréable aux Juifs, fit aussi prendre Pierre. » Ils aimaient le meurtre, et lui, Hérode, servait leurs passions haineuses et insensées: quelle insigne folie! Quand, au contraire, il aurait dû réprimer leur violence, il les excitait, comme ferait un médecin qui tuerait ses malades au lieu de les guérir. Et cependant il avait devant les yeux de nombreux exemples qui auraient dû le détourner de l'iniquité, surtout les exemples de son aïeul et d'Hérode son père. Le premier, après le massacre des innocents, avait eu à subir les derniers malheurs; et le second, par le meurtre de Jean-Baptiste, vit s'allumer autour de lui une guerre terrible.

« Et quand il l'eut pris, il le mit en prison. » Il craignait qu'il ne s'échappât, par suite de la crainte que la mort de l'apôtre Jacques avait inspirée à tous les chrétiens : ainsi, pour s'assurer de sa personne, il le mit en prison. Plus il est étroitement gardé, plus sera grand le miracle de sa délivrance. Cet emprisonnement était utile à Pierre, qui sortit de là plus aguerri après avoir donné la preuve de son courage. « L'Eglise adressait à Dieu pour lui de continuelles prières. » La prière était une marque d'amour. Tous les fidèles redemandaient leur

père, et un père plein de mansuétude. « Sans cesse on priait pour lui. » Voyez les sentiments d'affection dont les premiers fidèles étaient animés pour leurs pontifes. Ils n'excitaient aucun tumulte; mais, sans se troubler, ils avaient recours à la prière, l'arme la plus sûre et la plus invincible. Ils ne disaient pas : Je suis peu de chose, et mes prières ne lui seront d'aucune utilité. La charité qui les faisait agir leur ôtait toute pensée de défiance. Voulez-vous savoir quels grands services les persécuteurs ont rendus à ces premiers chrétiens contre leur intention? Ils ont fait que les uns sont sortis de l'épreuve plus forts et plus aguerris, tandis que les autres sont devenus plus vigilants. Voyez encore : dans cette circonstance, ils choisissent un jour de fête pour le supplice de Pierre, comme s'ils avaient voulu lui donner une plus grande illustration.

« La nuit même d'avant le jour où Hérode devait le faire mourir, Pierre dormait. » Admirez le sommeil de Pierre : il n'est troublé ni par la terreur ni par la crainte. La nuit même du jour où il devait mourir, il dormait plein de confiance en Dieu. Et il n'est pas dit simplement qu'il dormait, mais « il dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes. » Oui, il était entre deux soldats, et il dormait lié de deux chaînes Voyez avec quelles précautions on le gardait!

« Tout-à-coup un ange du Seigneur lui apparut, et lui dit : Lève-toi vite. » Les gardes, qui dormaient aussi, ne s'aperçurent de rien. Une lumière éclaira la prison, afin que Pierre vît et comprît que ce n'était pas un vain songe. L'ange le frappe au côté pour le secouer de son engourdissement. Pierre entend qu'on lui dit : Lève-toi, et vite;

il avait besoin d'être pressé, tant il était profondément endormi.

« Pierre pensait que c'était une vision. Ils passèrent la première et la seconde garde. » Où sont maintenant les hérétiques? Qu'ils nous disent comment Pierre a pu sortir de prison. Ils ne le pourront pas. C'est pour leur fermer la bouche que l'ange lui dit de se chausser et de se ceindre; c'est aussi pour convaincre l'apôtre qu'il n'a point affaire à un fantôme; c'est afin que, secouant son sommeil, il comprît la réalité de sa délivrance. Les chaînes tombent aussitôt de ses mains, et il entend une voix : « Lève-toi vite. » L'ange ne voulait pas le troubler, mais seulement l'avertir de ne point tarder. « Pierre ne savait pas si ce qui était fait par l'ange était quelque chose de réel; il pensait que c'était une vision. » Il n'y avait rien là d'étonnant, à la vue des grandes choses qui se passaient.

Admirez, en effet, la grandeur du prodige! Combien ne devait-il pas frapper d'étonnement celui qui le voyait de ses yeux? Cela ne dut-il pas lui paraître incroyable? Si Pierre a cru longtemps que c'était une vision, même après s'être ceint et chaussé, quelle stupéfaction n'eût pas éprouvée tout autre?

« Quand ils eurent passé la première et la seconde garde, ils arrivèrent à la porte de fer. Et, sortant, il suivirent une rue, et aussitôt l'ange le quitta. » Ce qui s'est passé dans l'intérieur de la prison était merveilleux : tout ici redevient plus humain. Il n'y avait plus d'obstacles à surmonter : l'ange disparaît. Pierre n'aurait pu jamais sortir seul de prison, tant il y avait de difficultés à vaincre; alors aussi il était dans une espèce de stupeur qui ajoutait à tous les autres empêchements.

Enfin Pierre, revenu à lui, dit : « Je sais véritablement que le Seigneur a envoyé son ange pour me délivrer de la main d'Hérode et de tout ce qu'attendait le peuple juif. Je sais maintenant, mais je ne le savais pas quand j'étais dans les liens. »

---

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus, étant allé du côté de Césarée de Philippe, interrogea ses disciples, et leur demanda : Que dit-on du Fils de l'homme? Ils répondirent : Les uns disent que c'est Jean-Baptiste ; les autres, Elie ; d'autres enfin, Jérémie, ou quelqu'un des prophètes. Mais vous, leur dit Jésus, qui dites-vous que je suis? Simon Pierre, prenant la parole, dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus lui répondit : Vous êtes heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est point la chair ni le sang qui vous l'ont révélé, mais mon Père qui est dans le ciel. Et moi, je vous dis que vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. (Saint Matthieu, ch. XVI, v. 13 à 19.)

## HOMÉLIE DE SAINT LÉON

### SUR LA FÊTE DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL.

Tout l'univers, mes Frères, prend part aux fêtes de l'Eglise; l'unité de la foi exige que l'on célèbre de tous côtés avec une joie commune les mystères qui ont été accomplis pour le salut de tous. Mais la fête de ce jour, outre la vénération générale qui lui est due par toute la terre, demande de nous et de notre cité des hommages tout particuliers. Dans ces lieux où les premiers des apôtres ont souffert une mort si glorieuse, nous devons, le jour de leur martyre, faire éclater notre allégresse et notre amour d'une manière plus solennelle que toutes les autres villes du monde.

O Rome! ce sont ces hommes illustres qui ont fait briller à tes yeux les lumières de l'Evangile; tu étais le centre de l'erreur, et par eux tu es devenue l'école de la vérité. Ils sont tes pères et tes véritables pasteurs; ils ont jeté sur ton sein les bases éternelles d'un royaume qui ne périra jamais; tu leur dois plus qu'aux hommes qui ont creusé les fondements de tes premières murailles, qu'à ces hommes dont l'un, qui t'a donné son nom, a rougi ton sol du sang de son frère. Ce sont ces glorieux apôtres qui t'ont donné cette gloire dont tu brilles maintenant; tu es la nation sainte, le peuple élu, la ville royale et sacerdotale. Le siége de saint Pierre t'a rendue la capitale de l'univers, et la religion divine a plus étendu ton em-

pire que n'avait fait la puissance des princes de la terre. Quoique des victoires sans nombre aient porté au loin les limites de ton antique puissance, que la terre et la mer aient subi ton joug, cependant tu as fait plus de conquêtes avec la paix chrétienne que les armes à la main.

Dieu, dont la puissance est infinie, qui est également juste et bon, qui n'a jamais refusé sa miséricorde aux hommes, qui les a toujours comblés de bienfaits et les a assistés de ses grâces, afin qu'ils le connussent, Dieu a envoyé au monde son Verbe qui lui est égal et coéternel; il l'a envoyé par compassion à cause de leur aveuglement et à cause de leur penchant à faire le mal. Le Verbe s'est fait chair, et il a uni la nature divine à la nature humaine, de telle sorte que l'abaissement de la divinité faisait la gloire de l'humanité. La divine Providence a étendu les limites de l'empire romain, afin que les effets de sa grâce ineffable se répandissent par tout l'univers. Dieu a réuni ainsi en une seule toutes les nations de la terre; cette unité convenait à ses desseins : il devait être plus facile de prêcher l'Evangile à l'univers, quand tous les empires, n'en formant plus qu'un seul, seraient soumis aux lois d'une seule ville. Mais cette ville, qui ne connaissait point l'auteur de sa puissance, tandis qu'elle commandait à tous les peuples du monde, pliait sous le joug des erreurs de toutes les nations. Elle croyait avoir une grande religion, parce qu'elle accueillait avec avidité toutes les folies qui désolaient le monde; aussi, plus les liens avec lesquels le démon la tenait enchaînée étaient solides, plus la liberté que Jésus-Christ lui a donnée doit paraître miraculeuse.

Lorsque les douze apôtres eurent reçu du Saint-Esprit

le don des langues, et qu'ils se partagèrent l'univers pour y propager la parole divine, Pierre, le prince des apôtres, eut en partage la capitale de l'empire romain, afin que cette lumière de la vérité qui devait éclairer tout le genre humain, étant placée au centre de l'univers, répandît plus aisément ses rayons de tous côtés. Y avait-il quelque nation au monde qui n'eût des représentants dans cette ville, ou qui ignorât ce que Rome avait appris? C'est donc là qu'il fallait terrasser la philosophie; c'était là qu'il fallait détruire les vains mensonges de la sagesse humaine, là qu'il fallait renverser le culte des démons, là enfin qu'il fallait anéantir l'impiété de toutes les erreurs sacriléges, puisque dans cette ville toutes les superstitions et toutes les erreurs étaient réunies!

Bienheureux Pierre! vous ne craignez pas de venir dans cette grande cité, tandis que l'apôtre saint Paul, votre compagnon de gloire et de travaux, donne ses soins à l'organisation d'autres Eglises; vous entrez dans cette forêt remplie de bêtes féroces; vous marchez sur cet océan tumultueux avec plus de confiance que sur la mer; vous ne tremblez point à l'aspect de cette maîtresse du monde, vous qui fûtes saisi de crainte, dans la maison de Caïphe, à la voix d'une simple servante! Est-ce que la tyrannie de Claude et la férocité de Néron étaient moins à craindre que le jugement de Pilate ou que la méchanceté des Juifs? Mais votre amour surpassait vos craintes; vous ne pensâtes point devoir céder à la terreur, alors que vous travailliez au salut de ceux que vous aviez pris en affection. Vous prîtes le sentiment de cette charité intrépide, lorsque vous donnâtes des témoignages d'un amour sincère à votre maître qui, vous interrogeant par trois fois,

vous confia la garde de son troupeau, en vous recommandant de lui faire part de la même nourriture dont vous aviez été nourri vous-même.

Les miracles que vous aviez opérés, la grâce dont vous étiez comblé et l'épreuve que vous aviez faite de vos vertus, augmentaient votre confiance. Vous aviez déjà instruit les Juifs qui avaient cru; vous aviez déjà fondé l'Eglise d'Antioche, où le nom de chrétiens fut donné aux premiers fidèles; vous aviez déjà prêché l'Evangile dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bythinie: vous ne doutiez plus du succès de votre ouvrage et du temps qui vous restait pour l'accomplir, lorsque vous faisiez entrer l'étendard de la croix de Jésus-Christ dans les murs de la cité romaine, où la gloire de votre martyre et l'honneur de votre dignité vous attendaient, selon les décrets de la Providence.

Paul, votre collégue à l'apostolat, ce vase d'élection, cet illustre docteur des Gentils, accourut alors et vint partager vos travaux dans cette ville où la pudeur, l'innocence et la liberté étaient aux abois sous la tyrannie du cruel Néron, dont la rage, excitée par toutes les mauvaises passions, en vint à cet excès de folie de soulever le premier contre le nom chrétien les fureurs d'une persécution générale, comme s'il eût prétendu anéantir la grâce de Dieu en massacrant les saints. L'un des plus grands bienfaits de cette grâce est que le mépris de cette vie temporelle nous ouvre la porte des félicités éternelles. La mort des saints est précieuse aux yeux de Dieu. La religion, fondée sur la croix de Jésus-Christ et cimentée de son sang, ne peut être ébranlée par les supplices les plus cruels. Les persécutions, loin d'abattre l'Eglise, la font briller d'une nou-

velle splendeur ; le champ du Seigneur produit alors au contraire une plus riche moisson, tous les grains qui tombent renaissent multipliés. Les milliers de martyrs qui reçurent les palmes du triomphe prouvent d'une glorieuse manière combien se multiplièrent ces deux illustres grains de la semence divine; ces dignes émules des glorieux apôtres entourèrent notre cité d'une vaste ceinture de tombeaux qui couronnent son front comme un diadème composé de perles précieuses.

Nous devons nous réjouir, mes Frères, d'une si puissante protection, nous fortifier dans la foi et nous encourager à la patience par leur exemple. Mais la fête des bienheureux apôtres doit encore exciter notre joie : Dieu les a choisis entre tous les membres de son Eglise, et il en a fait les yeux mystiques du corps dont Jésus-Christ est la tête. Nous ne devons établir aucune différence entre leurs mérites et leurs vertus inébranlables. Leur élection, leurs travaux et leur mort les rendent tous deux parfaitement égaux. Notre propre expérience nous l'a appris, mes Frères, et nos ancêtres nous l'ont confirmé, la protection de ces deux illustres patrons nous sera d'un grand secours, pour obtenir les grâces de la Divinité, dans les travaux de cette vie éphémère; car si nous sommes accablés par le poids de nos propres péchés, les mérites des bienheureux apôtres nous soutiennent et nous fortifient par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, qui forme, avec le Père et le Saint-Esprit, une seule puissance et une seule divinité, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## DISCOURS DE SAINT CYPRIEN

### SUR L'UNITÉ DE L'ÉGLISE.

Le Seigneur a dit : « Vous êtes le sel de la terre. » Il a recommandé à l'innocence d'être simple de cœur, et à la simplicité d'être prudente. De là, pour nous, Frères bien aimés, l'impérieuse obligation de veiller soigneusement pour découvrir les piéges d'un ennemi fécond en stratagèmes, et nous prémunir contre ses artifices. Craignons qu'après avoir revêtu Jésus-Christ, la sagesse du Père, nous ne paraissions peu attentifs à conserver nos immortelles espérances. Le danger ne vient pas seulement de la persécution et de la violence qui marchent le front levé et au grand jour pour abattre les serviteurs de Dieu. Il est plus facile de se tenir sur ses gardes quand le péril est connu; devant un adversaire qui se montre, le courage est préparé au combat. Ce qu'il faut redouter avant tout, c'est l'ennemi qui, à l'ombre d'une paix trompeuse, se glisse furtivement par de secrets détours, d'où lui est venu le nom de serpent. Telle est toujours sa marche oblique et tortueuse ; telles sont les ténèbres dont il s'enveloppe habilement pour surprendre l'homme. Ainsi, dès le berceau du monde, il séduisit par de flatteuses paroles des âmes novices et trop crédules. Mais que dis-je? n'osa-t-il pas essayer le pouvoir de ses ruses sur le Sauveur lui-même, et, en s'offrant à ses regards sous une trompeuse apparence, se promettre une seconde victoire? Mais il fut

bientôt découvert et terrassé; terrassé, parce qu'il fut découvert. Mémorable enseignement, qui nous apprend à éviter les sentiers du vieil homme pour marcher sur les traces du Seigneur, afin qu'au lieu de nous jeter, par une fatale imprévoyance dans les filets de la mort, nous entrions en possession de l'immortalité, en nous armant contre le péril. Or, à quel prix pouvons-nous conquérir l'immortalité, sinon en observant les commandements divins qui triomphent de la mort, puisque Jésus-Christ lui-même a dit: « Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements; » et ailleurs: « Si vous faites ce que je vous commande, je ne vous appellerai plus désormais du nom de serviteurs, mais d'amis? » Ceux-là seuls, il le déclare, demeurent inébranlables sur la pierre où il les a établis; ceux-là seuls bravent les tempêtes et résistent à tous les tourbillons du siècle. « Quiconque écoute et accomplit mes paroles, dit-il, ressemble à l'homme qui a bâti sa maison sur la pierre. La pluie est descendue, les fleuves sont venus, les vents ont soufflé et se sont précipités sur cette maison, et elle n'est point tombée, parce qu'elle était fondée sur la pierre. » Soyons donc fidèles aux préceptes sacrés; ce qu'a enseigné le Christ, accomplissons-le. Se dira-t-il chrétien, l'homme rebelle à ses commandements? Parviendra-t-il aux récompenses de la foi, l'homme qui ne veut pas demeurer fidèle aux divines ordonnances? Il se condamne ainsi à chanceler incessamment et à tourbillonner comme une vaine poussière, emporté çà et là par le vent du mensonge. Supposez même qu'il marche, il n'arrivera jamais au port du salut, puisqu'il ne suit pas le chemin de la vérité.

Nous avons dit, mes bien-aimés, qu'il fallait redouter non-seulement la violence et l'attaque ouvertes, mais surtout les fraudes et les stratagèmes d'un ennemi artificieux. En effet, vous allez reconnaître l'habileté de ses manœuvres. Terrassé à l'avénement du Rédempteur, alors que la lumière du salut éclaira les nations et vint réchauffer la terre; furieux de voir les sourds ouvrir l'oreille à la voix de la grâce, les aveugles tourner vers Dieu des regards dessillés, les infirmes se renouveler dans une immortelle vigueur, le boiteux courir à l'église, le muet trouver une langue pour prier, le père du mensonge, seul dans ses temples déserts et parmi ses idoles abandonnées, voyant le nombre des chrétiens augmenter de jour en jour, imagina tout-à-coup de nouvelles ruses. Il se déguise sous le nom chrétien lui-même, pour mieux tromper. Il invente les schismes et les hérésies, afin de renverser la foi, d'altérer la vérité et de déchirer l'unité. Il circonvient et conduit à travers des illusions nouvelles ceux qu'il n'a pu retenir dans l'aveuglement de leur antique ignorance. C'est au sein de l'Eglise même qu'il choisit ses victimes. Les infortunés! ils se croyaient échappés à la nuit du siècle, et près d'atteindre à la lumière; mais l'ennemi épaissit autour d'eux d'autres ténèbres sans qu'ils le sachent, si bien que, tout en rompant avec Jésus-Christ, tout en divorçant avec l'Evangile, ils continuent de s'appeler chrétiens, et qu'en marchant dans les ténèbres, ils s'imaginent avoir la lumière. Ce n'est pas tout: l'ange des ténèbres se transforme encore, selon l'Apôtre, en ange de lumière. Il dispose ses ministres comme autant de ministres de la justice. Puis, les voilà donnant à la nuit le nom de jour, à la mort le nom de

la vie, au désespoir le nom de l'espérance, à la perfidie le nom de la foi, à l'antechrist le nom de Jésus-Christ, afin de mieux ruiner la vérité par des inventions qui en ont l'apparence.

Quelle est la cause de ce mal, mes Frères bien aimés? C'est qu'on ne remonte point à la source de la vérité; c'est que l'on se détache du chef; c'est que l'on ne garde point la doctrine du divin législateur. Si l'on veut s'arrêter à ces principes, il ne faut ni longue discussion, ni beaucoup de preuves. Il est facile de reconnaître où est la foi; il suffit d'interroger brièvement la vérité.

Le Seigneur dit à Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Ce que tu lieras sur la terre sera lié au ciel ; ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel.» « Pais mes brebis, dit-il encore au même apôtre, après sa résurrection. » C'est sur un *seul* qu'il bâtit son Eglise ; à un *seul* qu'il confie le soin de paître ses brebis. Il est bien vrai qu'après sa résurrection, il donne à tous ses apôtres une égale mission. « Comme mon Père m'a envoyé, moi, je vous envoie : recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. » Toutefois, pour nous manifester le mystère de l'unité, il voulut, par son autorité divine, que le principe de cette même unité commençât *par un seul*. Sans doute les autres apôtres étaient ce que fut saint Pierre, ses égaux en honneur, élevés à la même puissance; mais l'unité est le point de départ, et la *primauté* est donnée à Pierre, pour montrer qu'il n'y a qu'une Eglise de Jésus-Christ et qu'une *seule*

*chaire*. Tous sont pasteurs; mais il n'y a qu'un seul et même troupeau, que tous les apôtres doivent gouverner en commun. Pour attester encore que l'Eglise de Jésus-Christ est une, le Saint-Esprit, parlant au nom du Seigneur dans le Cantique des cantiques, préludait ainsi à ce mystère : « Ma colombe est unique : elle est parfaite, il n'y a qu'elle pour sa mère; elle est le choix de celle qui l'a engendrée. » Quoi donc! celui qui ne garde pas l'unité de l'Eglise croit-il encore garder la foi?

Celui qui résiste à l'Eglise, qui se révolte contre elle, qui abandonne « la chaire de Pierre, » sur qui est fondée l'Eglise, s'imagine-t-il encore être dans l'Eglise, surtout quand le bienheureux apôtre Paul nous apprend en ces mots quelle est la nature du sacrement de l'unité : « Vous *n'êtes* qu'un corps et qu'un esprit, comme vous avez été tous appelés à une même espérance; il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême, qu'un Dieu? » Nous devons donc garder et maintenir invariablement cette unité, nous surtout évêques, qui sommes placés à la tête de l'Eglise, afin de constater que l'épiscopat est également un et indivisible. Que personne ne trompe ses frères par le mensonge; que personne ne corrompe la vérité de la foi par une prévarication perfide. Il n'y a qu'un seul épiscopat dont chaque évêque possède solidairement une partie; il n'y a de même qu'une seule Eglise, quoique, par les accroissements de sa glorieuse fécondité, elle se répande dans une infinité de membres. Regardez : le soleil envoie beaucoup de rayons, mais il n'y a qu'un foyer de lumière; l'arbre se divise en beaucoup de rameaux, mais il n'y a qu'un tronc, appuyé sur une racine vigoureuse; la source distribue au loin ses eaux, mais, quelle

qu'en soit l'abondance, chacun de ces ruisseaux part d'une source commune. Séparez le rayon de soleil du foyer qui l'envoie, l'unité de la lumière ne souffre pas de partage; détachez le rameau de l'arbre qui le nourrit, le fruit ne pourra plus germer; retranchez un ruisseau de la source qui l'alimente, il tarit aussitôt. Il en est de même de l'Eglise du Seigneur. Soleil universel, elle épanche ses rayons jusqu'aux extrémités du monde; mais c'est toujours une seule lumière qu'elle envoie, sans que l'unité du corps soit divisée. Arbre majestueux, elle étend l'immensité de ses rameaux sur toute la terre; vaste fleuve, elle arrose toutes les contrées par la richesse de ses eaux. Mais partout un même principe, partout une même origine, partout une même mère, riche par sa fécondité; c'est son sein qui nous a portés; c'est son lait qui nous a nourris; c'est son esprit qui nous anime. L'épouse du Christ repousse toute alliance adultère; sa pureté est incorruptible; elle ne connaît qu'une maison, elle garde avec un soin religieux la sainteté de la couche nuptiale; elle nous conserve à Dieu et destine au trône les enfants qu'elle a engendrés. Se séparer de l'Eglise, c'est abjurer sa part aux royales promesses; c'est se prostituer à une femme adultère. Non, il n'arrivera jamais aux récompenses éternelles de Jésus-Christ le chrétien qui abandonne l'Eglise de Jésus-Christ : c'est un étranger, un profane, un ennemi; il ne peut avoir Dieu pour père, puisqu'il n'a pas l'Eglise pour mère. Si un seul homme a pu être sauvé autrefois hors de l'arche, le salut est aussi hors de l'Eglise. « Qui n'est pas avec moi, dit le Seigneur, est contre moi. Qui n'amasse pas avec moi dissipe. » Vous l'entendez! en rompant avec Jésus-Christ,

on s'élève contre lui ; on dissipe l'Eglise du Seigneur, dès lors que l'on moissonne hors de l'Eglise. Le Sauveur dit encore. « Mon Père et moi, nous ne sommes qu'un. » Ailleurs il est écrit du Père, du Fils et du Saint-Esprit : « Ces trois ne sont qu'un. » Et l'on s'imaginerait après cela que cette divine unité, fondée sur la parole infaillible de Dieu et cimentée par les sacrements, pût être rompue dans l'Eglise et aller se perdre dans la lutte ou le divorce des volontés! Non; qui ne garde pas inviolablement l'unité ne garde pas davantage la loi, ne garde pas davantage la foi du Père, ne garde pas la foi du Fils, ne garde ni la vie ni le salut. Ce sacrement nous est représenté dans l'Evangile par cette tunique de Jésus-Christ notre Seigneur, dont les bourreaux respectent l'intégrité, et qu'ils jettent au sort, afin qu'elle arrive à son nouveau maître sans avoir été partagée. « Ils prirent sa tunique, dit la divine Ecriture, et comme elle était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas, ils se dirent entre eux : Ne la déchirons point, tirons-la au sort, et voyons à qui elle appartiendra. » Vêtement mystérieux ! Il figurait cette glorieuse unité qui descend d'en haut, c'est-à-dire qui vient du ciel et du Père, et qui, indivisible à son origine, devait subsister indivisible dans les mains qui l'avaient reçue. Ainsi, quiconque déchire l'Eglise de Jésus-Christ ne saurait posséder la tunique de Jésus-Christ. Voyez, au contraire, un symbole différent. Salomon va descendre dans la tombe; une grande scission s'opère dans le peuple et dans le royaume. Que fait Achias? Il n'a pas plus tôt rencontré dans la plaine le roi Jéroboam, qu'il déchire ses vêtements en douze parts. « Prends, dit-il au roi, dix de ces morceaux, le Seigneur

l'ordonne; voilà que le royaume partagé échappe aux mains de Salomon. Tu auras dix sceptres; à lui il n'en restera que deux, en considération de David mon serviteur, et de Jérusalem que j'ai choisie pour y établir mon nom. » Lorsque les douze tribus d'Israël se séparent, le prophète Achias déchire son vêtement. Mais, parce que le peuple de Jésus-Christ ne saurait être divisé, la tunique du Sauveur, qui était d'un seul morceau et sans couture, n'est point divisée par les soldats qui s'en emparent. Une, entière, indivisible, elle figure l'indissoluble union du peuple qui a revêtu Jésus-Christ. Le sacrement de l'unité de l'Eglise était représenté par le symbole visible de cette tunique.

Où est l'homme assez enhardi dans la scélératesse et le parjure, assez aveuglé par la démence, pour s'imaginer que l'on peut déchirer, ou qu'il peut déchirer lui-même l'unité de Dieu, le vêtement du Seigneur, l'Eglise de Jésus-Christ? Le Sauveur nous dit lui-même dans l'Evangile : « Il n'y aura qu'un pasteur et qu'un troupeau. » Et l'on croit, après cet oracle, qu'une même enceinte puisse renfermer à la fois plusieurs troupeaux et plusieurs pasteurs! Ecoutons en quels termes pressants l'apôtre Paul nous recommande cette unité : « Je vous conjure, mes Frères, au nom de Jésus-Christ notre Seigneur, d'avoir tous un même langage, et de ne point souffrir de division parmi vous, mais d'être unis tous ensemble par un même esprit et dans les mêmes sentiments. » Et ailleurs : « Ayant soin de conserver l'unité du même esprit par le lien de la paix. » Et vous, pensez-vous être debout et vivant encore lorsque vous abandonnez l'Eglise pour vous bâtir ailleurs un autre domicile, lorsqu'il est dit à Rahab, an-

tique figure de l'Eglise : « Tu rassembleras dans ta maison ton père, ta mère, tes frères et toute ta parenté? Si quelqu'un franchit le seuil de ta maison, son sang sera sur ta tête. » Même symbole dans l'Exode : la chair de l'agneau pascal, dont l'immolation préludait à l'immolation du Christ, devait être mangée en commun dans une même maison. Le Seigneur parle ainsi : « Il sera mangé dans une maison, et vous ne porterez point sa chair au dehors. » La chair de Jésus-Christ, le Saint du Seigneur, ne peut donc être portée au dehors; point d'autre maison que l'Eglise pour les enfants de la foi. C'est bien là le sanctuaire de la paix et de la bonne intelligence que l'Esprit-Saint désignait ainsi dans les Psaumes : « Dieu rassemble dans la même enceinte les frères qu'unit un même cœur et un même esprit. »

Voilà donc pourquoi l'Esprit-Saint a choisi pour nous apparaître la forme d'une colombe douce et pacifique, sans fiel, sans amertume : point de dents pour mordre, point de serres pour déchirer; elle se plaît parmi les demeures des hommes; elle ne connaît, n'affectionne *qu'un nid*. Lorsque les colombes engendrent, elles élèvent en commun leurs petits; en voyage, elles volent affectueusement aile contre aile; leur vie, qui s'écoule sous *le même toit*, et leurs pudiques caresses, témoignent d'une concorde et d'une harmonie inviolables. La tendresse des colombes, la douceur des agneaux et des brebis, telle est l'image que doit nous présenter l'Eglise. Que fait, dans une âme chrétienne, la fureur des loups, la rage des animaux immondes, le poison des serpents? Félicitons l'Eglise quand elle perd ces membres impurs ou dangereux, dont la contagion funeste eût infecté les colombes et les

brebis de Jésus-Christ. L'amertume n'a rien de commun avec la douceur, l'ombre avec la lumière, la guerre avec la paix, la stérilité avec la fécondité, la sécheresse avec la source d'eau vive, la tempête avec le calme. Pourquoi associer les éléments qui se repoussent? Mais la vertu, ah! jamais elle ne peut se détacher de l'Eglise. Le vent enlève-t-il le froment dans l'aire du laboureur? L'arbre robuste est-il renversé par la tempête? Non, il n'y a qu'une paille légère qui se laisse emporter par le vent, que l'arbre sans racines qui tombe sous l'effort de l'orage. L'Apôtre censure et maudit d'avance ces esprits inquiets et mobiles. « Ils sont sortis du milieu de nous, dit-il, mais ils n'étaient pas de nous; car, s'ils eussent été de nous, ils seraient demeurés avec nous. » Et voilà quelle est la cause des hérésies qui se sont élevées et s'élèvent encore. Des esprits corrompus ne veulent point garder la paix. Le parjure, ami de la discorde, se révolte contre l'unité. Dieu permet ces scandales pour ne pas enchaîner la liberté de l'homme, afin que, dans ces épreuves où la vérité interroge nos cœurs et nos esprits, l'intégrité de notre foi brille de toute sa lumière. L'Esprit-Saint nous le déclare d'avance par la bouche de l'Apôtre : « Il faut qu'il y ait des hérésies, afin que l'on reconnaisse ceux d'entre vous qui sont d'une vertu éprouvée. » Oui, c'est par elle que la fidélité est reconnue, par elle que le parjure est démasqué. C'est par elle que, même ici-bas, les âmes des justes sont séparées d'avec celles des impies, et le froment d'avec la paille stérile.

Ainsi advient-il de ces docteurs sans autorité, qui, se constituant pasteurs de je ne sais quelle vaine et téméraire agrégation, usurpent le titre d'évêques, quoique

personne ne leur ait conféré la consécration pontificale. Le roi-prophète nous les montre assis dans la chaire empestée, apôtres du mensonge, fléaux de la foi, serpents artificieux dont le souffle empoisonné corrompt et gagne de proche en proche comme la contagion. Leur présence donne la mort. Ecoutez en quels termes le Seigneur les menace, et rappelle son peuple qui s'égarait sur leurs pas : « N'écoutez pas les paroles des faux prophètes, parce que les visions de leur cœur les trompent. Ils parlent, mais non par la bouche du Seigneur. Ils disent à ceux qui rejettent la loi de Dieu : La paix sera sur vous; et à tous ceux qui marchent dans la perversité de leur cœur : Le mal ne viendra pas sur vous. Je ne leur ai point parlé, et ils ont prophétisé. S'ils eussent assisté à mon conseil, s'ils eussent entendu ma parole, ils l'auraient enseignée à mon peuple, et ils l'auraient détourné de ses voies perverses. » C'est encore eux que le Seigneur désigne par ces mots : « Ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive, pour se creuser des citernes sans fond et incapables de garder l'eau. » Leurs eaux souillent au lieu de purifier; elles impriment une lèpre nouvelle au lieu de guérir la première. Fils du mensonge, comment arrivent-ils aux promesses? Engendrés par l'apostasie, perdus par la foi, où trouveront-ils la paix quand, aveuglés par une fureur séditieuse, ils ont rompu la paix du Seigneur?

Et parce que le Seigneur a dit : « Partout où deux ou trois se réuniront en mon nom, je serai avec eux, » qu'ils ne cherchent pas à se tromper eux-mêmes par une interprétation mensongère. Mutilant adroitement le texte sacré, ils gardent une partie de l'oracle et suppriment l'autre; ils attentent à l'intégrité de l'Evangile, après avoir

attenté à celle de l'Eglise. Le Sauveur, en effet, pour recommander à ses disciples la paix et l'unité, leur dit: « Je vous le dis de nouveau, si deux d'entre vous s'unissent sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, ils l'obtiendront de mon Père qui est aux cieux; car partout où deux ou trois personnes se sont assemblées en mon nom, là je suis au milieu d'elles, » nous montrant par là que l'abondance des grâces est attachée moins au nombre des suppliants qu'à l'unanimité des prières. Mais, en disant : « Si deux d'entre vous s'unissent sur la terre, » le Seigneur commence par l'unanimité de pensées et de sentiments qui doit régner inviolablement parmi nous. Or, où est le moyen de s'entendre, quand il y a divorce avec l'assemblée des fidèles et scission avec l'Eglise tout entière? Comment deux ou trois se réuniront-ils au nom de Jésus-Christ, quand ils ont rompu avec Jésus-Christ et son Evangile? Car ce n'est pas nous qui les avons quittés; eux seuls se sont retirés d'avec nous; eux seuls, formant loin de nous de secrets conventicules, ont abandonné la source de la vérité, et ont introduit le schisme et l'hérésie. Jésus-Christ donc n'a entendu s'adresser qu'aux membres de son Eglise, quand il a dit que si, fidèles à ses instructions, ses disciples, ne fussent-ils que deux ou trois, s'assemblaient en son nom pour l'invoquer dans l'unité du cœur et de la prière, la majesté divine souscrirait à leur demande.

« Partout où sont deux ou trois personnes assemblées en mon nom, là je suis au milieu d'elles. » Oui, sans doute au milieu de celles qui sont simples de cœur, amies de la paix, remplies de la crainte de Dieu et fidèles à ses commandements. Il se trouvera au milieu de ces deux ou

trois personnes, dit-il, comme autrefois il fut avec les trois jeunes hommes enfermés dans la fournaise, qu'il rafraîchit par le vent de sa rosée bienveillante, au milieu des flammes qui les environnaient, parce qu'ils étaient simples de cœur, et persévéraient dans l'union de sentiments; comme il fut encore avec les deux apôtres enfermés dans la prison, dont il leur ouvrit les portes pour les envoyer de nouveau sur les places publiques annoncer à la multitude la parole qu'il avaient prêchée avec tant de fidélité. Ainsi, quand il écrit dans ses préceptes : « Partout où sont deux ou trois personnes assemblées en mon nom, là je suis au milieu d'elles, » le fondateur de l'Eglise n'a pas prétendu arracher les hommes de son Eglise. Que voulait-il donc? Reprocher aux parjures leur discorde, recommander aux fidèles la paix par l'autorité de ses déclarations, et nous apprendre qu'il se trouvait plutôt avec deux ou trois personnes animées par le même sentiment qu'avec un grand nombre d'hommes dont le cœur est désuni, et qu'enfin la prière de quelques personnes confondues dans une même foi a plus de pouvoir sur lui que celle d'une multitude où ne règne pas l'unanimité. Voilà pourquoi, lorsqu'il impose à la prière ses règles, il ajoute : « Quand vous irez pour prier, pardonnez si vous avez quelque chose contre quelqu'un, afin que votre Père qui est dans les cieux vous remette vos fautes. » Ailleurs, il écarte de l'autel celui qui s'en approche avec la haine dans le cœur ; il lui ordonne d'aller se réconcilier d'abord avec son frère, puis de revenir présenter à Dieu son offrande avec un esprit de paix, parce que Dieu détourne sa face des sacriléges de Caïn. Pouvait-il se flatter d'apaiser le Seigneur, ce frère jaloux,

armé contre son frère? Quelle paix se promettent donc ces ennemis de l'Eglise? Quels mystères s'imaginent-ils célébrer avec leur fantôme de sacerdoce? Croient-ils que Jésus-Christ descende au milieu d'eux quand ils se rassemblent hors de l'Eglise? Qu'ils expirent, s'ils le veulent, dans les tortures de la persécution et en confessant le nom de Jésus-Christ; la souillure de leur apostasie, s'ils persévèrent dans ce crime, ne sera pas lavée par l'effusion de leur sang. Hors de l'Eglise, point de véritable martyre. On ne peut être appelé à régner là-haut, quand on abandonne celle qui est destinée à régner. Dieu nous a donné la paix, il nous a fait un devoir de l'union et de la charité fraternelles. Quiconque brise les liens de la charité fraternelle n'a plus droit à la couronne des martyrs. Ainsi le déclare l'Apôtre : « Quand j'aurais toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité fraternelle, je ne suis rien. Et quand je distribuerais toutes mes richesses pour nourrir les pauvres et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert de rien. La charité est patiente, elle est douce et bienfaisante. La charité n'est point envieuse; elle n'est point téméraire et précipitée; elle ne s'enfle point d'orgueil; elle n'est point dédaigneuse; elle ne pense point le mal; elle aime tout, elle croit tout, elle espère tout. La charité ne finira jamais. »

Vous l'avez entendu, « la charité ne finira jamais. » Sans doute, car elle régnera éternellement dans le royaume des cieux et enchaînera tous les cœurs dans les nœuds d'une indéfectible union. La discorde ne peut jamais arriver à ce royaume. Elles ne sont pas faites pour celui qui viole

par la dissension l'amour de Jésus-Christ, les promesses de ce même Jésus-Christ qui a dit : « Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. » Qui n'a pas la charité n'a pas Dieu. Le bienheureux Jean, apôtre, nous le déclare : « Dieu est amour, dit-il; celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui. » Il est donc impossible de demeurer en Dieu quand on ne veut pas garder la paix avec l'Eglise. Que ces ennemis de la paix montent sur les bûchers, que les flammes du martyre consument leurs corps, qu'ils expirent sous l'ongle et la dent des bêtes féroces, qu'importe? Le châtiment de leur trahison commence là où ils cherchaient les récompenses de la foi ; au lieu de les conduire à la félicité, leur trépas les précipite dans l'éternel désespoir. Ces transfuges de l'Eglise peuvent être immolés ; mais de couronne, il n'en est pas pour eux. Ils protestent de leur christianisme, mais à la manière du démon, qui se couvre d'un masque, selon que nous en avertit le Seigneur : « Plusieurs viendront, en disant : Je suis le Christ. Et ils en séduiront un grand nombre. » Mais on n'est pas plus le Christ, parce que l'on trompe la multitude sous ce nom sacré, que l'on n'est chrétien quand on ne demeure pas dans la vérité de sa foi et de son Evangile.

Prophétiser, chasser les démons, étonner le monde par des prodiges sans nombre, grande et admirable faveur, sans doute ! Toutefois, sans la droiture du cœur, sans la pratique de la loi, ces œuvres merveilleuses ne donnent pas le ciel. Nous en avons pour garant la parole de Dieu lui-même : « Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, chassé les démons et fait beaucoup de prodiges en

votre nom? Et alors je leur dirai : Je ne vous ai jamais connus; retirez-vous de moi vous qui opérez l'iniquité. »

La justice est donc nécessaire pour être agréable à Dieu; et, sans la soumission aux préceptes, pas de récompense pour nos œuvres. Le Sauveur, voulant dans son Evangile nous tracer en deux mots l'abrégé de notre foi et de notre espérance, a dit : « Le Seigneur est ton Dieu, ton seul Dieu. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force. C'est là le premier commandement; et voici le second, qui est semblable au premier : Tu aimeras le prochain comme toi-même. La loi tout entière et les prophètes sont renfermés dans ce précepte. » Amour et unité, voilà donc toute sa doctrine; la loi et les prophètes sont là. Or, je le demande, observe-t-il le double précepte de l'unité et de l'amour, fondement immortel de la religion, le téméraire qui, agité par la fureur de la discorde, déchire le sein de l'Eglise, détruit la foi, trouble la paix, anéantit la charité, profane les sacrements?

Le fléau du schisme et de l'hérésie, mes bien-aimés, remonte à des temps déjà éloignés; mais, de nos jours, ce mal contagieux se multiplie de toutes parts. Il fallait qu'il en fût ainsi vers la fin des temps, comme les avertissements de l'Esprit-Saint et les prophéties de l'Apôtre nous l'ont prédit : « Vers la fin des temps, il y aura des hommes amateurs d'eux-mêmes, avares, superbes, hautains, médisants, désobéissants à leurs pères et à leurs mères, ingrats, impies, dénaturés, sans foi et sans parole, calomniateurs, intempérants, inhumains, ennemis des gens de bien, traîtres, insolents, enflés d'orgueil, ayant plus d'amour pour la volupté que pour Dieu; ils auront

une apparence de piété, mais ils en répudieront l'esprit. De ce nombre sont ceux qui s'insinuent dans les maisons, et qui entraînent après eux, comme captives, des femmes chargées de péchés et emportées par diverses passions, lesquelles apprennent toujours, sans jamais parvenir à connaître la vérité. Or, comme Jannès et Mambrès résistèrent à Moïse, ceux-ci de même résistent à la vérité. Mais le progrès qu'ils feront n'aura qu'un temps; car leur folie sera connue de tout le monde, ainsi que le fut celle des magiciens. » Les prophéties s'accomplissent, et comme le monde touche à sa fin, l'épreuve des temps et des hommes commence. Grâce aux ravages toujours croissants du père du mensonge, l'erreur marche tête levée ; toutes les passions mauvaises se déchaînent à la fois; la colère soulève les cœurs, la jalousie les ronge, la cupidité les aveugle, l'impiété les pervertit, l'orgueil les enfle, la discorde les divise, la fureur les précipite. Gardons-nous cependant que notre foi ne chancelle à l'aspect des crimes qui débordent de toutes parts; mais que plutôt l'accomplissement des prédictions serve à la fortifier. Le même Dieu, qui nous a signalé d'avance l'apparition de quelques-uns de ces hommes, a prescrit à tous nos frères la même vigilance : « Vous donc, prenez garde, voici que je vous ai tout prédit. » Evitez, je vous en conjure, évitez, mes Frères bien aimés, ces hommes de malheur; fuyez la contagion de leur présence et de leurs discours. « Mettez, selon le langage de l'Ecriture, une garde d'épines autour de vos oreilles, et n'écoutez pas la langue dépravée. Les mauvaises entretiens corrompent les bonnes mœurs. » Voulez-vous encore une autre preuve qu'il faut les fuir ? Ecoutez notre Seigneur : « Ce sont des aveugles qui con-

duisent des aveugles ! Or, si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans la même fosse. » Je ne saurais trop vous le répéter, fuyez celui qui s'est séparé de l'unité de l'Eglise ; fuyez-le, quel qu'il soit c'est un pervers qui se condamne lui-même. Dira-t-il qu'il demeure uni avec Jésus-Christ, quand il s'élève contre les prêtres de Jésus-Christ, quand il a rompu ouvertement avec le clergé, avec le troupeau? Il tourne ses armes contre l'Eglise, il combat contre la volonté de Dieu. Ennemi de l'autel, rebelle au sacrifice de Jésus-Christ, transfuge de la foi ; que dirai-je encore? coupable de lèse-religion, serviteur révolté, frère ennemi, fils dénaturé, il ose, au mépris des évêques et des prêtres, élever autel contre autel, formuler en termes illicites une autre prière, profaner l'hostie vivante par je ne sais quelle ombre de sacrifice. Malheureux ! et il ne songe pas du moins à quel châtiment s'expose l'audacieux qui s'attaque au Seigneur ! Ainsi, Coré, Dataniel, Abiron, qui avaient usurpé sur Moïse et le pontife Aaron les droits de la sacrificature, expièrent sur-le-champ leur sacrilége audace. La terre, s'entr'ouvrant tout-à-coup sous leurs pas, les ensevelit vivants dans ses gouffres. Ce fut trop peu encore pour la colère divine. Ils avaient entraîné dans leur rébellion deux cent cinquante complices : tous expirèrent à côté de leurs chefs dans les flammes vengeresses suscitées par le ciel. Preuve terrible que la perversité humaine attente à la majesté divine elle-même, en s'efforçant d'anéantir son ouvrage.

Ainsi, quand, armé de l'encensoir et résistant aux représentations du pontife Azarias, le roi Ozias continua d'offrir au Très-Haut un sacrifice réprouvé, la colère céleste

lui attacha au front une lèpre hideuse : au front, où Dieu marque le chrétien fidèle du signe de ses miséricordes. Ainsi encore tombèrent sans vie aux pieds du Seigneur indigné les fils d'Aaron, pour avoir placé sur l'autel un feu étranger, que le Seigneur n'avait pas prescrit. Ils imitent, ces insolents profanateurs, ceux qui, dédaignant les célestes traditions, courent après des doctrines étrangères et substituent l'enseignement de l'homme à l'enseignement de Dieu ; c'est à eux que s'adresse le Seigneur dans son Évangile, quand il dit : « Vous rejetez le commandement de Dieu pour établir votre tradition. » Crime mille fois plus odieux que l'apostasie ; car l'apostasie, soumise à la pénitence, fléchit Dieu par une satisfaction entière. Ici, on prie, on cherche l'Eglise ; là, on se révolte contre elle. Ici, la contrainte explique la prévarication ; là, l'opiniâtreté volontaire s'endurcit dans le forfait. Ici, la fragilité, en succombant, n'a perdu qu'elle-même ; là, le schisme et l'hérésie ont entraîné sur leurs pas une foule de coupables. Ici, péril pour une âme ; là, pour des milliers. L'une, du moins, reconnaît et pleure sa faute ; l'autre marche tête levée. L'orgueil et la suffisance gonflent son cœur ; elle arrache à la mère ses enfants, au pasteur ses brebis, aux sacrements leur efficacité. L'une n'a failli qu'une fois ; l'autre renouvelle incessamment sa perversité. Enfin, on a vu des apostats pénitents courir intrépidement au martyre et reconquérir les promesses du royaume ; mais le schismatique, mais l'hérétique a beau sacrifier sa vie, s'il meurt hors de l'Eglise, il ne peut parvenir aux récompenses de l'Eglise.

Et ici, mes bien-aimés, ne vous étonnez pas que des confesseurs aient donné d'affligeants scandales et soient

descendus jusqu'à la défection. La générosité de leurs premiers combats ne les mettait pas à l'abri des piéges du tentateur; tant qu'ils restent sur cette terre d'épreuve, associés à toutes les infirmités humaines, leur gloire ne les protége pas contre les assauts, ni contre les séductions d'un siècle corrompu. L'illustration n'est point un port sans tempête; autrement, verrions-nous dans quelques-uns d'entre eux les rapines, les prostitutions, les adultères, dont nous avons à gémir aujourd'hui? Confesseur, qui que vous soyez, vous n'êtes ni plus grand, ni plus vertueux, ni plus cher à Dieu que Salomon. Tant qu'il marcha dans les voies du Seigneur, il garda la grâce qu'il avait reçue. Voilà pourquoi il est écrit: « Garde bien ce que tu as, de peur qu'un autre ne prenne ta couronne. » Dieu ne nous avertirait pas que la couronne de justice peut nous être enlevée, s'il n'était pas vrai que la couronne nous fait défaut au jour où nous faisons défaut à la justice. La confession est donc le prélude de la gloire, mais n'est pas encore le triomphe; et puisque, d'après l'oracle divin, « celui-là seul parviendra au salut, qui aura persévéré jusqu'à la fin, » si haut que vous soyez monté, à moins d'avoir atteint le point le plus élevé, votre élévation n'est qu'un degré dans l'édifice de votre salut.

Vous êtes confesseur, dites-vous; mais après l'éclatant témoignage que vous avez rendu à votre foi, le péril devenait plus imminent, parce que l'ennemi avait été provoqué davantage. Vous êtes confesseur! mais raison de plus de demeurer inséparablement uni à l'Evangile du Seigneur, quand c'est par l'Evangile que le Seigneur vous a couronné de gloire. En effet, il a dit: « On demandera beaucoup à celui auquel aura été donné beaucoup, » et la

soumission doit s'accroître avec la dignité. Ainsi, pourquoi perdre vos frères par vos exemples? Pourquoi leur prêcher publiquement la violence, l'injure, la trahison? Vous êtes confesseur! Aimez donc l'humilité, la paix, la modestie, soyez disciple véritable du maître que vous avez hautement confessé, et qui a dit: « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » S'il est vrai que le Sauveur a été glorifié parce que, verbe, sagesse et splendeur du Père, il s'était anéanti ici-bas; s'il nous a prescrit l'humilité par sa loi; si son Père ne lui a imposé un nom au-dessus de tous les noms que pour le récompenser de ses abaissements, il hait, par une conséquence nécessaire, l'arrogance et l'orgueil. Vous êtes confesseur de Jésus-Christ! D'accord; mais vous prenez par là l'engagement de ne point provoquer les blasphèmes contre la majesté de Jésus-Christ; de ne pas prêter à l'imposture, à la calomnie, aux dissensions une bouche fidèle jusqu'à ce jour; de ne pas distiller sur les ministres de Jésus-Christ le poison du serpent avec cette même langue qui tout à l'heure bénissait et proclamait Jésus-Christ.

Mais, sachez-le bien! si au cantique de louanges succède ce cri de la malédiction, à la foi du premier serment un lâche parjure, à la pureté des mœurs la souillure des prostitutions; si, désertant l'Eglise qui vous compte avec orgueil parmi ses confesseurs, vous troublez la paix, vous brisez l'unité, vainement vous vous décorez d'un titre que vous déshonorez aujourd'hui; vainement vous vous croyez prédestiné à la gloire : la sévérité de votre châtiment sortira de votre première fidélité. Le Sauveur n'a-t-il pas admis Judas au nombre de ses apôtres? Judas cependant trahit son maître. Mais la trahison de Judas, lors-

qu'il se sépara des apôtres, ne porta aucune atteinte à leur foi et à leur fermeté. Il en est de même ici : la chute de quelques-uns n'affaiblit ni la sainteté, ni la dignité des confesseurs. Le bienheureux Apôtre dit, dans une de ses Epîtres : « Quoi donc ! si quelques-uns d'eux n'ont pas cru, leur infidélité anéantira-t-elle la fidélité de Dieu ? Non, sans doute ; Dieu est véritable, et tout homme est menteur. » La plus grande et la meilleure partie des confesseurs est restée fidèle à la foi, ainsi qu'à la vérité de la loi et de la discipline du Seigneur. Ils se sont bien gardés d'abandonner la paix de cette Eglise, dans laquelle ils se souviennent que la divine miséricorde les a honorés de sa grâce ; d'autant plus louables dans cette conjoncture, qu'il leur a fallu faire divorce avec la perfidie de ceux qui tout à l'heure étaient associés à la gloire de leur confession, afin de ne point partager leur iniquité ; toujours éclairés par la lumière de l'Evangile, héros quand il fallait résister en face au démon, héros encore quand il s'est agi de maintenir la paix du Seigneur.

Il est un vœu que je forme du fond de mon cœur, mes bien-aimés, un conseil que ma tendre sollicitude adresse à tous : c'est que nul d'entre vous ne consomme sa ruine en se séparant des fidèles. Puisse notre mère commune, joyeuse et triomphante, ne renfermer dans son sein qu'un même peuple uni par la même foi ! Si cependant mes salutaires représentations ne pouvaient arracher à leur aveugle et opiniâtre démence les auteurs de ces fatales dissensions, vous du moins, dont la confiance et la simplicité ont été surprises, ou qui avez cédé par quelque autre motif, brisez sans délai les liens qui vous enchaînent ; abandonnez les sentiers de l'erreur où vous vous perdiez,

et reconnaissez la voie droite qui conduit au ciel. La voix de l'Apôtre vous le crie : « Nous vous ordonnons, mes Frères, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, que vous ayez à vous séparer de tous ceux d'entre nos frères qui se conduisent d'une manière déréglée, et non selon la tradition qu'ils ont reçue de moi. » Et ailleurs : « Que personne ne vous séduise par de vains discours ; car c'est là ce qui attire la colère de Dieu sur les incrédules. N'ayez donc rien de commun avec eux. » Il faut s'éloigner, disons mieux, il faut fuir à l'aspect de ces hommes qui marchent dans des chemins mauvais, de peur qu'en nous engageant avec eux dans les voies de l'erreur et du crime, nous ne soyons enveloppés dans la même faute et dans le même châtiment. Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Sauveur, qu'une Eglise, qu'une foi, qu'un peuple, formant un seul corps, par le ciment indissoluble de la charité. L'unité est indissoluble : un corps où tout s'enchaîne dans un harmonieux ensemble ne peut subsister dès que vous le mettez en lambeaux. Tout ce qui s'éloigne du centre de la vie, ne pouvant ni vivre, ni respirer dans son isolement, perd la subsistance du salut. L'Esprit-Saint nous l'atteste : « Quel est l'homme qui veut la vie, qui soupire après les jours de bonheur ? Préservez votre langue de la calomnie, et vos lèvres de tous discours artificieux. Eloignez-vous du mal et pratiquez le bien ; cherchez la paix et poursuivez-la sans relâche. » Celui qui connaît et affectionne le lien de la charité doit fermer ses lèvres à la médisance et au mensonge. Parmi les divins enseignements que le Sauveur nous adressait la veille de sa passion, il ajouta : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix. » Sublime héritage qu'il nous léguait en

mourant, et à la conservation duquel il attachait toutes les autres promesses! Si nous sommes les cohéritiers de Jésus-Christ, si nous sommes les enfants de Dieu, chérissons la paix et l'union. Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu! Que les enfants de Dieu soient donc pacifiques, doux, pleins de mansuétude, simples dans leur langage, unis par la charité et attachés par des nœuds indissolubles. Touchante unanimité, qui subsistait sous les apôtres! C'est par là que, fidèle à la pratique des commandements du Seigneur, le nouveau peuple des croyants garda sa charité, suivant ce témoignage de la divine Ecriture: « La foule de ceux qui croyaient n'avait qu'un cœur et qu'une âme. » Ailleurs elle nous dit: « Ils persévéraient unanimement dans la prière avec les femmes, Marie, mère de Jésus-Christ, et ses frères. » Aussi qu'elle efficacité dans leurs prières! Ils avaient la confiance qu'ils obtiendraient tout ce qu'ils demanderaient à la miséricorde du Seigneur. Chez nous, au contraire, cette conformité de sentiments a presque disparu avec les bonnes œuvres qui en sont la suite. Alors les fidèles vendaient leur héritage, vendaient leurs maisons pour s'amasser des trésors là-haut, et apportaient le prix de leur bien aux pieds des apôtres, pour le consacrer au soulagement des pauvres. Mais nous, les sacrifices les plus légers nous épouvantent. « Vendez ce que vous possédez, » nous crie le Seigneur! Loin de là, nous achetons incessamment; nous nous agrandissons sans fin. O fatal dépérissement de la foi! Nous touchons bien à cette époque prédite par le Sauveur: « Quand le Fils de l'homme viendra, croyez-vous qu'il trouve encore de la foi sur la terre? » L'oracle se vérifie : plus de crainte de Dieu, plus

de justice, plus d'amour, plus de foi ! on ne songe plus à l'éternité, au jour du Seigneur, au feu indestructible qui attend dans une autre vie l'incrédulité et la trahison. Les salutaires frayeurs ont disparu avec l'énergie des croyances. Et pourtant, s'il nous restait un peu de foi, quels motifs pour trembler ! L'effroi nous inspirerait la vigilance, et la vigilance nous conduirait au port.

Debout, mes Frères ! secouons, il en est temps, une trop longue torpeur ! Animons-nous désormais à l'observation des commandements; soyons tels que le Seigneur nous ordonne d'être, lorsqu'il nous dit : « Que vos reins soient entourés d'une ceinture, et que vos lampes brûlent en vos mains comme des serviteurs qui attendent que leur maître revienne des noces, se tenant prêts à lui ouvrir dès qu'il frappera à la porte. Bienheureux sont les serviteurs que le maître trouvera veillant quand il viendra. »

Oui, ceignons nos reins, de peur que, quand viendra l'heure de partir, il ne nous trouve embarrassés et chargés d'entraves. Allumons le flambeau de nos bonnes œuvres, afin qu'il nous conduise à travers la nuit du siècle jusqu'à la lumière de la gloire éternelle. Attendons avec sollicitude, et toujours sur nos gardes, l'arrivée imprévue du Seigneur, afin qu'au moment où il frappera à la porte, notre foi s'éveille pour aller recevoir des mains du Seigneur le prix de sa vigilance. Si nous observons ses préceptes, si nous sommes dociles à ses avertissements que nous importent les artifices du démon? Il ne pourra plus profiter de notre sommeil pour consommer notre ruine. Serviteurs vigilants, nous règnerons éternellement avec Jésus-Christ. (*Trad. de M.* DE GENOUDE.)

# LE JOUR DE L'ASSOMPTION.

---

ÉPITRE.

J'ai cherché partout le repos et une demeure dans l'héritage du Seigneur. Alors le Créateur de toutes choses m'a parlé et m'a fait connaître sa volonté; celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle, et m'a dit : Habitez dans Jacob; qu'Israël soit votre héritage, et prenez racine parmi mes élus. J'ai été ainsi affermie dans Sion; j'ai trouvé mon repos dans la cité sainte, et ma puissance est établie dans Jérusalem. J'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré, dont l'héritage est le partage de mon Dieu, et j'ai établi ma demeure dans l'assemblée de tous les saints. Je suis aussi élevée que le cèdre du Liban et que le cyprès de la montagne de Sion; j'ai porté des branches comme les palmiers de Cadès, et comme les plants de rosiers de Jéricho. Je suis comme un bel olivier dans la campagne, et comme un plane planté dans un

chemin sur le bord des eaux. J'ai répandu une odeur de parfum comme la cannelle et le baume le plus précieux, une odeur semblable à celle de la myrrhe la plus excellente. (Livre de l'Ecclés., ch. XXIV, v. 11-20.)

## EXTRAITS DES SS. PP. PROCLUX, DAMASCIEN ET BERNARD,

### POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION[1].

La solennité de ce jour, mes Frères, nous invite à chanter les louanges de la Vierge Marie. Nous sommes ici rassemblés pour célébrer la sainte Mère de Dieu, ce trésor de virginité à l'abri de toute souillure, ce paradis spirituel d'un nouvel Adam; ce sanctuaire où les deux natures se sont réunies; ce lit virginal où le Verbe s'est uni à la chair; ce buisson ardent de la nature que le feu du divin enfantement n'a pas consumé; cette nuée légère qui a porté dans son sein celui qui siége au-dessus des chérubins, cette toison si pure, humide de la rosée céleste, de laquelle le Pasteur a revêtu sa brebis!

Quelque glorieuses que soient les fêtes des Saints, il n'en est aucune cependant qui puisse être comparée à la glorieuse fête de Marie. On honore Abel, à cause de son

[1] Aucun des Pères de l'Église n'ayant commenté le chapitre de l'Ecclésiastique duquel est tirée la lecture de ce jour, nous donnons, au lieu de l'homélie, divers extraits des Pères sur la fête de l'Assomption.

sacrifice ; la foi d'Abraham reçoit un éclatant tribut d'éloges ; on célèbre Moïse comme législateur ; Elie est renommé comme un ardent serviteur de Dieu ; David est le père du mystère accompli dans la chair ; mais personne n'est comparable à Marie, la Mère de Dieu. Car celui que tous les autres n'ont vu qu'en figure, elle l'a porté incarné dans son sein. Jette un regard sur toute la création, faible mortel, et vois s'il y a rien qui puisse égaler et surpasser Marie, l'auguste Mère de Dieu !

En ce jour, l'arche sainte est animée du Dieu vivant ; celle qui dans son sein a conçu son Créateur, est venue se reposer dans le temple du Seigneur, dans ce temple qui n'a pas été construit par la main des hommes. David, son père, tressaille d'allégresse ; les chœurs des anges s'unissent à lui ; les archanges la célèbrent, les vertus la glorifient, les principautés, les puissances et les dominations viennent la féliciter avec de joyeux transports ; les trônes chantent leurs hymnes de fête ; les Chérubins louent sa gloire et les Séraphins la publient.

En ce jour, elle entre dans l'Eden, dans ce paradis du nouvel Adam, où notre condamnation se trouve effacée, où est planté l'arbre de vie, où est couverte notre nudité.

En ce jour, cette Vierge immaculée qui n'a jamais été souillée d'aucun sentiment terrestre, mais qui sans cesse élevait sa pensée vers le ciel ; cette Vierge immaculée n'est pas retournée sur la terre ; elle, qui était un ciel animé, elle vient prendre place dans les célestes tabernacles.

Comment pourrait-elle souffrir la mort, celle qui a été pour nous la source de la véritable vie ? Mais elle se sou-

met à la loi de celui qu'elle a enfanté, et comme fille du vieil Adam, elle subit l'antique sentence; car son Fils, qui est la vie même, n'a pas refusé de s'y soumettre. Maintenant, en qualité de Mère du Dieu vivant, elle s'élève vers lui dans le plus glorieux appareil.

Il était juste en effet, mes Frères, que celle qui avait reçu le Verbe Dieu dans son sein fût reçue à son tour dans les divins tabernacles de son Fils. Et de même que le Seigneur disait que ce qui appartient à son Père était à lui, de même la Mère du Seigneur devait habiter dans le palais de son Fils, c'est-à-dire, « dans la maison du Seigneur et dans le sanctuaire de la maison de notre Dieu. » Si ce palais est la demeure de tous ceux qui se réjouissent, ne devait-il pas recevoir aussi le principe de notre joie? Celle qui, dans son enfantement, avait conservé sa virginité sans aucune souillure, devait bien, après sa mort, conserver son corps pur de toute corruption. Après avoir porté dans ses bras le Créateur comme un petit enfant, Marie devait venir habiter les divins tabernacles. Après avoir vu son Fils expirer sur la croix, après avoir eu le cœur percé de ce glaive auquel elle n'avait pu se soustraire en le mettant au monde, il était juste qu'elle contemplât ce Fils, dans sa gloire, auprès de son Père. Il était juste enfin que la Mère de Dieu possédât ce qui était à son Fils.

Il n'est rien qui m'inspire à la fois plus de joie et de crainte que de parler de la gloire de Marie. Si je loue sa virginité, je me rappelle que bien des vierges se sont à son exemple consacrées à Dieu. Si je loue son humilité, je sais qu'on trouve un petit nombre de justes qui, dociles aux leçons de son Fils, sont devenus doux et humbles

de cœur. Si je veux célébrer la grandeur de sa miséricorde, je n'ignore pas qu'il est au monde bien des hommes miséricordieux. Mais il est un point où personne ne peut ni l'égaler ni la suivre : c'est de goûter les joies maternelles, tout en conservant les honneurs de la virginité. C'est là le privilége de Marie, privilége que n'obtiendra désormais aucune autre créature.

Si vous considérez attentivement, mes Frères, toutes les autres vertus de Marie, vous y trouverez quelque chose de particulier et de special, même dans les plus communes. La pureté même des anges peut-elle être comparée à cette virginité, digne d'être le sanctuaire de l'Esprit-Saint et la demeure du Fils de Dieu? Quelle est l'humilité assez grande et assez parfaite pour soutenir le parallèle avec tant de pureté et d'innocence, avec une conscience que n'a jamais souillée la moindre faute, enfin avec une si grande plénitude de grâce? D'où vous vient tant d'humilité, ô bienheureuse Marie! Vous avez bien mérité que le Seigneur jetât sur vous ses regards, que le Roi désirât votre gloire et fût attiré par la suave odeur de vos vertus à quitter pour vous le sein de son Père, sur lequel il repose éternellement!

Au moment où vous montez vers votre Fils, nos vœux vous accompagnent et vous suivent de loin, ô Vierge bénie! Daignez, dans votre bonté, faire connaître au monde cette grâce que vous avez trouvée devant Dieu, en obtenant par vos saintes prières le pardon aux coupables, la santé aux malades, la force à ceux qui ont le cœur faible; aux affligés la consolation, à ceux qui sont en danger, le secours et la délivrance. En ce jour de solennité et de joie, en ce jour où vos serviteurs invoquent le

doux nom de Marie et célèbrent vos louanges, puissions nous, par votre médiation, ô Reine très clémente, obtenir les dons de la grâce de Jésus-Christ, votre Fils, notre Seigneur, qui est au-dessus de tous, le Dieu béni dans les siècles ! Ainsi soit-il.

---

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus entra dans un bourg, où une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie, qui, se tenant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Pour Marthe, elle était fort occupée à préparer tout ce qu'il fallait. Elle vint donc trouver Jésus, et lui dit : Seigneur, ne remarquez-vous pas que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dites-lui donc de m'aider. Le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez du soin de bien des choses ; or, une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera point ôtée. (Saint Luc, ch. x, v. 38-42.)

## HOMÉLIE DE SAINT AUGUSTIN.

La lecture du saint Evangile vous a montré une sainte

femme appelée Marthe, recevant le Sauveur chez elle. Pendant qu'elle était occupée à le servir, et à préparer ce qu'il lui fallait, sa sœur, nommée Marie, se tenait aux pieds de Jésus, et écoutait sa parole. L'autre travaillait, celle-ci était en repos; l'une donnait des aliments, l'autre en recevait. Marthe, tout occupée de ce que sa charité lui inspirait de faire pour le service du Seigneur, s'adresse à lui, et se plaint de ce que sa sœur ne l'aidait point. Mais le Seigneur répond à Marthe pour Marie; et tandis que Marthe le prend pour juge, il se rend l'avocat de Marie : « Marthe, dit-il, vous êtes occupée de bien des choses, et il n'y en a qu'une qui soit nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. » Voilà donc, et l'interpellation de Marthe, et la sentence du Juge devenue un plaidoyer pour celle dont Jésus a pris la défense. Marie était tout attentive à la douceur ineffable des paroles du Sauveur; pendant que Marthe travaillait à lui préparer une nourriture corporelle, Marie recevait de Jésus-Christ une nourriture spirituelle. Marthe préparait un festin à Jésus, et Marie goûtait les douceurs du festin que lui faisait Jésus.

Combien fut-elle donc alarmée lorsque, tandis qu'elle écoutait les délicieuses paroles de Jésus, et que son cœur s'en nourrissait avec une sainte avidité, elle vit que sa sœur interpellait contre elle l'autorité de leur commun Maître? Combien ne craignit-elle pas de s'entendre dire : levez-vous, et allez aider votre sœur? car elle jouissait près de Jésus-Christ d'une merveilleuse douceur, et celles de l'esprit sont bien au-dessus de celles des sens. Mais voyant que le Seigneur avait pris sa défense, elle se tint à sa place avec bien plus de calme et de sécurité qu'au-

paravant. Examinons ce que Jésus dit pour sa défense; tâchons de le bien comprendre, et d'en tirer aussi de notre côté notre aliment spirituel.

Est-il possible que Jésus-Christ ait désapprouvé les soins et l'empressement de Marthe, et cette sainte hospitalité qu'elle exerçait envers lui? Que pouvait-il blâmer dans tout ce que la joie de recevoir un tel hôte chez elle lui faisait entreprendre? S'il en est ainsi, il faut que les hommes cessent de faire tout ce qu'ils font pour les pauvres, qu'ils choisissent tous, comme Marie, « cette meilleure part, qui ne leur sera point ôtée; » il faut que, s'occupant uniquement de la méditation de la parole de Dieu, ils n'en respirent que les célestes douceurs, et que, tournant toutes leurs pensées vers les choses du salut, ils cessent de se mettre en peine et de s'informer s'il n'y a point dans la rue quelque étranger sans retraite, quelque pauvre manquant de pain ou de vêtement, quelque malade à visiter, quelque captif à racheter, quelque mort à ensevelir; en un mot, il faut abandonner toutes les œuvres de miséricorde, et ne s'appliquer qu'à la science des choses du ciel. Si c'est le meilleur parti, pourquoi tout le monde ne le prendrait-il pas, surtout qu'en cela nous aurons le Seigneur même pour défenseur? Pourrions-nous craindre de ne pas accomplir les œuvres de justice qu'il nous prescrit, lorsque nous avons une décision précise de sa bouche en faveur de ce parti même que nous prenons?

Il n'en est pas ainsi cependant, et ce que le Seigneur a décidé sur ce sujet, ne se doit pas prendre dans ce sens, mais d'une autre manière que vous devez tâcher de comprendre. Appliquez-vous donc, s'il vous plaît. Quand Jé-

sus-Christ dit à Marthe : « Vous êtes occupée de bien des choses, il n'y en a qu'une seule qui soit nécessaire; Marie a choisi la meilleure part, » c'est comme s'il disait : Le parti que vous prenez est bon, mais celui de votre sœur est meilleur. Et comment meilleur? C'est que, tandis que vous êtes occupée de beaucoup de choses, elle ne l'est que d'une seule. Jésus-Christ met donc l'unité au-dessus de la multiplicité. Aussi l'unité ne vient-elle pas de la multiplicité, et la multiplicité, au contraire, vient de l'unité. Car les créatures sont multiples, et le Créateur est unité.

Quelle multiplicité que cette foule de créations que nous admirons dans le ciel, sur la terre et dans la mer? Qui pourrait en faire le dénombrement? Qui pourrait même embrasser par la pensée cette multitude infinie d'objets? Et qui a fait tout cela? Un seul Dieu. Tout cela est très bon, mais combien celui qui l'a fait est-il encore meilleur?

Voyons maintenant dans quelles occupations nous jette la multiplicité. Combien faut-il de soins et de services pour nourrir le corps? Et, en effet, ce corps est sujet à la faim et à la soif. S'il faut de la miséricorde, c'est parce qu'il y a des misérables. Vous donnez du pain à ceux qui sont pressés de la faim, et c'est cette faim même qui vous porte à leur en donner. Que personne n'ait faim, à qui donnerez-vous à manger? Que personne ne soit sans retraite, envers qui exercerez-vous l'hospitalité? Otez la nudité, à qui préparerez-vous des vêtements? Enfin, ôtez la maladie, la captivité, les querelles et la mort, vous n'aurez personne à visiter, à racheter, à mettre d'accord, ni à ensevelir. Or, dans le siècle futur, il n'y a plus rien

de tous ces fléaux. Ainsi, le service qu'on rend ici-bas à ceux qui en sont affligés ne sera plus possible.

Marthe faisait donc une bonne œuvre en fournissant aux besoins volontaires plutôt que nécessaires du Sauveur Jésus. Elle le servait dans sa chair mortelle. Mais quel était celui qui était couvert de cette chair mortelle? Ce n'était rien moins que le Verbe : « Ce Verbe qui était dès le commencement, qui était en Dieu, et qui était Dieu lui-même. » Voilà quel était celui dont Marie écoutait les paroles. Mais ce Verbe s'était fait chair : voilà celui que Marthe servait.

« Marie avait donc choisi la meilleure part, et cette part ne lui sera point ôtée. » Car, comme ce qu'elle avait choisi demeure éternellement, comment lui pourrait-il être ôté? Elle ne voulait s'occuper que d'une seule chose, et elle avait compris cette parole du Prophète : « Mon bien, c'est d'être uni à mon Dieu. » Elle se tenait aux pieds de celui qui est le chef de l'Eglise; et plus elle se tenait bas, et plus elle recevait ce qui découle de cette fontaine de vie. L'eau coule naturellement dans le creux des vallons, et ne s'arrête jamais sur la hauteur élevée des collines.

Le Seigneur ne condamne donc point les actions de Marthe, mais il nous apprend à faire une différence entre l'occupation des deux sœurs. « Vous êtes fatiguée de beaucoup de choses, dit-il à Marthe, et il n'y a en réalité qu'une seule chose nécessaire : c'est ce que Marie a déjà choisi. » Toutes les œuvres qui ont la multiplicité pour objet sont passagères; ce qui demeure, c'est l'amour de l'unité. Ce que Marie a choisi ne lui sera donc point ôté. Pour vous, ce que vous avez choisi passera, et vous

sera ôté. Cette conséquence est sous-entendue, quoiqu'elle ne soit pas exprimée. Mais il vous sera ôté pour votre bien, et il sera remplacé par quelque chose de meilleur. Le travail vous sera ôté, afin que le repos lui succède; vous êtes encore sur les flots, votre sœur est dans le port.

Vous le voyez donc, mes très chers Frères, et je crois même que vous le comprenez, ce que nous remarquons dans ces deux sœurs, toutes deux aimables et agréables au Seigneur, et du nombre de ses disciples, nous représente la vie présente et la vie future. L'une agitée, l'autre tranquille; l'une misérable, l'autre heureuse; l'une temporelle, l'autre éternelle. Ce que je vous dis est bien grand pour ceux qui le comprennent; il faut que ceux mêmes qui ne le comprennent point l'apprennent et puissent le retenir. Je vous laisse à considérer ces deux vies et à en faire la comparaison. Quand je vous donne à considérer la vie présente, ce n'est que celle des gens de bien même, c'est-à-dire de ceux qui ont avec Marthe une entière ressemblance. Car je ne parle point d'une vie déréglée, impie, abandonnée au plaisir; je parle de la vie des justes, qui s'abstiennent du mal et qui font le bien. Considérez donc à combien de peines, de misères et de travaux cette vie-là même est sujette; de combien de craintes elle est agitée; de combien de tentations elle est traversée; je vous la laisse à considérer, et ce qui doit se présenter à votre esprit ira plus loin que tout ce que je pourrais vous en dire moi-même.

La maison de ces deux sœurs était exempte de tout ce qui rend la vie mauvaise, et en supposant quelque trace du mal, la présence du Seigneur l'en aurait chassé. Dans

cette maison, où Jésus-Christ avait été reçu, on ne peut voir que deux genres de vie, tous deux louables, innocents et exempts de mal et même d'oisiveté : l'une était laborieuse, l'autre tranquille.

Quand je dis, exempte de tout mal, je parle de la vie active et laborieuse qui, dans la multiplicité de ses occupations, doit prendre garde de jamais mal agir; et quand je dis exempte même d'oisiveté, je désigne la vie contemplative, où l'oisiveté est le mal le plus à craindre.

Nous voyons donc ces deux genres de vie dans les deux sœurs, et au milieu d'elles la source même de la vie. Ainsi Marthe était la figure de la vie présente, et Marie celle de la vie future. Nous nous trouvons dans Marthe, et nous trouvons dans sa sœur Marie ce que nous espérons.

Ayons donc soin de bien nous acquitter de ce que faisait l'une, pour jouir un jour dans sa plénitude de ce que l'autre possédait déjà. Car, qu'en avons-nous dans la vie présente, et combien peu en avons-nous?

Nous avons cependant de cette vie contemplative une part légère. Ce que nous faisons même présentement tient à ce genre de vie. Oui, ce que vous faites en tient, puisque vous avez laissé de côté vos affaires et vos soins domestiques pour venir ici tous ensemble entendre la parole de Dieu. En cela vous ressemblez à Marie, et vous lui ressemblez même plus que moi, qui suis dans l'action quand je vous distribue le pain de vie. Mais, quoi qu'il en soit, ce que je vous distribue vient de Jésus-Christ; et ce pain n'est capable de vous nourrir, que parce qu'il en vient. Ce pain nous est commun, à vous et à moi, et je m'en nourris moi-même aussi bien que vous. Mais ce qui me fait vivre

principalement, c'est de vous voir établis dans le Seigneur et uniquement appuyés sur lui. Je ne veux point que vous le soyez sur moi, mais sur lui. Je le répète encore : « Car ni celui qui plante, ni celui qui arrose ne sont rien ; et c'est Dieu seul qui donne l'accroissement. »

## SERMON DE SAINT BERNARD

### SUR LA FÊTE DE L'ASSOMTION DE LA SAINTE VIERGE.

Mes Frères, la Vierge qui dans ce jour s'est élevée glorieusement vers les cieux, est venue, par sa présence, mettre le comble à la joie des habitants de la cité céleste. C'est elle, en effet, qui, lorsqu'elle vint saluer sa cousine, fit, par sa voix, tressaillir d'allégresse les enfants encore enfermés dans le sein maternel. Si la parole de Marie a profondément ému l'âme de ce petit enfant, qui n'avait pas encore vu le jour, pensez quels furent les transports des cieux, alors qu'ils méritèrent d'entendre sa voix, de contempler son visage, et de jouir de sa bienheureuse présence.

Pour nous, mes très chers Frères, en cette solennité de son Assomption, quel motif de réjouissance, quelle source de délices? Par la présence de Marie, l'univers tout entier s'embellit d'une gloire nouvelle; et la céleste Patrie brille elle-même d'une plus éclatante splendeur aux rayons de cette lampe virginale. Aussi dans les cieux retentissent les actions de grâces et les concerts de louanges. Mais ne

devons-nous pas, mes Frères, nous attrister au lieu de faire éclater nos acclamations? Autant le ciel se réjouit de sa présence, autant ce bas monde doit déplorer son absence. Cessons toutefois nos plaintes. Ce n'est pas sur la terre qu'est notre éternelle demeure; nous sommes à la recherche de cette Cité, où la bienheureuse Marie est aujourd'hui parvenue. Si nous y sommes inscrits comme citoyens, nous devons assurément, même sur cette terre d'exil, même auprès des fleuves de Babylone, en conserver le souvenir, prendre part à ses réjouissances, partager son allégresse, surtout celle qui transporte aujourd'hui d'un joyeux enthousiasme la Cité de Dieu. Notre Reine a marché devant nous, elle nous a précédés, et elle a été si glorieusement accueillie, que les humbles serviteurs qui suivent leur souveraine s'écrient avec confiance: « Entraînez-nous à votre suite, nous courons attirés par l'odeur de vos parfums. » Nous avons, de notre exil, envoyé devant nous notre avocate; mère de notre Juge, mère de miséricorde, elle saura, par ses supplications, mener à bonne fin l'œuvre de notre salut.

Aujourd'hui, mes Frères, la terre a dirigé vers le ciel une précieuse offrande; il s'établit ainsi entre l'humanité et les élus de Dieu un échange de dons, qui unit par un heureux lien d'amitié les habitants de la terre à ceux du céleste empire, la faiblesse à la puissance. Le fruit sublime de la terre s'élève dans les cieux, et en fait descendre en retour les dons les meilleurs et les plus parfaits. La Vierge bienheureuse, en montant au ciel, comblera donc elle-même les hommes de ses faveurs. Et qui l'empêcherait de le faire? Les moyens et la volonté ne pourront lui manquer. Elle est la Reine des cieux, elle est miséricor-

dieuse; elle est enfin la mère du Fils unique de Dieu. Rien ne peut mieux faire éclater la grandeur de sa puissance et de son amour. Peut-on croire que le Fils de Dieu ne veuille point honorer sa Mère? Peut-on douter que Marie ne réunisse tous les sentiments de l'amour le plus vif, elle qui pendant neuf mois a porté dans ses entrailles cette charité suprême qui vient de Dieu?

C'est pour nous, mes Frères, que je vous rappelle cette grandeur de Marie; car je sais qu'il est difficile de rencontrer chez nous, où l'amour est si rare, cette charité parfaite qui ne recherche pas son intérêt particulier. Mais sans vous parler ici des bienfaits que sa glorieuse Assomption nous procure, qu'il suffise de vous dire que si nous la chérissons, nous nous réjouirons de ce qu'elle retourne vers son Fils. Nous nous réjouirons avec elle, à moins de vouloir (et Dieu nous en préserve!) nous montrer ingrats envers la dispensatrice de toutes les grâces.

Ce Fils, qu'elle avait accueilli la première à son entrée dans le palais de ce monde, aujourd'hui l'accueille à son tour, et la fait entrer dans la Cité sainte. Mais avec quel appareil d'honneurs, avec quels transports d'allégresse, avec quelle gloire n'y est-elle pas reçue! Et comme sur la terre rien n'était plus digne de recevoir le Fils de Dieu que le sein virginal de Marie, de même rien n'est plus glorieux dans le ciel que le trône royal sur lequel le Fils de Marie vient d'élever sa Mère en ce jour. Heureuse et ineffable cette double réception! car elle surpasse la pensée humaine.

Qui de nous, dans le langage des hommes ou des anges, pourrait expliquer comment, par l'avénement du Saint-Esprit et à l'ombre de la Vertu du Très-Haut, le

Verbe de Dieu a été fait chair, lui par qui toutes choses ont été faites; et comment le Seigneur de toute majesté, que ne peut contenir la création tout entière, a pu se faire homme et se renfermer dans les entrailles d'une vierge?

Qui de nous peut aussi s'élever à la pensée du glorieux appareil dans lequel s'avance en ce jour la Reine du monde? Avec quel pieux empressement toute la multitude des célestes légions accourt à sa rencontre? Avec quels chants d'allégresse est-elle conduite à son trône de gloire? Avec quel visage empreint d'une auguste et paisible sérénité, avec quels joyeux embrassements est-elle accueillie par son Fils, élevée au-dessus de toute créature, comblée d'honneurs dignes de sa divine maternité, et d'une gloire digne de la grandeur infinie de son Fils?

Heureux les baisers qu'il lui donnait, petit enfant, de ses lèvres divines, quand lui souriait sa mère en le pressant sur son sein virginal! Plus heureux encore ceux qu'elle reçoit en ce jour, dans cette ineffable salutation, de la bouche de celui qui siége à la droite de son Père, alors qu'elle monte au trône de gloire, et qu'elle chante dans un transport d'amour: « Il me donnera un baiser de sa bouche! »

Qui racontera l'Incarnation du Christ et l'Assomption de Marie? Autant sur la terre elle a été comblée de grâces plus que toute autre créature, autant dans le ciel elle est élevée en gloire au-dessus de toute créature. Si jamais l'œil n'a vu, jamais l'oreille n'a entendu, jamais le cœur de l'homme n'a pu concevoir les félicités que Dieu prépare à ceux qui l'aiment, qui pourra parler de celles qu'il a réservées à sa mère, à celle qui, sans le moindre doute, l'aime plus que toute créature?

Vous êtes heureuse, ô Marie, mille fois heureuse, soit quand vous recevez le Sauveur, soit quand vous êtes reçue par lui. De part et d'autre, admirons la dignité de la Vierge-Mère ; de part et d'autre, vénérons la bonté et la Majesté divine !

Faisons retentir nos louanges ; car cette fête doit être consacrée aux joyeuses acclamations. La mémoire de la Vierge bienheureuse doit non-seulement réveiller en nous les sentiments d'amour, mais encore améliorer notre conduite et rendre notre vie plus parfaite, pour l'honneur et la gloire de son Fils, notre Seigneur, qui est au-dessus de tous, le Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il !

# LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

## ÉPITRE.

En ces jours-là, moi, Jean, je vis un ange qui montait du côté de l'Orient, tenant à la main le sceau du Dieu vivant. Et il cria d'une voix forte aux quatre anges qui avaient reçu le pouvoir de frapper de plaies la terre et la mer, en disant : Ne frappez ni la terre, ni la mer, ni les arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les serviteurs de Dieu. Et j'entendis que le nombre de ceux qui avaient été marqués était de cent quarante-quatre mille de toutes les tribus des enfants d'Israël. Il y en avait douze mille de marqués de la tribu de Juda, douze mille de la tribu de Ruben, douze mille de la tribu de Gad, douze mille de la tribu d'Aser, douze mille de la tribu de Nephtali, douze mille de la tribu de Manassès, douze mille de la tribu de Siméon, douze mille de la tribu de Lévi, douze mille de la tribu d'Issachar, douze mille de la tribu de Zabulon, douze mille de la tribu de Joseph,

douze mille de la tribu de Benjamin. Je vis ensuite une grande multitude, que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue. Ils étaient debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, avec des palmes à la main, et ils disaient à haute voix : Gloire à notre Dieu qui est assis sur le trône, et à l'Agneau. Et tous les anges se tenaient debout autour du trône, des vieillards et des quatre animaux, et s'étant prosternés le visage contre terre devant le trône, ils adorèrent Dieu en disant : Ainsi soit-il, bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il ! (Apocalypse de saint Jean, ch. VII, v. 2-12.)

## HOMÉLIE DE SAINT AMBROISE.

« Je vis un ange qui montait du côté de l'Orient, tenant à la main le sceau du Dieu vivant. » Cet ange est le Christ, dont il est écrit : « Et il sera appelé l'Ange du grand conseil. » Il est le soleil dont parle le prophète : « Et le soleil de justice se lèvera sur vous, qui avez une crainte pour mon nom; et vous trouverez votre salut sous ses ailes. » Le Christ vient du côté de l'Orient, c'est-à-dire de lui-même. Car c'est lui-même qui a créé dans le sein d'une vierge cette chair immaculée qu'il a daigné revêtir. Le sceau du Dieu vivant est sa divinité; car, après son incarnation, il portait le sceau du Dieu vivant, et

toutes ses actions prouvaient qu'il était le Fils unique de Dieu, ainsi qu'il le dit lui-même : « Les œuvres que je fais rendent témoignage de moi. »

« Et il cria d'une voix forte aux quatre anges qui avaient reçu le pouvoir de frapper de plaies la terre et la mer, en disant : Ne frappez ni la terre, ni la mer, ni les arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les serviteurs de Dieu. » Crier, pour Dieu, c'est agir. A son avènement, les Romains cessèrent d'attaquer le genre humain, et la paix régna sur toute la terre, comme dit le psalmiste : « La justice paraîtra de son temps avec une abondance de paix; » jusqu'à ce que les semences de la foi soient dispersées parmi toutes les nations, et que ceux qui sont prédestinés à la vie éternelle soient marqués du sceau de la foi.

« Et j'entendis que le nombre de ceux qui avaient été marqués était de cent quarante-quatre mille, de toutes les tribus des enfants d'Israël. » Par ce nombre de cent quarante-quatre mille sont désignés les élus de l'Eglise présente. En effet, douze douzaines font cent quarante-quatre. Tous ceux donc qui observent la foi des douze apôtres, et qui imitent leurs actions, sont compris dans ce nombre. Mais pourquoi dit-on qu'ils ont été réunis de toutes les tribus d'Israël, puisque parmi ceux qui crurent, il y eut beaucoup plus de Gentils que de Juifs? Si nous réfléchissons attentivement sur la signification des noms, nous trouverons tous les élus compris dans les noms des douze tribus.

« Il y en avait douze mille de marqués de la tribu de Juda, douze mille de la tribu de Ruben, douze mille de la tribu de Gad, douze mille de la tribu d'Azer, douze

mille de la tribu de Nephtali, douze mille de la tribu de Manassès, douze mille de la tribu de Siméon, douze mille de la tribu de Lévi, douze mille de la tribu d'Issachar, douze mille de la tribu de Zabulon, donze mille de la tribu de Joseph, douze mille de la tribu de Benjamin. »

Juda est placé en tête, et Benjamin à la fin de cette énumération. Si nous nous arrêtons à la signification des noms, nous trouverons que Benjamin est au-dessus de Juda. Car celui qui désire s'élever vers Dieu commence par les moindres choses, afin de se perfectionner peu à peu et de parvenir aux plus grandes. « Les saints, dit David, s'avanceront de vertu en vertu. » Et comme les saints montent vers Dieu par le chemin des vertus, il ajoute : « Et ils verront le Dieu des dieux dans la céleste Sion. »

Juda signifie *confession*. Il est donc placé le premier, parce que quiconque, après avoir péché désire retourner vers Dieu, doit nécessairement confesser d'abord ses péchés, selon ces paroles de l'apôtre saint Jacques : « Confessez vos fautes l'un à l'autre, et priez l'un pour l'autre, afin que vous soyez sauvés. » Car c'est par la confession des péchés et par la pénitence qu'on apaise le Dieu qu'on avait offensé. Celui qui se livre à un salutaire repentir et qui pleure le mal qu'il a fait, excite une grande joie dans le ciel, et attire sur lui les yeux de la miséricorde divine. « Convertissez-vous à moi, dit le Seigneur, et je me retournerai vers vous. »

Vient ensuite Ruben, dont le nom signifie *fils de la vision*. Car, par la pénitence, celui qui était autrefois le fils de la perdition est devenu le fils de la vision. Après Ruben vient Gad, qui signifie *ceint ;* car il est nécessaire que

celui qui se repent d'avoir mal agi, et qui demande de ne pas retomber dans les mêmes égarements, s'arme contre tous les vices et s'interdise toutes les voluptés charnelles. Il est impossible de s'abstenir du péché, quand on s'endort au sein des plaisirs de la chair.

Et comme celui qui lutte courageusement contre les vices commence déjà à goûter le bonheur, saint Jean nomme ensuite Azer, qui veut dire *heureux*. Après Azer est cité Nephtali, dont le sens est *dilatation*. Quiconque, en effet, sait avoir offensé Dieu, et désire que la miséricorde divine vienne à son secours, doit lui-même se montrer compatissant toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, et autant qu'il le peut, se rappelant cettte parole du Seigneur : « Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'eux-mêmes ils obtiendront miséricorde. » Celui-là donc sent son cœur se dilater qui, par l'amour qu'il doit montrer à son prochain, fait miséricorde à tous ceux qui lui en fournissent l'occasion. Après Nephtali vient Manassès, qui signifie *oublié*. Celui qui déplore ses péchés, qui fait l'aumône aux pauvres pour en obtenir la rémission, doit aussi se dépouiller tellement de ses péchés, qu'il semble les avoir complétement oubliés.

Siméon, que saint Jean nomme ensuite, désigne les *prières qui sont exaucées*. Celui qui cherche à expier des fautes et qui en implore le pardon, est exaucé de Dieu, quand il a complétement abjuré le vice. Après lui est nommé Lévi, qui veut dire *ajouté* ou *enlevé*. Celui qui a fait pénitence des péchés qu'il a commis, qui a combattu le vice et en a triomphé, qui s'est montré miséricordieux envers les pauvres, et qui, par ces bonnes œuvres, a mérité la rémission de ses fautes, sûr alors du pardon, chasse

de son esprit toute crainte du feu éternel, s'élève tout entier dans l'amour de Dieu et de la céleste Patrie, et est ajouté au nombre de ceux qu'on appelle et qui sont les enfants de Dieu.

Issachar signifie *récompense*. Mais nous connaîtrons mieux le sens de ce nom, si nous nous rappelons les paroles que prononça Lia, sa mère, à sa naissance : « Dieu m'a donné une récompense, parce que j'ai donné ma servante à mon mari. » C'est pourquoi elle lui donna le nom d'Issachar, c'est-à-dire récompense. Notre chair doit être notre servante, et Dieu est notre époux. Or, nous donnons notre servante à notre époux, si nous assujétissons notre chair au service de Dieu, si nous la contraignons à veiller, à jeûner et à pratiquer les abstinences, et si nous en domptons les voluptés. Issachar a donc été donné de Dieu pour récompense à Lia ; car ceux qui domptent leur chair et qui éteignent en eux le feu du vice sont récompensés de Dieu, qui les enrichit de vertus.

Après Issachar vient Zabulon, qui veut dire *demeure de la force*. Qui est fort, si ce n'est Dieu? C'est de lui qu'a dit le psalmiste : « Le Seigneur est fort et puissant ; le Seigneur est puissant dans le combat. » Et quelle est la demeure de la force, sinon la demeure de Dieu? Dieu habite, en effet, dans les cœurs où résident la foi, la patience, la chasteté, l'humilité, la charité et les autres vertus. Et comme, par la pratique des vertus, s'accroît la récompense des mérites, l'écrivain sacré nomme ensuite Joseph, qui signifie *accroissement*. Benjamin est le dernier et c'est aussi le plus grand, puisqu'il signifie le *fils de la droite*. Car le Fils est appelé la droite de son Père, et l'Evangile dit que les élus de Dieu seront placés à sa droite.

Les élus deviennent donc les fils de la droite, quand, au sortir de cette vie, ils sont placés dans les célestes demeures. Là il n'y a pas de gauche, et la droite est partout. Puisque l'interprétation des noms des douze tribus nous a conduits jusqu'au moment où les fidèles sont placés dans les demeures du ciel, il est juste que nous rapportions ce qui suit à la glorification des âmes saintes.

« Je vis ensuite une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue. Ils étaient debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, avec des palmes à la main; et ils disaient à haute voix : Gloire à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau ! »

Par la multitude dont nous avons parlé plus haut, et dont l'Ecriture désigne le nombre, il faut entendre les élus qui sont éprouvés en tout temps dans l'Eglise de Dieu. Il est vrai « qu'il y en a beaucoup d'appelés et peu d'élus, » mais c'est en comparaison de la multitude des réprouvés que le nombre des élus est peu considérable. C'est donc ce dernier nombre que désignent les cent quarante-quatre mille. Dans la béatitude céleste, où ils sont rassemblés de tout temps, de toute nation, de toute tribu et de toute langue, leur multitude est si grande, que personne ne peut les compter. Les robes blanches indiquent la pureté des âmes, les palmes sont une marque de leur victoire. Ces palmes ne sont pas seulement décernées aux saints martyrs qui ont été surtout victorieux, mais encore à tous les élus qui sur cette terre ont eu courageusement à combattre contre les ennemis visibles et invisibles, et jouissent dans le ciel de l'éternelle béatitude. Les palmes sont les récompenses de la victoire des saints, qui

s'écrient à haute voix : « Gloire à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau. » Jamais les saints ne cessent de chanter les louanges de Dieu ; et loin d'y trouver de la fatigue, ils ne trouvent pas de plus douces jouissances que dans sa vue et sa louange.

« Et tous les anges se tenaient debout autour du trône, des vieillards et des quatre animaux ; et s'étant prosternés le visage contre terre devant le trône, ils adorèrent Dieu en disant : Ainsi soit-il, bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il ! »

L'apôtre saint Jean avait dit plus haut que mille milliers d'anges étaient à louer Dieu autour de son trône. Ici il n'en désigne pas le nombre, il dit seulement que tous les anges se tenaient debout autour de son trône. Nous pouvons, par les premiers anges, dont le nombre est indiqué, comprendre ceux qui sont destinés à remplir diverses fonctions dans le monde. Quant à ceux dont le nombre n'est pas déterminé, nous pouvons les regarder comme ceux qui sans cesse entourent Dieu dans le ciel, et qui comme les premiers, bénissent le Seigneur : ce qui doit nous faire comprendre que tous les anges chantent également et de la même manière les louanges du Seigneur, soit qu'ils président au gouvernement du monde, soit qu'ils demeurent sans cesse auprès de Dieu dans le ciel. Ainsi soit-il !

---

### ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus, voyant la foule du peuple qui le suivait, monta sur une montagne. Dès qu'il se fut assis, ses disciples se placèrent auprès de lui. Prenant alors la parole, il les instruisait, en disant : Heureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient! Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre! Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés! Heureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils seront traités avec miséricorde! Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu! Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu! Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient! Vous serez heureux quand les hommes vous maudiront, vous persécuteront, vous accableront de calomnies à cause de moi. Réjouissez-vous alors, et faites éclater votre joie, parce qu'une grande récompense vous attend dans le ciel. (Saint Matth., ch. v.)

## HOMÉLIE DE SAINT AUGUSTIN.

Jésus-Christ, dans son Evangile, nous exhorte à ce qui peut nous procurer une vie heureuse, et nous découvre

les divers chemins qui y conduisent. C'est le terme où tout le monde aspire; il n'est personne qui ne veuille être heureux. Mais plût à Dieu qu'autant les hommes ont d'ardeur pour la récompense, autant ils fussent disposés à subir le travail qui la mérite! Chacun s'apprête et se réveille quand on lui dit : vous serez heureux; mais qu'il reçoive donc, avec la même gaîté, ce qu'on lui dit de faire pour le devenir! Si l'on est touché de la couronne, qu'on ne refuse pas le combat qui la procure : que l'un nous anime à l'autre. Ce que nous voulons, ce que nous désirons, ce que nous demandons viendra dans son temps; mais voici maintenant le temps de faire ce que Dieu exige de nous, et ce à quoi les récompenses du siècle à venir sont réservées. Commençons donc en ce moment à méditer les paroles de Jésus-Christ, et à nous remettre devant les yeux les préceptes de l'Evangile, et les récompenses qui y sont attachées.

« Heureux sont les pauvres d'esprit, nous dit-il, parce que le royaume du ciel est pour eux. » Le royaume du ciel sera donc pour vous dans le siècle futur; mais c'est à condition que vous soyez pauvres d'esprit dans celui-ci. Vous voulez que ce royaume soit un jour votre récompense : voyez donc si vous êtes maintenant de ceux à qui il est promis, et soyez pauvres d'esprit.

Vous me demanderez peut-être ce que c'est qu'être pauvre d'esprit? Sachez donc que les orgueilleux ne sont point pauvres d'esprit, mais seulement les humbles. Il n'y a rien de si élevé que le royaume du ciel; mais il est écrit que « nul ne sera élevé s'il ne s'abaisse. »

Prenez garde à ce que l'Evangile ajoute : « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la

terre. » Vous voulez posséder la terre : c'est ce que vous désirez présentement. Mais craignez que ce ne soit la terre qui vous possède. Vous la posséderez, si vous avez cette douceur que l'Evangile nous recommande; vous en serez, au contraire, possédés, s'il y a en vous de la hauteur et de l'arrogance. Peut-être que cette possession de la terre promise pour récompense flatte et réveille votre avarice qui voudrait posséder la terre tout entière, et envahir l'héritage de votre voisin. Ne vous laissez pas séduire par cette fausse pensée : non, vous ne posséderez la terre que lorsque vous serez unis et soumis à celui qui a fait le ciel et la terre. Posséder cette douceur, que l'Evangile recommande, c'est n'avoir rien en soi qui résiste à Dieu; c'est s'être mis dans la disposition de lui attribuer tout le bien qu'on fait, et de ne s'en prendre qu'à *soi*-même, et jamais à lui des maux que sa justice nous fait souffrir. Le moyen de lui plaire, c'est de se déplaire à soi-même, ce qui est déjà beaucoup; et on lui déplaît à proportion que l'on se plaît à soi-même.

Passons à la troisième béatitude : « Bienheureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » Les pleurs sont, pour ainsi dire, une œuvre prescrite, et la consolation en est la récompense.

Quelles sont les consolations de ceux dont les larmes prennent leur source dans les sentiments qu'inspirent la chair et le sang? Misérables consolations, et plus à craindre qu'à désirer! Ils se consolent d'une affliction par des motifs qui font craindre d'autres afflictions.

Un père, par exemple, est affligé de la mort de son fils; la naissance d'un autre fils le console. Il a mis l'un en terre, l'autre vient de naître; mais il est tous les jours

en danger de perdre celui-ci, comme le premier. Il est affligé de la mort de l'un, et il craint pour la vie de l'autre. Quelle peut donc être sa consolation? La véritable consolation sera celle qui nous mettra en possession de ce que nous ne pouvons perdre. Ce sont donc ceux qui pleurent de se voir dans l'exil où nous sommes, qui recevront un jour une joie et une consolation véritable et permanente.

Passons à la quatrième béatitude : quel sacrifice exige-t-elle de nous, et quelle est la récompense que Jésus-Christ y attache?

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice parce qu'ils seront rassasiés. » Vous voulez etre rassasiés, mais de quoi? Si c'est des aliments dont le corps se nourrit, une fois consommés, la faim reviendra. Aussi Jésus-Christ disait-il à la Samaritaine : « Qui boira de cette eau aura encore soif. »

Qu'on applique à une plaie un remède qui la guérisse, la douleur cesse, et ne revient plus; mais la faim est une douleur que les remèdes propres, c'est-à-dire les aliments, ne guérissent que pour un temps. On a beau se rassasier chaque jour, la faim renaît bientôt. Nous lui appliquons chaque jour le remède qui lui convient; mais il ne nous guérit point de l'infirmité qui nous y assujétit. Mais si nous avons faim et soif de la justice, elle nous guérira pour jamais de la faim et de la soif, qu'elle aura sur la terre excitées en nous. L'une et l'autre seront donc apaisées par ce qui les cause.

Ayons donc cette faim et cette soif au dedans de l'homme intérieur; car il a sa nourriture et son breuvage, aussi bien que l'homme extérieur. « Je suis le pain

vivant descendu du ciel, dit Jésus-Christ. » Voilà la nourriture de l'homme intérieur. Voulez-vous connaître son breuvage? le voici : « C'est en vous, ô mon Dieu, que se trouve la fontaine de vie ! »

Venons à la cinquième leçon du Sauveur : « Bienheureux sont les miséricordieux, parce que Dieu leur fera miséricorde. » Faites-la donc à vos frères, si vous voulez que Dieu vous la fasse. Car vous êtes riches des biens de la terre et pauvres des biens du ciel. Comme il y a des mendiants à votre porte, vous êtes vous-mêmes des mendiants à la porte de Dieu. On vous demande, et vous demandez. Dieu vous traitera comme vous avez traité ceux qui vous demandent. Vous êtes pleins d'un côté et vides de l'autre. Remplissez de votre plénitude le vide des pauvres, et Dieu remplira le vôtre de la sienne.

Nous voici à la sixième béatitude : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Voilà la fin de nos désirs et de notre amour, et c'est une fin de perfection et de consommation, et non une fin de destruction et de consomption. Car il y a deux sortes de fins, l'une qui perfectionne, l'autre qui détruit. On dit qu'un ouvrage est fini, quand il est à sa perfection; on dit qu'un pain est fini, quand il est consommé. La fin de l'un est sa perfection, la fin de l'autre est sa destruction. Il y a donc fin de part et d'autre; mais, comme je l'ai dit, l'une de perfection, et l'autre de destruction. Toutes nos actions, toutes nos bonnes œuvres, tous nos efforts, tous les mouvements de notre cœur, tous nos désirs louables et réglés, n'ont pour fin que la vue de Dieu. Quand nous y serons parvenus, nous ne désirerons plus rien. Que peut désirer celui à qui Dieu se fait voir? Qui pourrait suffire

à celui à qui Dieu ne suffit pas? Nous désirons de voir Dieu; c'est ce que nous cherchons, c'est ce que nous voulons; et qui pourrait ne le pas vouloir? Mais prenez garde à la condition que l'Evangile y met par ces paroles: « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Faites donc provision de ce qui est nécessaire pour le voir. Car, pour me servir d'une comparaison sensible, comment pouvez-vous désirer que le soleil se découvre à vous, tant que vous aurez les yeux malades? Que l'œil soit sain, cette lumière fera ses délices; mais tant que les yeux sont malades, elle ne peut qu'y causer de la douleur. Ce qui ne peut être vu qu'avec des yeux purs, ne se laissera jamais voir à des yeux impurs. Vous serez repoussé, chassé; vous ne verrez rien. Car ce n'est qu'aux cœurs purs que la vue de Dieu est promise.

Combien avaient été déjà jusqu'ici appelés bienheureux! Jésus-Christ a désigné pour chacun la cause de leur bonheur, et n'a fait mention de la récompense qu'après avoir marqué ce qui la mérite. Mais il n'a promis la vue de Dieu à aucun de ceux qu'il venait d'énumérer. Il a promis aux pauvres d'esprit le royaume du ciel; à ceux qui ont l'esprit doux, la possession de la terre; à ceux qui pleurent, des consolations; et à ceux qui font des œuvres de miséricorde, la miséricorde divine. La vue de Dieu n'est promise à personne jusqu'ici, mais seulement à ceux qui ont le cœur pur. Si vous voulez en savoir la raison, c'est que les yeux, par lesquels on peut voir Dieu, sont dans le cœur; ce sont ces yeux du cœur qui, selon le désir de saint Paul, doivent toujours être purs et éclairés.

Sur la terre, ces yeux encore faibles ne sont capable

que de recevoir la lumière de la foi. Aussi est-ce la seule qui maintenant nous éclaire. Mais dans le ciel, où nous les aurons plus fermes, ils jouiront de la claire vision de Dieu. Tant que nous sommes sur la terre, nous y sommes comme dans un pays étranger, qui nous tient loin du Seigneur : nous ne marchons qu'à la faveur des lumières de la foi, et non dans les splendeurs de la vue intuitive. Or, dans cet état de foi, « nous ne voyons Dieu, dit saint Paul, que comme en énigme, ou bien comme on voit les objets par un verre obscur ; » mais dans le ciel « nous le verrons face à face. »

Apprenez aujourd'hui à désirer Dieu ; apprenez à préparer en vous ce qui est seul capable de le voir. Or, voici ce qui vous l'apprend : « Bienheureux ceux qui ont le *cœur* pur, car ils verront Dieu. »

En vain prépareriez-vous les yeux extérieurs, tout ce qu'ils sont capables de voir a son lieu, est circonscrit dans quelque espace. Mais nul espace ne contient celui qui est tout entier partout. Donc préparez en vous ce qui en vous est seul capable de le voir.

Renouvelez votre attention, mes Frères, pour tâcher de comprendre, avec le secours de Dieu, le rapport qui se trouve entre ce que Dieu exige de nous dans chaque béatitude, et la récompense qu'il y attache. Car il n'en est point dont la récompense ne soit assortie à ce qui nous y est recommandé.

Rien ne paraît si éloigné de la royauté que les pauvres, puisqu'ils sont dans le dernier degré d'abaissement ; et c'est pour cela que Jésus nous dit : « Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume du ciel est pour eux. »

Il n'y a point de gens que l'on dépouille si aisément de

leurs biens, de leur héritage et de leur terre que ceux qui sont doux, faciles et bons. Et c'est pour cela que Jésus-Christ nous dit : « Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre. » Tout le reste est clair, s'entend de soi-même, et n'a pas besoin de commentaire. Il suffit de l'exposer : car que désire-t-on lorsqu'on pleure et qu'on est dans l'affliction, sinon d'être consolé? Aussi Jésus-Christ nous dit-il : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » Que désire-t-on quand on a faim, sinon d'être rassasié? Aussi Jésus-Christ nous dit-il : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. » Que désirent ceux qui exercent des œuvres de miséricorde envers les pauvres, sinon que Dieu, leur rendant la pareille, fasse envers eux ce qu'ils auront fait envers leurs frères? Aussi Jésus-Christ nous dit-il : « Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, car Dieu leur fera miséricorde. »

Admirez donc la justesse de la proportion gardée ici entre ce qui nous est ordonné et ce qui nous est promis pour récompense. Dieu demande que vous soyez pauvres d'esprit : quelle en sera la récompense? le royaume du ciel. Il veut que vous soyez doux et bons : quelle en sera la récompense? la possession de la terre. Il veut que vous pleuriez : quelle en sera la récompense? la consolation. Il veut que vous ayez faim et soif de la justice : quelle en sera la récompense? vous serez rassasiés. Il veut que vous exerciez des œuvres de miséricorde : quelle en sera la récompense? vous recevrez miséricorde. De même, il veut que vous ayez le cœur pur : quelle en sera la récompense? la vue de Dieu. Mais ne vous méprenez pas sur ces préceptes et ces promesses, sous prétexte que ce n'est

qu'à ceux qui ont le cœur pur que la vue de Dieu est promise; gardez-vous bien de penser que les pauvres d'esprit, les hommes doux, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim et soif de la justice, ceux qui font des œuvres de miséricorde, ne le verront point. Ne vous imaginez pas que la vue de Dieu soit promise à ceux qui ont le cœur pur à l'exclusion des autres. Ceux dont il est parlé dans toutes ces béatitudes sont partout les mêmes. Tous verront Dieu; mais ce ne sera ni parce qu'ils sont pauvres d'esprit, ni parce qu'ils sont doux et bons, ni parce qu'ils ont faim et soif de la justice, ni parce qu'ils font des œuvres de miséricorde, mais parce qu'ils ont le cœur pur. L'un n'exclurait pas l'autre, si l'on disait des fonctions de chaque partie du corps : Heureux ceux qui ont des pieds, parce qu'ils marcheront; heureux ceux qui ont des mains, parce qu'ils travailleront, etc.; de même, ces béatitudes expriment comme divers membres spirituels, à chacun desquels Jésus attribue ce qui lui est propre. L'humilité ou la pauvreté d'esprit nous fait acquérir le royaume du ciel; la douceur et la bonté, la possession de la terre; la faim et la soif de la justice nous font mériter d'en être rassasiés; les œuvres de miséricorde nous font obtenir miséricorde; enfin la pureté de cœur nous fait parvenir à la vue de Dieu.

Si nous désirons donc voir Dieu, il faut purifier notre cœur. Et qui peut ne pas désirer de voir Dieu et ne pas chercher les moyens de purifier l'œil intérieur, seul capable de voir celui après lequel toutes les puissances de notre âme soupirent? Mais qu'est-ce qui rend le cœur pur? Ecoutons ce que nous en dit l'Esprit-Saint? « C'est par la foi, nous dit-il, que Dieu purifie le cœur des hom-

mes. » C'est donc la foi qui rend le cœur pur, et quand le cœur est pur, on voit Dieu. Mais il en est qui, se séduisant eux-mêmes, s'imaginent qu'il suffit de croire tout en vivant mal; et c'est sur une telle foi qu'ils se promettent à eux-mêmes la vue de Dieu et le royaume du ciel. C'est contre ceux-là que l'apôtre saint Jacques s'élève dans son épître, lorsqu'il leur dit, dans le mouvement d'une sainte colère :

« Vous croyez qu'il n'y a qu'un Dieu; » vous vous applaudissez vous-mêmes, sur une pareille foi. En voyant une foule d'impies qui croient et adorent plusieurs dieux, vous vous savez bon gré de n'en croire qu'un. Vous faites bien de le croire ainsi; « mais les démons le croient comme vous, et tremblent de crainte. » Or, pouvez-vous dire que les démons mêmes verront Dieu? Nul ne le verra que ceux qui ont le cœur pur; et ces esprits impurs ont-ils le cœur pur? « Ils croient cependant, et tremblent de crainte. »

Il faut donc qu'il y ait une différence entre notre foi et celle des démons. Notre foi rend le cœur pur; celle des démons ne fait que les rendre coupables, parce qu'ils ne font que du mal; et de là vient qu'ils disaient à Jésus-Christ : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et nous? »

Et ne vous imaginez pas que les démons, en parlant ainsi, ne reconnussent pas le Sauveur pour ce qu'il était. « Nous savons qui vous êtes, lui disaient-ils : vous êtes le Fils de Dieu. » Pierre le dit, et il mérite les louanges de Jésus-Christ. Le démon le dit, et il ne mérite que la damnation. D'où vient cette différence? C'est que, encore que les paroles soient les mêmes de part et d'autre, le cœur est différent.

Ayons donc une foi différente de celle des démons, et ne nous contentons pas de croire. Cette foi toute nue n'est pas celle qui rend le cœur pur. La foi produit cet effet, l'Ecriture le dit. Mais quelle foi? C'est celle que saint Paul nous recommande, c'est-à-dire « celle que la charité fait agir. » Telle est la foi qui nous distingue des démons, et non-seulement des démons, mais encore de ce qu'il y a de criminel parmi les hommes, de tous ceux dont les mœurs sont corrompues et condamnables.

Quelle est donc la véritable foi? C'est, dit saint Paul, celle que la charité rend agissante, et qui espère aux promesses de Dieu. Rien de plus précis, de plus juste, de plus parfait que cette définition. Cette foi comprend donc trois choses; celui qui croit d'une foi que la charité rend agissante espère nécessairement aux promesses de Dieu.

Cette espérance est la compagne inséparable de la véritable foi. Aussi l'espérance nous est-elle nécessaire aussi bien que la véritable foi, tandis que nous ne voyons pas encore ce que nous croyons. Nous tomberions tout d'un coup si, ne voyant point l'objet de notre foi, nous en perdions l'espérance. Nous sommes contristés de ne le pas voir, mais l'espérance de le voir un jour nous console et nous soutient.

Que l'espérance donc se joigne à la foi. La charité s'y unit aussi; c'est elle qui forme et qui soutient nos désirs. C'est elle qui nous fait travailler à l'acquisition des biens auxquels nous croyons; c'est elle qui de sa flamme nous embrase le cœur, et excite en nous la faim et la soif de la justice. Voilà donc ce qui doit accompagner notre foi; c'est ainsi que nous aurons ce saint et divin assemblage

de la foi, de l'espérance et de la charité, qui fait ici-bas le caractère des saints.

Comment la charité pourrait-elle ne pas être un de ces caractères des élus, elle qui n'est autre chose que l'amour? Pour la foi, saint Paul nous a déjà dit que la véritable est celle que la charité fait agir. Otez la foi, tout ce que vous croyez s'évanouit; ôtez la charité, vous n'agissez plus. Comme c'est la foi qui fait croire, c'est la charité qui fait agir.

Si vous croyez donc sans aimer, vous ne vous appliquez point aux bonnes œuvres, ou si vous vous y appliquez, vous le faites comme les esclaves, par la crainte du châtiment, et non comme les enfants, par amour de la justice. Quelle est donc la foi qui rend le cœur pur? « C'est celle que la charité fait agir. »

## DISCOURS DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

### SUR LES BIENS DE LA VIE FUTURE ET SUR LE MÉPRIS DE LA VIE PRÉSENTE.

La chaleur est excessive, les rayons du soleil sont brûlants; mais votre ardeur à entendre nos instructions n'en est pas ralentie. Oui, l'auditeur vigilant et attentif, fortifié par son amour pour la parole sainte, supporte tout aisément pour satisfaire cette passion noble et toute spirituelle. Rien n'est capable de l'arrêter, ni les excès de la chaleur, ni les embarras des affaires, ni tous les soins de la vie présente; tandis que l'auditeur négligent et lâche

ne peut être excité ni par la douceur de la température, ni par la tranquillité du loisir, ni par la sécurité d'un état paisible, et reste comme accablé sous le poids du sommeil coupable qui le presse. Vous, mes Frères, vous êtes bien différents. Aussi je vous préfère à tous les habitants d'Antioche; je vous regarde comme la partie principale de cette ville ; votre ardeur et votre empressement sont toujours les mêmes, et vous suivez attentivement toutes nos instructions. Ce temple est pour moi plus auguste que les palais des princes. Les faveurs qu'on accorde dans ces palais se terminent avec la vie, elles sont sujettes à mille vicissitudes; ici, au contraire, la plus grande sûreté et des honneurs à l'abri de tout changement; des pouvoirs qui ne finissent jamais, et qui, loin d'être interrompus par le trépas, empruntent des temps une nouvelle force. Ne me parlez point d'un homme porté sur un char magnifique, avec une contenance fière, environné de gardes et précédé d'un héraut dont la voix le proclame et l'annonce; ce n'est pas à ces marques que je reconnais le prince, mais à l'état de son âme. S'il commande à ses passions, s'il triomphe de ses vices, s'il n'est pas consumé par l'envie, s'il n'est pas entraîné par la folle passion d'une vaine gloire, s'il ne redoute ni la pauvreté ni de fâcheux revers, si cette appréhension ne le glace point d'épouvante, voilà le prince que je vous demande : c'est à ces marques que je le reconnais. Si, commandant aux hommes, il obéit à ses passions, je le déclare le plus esclave de tous les esclaves. Et, comme celui qui est dévoré par une fièvre intérieure, quoique rien ne paraisse au dehors et que la plupart ne s'en aperçoivent pas, est déclaré par les médecins attaqué d'une

maladie dangereuse; de même celui dont l'âme est asservie à ses passions, quoique tout au dehors annonce le contraire, je le proclame *esclave*, puisqu'il est dominé par la tyrannie de ses mauvais désirs; *malade*, puisqu'il est brûlé intérieurement par la fièvre du vice. Celui qui a secoué le joug des passions, que ses mauvais désirs ne dominent point, qui n'éprouve pas une crainte déraisonnable de la pauvreté, de l'infamie, de tout ce qu'on regarde comme triste dans le monde, fût-il revêtu de haillons, habitât-il une prison, fût-il chargé de chaînes, est à mes yeux le plus libre de tous les hommes libres, le plus grand prince de tous les princes.

Les pouvoirs d'un tel prince ne s'achètent pas à prix d'or; ils ne sont exposés ni aux invectives d'un accusateur, ni aux attaques de l'envie, ni aux artifices de l'intrigue. Placés comme dans l'asile inviolable d'une philosophie sainte, ils sont stables et permanents, ne cèdent à aucune révolution, ni à la mort même. C'est ce qu'attestent les martyrs dont les corps sont réduits en cendres, et dont le pouvoir augmente tous les jours, chasse les démons, dissipe les maladies, excite le zèle des villes, appelle ici les peuples. Ce pouvoir a une telle force, même après la mort des saints, que tous accourent en foule, non contraints par la nécessité, mais entraînés par une ardeur que le temps ne peut ralentir. Vous le voyez, ce n'est pas à tort que j'ai annoncé ce temple comme plus auguste que les palais des Césars. Les faveurs qu'on obtient dans ces palais ressemblent aux feuilles qui sèchent et aux ombres qui passent; les grâces qu'on reçoit ici sont plus fermes que le diamant, puisqu'elles sont immortelles, immuables, qu'elles résistent aux révolutions, qu'el-

les viennent d'elles-mêmes à ceux qui les désirent, qu'elles ne sont pas sujettes à être disputées, ni attaquées en justice, ni calomniées. Les avantages temporels trouvent une foule d'envieux; plus les avantages spirituels s'étendent sur un grand nombre de personnes, plus ils font éclater leur magnificence. Ce discours en est une preuve. Si je l'avais retenu au dedans de moi-même, je n'en aurais été que plus pauvre; en le répandant sur tous ceux qui m'écoutent, comme une bonne semence dans une bonne terre, je multiplie mes biens, j'augmente mes richesses en même temps que je vous rends plus riches : cette profusion m'enrichit, loin de m'appauvrir. C'est tout le contraire pour l'or : si j'en avais une grande quantité en réserve, et si je voulais en faire part à tous, ce partage m'appauvrirait d'autant, et je ne conserverais plus mon ancienne opulence.

Puisque les avantages spirituels ont une si grande supériorité, puisqu'ils se communiquent si facilement à tous ceux qui veulent les recevoir, recherchons-les avec ardeur, cessons de poursuivre des ombres, des précipices, des écueils. C'est afin de développer en nous ce pieux désir, que Dieu a fait les avantages temporels de nature à expirer avant la mort de celui qui les possède. Je m'explique. Ce n'est pas lorsque l'homme meurt que ces avantages meurent avec lui; mais ils se flétrissent et disparaissent lorsqu'il vit encore, afin que l'expérience lui apprenne que de leur nature ils sont plus fragiles que le verre, plus fugitifs que l'ombre, et que cette connaissance le guérisse de cette fureur de convoitise pour des objets qui lui échappent. Par exemple, les richesses abandonnent souvent le riche avant sa mort. La jeunesse n'attend

point notre trépas; elle nous quitte au milieu de la route comme pour faire place à la vieillesse. La beauté expire du vivant même de la femme, et à ses traits agréables succèdent des traits difformes. Il en est de même de la gloire, de la puissance, des honneurs, qui sont passagers et plus mortels que les hommes qui les possèdent. On voit périr tous les jours des biens présents, comme on voit mourir des corps. Or, cela arrive afin que nous nous attachions uniquement aux biens futurs, que nous soupirions après leur jouissance, et que, marchant sur la terre, nous vivions dans le ciel par le désir. Dieu a fait deux vies différentes entre elles, l'une présente, l'autre future; l'une visible, l'autre invisible; l'une sensible, l'autre spirituelle; l'une dont on jouit réellement, l'autre dont on ne jouit que par la foi; l'une qui est entre nos mains, l'autre qui n'est qu'en espérance. L'une est la carrière, l'autre le prix; il a donné à l'une les combats et les travaux, il a réservé pour l'autre les couronnes et les récompenses; l'une est la mer, l'autre le port; l'une est courte, l'autre immortelle. Ainsi, comme beaucoup d'hommes préféraient les choses sensibles aux choses spirituelles, il a rendu celles-là fragiles et passagères, afin de nous attacher fortement à l'amour des choses futures, en éteignant en nous la soif des choses présentes. Ensuite, comme les choses invisibles et spirituelles n'existaient que par la foi et en espérance, que fait-il? Se revêtant de notre chair et accomplissant ses desseins admirables, il paraît dans le monde, nous met sous les yeux les choses futures, et par là confirme dans la foi les esprits les plus grossiers. En effet, il nous a apporté une vie angélique, il a fait le ciel de la terre, il a donné des préceptes qui

devaient égaler aux puissances incorporelles ceux qui les pratiqueraient : en un mot, des hommes il en a fait des anges; les appelant à des espérances célestes, il a multiplié leurs combats, leur a ordonné de prendre un essor plus sublime, de s'élever jusqu'au plus haut des cieux, de s'armer et de combattre contre la troupe des esprits impurs, d'étouffer le tumulte des passions, de porter un corps et de le mortifier, d'être revêtus d'une chair et d'être égaux aux puissances spirituelles.

Après avoir donné ces préceptes, que fait-il? comment rend-il le combat plus aisé? ou plutôt, si vous le trouvez bon, parlons d'abord de la grandeur des préceptes, voyons comment il nous fait prendre notre essor en haut, comment il nous a ordonné en quelque sorte de nous dépouiller de la nature humaine pour nous transporter dans le ciel. La loi demandait œil pour œil. « Si quelqu'un, dit Jésus-Christ, vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la gauche. » Il ne nous dit pas seulement : Supportez l'injure avec douceur et avec courage; mais, que votre modération aille plus loin encore, opposez un excès de modération à un excès d'injure, afin que celui qui vous insulte, respectant votre extrême douceur, soit touché et se retire. « Priez, dit le même Jésus, pour ceux qui vous calomnient, priez pour vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. » Et lorsqu'il conseille la virginité : « Que celui, dit-il, qui peut comprendre ceci, le comprenne. » Comme, après la désobéissance d'Adam, la virginité s'était enfuie du paradis terrestre, et avait quitté le monde où nous vivons, Jésus-Christ l'a ramenée, après un long bannissement, dans son ancienne patrie d'où elle était exilée. Dès son entrée dans le monde, honorant la virginité et changeant

les lois de la nature, il est né d'une femme qu'il a laissée vierge en la rendant sa mère. Ainsi, comme en venant sur la terre il nous donnait ces préceptes, et qu'il rendait notre vie sublime, il nous offrait une récompense qui répondait à nos sacrifices, qui même leur était bien supérieure. Mais cette récompense-là même était invisible, elle n'existait qu'en espérance, par la foi et dans l'attente des choses futures. Puis donc que les préceptes étaient relevés et pénibles, que les prix et les couronnes n'existaient que par la foi, voyez comment il procède, comment il rend la lutte aisée et les combats faciles. Comment procède-t-il donc? Il emploie deux moyens. Le premier, c'est de pratiquer lui-même ce qu'il ordonne; le second, c'est de nous montrer les récompenses et de nous les mettre sous les yeux. Dans ses paroles, il offre le précepte et la récompense. Voici le précepte: « Priez pour ceux qui vous calomnient et qui vous persécutent; » voici la récompense : « Afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux. » Et encore : « Vous êtes heureux lorsque les hommes vous chargent de malédictions, qu'ils vous persécutent, qu'ils disent faussement toute sorte de mal contre vous. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux. » Vous voyez encore ici le précepte et la récompense. Il ordonne le travail, et il prépare lui-même le salaire. « Celui, dit-il encore, qui abandonnera sa maison, ses frères et ses sœurs, » voilà le précepte, « recevra le centuple et possédera la vie éternelle, » voilà le prix et la couronne.

Ainsi, je le répète, comme les préceptes étaient relevés et que les récompenses n'étaient pas visibles, que fait-il?

il nous montre lui-même les préceptes en exécution, et il nous met les couronnes sous les yeux. Et comme celui à qui on ordonne de marcher dans une route non battue s'y jette plus hardiment et avec plus d'ardeur, s'il voit quelqu'un marcher devant lui, de même, dans les préceptes, quand nous nous voyons précédés, nous marchons facilement. Afin donc que notre faiblesse suivît avec moins de peine, Jésus-Christ s'est revêtu de notre chair et de notre nature, a marché lui-même dans la route et nous a montré les préceptes en exécution. Ce précepte : « Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la gauche, » il l'a exécuté lui-même, quand il fut frappé par un serviteur du grand-prêtre. Sans se venger, il se contenta de répondre avec douceur : « Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? » Patience admirable! humilité merveilleuse! Il était frappé, non par un homme libre, mais par un vil esclave, et il répond avec une modération extrême. C'est ainsi que son Père disait aux Juifs : « Mon peuple, que vous ai-je fait? en quoi vous ai-je affligé? quelle peine vous ai-je causée? répondez-moi. » Jésus-Christ dit lui-même : « Faites voir le mal que j'ai pu dire. » Son Père avait dit : « Répondez-moi; » Jésus-Christ dit lui-même : « Pourquoi me frappez-vous? » Son Père avait dit : « En quoi vous ai-je affligé? quelle peine vous ai-je causée? » Et lorsqu'il enseigne la pauvreté, voyez comme il la montre lui-même dans sa personne : « Les renards, dit-il, ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » C'est le comble de la pauvreté : il n'avait ni maison, ni table, ni siége, rien, en un mot.

Il nous enseignait à écouter patiemment les injures, et il nous a donné l'exemple de cette patience. Lorsque les Juifs l'appelaient possédé du démon et Samaritain, il pouvait les punir de leur insolence et les faire périr; mais il ne leur faisait que du bien, il chassait leurs démons. « Priez pour ceux qui vous calomnient, » nous dit-il; et il l'a fait sur la croix. Quand ils l'eurent crucifié, il disait à son Père, du haut de la croix où ils l'avaient attaché : « Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Il faisait cette prière, non qu'il ne pût leur pardonner lui-même, mais il voulait nous apprendre à prier pour nos ennemis. Comme il voulait nous instruire par des actions encore plus que par des paroles, voilà pourquoi il a ajouté une prière. Que les hérétiques n'abusent donc point des paroles où respire sa bonté pour le taxer de faiblesse; car c'est le même qui a dit : « Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés. » Mais comme il voulait nous instruire, je le répète, et que celui qui instruit offre son propre exemple sans se borner à des discours, c'est pour cela qu'il a ajouté une prière. C'est ainsi qu'il a lavé les pieds de ses disciples, non qu'il fût moindre qu'aucun d'eux, mais quoiqu'il fût leur Seigneur et leur maître, il s'est abaissé à cette humble fonction, afin de leur enseigner l'humilité. C'est pour cela encore qu'il leur disait : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

Voyons maintenant comment ce même Dieu nous offre et nous met sous les yeux les prix et les récompenses. Il nous a promis la résurrection des corps, l'incorruptibilité, l'enlèvement au milieu des nues pour aller au devant de lui, et les effets ont répondu aux promesses. Com-

ment cela? Il est ressuscité après sa mort, et il a conversé pendant quarante jours avec ses disciples, afin qu'ils fussent bien assurés quels doivent être nos corps après la résurrection. Il nous dit par la bouche de son apôtre : « Nous serons enlevés dans les nues pour aller à la rencontre du Seigneur au milieu des airs. » Et c'est ce qu'il nous a encore montré dans sa personne, lorsque, après sa résurrection, « il s'éleva » en présence de ses disciples, « et il entra dans une nuée qui le déroba à leurs yeux; les disciples étaient frappés d'étonnement en le voyant monter dans le ciel. » Notre corps, comme tiré des mêmes éléments que celui de Jésus-Christ, participera à la même gloire; les membres seront tels que la tête, et la fin telle que le commencement. C'est ce que saint Paul exprime plus clairement par ces mots : « Il transformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux. » Or, s'il est conforme à celui de Jésus-Christ, il prendra la même route et il s'élèvera de même dans les nues. Attendez-vous donc aussi au même avantage dans la résurrection. Comme les fidèles n'avaient qu'une idée très imparfaite du rayaume céleste dont on leur parlait, Jésus-Christ voulut, en se transportant sur une montagne, se transfigurer en présence de ses disciples; là il leur fit voir une image de la gloire future, mais image incomplète de ce que seraient un jour nos corps. En effet, dans sa transfiguration, il se montre avec ses vêtements, ce qui ne sera pas dans la résurrection des corps. Ils n'auront besoin ni de vêtement, ni de toit, ni d'abri, en un mot, d'aucune des commodités que nous leur procurons. Si, avant son péché, Adam ne rougissait pas d'être nu, parce qu'il était

revêtu de gloire, à plus forte raison nos corps n'auront-ils besoin de rien, lorsqu'ils seront élevés à un état beaucoup plus parfait. Aussi, Jésus-Christ, en ressuscitant, a-t-il laissé ses habits dans le tombeau, et a-t-il élevé dans les cieux son corps qui n'était revêtu que d'une gloire ineffable et d'une splendeur immortelle. Pénétrés de ces idées, mes très chers Frères, instruits par les oreilles et par les yeux, par ce qu'on nous a dit et par ce que nous avons vu, menons une telle vie sur la terre que, transportés un jour dans les nues, nous vivions éternellement avec Jésus-Christ, sauvés par sa grâce et jouissant des biens promis. Puissions-nous tous obtenir ces avantages en Jésus-Christ notre Seigneur, avec qui soient au Père et à l'Esprit-Saint la gloire, l'honneur, l'empire, l'adoration, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

# COMMÉMORATION DES MORTS.

---

## ÉPITRE.

Mes Frères, voici un mystère que je vais vous révéler : nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés. En un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette, car la trompette sonnera, les morts ressusciteront dans un état incorruptible, et alors nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité. Et quand ce corps mortel aura été revêtu d'immortalité, alors cette parole de l'Ecriture sera accomplie : La mort a été ensevelie dans la victoire. O mort, où est maintenant ta victoire? O mort, où est ton aiguillon? Or, l'aiguillon de la mort, c'est le péché, et la force du péché, c'est la loi. Mais grâces soient rendues à Dieu, qui nous a rendu la victoire par Jésus-Christ notre Seigneur. (Saint Paul, Ire aux Corinth., ch. xv, v. 51-57.)

## HOMÉLIE DE SAINT AMBROISE.

« Mes Frères, voici un mystère que je vais vous révéler : nous ressusciterons tous, » c'est-à-dire aussi bien les croyants que les incrédules. — « Mais nous ne serons pas tous changés. » L'Apôtre indique maintenant que le sort de chacun de nous, dans l'autre vie, sera subordonné à notre mérite.

« En un moment, en un clin d'œil, » c'est-à-dire de suite et sans aucun délai. — « Au son de la dernière trompette. » Ce sera la « dernière, » car elle donnera le signal du dernier combat contre les démons. Il aura lieu après le règne du Seigneur, après la mort de l'antechrist, alors que Satan sera lâché de sa prison, pour séduire les nations de Gog et Magog, c'est-à-dire pour soulever les démons contre l'armée des saints. Car ce ne seront pas des hommes mortels qui pourront combattre contre ceux qui sont éternels. L'apôtre saint Jean a dit en effet : « Je vis Michel et ses anges combattant dans le ciel contre le dragon et ses anges, contre le démon et Satan. »

L'Apôtre dit encore que c'est « au son de la trompette. » Ce n'est pas la première fois que l'ange aura eu à combattre contre le démon. Au temps de l'antechrist, il y aura de faux prophètes qui opéreront contre Jésus-Christ des signes et des prodiges. Après en avoir triomphé, l'ange livrera à la fin contre eux encore un dernier combat, et le démon vaincu sera précipité dans l'abîme.

Le Sauveur a dit aussi : « C'est maintenant que le prince du monde va être chassé. » Il a donc alors et bien souvent encore été vaincu. « Comment es-tu tombé du ciel, dit le prophète Isaïe, toi qui paraissais si brillant au point du jour? »

« Car la trompette sonnera, et les morts ressusciteront dans un état incorruptible, et alors nous serons changés. » Quand les pécheurs et les impies sortiront de la tombe, le saints seront changés et deviendront éclatants de lumière. La chair deviendra comme spirituelle et toute glorieuse, telle que le plomb qui se changerait en or. Car les saints ressusciteront à l'avénement du Seigneur, comme saint Paul l'avait dit précédemment : « Jésus-Christ sera le premier, puis ceux qui sont à lui se lèveront au jour de son avénement. » Car les pécheurs ne sont pas à Jésus-Christ. Il leur dira : « Je ne vous connais pas. » Il est écrit au premier psaume : « C'est pourquoi les impies ne ressusciteront point au jour du jugement, ni les pécheurs dans l'assemblée des justes. »

Jésus-Christ en effet n'aura rien à redemander aux impies; ils ne sortiront du tombeau que pour périr et pour voir la vérité de ce qu'ils n'ont pas voulu croire. Or, périr, c'est être rejeté de Dieu, comme dit l'Apôtre, dans son épître aux Romains : « Ainsi tous ceux qui ont péché sans avoir reçu la loi périront sans être jugés par la loi; et tous ceux qui ont péché sous la loi seront jugés par la loi. » C'est ainsi que seront jugés les pécheurs, car ils seront indignes de ressusciter avec les saints. « Ni les pécheurs, avons-nous dit, ne ressusciteront dans l'assemblée des justes. »

« Car il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'in-

corruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité. » L'Apôtre a dit plus haut : « Et les morts ressusciteront dans un état incorruptible, » c'est-à-dire seront immortels, mais non impassibles; car ils souffriront un châtiment proportionné à leurs fautes et ne pourront entrer dans le ciel qu'entièrement purifiés. Les impies au contraire seront livrés à d'éternels tourments. « Celui qui ne croit pas, dit saint Jean, est déjà jugé. » Le prophète Isaïe dit encore à ce sujet : « Leur feu ne s'éteindra point, et leur ver rongeur ne mourra point. »

A l'avénement du Seigneur, les saints ressusciteront, et ceux qui seront trouvés vivants seront enlevés dans les airs en présence du Seigneur, et leur mort ne sera qu'un sommeil. Dans cet enlèvement, ils trouveront tout à la fois la mort et la résurrection, comme le dit l'Apôtre dans son épitre aux Thessaloniciens. Au temps de l'antechrist, le reste des nations se composera d'apostats ou de coupables qui se cacheront dans des retraites et souffriront des châtiments ; le Seigneur Jésus-Christ, au jour de son avénement, les fera mourir avec leur chef l'antechrist « par le souffle de sa bouche ; » c'est-à-dire qu'à son ordre, les anges de sa puissance les précipiteront dans les flammes.

« Et quand ce corps mortel aura été revêtu d'immortalité, alors cette parole de l'Ecriture sera accomplie : La mort a été ensevelie dans la victoire. O mort, où est maintenant ta victoire? O mort, où est maintenant ton aiguillon? » Après la résurrection des impies et des pécheurs, « la mort sera ensevelie dans la victoire. » Ecoutons ce fier cri du vainqueur : « O mort, où est ta victoire? O mort, où est ton aiguillon? » La résurrection des morts

est la victoire sur la mort. La mort n'est autre chose que le démon, à qui s'adressent ces insultantes paroles. Et certes il les avait méritées, lui dont l'orgueil voulait résister, malgré l'infériorité de ses forces. Lorsqu'il est percé dans sa défaite et qu'on lui enlève ses dépouilles, son vainqueur insulte à la folle témérité qui l'a fait combattre.

Or, l'aiguillon de la mort, c'est le péché. » L'aiguillon signifie la puissance; car c'est du péché que la mort a reçu sa puissance, et sans lui, le démon aurait été sans force et la mort n'aurait pas existé. « Et la force du péché, c'est la loi. » La loi est appelée la force du péché, parce que, sans elle, il n'y aurait pas eu de péché.

« Mais grâces soient rendues à Dieu, qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ notre Seigneur! » Le triomphe du Sauveur a été tout à notre avantage. Tout ce qu'il a fait, il ne l'a pas fait pour lui, mais pour nous. Sa victoire est donc la nôtre. Il s'est fait homme, tout en restant Dieu, afin de vaincre le démon par l'absence du péché, et de nous faire vaincre avec lui, nous qui étions retenus par la mort à cause de nos péchés. Le démon, vaincu par la mort du Christ, qui n'avait commis aucun péché, a ainsi perdu sur nous l'empire que lui donnaient nos péchés. En nous insultant, il s'est rendu coupable; ainsi a été déchiré notre engagement, c'est-à-dire la sentence en vertu de laquelle il retenait le genre humain dans les chaînes de la mort. Nos âmes lui ont été arrachées et se sont élevées vers le ciel. Elles lui ont été ravies, non par la puissance, mais par la justice de Dieu, par Jésus-Christ notre Seigneur.

---

### ÉVANGILE.

En ce temps-là Jésus dit aux Juifs : En vérité, en vérité, je vous le dis, le moment vient, et il est déjà venu, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui l'auront entendue vivront. Car, comme le Père a la vie en lui-même, il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui-même, et il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme. N'en soyez point étonnés : l'heure arrive où tous ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu. Ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie éternelle ; mais ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour être condamnés. (Saint Jean, ch. v, v. 25-29.)

## HOMÉLIE DE SAINT AUGUSTIN

### SUR LA VIE ÉTERNELLE ET LA RÉSURRECTION DES CORPS.

L'objet de notre espérance, mes Frères, n'a aucun rapport avec ce qui est sujet au temps, ni avec ce que le monde nous présente. Ce n'est point cette vaine félicité qui aveugle les hommes tombés dans l'oubli de Dieu. C'est ce que nous devons comprendre avant tout. Un esprit chrétien ne doit jamais oublier que ce n'est point

pour jouir des biens de la vie présente que nous sommes chrétiens, mais pour d'autres jouissances que Dieu nous promet dès à présent. L'homme n'est point encore capable de les comprendre. Aussi saint Paul nous dit-il, en parlant de ces biens ineffables : « Ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment, c'est ce que l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et ce que l'esprit de l'homme ne saurait comprendre. » C'est donc parce qu'un bien si grand, si excellent, si ineffable, est au-dessus de l'intelligence humaine, que nous avions besoin des promesses de Dieu lui-même. Dans l'état présent, l'homme est dans un endurcissement de cœur qui ne lui permet pas même de le comprendre. Il est impossible de lui faire concevoir ce que la réalité des promesses qui lui sont faites lui donnera de lumière et de clarté. Si un enfant qui vient de naître et qui ne peut encore ni parler, ni marcher, ni agir, était capable d'entendre ce qu'on lui dit; si, dans l'état de faiblesse où il est au point de ne pouvoir pas même se soutenir, et de dépendre absolument du secours des autres, quelqu'un lui disait : Tel que vous me voyez aujourd'hui, parlant, marchant, agissant, tel vous serez dans quelques années, la considération de sa faiblesse ne lui permettrait pas de croire ce qu'on lui dirait; mais au moins il le verrait. Voilà ce que nous sommes à l'égard des promesses magnifiques que Dieu nous fait comme à des enfants environnés de toutes les faiblesses de cette chair mortelle, et étendus sur le lit de nos misères; avec cette différence que nous ne sommes pas capables de voir ce que Dieu nous promet. Il faut donc élever notre foi et croire ce que nous ne voyons pas, afin de parvenir à voir ce que nous croyons.

Ceux qui se moquent de la foi qui nous fait croire ces vérités sans les voir, et ceux qui ne refusent leur adhésion que parce qu'ils ne les voient pas, ne peuvent s'attendre qu'à être accablés d'une confusion inexprimable, quand ce qu'ils ne veulent pas croire viendra enfin à paraître. Ils sont présentement mêlés à ceux qui les croient; alors ils en seront séparés, et précipités dans la damnation éternelle.

Ceux, au contraire, qui auront cru seront mis à part et placés à la droite du souverain Juge; ils se verront avec une joie et une confiance ineffables au nombre de ceux à qui il dira : « Venez, les bénis de mon Père; entrez en possession du royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. » Et comment Jésus-Christ conclut-il le discours qu'il nous fait à ce sujet? « Ceux-là, nous dit-il, seront précipités dans d'éternels supplices; et ceux-ci seront introduits dans les délices éternelles, » dont la promesse fait ici-bas le sujet de notre espérance. Comme les hommes n'aiment rien tant sur la terre que de vivre, et qu'ils ne craignent rien tant que de mourir, c'est une vie et une vie éternelle que Dieu leur promet. Ce que vous aimez le plus, c'est de vivre : vous vivrez. Ce que vous craignez le plus, c'est de mourir : vous ne mourrez jamais. Il semble que c'eût été assez pour l'infirmité humaine de lui dire : Vous aurez une vie éternelle. Ce langage était à sa portée; ce qui se passe sur la terre à son égard lui fait comprendre, en quelque manière, ce qu'on lui annonce pour le ciel. Mais que peut-elle en comprendre par l'imperfection de ce qu'elle éprouve ici-bas? Le plaisir de vivre et la crainte de mourir lui font aimer l'avantage d'une vie sans fin; elle voudrait toujours vivre,

et ne mourir jamais. Ce n'est cependant pas là précisément ce qui peut faire son bonheur. Ceux mêmes qui sont tourmentés dans l'enfer y vivront éternellement; ils voudraient pouvoir mourir : ils ne le sauraient. C'est donc peu qu'une longue vie, et même une vie éternelle, si elle n'est heureuse.

C'est cette vie heureuse qu'il faut aimer, mes Frères; c'est par elle que nous apprendrons pour combien peu nous devons compter les travaux et les peines qui peuvent nous assurer une vie sans fin. Que ne voyons-nous pas faire aux amateurs de cette vie pour se la conserver, quoiqu'elle doive un jour finir et qu'elle soit même si proche de sa fin. Quand ils sont en danger de mort, que ne font-ils point pour éloigner du moins un moment ce qu'ils ne sauraient éloigner pour toujours. Ils n'épargnent ni soin ni dépense, ni travail ni douleur, ni assujétissement aux remèdes de la médecine et à ses opérations les plus cruelles, ni rien enfin de ce qui dépend d'eux. Et que peuvent-ils espérer de tant de peines et de dépenses, sinon de vivre un peu plus longtemps? Rien ne peut les faire toujours vivre. Si l'on fait donc tant de choses pour vivre quelques jours de plus, que ne doit-on point faire pour vivre toujours? Si l'on regarde comme un effet de sagesse de mettre tout en usage pour éloigner la mort, pour vivre encore le peu de jours à espérer, pour tâcher de ne le pas perdre, quelle folie de vivre de manière à perdre sans ressource le jour sans fin de l'éternité.

Dieu pouvait-il donc nous rien promettre de plus propre à nous faire aimer ce qu'il nous réserve qu'en nous promettant une vie et une vie éternelle. Jugez vous-mêmes, mes Frères, par la comparaison de celle-ci, qui est un

bienfait de sa bonté, aussi bien que la vie future, de ce que sera cette vie du ciel qui nous est promise. Pour nous en former une idée approximative, il faut nous la représenter exempte de tout ce que nous éprouvons de fâcheux dans celle-ci. Il nous est plus aisé de concevoir de quels maux nous y serons préservés que de comprendre de quels biens nous y serons comblés. Si, dans celle-ci, nous jouissons de la santé, lorsque le corps est en bon état, ne jouirons-nous pas aussi, dans l'autre, d'une santé inaltérable? Si nous ne ressentons nulle peine dans celle-ci, orsque tout ce qui a rapport à nous se trouve dans des conditions normales, pourrons-nous ressentir, dans l'autre, la moindre affliction?

Supposons un homme ici-bas dans une santé parfaite et dans un état qui ne lui laisse rien éprouver de fâcheux : si quelqu'un pouvait l'y fixer pour toujours, quel transport, quelle joie pour lui de se voir assuré d'une vie sans fin et exempte de toute peine, de toute douleur! Quand Dieu ne nous promettrait donc que ce que je viens de vous dire et de vous peindre comme je le puis, à quel prix ne le devrions-nous pas acheter? Et si c'était une jouissance qui pût se payer, que ne devrait-on point donner pour l'obtenir? Serait-ce assez que d'en donner tout ce que vous possédez, quand vous posséderiez le monde entier?

Eh bien! je vous l'apprends, la vie éternelle est un bien qui se peut acheter; vous l'achèterez si vous le voulez; et ne soyez point en peine du prix que vous pourrez en donner. Pour acquérir une jouissance qui ne pourrait tout au plus vous faire vivre heureux que sur la terre, vous donneriez une grande somme d'argent, vous don-

neriez même tout ce que vous pourriez avoir de fruits, d'animaux et tout autre espèce de bien. Achetez donc la jouissance bien plus excellente que je vous propose ; il ne tient qu'à vous. Pour cela, il ne s'agit pas de voir ce que vous avez, mais ce que vous êtes ; son prix, c'est vous-même. Donnez-vous vous-même, vous l'aurez. Pourquoi vous troubler ? pourquoi vous mettre en peine de chercher de quoi la payer ? pourquoi chercher plus loin que vous-même ? Est-ce pour faire provision de quelque autre chose ? C'est vous-même qui en êtes le prix. Donnez-vous donc encore une fois ; oui, vous-même, tel que vous êtes, donnez-vous à cette grande acquisition, et vous l'aurez. — Mais je suis méchant, dites-vous ; on ne voudra pas me recevoir. — En vous donnant vous deviendrez bon. Etre bon n'est autre chose que se livrer soi-même à la foi et aux promesses d'un si grand bien. Par ce moyen, vous deviendrez bon, et, lorsque vous le serez, vous estimerez un digne prix cette grande jouissance que je vous propose. Et non-seulement vous aurez, comme je vous l'ai dit, une santé inaltérable, une vie sans fin : vous serez encore affranchi de toutes les nécessités de la vie présente ; vous n'éprouverez plus ni lassitude, ni besoin de dormir, ni faim, ni soif. Dans cette heureuse région, vous ne croîtrez plus, vous ne vieillirez plus. Plus de nouvelles procréations d'hommes : le nombre de ceux qui seront admis demeurera éternellement dans son intégrité, et cette stabilité perpétuelle l'exemptera de souffrir la moindre diminution.

Je vous ai montré cet heureux état exempt de tout ce qui fait l'imperfection de celui-ci ; mais je n'ai point encore dit quel il sera. J'ai dit qu'on y jouirait d'une vie

sans fin, d'une santé parfaite et inaltérable, qu'on n'y souffrirait nulle douleur, nulle peine, nulle faim, nulle soif, nulle défaillance, ni même rien qui en approche. Mais je n'ai point encore dit « ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que l'esprit de l'homme ne peut comprendre? » Comment ce qui ne peut entrer dans l'esprit de l'homme serait-il entré dans le mien pour me rendre capable de vous le dire? On le croit, mais on ne le voit point, on ne saurait l'exprimer.

Voilà, mes Frères, ce qui nous est promis; et c'est en vivant de la foi que nous devenons capables de le comprendre, de l'embrasser et de nous en nourrir. C'est une nourriture qui, sans se consommer, fortifie ceux qui la prennent. Celle de nos corps nous soutient et nous fortifie; mais elle ne le peut faire que par sa propre destruction: l'aliment incorruptible de la justice et de la sagesse éternelles nous soutient et nous fortifie dès que nous commençons à nous en nourrir, mais sans se consommer en aucune manière. Il en est comme de la lumière visible, qui est, pour ainsi dire, la nourriture des yeux. Elle les nourrit sans diminution de sa substance, et, quelque grand que soit le nombre de ceux qu'elle éclaire, elle demeure en son entier; tous en sont nourris sans qu'elle reçoive aucune altération. Si Dieu a pu donner cette propriété à la lumière faite pour les yeux du corps, que doit-il être, lui, la lumière des yeux de l'âme? Si l'on vous parlait de vous servir quelque viande exquise, vous prépareriez votre corps pour la recevoir: c'est votre cœur qu'il faut préparer quand on vous parle de Dieu, sa véritable nourriture.

Voici que votre Seigneur et votre Dieu vous dit:

« L'heure vient, et elle est déjà venue, que les morts entendront la voix du Fils unique de Dieu, et que ceux qui l'auront entendue vivront. » Donc ceux qui ne l'auront point entendue ne vivront pas. Et qu'est-ce que l'entendre? C'est la suivre et lui obéir. La vie n'est donc que pour ceux qui croient et qui lui obéissent. Il s'ensuit qu'avant d'y croire et de lui obéir, ils étaient réellement morts. Ils marchaient néanmoins comme s'ils eussent été vivants. Mais à quoi cela leur servait-il? Ce n'étaient que des morts. Que quelques-uns de ceux-là viennent à mourir de la mort corporelle, les autres accourent : ils l'ensevelissent, lui préparent un sépulcre, l'emportent, le descendent dans la tombe; ce sont « des morts qui ensevelissent d'autres morts. » C'est de ceux-là qu'il est dit : « Laissez les morts ensevelir leurs morts. » Ce sont ces morts que la parole de Dieu ressuscite pour les faire vivre de la foi. Ils étaient dans la mort de l'infidélité, et c'est de cette mort que la parole de Dieu les retire. Et quel est le temps de cette résurrection? Celui dont Jésus-Christ parle quand il dit : « L'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils unique de Dieu. » Alors ils ressuscitent par sa parole ceux qui étaient dans l'infidélité. C'est à ceux-là que l'Apôtre disait : « Levez-vous, vous qui dormez; ressuscitez d'entre les morts : Jésus-Christ vous éclairera. » Telle est la résurrection des âmes, la résurrection spirituelle, la résurrection de l'homme intérieur.

Mais cette résurrection n'est pas la seule; il nous reste encore à espérer celle du corps. Celle-ci ne sera heureuse que pour ceux dont l'âme aura été ressuscitée dans cette vie. La résurrection de l'âme n'est pas commune à tous

les hommes comme la résurrection du corps. Je le répète encore, ils ne ressusciteront pas tous intérieurement, mais ceux-là seulement qui croient et qui obéissent à la voix de la vérité. Aussi Jésus-Christ nous dit-il que ce sont ceux qui l'auront entendue qui passeront de la mort à la vie. C'est ainsi que saint Paul nous dit que la foi n'est pas commune même à tous les fidèles; c'est pour cette raison qu'ils ne ressusciteront pas tous intérieurement. A la résurrection des corps, tous les hommes ressusciteront; bons et méchants, ils ressusciteront tous, mais avec cette différence que ceux qui, dans cette vie, auront été ressuscités intérieurement ressuciteront alors pour leur bien, tandis que ceux qui ne l'auront pas été ne ressusciteront de la résurrection corporelle que pour leur mal. Ceux dont l'âme aura été réssuscitée ressusciteront pour la vie, et les autres ne ressusciteront que pour la damnation.

Que ne devons-nous point faire, et pour arriver à cette résurrection de l'âme dont Jésus nous a instruits, et pour nous conserver jusqu'à la fin, par une persévérance fidèle, dans la nouvelle vie que cette résurrection nous communique? Jésus-Christ donc nous en ayant instruits, il convenait qu'il nous instruisît aussi de la résurrection des corps qui doit se faire à la fin des siècles. Voyons comment il l'a fait.

« En vérité, nous dit-il, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts, » c'est-à-dire les infidèles, « entendent la voix du Fils de Dieu. » L'Evangile est cette voix, et ceux qui l'auront entendue, c'est-à-dire reçue avec un esprit d'obéissance, passeront de la mort à la vie, seront justifiés et cesseront d'être infidèles. Jésus-Christ n'en demeure pas là : il nous instruit également sur la résur-

rection des corps : « Comme le Père a la vie en lui-même, ajoute-t-il, il a donné aussi au Fils d'avoir la vie en lui-même. » Ceci regarde encore la résurrection des âmes et leur passage de la mort à la vie ; mais il ajoute : « S'il lui a donné le pouvoir de juger, c'est parce qu'il est le Fils de l'homme, aussi bien que le Fils de Dieu. » S'il fût demeuré le Fils de Dieu, sans se faire le Fils de l'homme, il n'aurait pas opéré la délivrance des enfants des hommes. Celui qui avait créé l'homme s'est donc fait ce qu'il avait fait : et c'est ainsi qu'il l'a retiré de la perdition. Mais en se faisant homme, il est toujours demeuré le Fils de Dieu. Il ne s'est fait homme qu'en devenant ce qu'il n'était pas, et non en cessant d'être ce qu'il était. Il était donc demeuré Dieu en se faisant homme, et pour avoir pris notre nature, il n'a rien perdu de la sienne. Il est venu vers nous Fils de Dieu et Fils de l'homme, Créateur et créature. S'il a tout fait, il a été fait lui-même ; s'il a tiré toutes choses du néant, il a été lui-même tiré de sa mère. C'est comme Fils de Dieu qu'il parle, quand il dit : « L'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu. » S'il ne dit pas du Fils de l'homme, c'est pour nous marquer son égalité avec son Père. « Et ceux qui l'auront entendue, poursuit-il, passeront de la mort à la vie. Comme le Père a la vie en lui-même, il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui-même. » Remarquez donc que ce n'est point par une espèce de participation qu'il a la vie, c'est « en lui-même. » Pour nous, ce n'est point en nous-mêmes que nous avons la vie, c'est dans le Seigneur notre Dieu. Le Père l'ayant en lui-même, le Fils qu'il engendre éternellement l'a aussi en lui-même. Cela est si vrai qu'il est

lui-même la vie de tout ce qu'il y a de vivant. Voilà ce qu'il tient de son Père. Mais ce en quoi il est le Fils de l'homme, il l'a pris de nous-mêmes. Fils de Dieu en lui-même, Fils de l'homme pour s'être revêtu de la nature humaine; Fils de Dieu de son propre fonds; Fils de l'homme de ce qu'il a pris du nôtre, il ne tient donc de nous que ce qui a le moins de prix et de dignité; ce qui en a le plus, nous le tenons de lui. Aussi n'est-il mort que comme homme : il est immortel en tant que Dieu. Il est pourtant vrai que le Fils de Dieu a souffert la mort; mais ce n'est qu'à l'égard de la chair qu'il a prise de nous, et non selon la nature du Verbe « qui a été fait chair, et qui a habité parmi nous. » S'il est donc mort, c'est par ce qu'il avait du nôtre, et si nous vivons c'est par ce que nous avons du sien; il était aussi peu possible que de sa nature il fût sujet à la mort, qu'il est possible que de notre nature nous parvenions à la vie. C'est donc comme Dieu, comme le Fils unique du Père, comme égal à celui qui l'engendre, qu'il nous dit que « si nous entendons sa sa voix, nous vivrons. »

Il ajoute que le Père a « donné au Fils la puissance même de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme. » C'est donc dans la forme du Fils de l'homme qu'il viendra juger le monde, et c'est ce qu'il nous apprend par ces paroles : « Le Père a donné au Fils la puissance de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme. » Oui, mes Frères, ce sera le Fils de l'homme que nous aurons pour juge, et il nous jugera dans la forme même dans laquelle il a été jugé. Ecoutez et comprenez cette parole du prophète qui a prédit ce que je vous prêche : « Ils verront celui qu'ils ont transpercé. » Ils verront cette même forme, ce même corps

qu'ils ont percé d'une lance. Celui qui a été présenté au trône de Pilate paraîtra sous la même forme et sous le même corps, sur le tribunal de la justice; mais tandis qu'à l'un de ces tribunaux il a été condamné, quoiqu'il fût l'innocence même, là il prononcera une juste condamnation contre de véritables coupables.

C'est ce qui nous a été marqué dans le Nouveau-Testament comme dans l'Ancien. Lorsqu'il monta au ciel à la vue de ses disciples, apparurent des anges qui leur dirent: «Hommes de Galilée, pourquoi vous tenez vous là, les yeux élevés vers le ciel. Sachez que ce même Jésus qui vient d'y monter en viendra tel que vous l'y avez vu monter, » c'est-à-dire dans la même forme et sous le même corps. Voilà donc le sens renfermé dans ces paroles : « Le Père a donné au Fils la puissance même de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme. » Il faut que ceux qu'il doit juger voient leur juge ; rien ne convient mieux, n'est plus indispensable. Alors, comme il y aura des bons et des méchants à juger et que la vue de Dieu n'est que pour les bons, selon cette parole de Jésus-Christ même : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu, » il convient qu'au jour du jugement, Jésus-Christ ne paraisse que sous cette forme d'homme qui peut être vue des bons et des méchants, et que la forme de Dieu soit réservée aux seuls justes.

Voilà la récompense des justes. Je n'ai point encore touché cette circonstance, lorsque j'ai fait le dénombrement de tous les biens qui seront la suite de la résurrection des bons. Je vous le dis donc maintenant, si c'est le dire que d'en parler. Je vous ai dit que dans le siècle à venir nous jouirons d'une vie immortelle, d'une santé

de corps inaltérable et hors d'atteinte de tous les accidents actuels; dans une exemption parfaite de toutes peines, de travaux et de douleurs; affranchis pour jamais de la faim et de la soif, sans avoir à craindre ni affaiblissement des yeux, ni la moindre défaillance. Je vous l'ai dit, mais il y a quelque chose de plus que je ne vous ai point encore dit. Qu'est-ce donc? C'est que nous verrons Dieu; et ce seul bien est si grand, qu'en comparaison tout le reste n'est rien. Qu'est-ce qu'une vie immortelle, une santé inaltérable, qui n'est sujette ni à la faim, ni à la soif, ni à la lassitude, ni au sommeil? qu'est-ce que cela comparé au bonheur ineffable de voir Dieu? Oui, ce Dieu qu'il ne nous est pas possible de voir présentement tel qu'il est, nous le verrons alors; alors ce que l'œil n'a point vu et que l'oreille n'a point entendu, sera vu des bons, des fidèles, des âmes pieuses, pleines de charité et de bonnes œuvres, qui, en quelque manière ressuscitées dès ce monde, mais toujours assujéties à l'obéissance de la foi, auront mérité l'heureux partage de ceux qui seront mis à la droite au jour de la résurrection des corps.

Cette jouissance ne sera que pour les bons. Comment les méchants verraient-ils Dieu? Isaïe nous dit: « Qu'on ôte l'impie et qu'il ne voie point la gloire de Dieu! » Les bons et les méchants verront donc leur juge sous sa forme humaine; mais cette sentence de Dieu même une fois prononcée, que restera-t-il, sinon l'accomplissement de la promesse que Dieu nous a faite, lorsqu'il était sur la terre, dans un corps vu des bons et des méchants? Dans cet état, où il était également visible aux uns et aux autres, selon sa nature humaine, et qui servait de voile à sa nature

divine; dans cet état où il gouvernait les hommes comme Dieu, bien qu'il ne leur parût qu'un homme, il leur parlait à tous : « Celui qui m'aime, leur disait-il, garde mes commandements, et celui qui m'aime sera aimé de mon Père et de moi; » et, comme si on lui eût demandé ce qu'il donnerait à celui qui l'aurait aimé : « Je me ferai voir à lui, » ajoute-t-il. Quand il parlait ainsi, il était vu de tous, même de ceux qui ne l'aimaient point. Comment donc se fera-t-il voir à ceux qui l'aiment dans sa nature divine, que ceux-là mêmes ne voyaient point alors? Il se montrait sous sa forme humaine, en tenant cachée sa forme divine. Par l'une, il parlait aux hommes, et il était vu des bons et des méchants; mais il réservait l'autre pour ceux qui l'aiment.

Quand se fera-t-il voir à ceux qui l'aiment? Ce sera après la résurrection des corps, lorsqu'on aura ôté l'impie, de peur qu'il ne voie la gloire de Dieu. C'est alors qu'il paraîtra, et que nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. En cela consiste la vie éternelle. Tout ce que je vous ai dit de l'état des justes ressuscités n'est rien en comparaison de cette vie. Qu'est-ce que vivre? qu'est-ce que posséder une santé parfaite et inaltérable? Voir Dieu, c'est ce qu'il y a de plus grand, et c'est la vie éternelle. « La vie éternelle, dit-il à son Père, consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et à connaître le Christ que vous avez envoyé. » La vie éternelle consiste donc à vous connaître, à voir et à comprendre ce que nous aurons cru. L'esprit verra alors ce que l'œil n'avait pu voir, ce que l'oreille n'avait pu entendre, ce qui n'avait pu pénétrer dans le cœur de l'homme. C'est à cette félicité que Jésus-Christ invitera les bienheureux. « Venez,

leur dira-t-il, les bénis de mon Père : entrez en possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » Et pendant que les méchants iront au feu éternel de l'enfer, les justes entreront dans la vie éternelle, dans cette vie qui consiste à connaître le vrai Dieu, le Dieu seul véritable, et le Christ qu'il a envoyé.

C'est donc de la résurrection des corps, qui doit se faire à la fin des siècles, que Jésus-Christ nous parle lorsque, ne voulant pas nous laisser à demi instruits, il ajoute : « Le Père a donné au Fils la puissance même de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme. Et que cela ne vous étonne pas, poursuit-il ; l'heure viendra où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix et en sortiront. » Remarquez qu'il ne dit pas ici, comme il avait fait plus haut, en parlant de la résurrection des âmes : « L'heure vient, et elle est déjà venue, » mais « l'heure viendra, » parce que l'heure dont il parle en cet endroit est la dernière : elle ne viendra qu'à la fin des siècles, au son de la trompette dernière. « Que cela ne vous étonne pas, » c'est-à-dire, ne soyez pas surpris que cette puissance de juger ait été donnée au Fils de l'homme, à celui-là même qui doit être jugé par les hommes. Et quels hommes jugera-t-il? seront-ce ceux qu'il trouvera encore en vie? Non, mais ceux mêmes qui dorment dans les tombeaux, les morts dont les corps sont ensevelis, dont les cendres sont cachées sous la terre, dont les os sont dispersés, dont la chair n'est plus de la chair aux yeux des hommes, bien qu'elle soit encore en son entier aux yeux de Dieu. Tous ceux donc qui sont dans la tombe entendront sa voix, et en sortiront tous sans exception : bons et méchants entendront cette voix toute puissante et sortiront des tom-

beaux; les liens de la mort seront brisés; tout ce qui n'est plus, ou plutôt ce qui paraît ne plus être, sera rétabli. Si Dieu a bien pu faire l'homme qui n'était point, comment à plus forte raison ne pourrait-il rétablir ce qui a été?

Je pense, mes Frères, ne rien dire d'incroyable en déclarant que Dieu ressuscitera les morts. C'est de Dieu que je parle et non d'un homme. Ce prodige cesse de paraître incroyable dès qu'on pense qui doit le faire. C'est votre Créateur qui vous ressuscitera. Vous n'étiez point; vous n'êtes que parce que Dieu vous a faits; et après vous avoir faits il ne pourrait pas vous refaire? Gardez-vous de le penser. Dieu a fait quelque chose de plus admirable quand il a fait ce qui n'était point. Comment ne pourrait-il alors rétablir ce qu'il a fait? Quoi! après que Dieu nous a donné l'être, lui disputerons-nous le pouvoir de donner à cet être une forme nouvelle? Quelle ingratitude! Est-ce là ce qu'il devait attendre de sa créature? Quoi! nous dit notre Dieu, après que je vous ai tirés du néant, vous refuserez de croire qu'après votre mort je puisse vous rétablir comme vous étiez auparavant, moi qui vous ai faits ce que vous n'étiez point.

Mais, direz-vous, je ne vois dans les tombeaux que cendres et ossements desséchés; comment croire qu'il y reviendra de la chair et de la peau? Mais pensez à ce que vous dites. Ce sont au moins des cendres et des os que vous voyez : et dans le sein de votre mère, qu'y avait-il? Vous êtes néanmoins! Dieu vous a fait, quoique vous ne fussiez point; et vous refuserez de croire que ces os et cette cendre, qui sont au moins quelque chose, reprendront la forme qu'ils ont eue, vous à qui Dieu en a donné une que vous n'aviez pas? Croyez donc sans hésiter. Par

là votre âme ressuscitera dès à présent; et pourvu qu'elle soit ressuscitée dans ce temps que Jésus appelle *l'heure présente*, votre corps ressuscitera d'une résurrection heureuse, lorsque l'heure viendra où tous ceux qui sont dans la tombe en sortiront à la voix du Fils de l'homme. Mais avant de vous réjouir, dans la pensée que vous l'entendrez et que vous sortirez du tombeau, écoutez ce que Jésus-Christ ajoute : « Ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie; mais ceux qui auront fait le mal ne ressusciteront que pour la damnation. » Tournons-nous donc vers le Seigneur, etc. Ainsi soit-il.

## DISCOURS DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

### SUR LA RÉSURRECTION DES MORTS [1].

Je vous ai entretenus dernièrement de vérités dogmatiques et de la gloire du Fils unique de Dieu, et j'ai fermé la bouche aux hérétiques qui, pour le dépouiller de son rang sublime, le font d'une autre nature que le Père qui l'a engendré. Aujourd'hui, c'est un sujet moral que je vais traiter, en prescrivant des règles pour la conduite de la vie; ou, plutôt, cette instruction ne sera pas seulement morale, elle sera aussi dogmatique; car je me propose de vous parler de la résurrection des morts, sujet aussi étendu que varié, également propre et à fixer notre foi et

[1] Ce discours peut servir également pour le jour de la Toussaint.

à régler notre conduite ici-bas, et à venger la Providence des accusations de ses calomniateurs. Sans cette foi, tout est bouleversé, confondu dans la vie; tout y est troubles et malheurs. Avec elle, le dogme de la Providence se trouve établi sur des raisons solides; la vertu pratiquée, le vice banni, tout rentre avec elle dans la paix et dans le calme. En effet, celui qui ne s'attend pas à ressusciter un jour, et à rendre compte de ses actions, mais qui croit que tout finit avec la vie présente, qu'il n'y a plus rien au-delà, un tel homme ne s'attache point à la vertu, parce qu'il n'espère aucune récompense de ses travaux; il n'est point empressé de fuir le vice, parce qu'il ne craint aucun châtiment pour ses méchantes actions, qu'il se livre sans réserve à ses passions insensées et ne recule pas devant les crimes les plus énormes. Celui, au contraire, qui a la foi d'un jugement à venir, qui se représente un tribunal redoutable, un compte sévère, une sentence rigoureuse, embrasse de toutes ses forces la sagesse, la modération, toutes les vertus; il fuit l'intempérance, l'audace et tous les vices, en même temps qu'il peut réfuter avec force ceux qui calomnient la Providence divine. En voyant, d'un côté, des hommes justes, sages et vertueux, persécutés, privés souvent du nécessaire, épuisés par de longues et cruelles maladies, sans secours et sans appuis, et, d'un autre, des scélérats souillés de vices regorger de richesses, nager dans les délices, se revêtir d'habits superbes, traîner après eux un grand nombre d'esclaves, être considérés, jouir du plus grand crédit et de toute la confiance du prince, bien des personnes osent calomnier la Providence et dire : Où est ici la Providence? où est la justice? Quoi! l'homme sage et ver-

tueux est accablé de maux; l'intempérant, le pervers est comblé de biens ! l'un est admiré, l'autre méprisé; l'un est environné de délices, l'autre pressé par la misère! Confondu par ces objections, celui qui doute d'un avenir gardera le silence; au lieu que celui qui s'est convaincu de la résurrection repoussera sans peine le blasphème et pourra répondre à ceux qui, dans l'égarement de leur esprit, se permettent de semblables discours : « Cessez d'aiguiser votre langue contre le Dieu qui vous a faits. » Tout ne finit pas avec la vie présente; nous marchons vers une autre vie qui sera beaucoup plus longue, ou plutôt qui n'aura pas de fin. C'est là que le juste qui aura été pauvre ici-bas recevra la récompense de tous ses travaux, et que le scélérat et l'imposteur subiront la peine de leur perversité et d'une opulence mal acquise. Ne jugeons donc pas la Providence divine seulement par le temps présent, mais aussi par le temps futur. Le temps présent est celui des travaux et des combats; le temps futur est celui des prix et des couronnes. Ne faut-il pas que l'athlète combatte dans l'arène, couvert de sueur et de poussière, brûlé par les rayons du soleil, épuisé de travail et de fatigues? De même le juste doit essuyer une infinité de peines, supporter tout avec courage, s'il veut recevoir dans un autre monde des couronnes brillantes. Que les fidèles qui se laissent troubler par les prospérités des méchants fassent cette réflexion : Les voleurs, les brigands, les meurtriers, les pirates, avant de paraître devant les tribunaux, vivent du fruit de leurs rapines dans l'abondance et l'ivresse des plaisirs; mais lorsqu'ils tombent entre les mains de la justice, ils subissent alors la juste peine de tous leurs forfaits. De même ces hommes

qui font un commerce de la prostitution, qui s'asseient à des tables somptueuses, qui, fiers et hautains, remplissent la place publique de leur faste et oppriment le pauvre, lorsque le Fils unique de Dieu viendra avec ses anges, et qu'assis sur son tribunal, il fera paraître devant lui toute terre, alors traînés à ses pieds, depouillés de tout l'appareil de leur luxe, seuls, sans protecteur et sans appui, ces hommes cruels seront précipités sans miséricorde dans des fleuves de feu. Ne regardez donc pas les méchants comme heureux, parce qu'ils nagent ici dans les délices ; plaignez plutôt leur sort, en songeant aux supplices qui les attendent. Ne regardez pas non plus le juste comme malheureux, parce qu'il gémit sur la terre dans la pauvreté; vantez plutôt son bonheur, en considérant les richesses immenses qui lui sont réservées dans un autre monde. En un mot, gravez au fond de votre âme la vérité de la résurrection, afin que, si vous êtes vertueux et éprouvés par la disgrâce, vous vous épuriez davantage, animés par l'espoir d'une félicité à venir ; si vous êtes vicieux, vous abandonniez les voies du crime en vous corrigeant par la crainte d'un châtiment futur.

Voilà pourquoi saint Paul nous parle sans cesse de la résurrection; et aujourd'hui encore vous l'avez entendu s'écrier : « Nous n'ignorons pas que, si cette maison terrestre où nous habitons comme en une tente vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison, une maison qui ne sera pas faite par la main des hommes et qui durera éternellement. » Mais reprenons les choses de plus haut, et voyons comment l'Apôtre a été amené à parler de la résurrection; car ce n'est pas au hasard et sans cause qu'il revient continuellement à ce

sujet : en même temps qu'il a dessein de nous convaincre de la vérité d'un avenir, il cherche à fortifier les athlètes de la foi. — Maintenant, par la grâce de Dieu, nous jouissons d'une paix profonde. Les princes et les magistrats, soumis au joug de la foi, rendent hommage à la vérité; les peuples, les villes, les nations, tous ont abandonné l'erreur et adorent le Fils unique du Très-Haut. Mais dans les commencements de la prédication, lorsque les semences de la foi venaient d'être jetées, on vit s'allumer dans l'Eglise une infinité de guerres de différentes espèces. Princes, magistrats, amis, parents, tous s'étaient déclarés contre les fidèles; la nature même était soulevée contre la nature : plus d'une fois, le père livra son fils, la mère sa fille, le maître son esclave; car non-seulement les villes et les nations, mais les maisons mêmes étaient divisées entre elles, et il régnait partout des discordes plus affreuses qu'aucune guerre civile. Les biens étaient pillés, la liberté enlevée, la vie exposée aux plus grands périls, non par les incursions des barbares, mais par les persécutions des princes eux-mêmes, qui attaquaient leurs sujets avec plus de fureur que des ennemis mortels. C'est ce que voulait faire entendre saint Paul lorsqu'il disait : « Vous avez soutenu de grands combats et souffert de grandes afflictions, ayant été, d'une part, exposés devant tout le monde aux opprobres et aux mauvais traitements; et de l'autre, ayant été compagnons de ceux qui ont essuyé de pareils outrages; car vous avez compati à mes chaînes et vous avez vu avec joie tous vos biens pillés. » — « Est-ce en vain que vous avez tant souffert? dit-il aux Galates. Non, ce n'est pas en vain. » Il rend à peu près les mêmes témoignages aux Thessaloniciens, aux Philippiens, en un

mot, à tous les fidèles auxquels il écrit. Mais ce qu'il y avait de plus fâcheux, ce n'étaient pas les guerres violentes et continuelles excitées au dehors : c'était de voir s'élever parmi les fidèles mêmes des scandales, des disputes, des contentions, des jalousies, comme le même saint Paul l'annonce : « Ce n'était, dit-il, que combats au dehors et que frayeur au dedans. » Et cette guerre intestine était plus cruelle que l'autre pour les maîtres et pour les disciples. Non, saint Paul n'appréhendait pas autant les persécutions des ses ennemis que les fautes et les désordres des fidèles. Lorsqu'un d'entre eux, chez les Corinthiens, eut commis un inceste, il ne cessa de gémir sur son crime; ses entrailles se déchiraient, et il pleurait amèrement. Un troisième embarras, qui ne le cède point à ceux dont nous venons de parler, était pour les fidèles un nouveau sujet de peines : c'est la pratique même de la vertu, qui offre une infinité de travaux et de fatigues. Le chemin par où les conduisaient les apôtres n'était pas un chemin doux et facile ; c'était un chemin rude et embarrassé, qui demande un esprit accoutumé à réfléchir et attentif sur lui-même. C'est pourquoi Jésus-Christ lui-même a appelé ce chemin la *voie étroite*. Les fidèles ne pouvaient pas, comme les Gentils, se livrer aux passions honteuses, aux excès de la table; vivre dans la licence, dans les délices et dans le faste; ils devaient mettre un frein à la colère, commander à des appétits déréglés mépriser les richesses, fouler aux pieds la gloire, se montrer supérieurs à l'envie et à la jalousie. Ceux qui luttent tous les jours contre leurs passions savent combien il en coûte pour les dompter. En effet, je vous prie, quoi de plus difficile à vaincre que la concupiscence qui,

comme un animal féroce, nous assaille sans cesse, nous trouble presque à chaque instant et réclame de notre part la plus grande vigilance? Quoi de plus impérieux que la colère? Il est doux de se venger de celui qui nous a offensés. Mais la vengeance n'était pas permise. Que dis-je? il fallait faire du bien à ceux qui faisaient du mal, bénir ceux qui calomniaient, craindre de les choquer même par une parole dure. Ce n'était pas seulement dans l'action, c'était encore dans la pensée qu'il fallait montrer réserve et discrétion. Il fallait s'abstenir de tout acte illicite, de tout regard déshonnête, s'interdire de jeter les yeux sur un objet séduisant, sous peine d'un supplice éternel. Aux guerres du dehors, aux frayeurs du dedans, aux peines qui accompagnent la pratique de la vertu, ajoutons, pour quatrième difficulté, l'inexpérience de ceux qui devaient soutenir ces rudes attaques. Les apôtres ne trouvèrent pas des hommes à qui leurs pères eussent transmis les vertus religieuses, mais des hommes accoutumés à faire le mal, nourris dans les délices, livrés aux passions honteuses, à tous les excès de l'intempérance. Or, ce qui rendait alors plus difficiles les combats qu'on leur proposait, c'est qu'ils n'avaient pas été formés de loin par leurs pères à une philosophie chrétienne, et qu'ils entraient alors pour la première fois dans cette nouvelle lice.

Voyant donc les difficultés qu'éprouvaient ceux qui combattaient alors, saint Paul, pour les consoler dans leurs travaux, leur parlait sans cesse de la résurrection. Et ce n'est pas seulement par là qu'il excite ces généreux athlètes, il les anime encore par le récit de ses propres souffrances. Ainsi, avant de leur parler de la résurrection, il

leur raconte ses malheurs : « Nous sommes pressés par toutes sortes d'afflictions, mais nous n'en sommes pas accablés; nous sommes investis de difficultés insurmontables, mais nous ne succomberons point; nous sommes persécutés, mais non abandonnés; nous sommes abattus, mais non entièrement perdus. » Il veut parler ici des morts journalières auxquelles étaient exposés les fidèles qui, comme des cadavres animés, étaient, pour ainsi dire, livrés tous les jours au trépas. Après avoir considéré tous les maux dont ils sont assaillis, il leur parle de la résurrection : « Nous croyons, dit-il, que Celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus nous ressuscitera nous-mêmes par la grâce de Jésus, et nous fera comparaître avec vous en sa présence. Voilà pourquoi nous ne perdons point courage, soutenus et consolés dans nos combats surtout par l'espérance des biens futurs. » Il ne leur dit pas : Voilà pourquoi vous ne perdez point courage, mais « voilà pourquoi nous ne perdons point courage, » voulant sans doute faire connaître qu'il combattait lui-même sans cesse. Aux jeux olympiques l'athlète combat dans l'arène, tandis que le maître d'exercice, hors de l'arène, l'anime par ses paroles : il ne se permet de le secourir que par des cris d'exhortation; car la loi lui défend d'aller lui prêter la main contre son adversaire. Il n'en est pas ainsi dans les combats de la religion, le même homme est à la fois athlète et maître d'exercice. Il ne se tient donc pas hors de l'arène; mais il combat lui-même et anime ses compagnons dans une lutte spirituelle, en leur disant : « Voilà pourquoi nous ne perdons point courage. » Il ne leur dit pas : Voilà pourquoi je ne perds point courage, mais « voilà pourquoi nous ne perdons point courage, » afin que ces

éloges raniment leur ardeur. « Mais, ajoute-t-il, quoique dans nous l'homme extérieur se détruise, cependant l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » Voyez la sagesse de l'Apôtre. Il les a excités par la vue de leurs souffrances : « Nous sommes passés par toutes sortes d'afflictions, leur dit-il, mais nous n'en sommes pas accablés ; » il les a excités par la résurrection de Jésus : « Nous croyons, dit-il, que celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus nous ressuscitera nous-mêmes. » Maintenant il a recours à un autre moyen. Comme il est beaucoup d'hommes d'un esprit faible, qui n'ont pas assez de courage pour triompher des maux, et qui, bien persuadés de la résurrection, s'abandonnent toutefois au découragement, chancellent et tombent lorsqu'ils pensent à la longueur du temps qu'ils ont à souffrir, il leur propose une autre récompense avant la résurrection; et quelle est-elle? « Quoique dans nous, dit-il, l'homme extérieur se détruise, cependant l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » L'homme extérieur, c'est le corps; et l'homme intérieur, c'est l'âme; et il semble dire : Avant de ressusciter, avant de jouir de la gloire future, vous recevez dès ici-bas un noble prix de vos travaux, puisque votre âme est renouvelée dans l'affliction même, et que, revêtue de sagesse et de piété, elle acquiert plus de force, de vigueur et de patience. Comme dans les combats profanes, même avant de recevoir le prix et la couronne, on retire des exercices gymnastiques qui précèdent ces combats l'avantage d'une constitution plus saine et plus robuste, qui garantit de toute infirmité; de même, dans les combats religieux, même avant que le ciel nous soit ouvert, même avant que le Fils de Dieu paraisse, même

avant que nous recevions notre récompense, nous retirons un grand fruit dans ce monde : je veux dire une âme plus forte et plus sage. Ceux qui ont parcouru une vaste étendue de mers, qui ont eu à lutter contre les tempêtes, les vagues irritées et les monstres que renferme l'Océan, retirent de leurs courses maritimes, même avant de s'enrichir par le commerce, l'immense avantage d'armer leurs cœurs de plus d'audace et de fermeté, et d'entreprendre sans crainte de lointains voyages. Ainsi, dans la vie présente, celui qui, pour l'amour de Jésus-Christ, a souffert mille afflictions, essuyé une infinité de disgrâces, en reçoit une ample récompense, même avant d'obtenir le royaume des cieux, acquiert dès ici-bas une plus grande confiance dans le Seigneur, et place son âme dans une élévation qui lui fait regarder sans effroi, et même avec dédain, toutes les peines de ce monde. C'est une vérité que je vais rendre encore plus claire et plus sensible par un exemple. Saint Paul lui-même, après avoir essuyé un nombre infini de maux, n'y a-t-il pas gagné de pouvoir braver la rage des tyrans, dédaigner la fureur des peuples, mépriser la rigueur des plus grands supplices; de n'être effrayé ni par les bêtes féroces, ni par le fer, ni par la mer, ni par les séditions, ni par les embûches; enfin, ce qu'on ne peut trop admirer, de rester inébranlable au milieu de tout ce qu'il y a de plus terrible. Celui qui n'a pas été exercé à souffrir, qui ne connaît pas la tribulation, est troublé par les moindres disgrâces, ou plutôt ce n'est pas seulement le mal lui-même, mais la simple attente, l'ombre seule du mal, qui l'épouvante et qui l'effraie. Au lieu que celui qui a souvent combattu, qui a lutté contre ce qu'il y a de plus affreux, qui a souf-

fert tout ce qu'il est possible de souffrir, est dès lors supérieur à tout, et se rit de toutes les menaces, comme des vaines clameurs de faibles oiseaux. Or, ce n'est pas une couronne sans valeur, une légère récompense, que de ne pouvoir être ému par aucune des choses humaines, de regarder comme méprisable ce qui est effrayant pour les autres, de se rire de ce que les autres redoutent le plus et qui les fait succomber, enfin de s'élever, par une patience sublime, jusqu'à la force et au courage des puissances angéliques. Si nous estimons heureux celui dont le corps peut supporter aisément le froid, le chaud, la faim, la disette, la fatigue des voyages et les autres peines, à plus forte raison devons-nous vanter le bonheur de celui dont l'âme peut soutenir courageusement les plus rudes assauts de l'affliction, se maintenir libre au milieu de toutes les épreuves. Un tel homme est au-dessus des princes et des potentats de la terre. Ceux-ci peuvent être abattus et renversés par les attaques ouvertes ou cachées de leurs ennemis, de leurs amis, de leurs satellites, au lieu que celui dont je vous ai offert l'image ne peut recevoir de mal, ni des princes, ni de leurs satellites, ni de ses amis, ni de ses ennemis, ni du démon lui-même. Et comment ne serait-il pas à l'abri de tous les coups, lui qui s'est accoutumé à ne pas même compter au nombre des maux ce qu'on regarde ordinairement comme les maux les plus horribles?

Tel était saint Paul. Aussi disait-il : « Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? Sera-ce l'affliction, les peines, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le fer et la violence, selon qu'il est écrit : « On nous fait mourir tous pour l'amour de vous, Seigneur; on nous

regarde comme des brebis destinées à être égorgées; mais nous demeurerons invincibles au milieu de tous les maux par la grâce de Celui qui nous a tant aimés. » C'est dans cet esprit qu'il disait encore : « Quoique dans nous l'homme extérieur se détruise, cependant l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » « Notre corps s'affaiblit, dit-il; mais notre âme devient plus courageuse, plus robuste et plus agile. » Un soldat qui porterait des armes trop pesantes, quelque courageux, quelque aguerri qu'il pût être, ne pourrait terrasser ses ennemis; car le poids de ses armes nuirait à son expérience et à la légèreté de ses pieds; mais s'il prenait des armes proportionnées à sa force, faciles à manier, on le verrait alors fondre sur ses adversaires avec la vitesse d'un aigle. De même celui dont le corps n'est pas énervé par le vin, par la mollesse et par les délices, mais rendu plus agile et plus léger par la prière, par le jeûne, par une grande patience dans les afflictions, se jette sur la troupe des esprits impurs avec l'impétuosité d'un oiseau qui du haut des airs fond sur sa proie, et triomphe sans peine des puissances qui lui sont opposées. Ainsi, le bienheureux Paul, après avoir été accablé de coups, jeté dans la prison et chargé de chaînes, voyait son corps affaibli, épuisé par les travaux, mais son âme devenue plus ferme et plus vigoureuse. Il était si fort, même dans les fers, que d'une simple parole il ébranlait les fondements de la prison; il amenait à ses pieds le geôlier qui le tenait enfermé, ouvrait toutes les portes sans effort. Saint Paul nous offre donc, même avant la résurrection, cette consolation bien précieuse, que les épreuves nous rendent plus courageux et plus fermes : « L'affliction, nous dit-il, produit la patience; la

patience, l'épreuve ; l'épreuve, l'espérance ; et cette espérance n'est point trompeuse. » « L'homme qui n'a pas essuyé de tentations, est-il dit ailleurs, n'est pas éprouvé, et celui qui n'est pas éprouvé n'a aucun mérite. » Ainsi, même avant la résurrection, nous ne retirons pas un fruit médiocre de l'affliction, qui éprouve notre âme, qui la rend plus sage, plus prudente, supérieure à toute crainte. Voilà pourquoi l'Apôtre dit : « Quoique dans nous l'homme extérieur se détruise, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » Et comment se renouvelle-t-il ? Toute lâcheté disparaît ; l'amour de l'argent, la vaine gloire, le feu des passions insensées , tout s'éteint avec les pensées coupables. Abandonnée à la paresse, livrée à un lâche repos, l'âme devient aisément la proie de tous les désirs déréglés ; mais continuellement occupée des combats que la religion lui impose, elle n'a pas le loisir de songer au mal ; et l'attention que demandent ces luttes spirituelles la détourne des passions qui lui seraient funestes. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : « L'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » Mais ensuite, pour consoler des âmes qui étaient accablées de leurs maux, qui n'avaient ni assez de raison, ni assez de force pour les supporter, il fait briller l'espérance des biens futurs, et dit : « Le moment si court et si léger de nos afflictions dans cette vie produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire, si nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles, parce que les choses visibles sont passagères, mais les invisibles éternelles. » C'est comme s'il disait : L'affliction est pour nous ici-bas une source de biens ; elle rend notre âme et plus sage et plus ferme, et nous ménage pour l'avenir des

avantages qui n'ont aucune proportion avec nos travaux, et qui l'emportent de beaucoup sur nos combats pour le nombre et pour l'excellence. Et c'est ce qu'il veut faire entendre lorsqu'il compare la grandeur des périls à la grandeur des prix, la durée passagère à la durée éternelle, la légèreté à l'immensité du poids, l'affliction à la gloire. « L'affliction, dit-il, est légère et passagère, mais la satisfaction, ou plutôt il ne dit pas satisfaction, mais la gloire, ce qui est bien préférable, est immense et éternelle. » Ici, *poids* n'exprime pas quelque chose de fatigant et d'incommode, selon le principe de plusieurs, qui disent que les matières les plus précieuses sont les plus pesantes. Lors donc que l'Apôtre dit : « le poids de la gloire, » c'est comme s'il disait la grandeur de la gloire. Que vous importent, dit-il, les outrages et les persécutions? Envisagez les couronnes et les récompenses, qui n'ont ni fin, ni terme, qui, pour la grandeur et pour l'éclat, n'ont aucune proportion avec les maux présents. — Mais, direz-vous, nous éprouvons déjà les maux présents, et les biens futurs ne sont qu'en espérance ; les uns sont visibles, et les autres, placés bien au-dessus de nous, échappent à nos regards. — Mais quelque invisibles qu'ils soient, ils sont plus manifestes que les objets visibles. Qu'est-ce à dire, qu'ils sont plus manifestes ? C'est-à-dire que vous pouvez mieux apercevoir les uns que les autres, parce que les uns passent, et que les autres restent. Aussi saint Paul ajoute-t-il : « Si nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles ; car les choses visibles sont passagères, mais les invisibles éternelles. »

Vous me direz : « Mais comment pourrai-je voir ce qui n'est pas visible, et ne pas voir ce qui est visible? »

Je vais tâcher de vous amener à mon sentiment par des exemples tirés de la vie présente. Dans le monde, on ne se détermine à certaines entreprises qu'après avoir envisagé ce qui est invisible plutôt que ce qui est visible. Je m'explique. Le commerçant affronte le soulèvement des flots, les tempêtes et les naufrages, et ce n'est qu'après mille orages qu'il acquiert enfin des richesses par la vente de ses marchandises. Mais, remarquez-le bien, les tempêtes viennent d'abord, les marchandises ensuite; les mers et les flots se déroulent devant lui au sortir du port; mais ce qu'il ne voit pas, c'est le profit qui n'est qu'en espérance. Cependant, si ses regards n'étaient toujours tendus vers cet objet invisible, qui n'est ni présent, ni sous sa main, et dont il n'a que l'espérance, il ne s'exposerait pas au milieu des flots qui sont sous ses yeux et le menacent. De même le laboureur attelle ses bœufs, traîne sa charrue, creuse un profond sillon, sème et dépense tout ce qu'il a, supporte le froid, les glaces, les pluies, toutes les peines attachées à sa profession, parce qu'après tous ces travaux, il s'attend à voir ses champs couverts d'une riche moisson et ses greniers remplis de grains. Vous voyez encore ici comme la peine précède la récompense. Celle-ci est incertaine, celle-là est certaine et visible; l'une n'est qu'en espérance, l'autre est sous la main. Cependant, si le laboureur n'avait pas pour but cette récompense qui est incertaine, douteuse, qu'il n'aperçoit pas des yeux du corps, il n'attellerait pas ses bœufs, ne traînerait point la charrue, ne jetterait point les semences; il ne sortirait point même de sa maison pour travailler. Mais puisque dans les choses d'ici-bas on envisage ce qui est invisible avant ce qui est visible, puis-

qu'on supporte les peines avant de recevoir les récompenses, qu'on se soumet d'avance à supporter tout le poids du travail en attendant le bien qui en résulte, qu'enfin on s'anime à souffrir des maux visibles par l'espoir des biens invisibles, est-il raisonnable d'hésiter, de chanceler dans les choses de Dieu, de demander la récompense avant le travail, de se montrer moins noble, moins magnanime que le nautonier et le laboureur? Car ce n'est pas seulement dans notre impatience de l'avenir que nous nous montrons au-dessous d'eux, c'est encore dans une autre circonstance non moins essentielle. Voici comment : quoique ni le laboureur ni le commerçant ne soient assurés d'arriver à leur but, ils ne renoncent point pour cela à leurs travaux; et vous, qui avez pour garant des promesses faites par l'Etre souverainement digne de foi, vous êtes loin de montrer la même persévérance! Cependant, plus d'une fois le laboureur, après avoir jeté les semences, cultivé la terre, au moment où ses champs se couvrent déjà d'une riche moisson, voit toutes ses espérances ruinées par la grêle, par la nielle, par des insectes nuisibles ou par quelque autre calamité semblable, et, après des fatigues sans nombre, s'en retourne chez lui les mains vides. Le commerçant, qui avait parcouru une vaste étendue de mer, et ramenait son vaisseau chargé de marchandises, le voit souvent se briser, même à l'entrée du port, contre un écueil où le poussent les aquilons furieux, et ne se sauve lui-même qu'avec peine. En général, dans toutes les choses de la vie, on n'éprouve que trop souvent de pareils malheurs lorsqu'on touchait au terme. Mais il n'en est pas de même dans les combats que vous soutenez pour le ciel. Celui qui a combattu,

qui a semé, pour ainsi dire, la piété, qui a essuyé mille maux, parviendra infailliblement au but qu'il se propose, parce que Dieu n'a pas abandonné la récompense de ses travaux aux intempéries de l'air, ni aux violences des vents, mais qu'il l'a déposée dans les cieux, dans des trésors qui sont à l'abri des voleurs. Voilà pourquoi saint Paul disait : « L'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et cette espérance n'est point trompeuse. » Ne dites donc point que les biens futurs sont invisibles; car, à examiner exactement les choses, ils sont beaucoup plus manifestes que ceux qui sont sous notre main. Et c'est ce que saint Paul nous fait entendre, lorsqu'il appelle les uns éternels et les autres passagers, montrant par ce mot de *passagers* la corruptibilité et l'instabilité des biens de ce monde, qui s'envolent avant de paraître, qui nous échappent avant d'avoir pris consistance, dont les changements sont si prompts et la possession si peu sûre. Telle est la constitution naturelle des richesses, de la gloire, de la puissance, de la beauté, et en général des autres avantages de ce siècle. Aussi le prophète, reprenant ceux qui vivent dans les délices, qui s'attachent avec fureur à l'opulence et à tout le faste de la terre : « Ils ont regardé, dit-il, comme stable et permanent ce qui est passager et fugitif. » On ne peut pas saisir une ombre; on ne saisira pas davantage les biens de cette vie, dont les uns nous abandonnent à la mort, et les autres, avant ce terme fatal, s'écoulent plus promptement qu'un torrent rapide. Il n'en est pas ainsi des biens futurs, qui ne connaissent ni changement, ni vicissitude, ni altération, ni vieillesse, qui sont toujours dans le même degré de vigueur et de

beauté. Si donc il est des objets qu'il faille appeler invisibles, incertains et peu sûrs, ce sont les biens présents, qui ne restent pas aux mains de leurs possesseurs, qui, sujets à des révolutions continuelles, passent sans cesse de l'un à l'autre et changent continuellement de maîtres. C'est après nous avoir mis sous les yeux toutes ces vérités, et après avoir appelé en conséquence passagers les biens présents, et éternels les biens futurs, que saint Paul parle de la résurrection en ces termes : « Nous savons, dit-il, que si cette maison terrestre où nous habitons comme en une tente vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison qui ne sera point faite par la main des hommes, et qui durera éternellement. »

Voyez quelle justesse d'expressions, et comment l'Apôtre fait connaître la force de ses pensées par la propriété des mots. Il n'appelle pas seulement le corps *une tente;* mais, nous déclarant que la vie présente est passagère, qu'elle doit faire place à une vie meilleure, il semble nous dire : « Pourquoi pleurer et gémir, mon cher Frère, parce que vous êtes frappé, persécuté, jeté en prison? Pourquoi vous lamenter pour quelques maux qu'éprouve votre corps, lorsque vous devez désirer la destruction entière de ce corps, ou plutôt, non du corps en général, mais de ce qu'il a de corruptible? » Car, afin de prouver que les maux qui tombent sur une partie de notre corps, loin de nous affliger, doivent nous réjouir, il montre que la dernière destruction, la destruction entière, la destruction opérée par la mort, doit être l'objet de nos vœux. « Nous soupirons, dit-il, tant que nous sommes dans ce corps comme en une tente, nous soupirons du

brûlant désir d'être revêtus de notre maison céleste. » Il ne dit pas simplement : Je sais, mais « nous savons; » et regardant son sentiment comme celui des fidèles qui l'écoutent : « Je ne vous parle pas, leur dit-il, de choses qui soient douteuses ni que vous ignoriez, mais de choses dont vous êtes instruits et convaincus d'après la foi en la résurrection du Seigneur. C'est pour cela que nous appelons tentes les corps de ceux qui sont morts. » Mais continuons à examiner la propriété des termes qu'il emploie. Il ne dit pas : Vient à se détruire, vient à s'anéantir, mais : « Vient à se dissoudre, » faisant voir que le corps se dissout pour ressusciter plus brillant et plus glorieux. Ensuite, comme en comparant les travaux et les récompenses, il a considéré le temps, la qualité et le nombre, il fait ici de même; il appelle *tente* le corps périssable, et *maison* le corps ressuscité; et non-seulement *maison*, mais *maison éternelle;* et non-seulement *éternelle*, mais *céleste*, désignant son excellence par le temps et par le lieu. La première maison est terrestre, la seconde sera céleste; la première maison est passagère, la seconde sera éternelle. Maintenant, nous avons besoin d'un corps et d'une maison, à cause de la faiblesse de notre chair; alors le corps sera en même temps le corps et la maison, n'ayant besoin ni de toit, ni de vêtement, et son incorruptibilité seule lui tenant lieu de tout. Ensuite, pour montrer l'excellence des biens qui nous sont réservés, il dit : « Nous soupirons dans ce corps comme en une tente. » Il ne dit pas : Je soupire, mais : « Nous soupirons, » faisant, je le répète, de son sentiment un sentiment commun à tous les fidèles, voulant les attirer tous à sa manière de penser et les associer aux principes de sa philosophie. « Nous soupirons,

dit-il, dans notre corps, par le désir d'être revêtus par-dessus de notre maison céleste. » Il ne dit pas seulement : d'être revêtus, mais « d'être revêtus par-dessus, » et il ajoute : « Si toutefois nous sommes trouvés vêtus et non pas nus. » Ces paroles, qui paraissent obscures, sont éclaircies par les suivantes : « Car tant que nous sommes dans ce corps comme en une tente, nous soupirons sous sa pesanteur, parce que nous désirons, non d'en être dépouillés, mais d'être revêtus par dessus. » Vous le voyez, l'Apôtre, toujours d'accord avec lui-même, appelle de nouveau notre corps *une tente*, et non *une maison*. « Parce que nous désirons, non d'en être dépouillés, mais d'être revêtus par-dessus. » Ici l'Apôtre porte un coup mortel aux détracteurs de notre corps. Après avoir dit que nous soupirons, que nous désirons d'être dépouillés, de peur qu'on ne s'imagine qu'il abhorre le corps comme quelque chose de mauvais, comme l'auteur du vice, comme un ennemi déclaré, écoutons comme il corrige sa pensée, d'abord en disant que « nous soupirons par le désir d'être revêtus par dessus de notre maison céleste, » parce que celui qui est revêtu par dessus revêt en effet un autre vêtement; ensuite, quand il ajoute : « Nous soupirons sous sa pesanteur, parce que nous désirons non d'en être dépouillés, mais d'être revêtus par dessus, » c'est comme s'il disait : Nous désirons déposer non pas la chair, mais la corruption; non pas le corps, mais la mort. Le corps n'est pas la mort, le corps n'est pas la corruption; le corps et la corruption sont deux choses bien différentes. Le corps est corruptible, mais il n'est pas la corruption; le corps est mortel, mais il n'est pas la mort. Le corps est l'ouvrage de Dieu; la corruption et la mort ont été

introduites dans le monde par le péché. « Je désire de me dépouiller, dit saint Paul, de ce qui m'est étranger, et non de ce qui m'est propre. Ce n'est pas le corps qui m'est étranger; c'est la corruption. » Voilà pourquoi il dit : « Parce que nous désirons, non d'être dépouillés, » sans doute du corps, mais de nous revêtir par dessus du corps de l'incorruptibilité. Le corps est un milieu entre la corruption et l'incorruptibilité. Il se dépouille de la corruption, et revêt par-dessus l'incorruptibilité; il dépose ce qu'il a reçu du péché en même temps qu'il acquiert ce que lui donne la grâce divine. Et afin que vous sachiez que, quand l'Apôtre dit *être dépouillés*, ce n'est point du corps qu'il parle, mais de la mort et de la corruption, écoutez ce qui suit immédiatement. Après avoir dit : « Nous désirons, non d'être dépouillés, mais d'être revêtus par dessus, » il ne dit pas : afin que le corps soit absorbé par une destruction totale; mais que dit-il? Afin que ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la vie. « Soit absorbé, » c'est-à-dire soit anéanti, disparaisse. Ainsi il parle de la destruction, non du corps, mais de la corruption et de la mort. La vie qui vient par dessus n'anéantit pas le corps, mais elle détruit la corruption et la mort qui l'ont envahi. Les soupirs de saint Paul ne sont donc pas pour le corps, mais pour la corruption qui s'y attache. Le corps est à charge, incommode, importun, non par sa propre nature, mais par la mortalité qui a été ajoutée depuis. Le corps, par lui-même, n'est point corruptible, mais incorruptible. Telle est sa noblesse, qu'il montre sa dignité même dans la corruption. L'ombre seule des apôtres chassait des puissances incorporelles; leur cendre et leur poussière triomphaient des démons;

les vêtements qui avaient touché leurs corps dissipaient les maladies et ramenaient la santé.

Ne me parlez donc pas du flegme, de la bile, de la transpiration, en un mot, de tout ce que ses ennemis se plaisent à rapporter. Ces disgrâces du corps ne viennent point de sa nature : ce sont des fruits de la corruption. Voulez-vous apprendre à le connaître? examinez tous les membres qui le composent, leur figure, leur opération, leur accord, et vous verrez qu'il règne dans leurs services réciproques une harmonie plus parfaite que dans la ville la mieux gouvernée, qui n'aurait que des sages pour citoyens. Si, dédaignant ces avantages du corps, vous ne considérez que ce qu'il a de corruptible et de mortel, nous pouvons tirer de là même des raisons pour le défendre. Non, les hommes n'ont rien perdu; ils ont au contraire beaucoup gagné à la corruptibilité du corps : en voici la preuve : tous les saints qui vivent dans leurs corps ont mené une vie angélique, sans que ce fardeau pesant les ait arrêtés dans le chemin de la vertu. Quant à ceux qui étaient portés à l'impiété, il n'ont pas trouvé dans la corruption du corps un léger obstacle pour empêcher leur audace sacrilége d'aller plus avant. En effet, si, quoique revêtus d'un corps passible et corruptible, plusieurs mortels se sont crus égaux à Dieu, s'ils ont mis tout en œuvre pour donner d'eux aux autres cette opinion, que de personnes simples n'aurait-ils point séduites, s'ils n'avaient pas eu un corps sujet aux maladies et à la corruption, un corps qui décelait leur propre faiblesse? Puisque la corruption du corps est un obstacle à l'impiété, qui est le dernier terme du crime; puisqu'elle fournit aux saints l'occasion de manifester leur courage, quel pardon peu-

vent mériter les hommes qui décrient leur corps et le calomnient! Nous pourrions dire aussi en faveur du corps que c'est lui qui nous fait connaître Dieu; car, si ce qu'il y a d'invisible en Dieu est devenu visible depuis la création du monde, et si la foi vient de ce que nous avons eu l'avantage de voir et d'entendre, il est clair que ce sont les yeux et les oreilles qui mènent l'âme à la connaissance du Tout-Puissant qui l'a créée. Aussi saint Paul, jaloux de défendre le corps, s'écrie-t-il : « Nous ne désirons pas d'être dépouillés de notre corps, mais de le voir revêtu d'immortalité. » Et ne me dites pas : Comment le corps peut-il ressusciter et devenir incorruptible? Où il y a action de Dieu, on ne doit pas user de ce mot « comment. » Et que parlé-je de Dieu? Vous-même vous opérez tous les jours des résurrections, soit dans les semences, soit dans les arts, soit dans les matières métalliques. Les semences ne peuvent produire l'épi, à moins qu'elles ne meurent, qu'elles ne pourrissent et qu'elles ne s'altèrent. Comme donc, lorsque vous voyez le grain pourrir et se dissoudre, loin de douter de sa résurrection, vous prenez de là même la plus forte assurance qu'il ressuscitera, parce qu'il ne peut ressusciter, à moins qu'il ne pourrisse et qu'il ne s'altère, vous devez raisonner de même au sujet de votre corps. C'est lorsque vous voyez la corruption que vous devez surtout penser à la résurrection; car la mort n'est autre chose que l'anéantissement complet de la corruption; et ce n'est pas vraiment le corps, c'est la corruption du corps que la mort détruit. C'est ce que l'on voit aussi dans les matières métalliques. Les ouvriers tirent un or pur d'une glèbe grossière qu'ils jettent dans le creuset; ils font un verre brillant avec du sable qu'ils

mêlent à d'autres matières. Et ce que fait la force du feu, la grâce divine ne le fera pas! Quel homme, pour peu qu'il ait de sens, le soutiendrait? Songez comment Dieu vous a formés dans l'origine du monde. N'est-ce pas avec une portion de terre qu'il a fait votre corps? Est-il plus difficile de rendre immortel ce qui est corruptible que de faire, avec une simple argile de la chair, des veines, de la peau, des os, des fibres, des nerfs, des artères, les organes des sens et les autres appareils, les yeux les oreilles, les narines, les pieds, les mains; de donner à chaque partie une faculté commune et une vertu particulière? Ne voyez-vous pas que l'argile est une matière uniforme, et que notre corps est varié dans ses opérations, dans son teint, dans sa structure, dans sa substance, dans tout, en un mot? Et pourquoi parler de nos corps? Comment Dieu a-t-il formé les troupes célestes qui sont sans nombre, les anges, les archanges et d'autres puissances supérieures? Je ne puis dire comment il a fait ces êtres spirituels; tout ce que je sais, c'est qu'il a suffi de sa volonté pour les faire. Et le Dieu qui a créé toutes ces armées incorporelles ne pourrait renouveler le corps de l'homme altéré par la corruption! Il ne pourrait l'élever à une plus grande dignité! Est-il quelqu'un assez dépourvu de raison pour en douter et pour nier la résurrection des corps? Si le corps ne ressuscite pas, l'homme ne ressuscite donc pas; car ce n'est point l'âme seule, mais l'âme et le corps qui constituent l'homme. Si donc l'âme seule ressuscite, ce n'est qu'une moitié de l'homme qui ressuscite et non l'homme entier. D'ailleurs, on ne peut dire proprement de l'âme qu'elle ressuscite, puisque la résurrection appartient à l'être qui se dissout,

et que ce n'est point l'âme qui se dissout, mais le corps. Mais que veulent dire ces paroles : « Si toutefois nous sommes trouvés vêtus et non pas nus? » C'est un grand et ineffable mystère que nous propose saint Paul. Et quel est ce mystère? Il dit dans son épître aux Corinthiens : « Nous ressusciterons tous, chacun en son rang. » Qu'est-ce à dire : « Nous ressusciterons tous? » C'est-à-dire les Gentils, les Juifs, les hérétiques; en un mot, tous les hommes qui sont venus dans ce monde ressusciteront au dernier jour. Et c'est ce que le même Apôtre voulait faire entendre en disant : « Nous ne dormirons pas tous; mais nous serons tous changés, en un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette. »

Comme la résurrection est universelle, qu'elle est commune à tous les hommes, pieux et impies, bons et méchants, de peur que vous ne taxiez d'injustice le dernier jugement, et que vous ne vous disiez à vous-même : Quoi donc! moi qui ai pris tant de soin et de peine pour pratiquer la vertu, je ressuscite; et le Gentil, l'impie, l'idôlâtre, celui qui a ignoré le Fils de Dieu, ressuscite comme moi, il jouit du même honneur! Pour que cette réflexion ne vous trouble pas, écoutez ce que dit saint Paul : « Si toutefois nous sommes trouvés vêtus et non pas nus. » Et comment, direz-vous, celui qui est revêtu d'immortalité et d'incorruptibilité peut-il être trouvé nu? Comment? Ce sera, sans doute, s'il est privé de gloire et de confiance auprès de Dieu. Les corps des pécheurs ressuscitent immortels et incorruptibles; mais cet honneur-là même n'est qu'un moyen et une occasion de tourments et de supplices. Ils ne ressuscitent dans un état d'incorruptibilité qu'afin de brûler sans cesse; comme le feu auquel

sont condamnés les coupables est inextinguible, il faut que leurs corps ne puissent jamais être consumés. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre : « Si toutefois nous sommes trouvés vêtus et non pas nus. » L'essentiel pour nous n'est point de ressusciter et d'être revêtus d'immortalité, mais, lorsque nous ressusciterons et que nous serons revêtus d'immortalité, de n'être pas trouvés nus de gloire et de confiance auprès de Dieu, afin que nous ne soyons pas livrés aux flammes éternelles. Voilà pourquoi, je le répète encore, saint Paul dit : « Si toutefois nous sommes trouvés vêtus et non pas nus. » Ensuite, pour établir encore davantage la vérité de la résurrection, après avoir dit que ce qu'il y a de mortel en nous doit être absorbé par la vie, il ajoute : « C'est Dieu qui nous a faits pour cet état d'immortalité. » C'est comme s'il disait : « Dieu a formé l'homme dès le principe, non pour qu'il périsse, mais pour qu'il marche vers l'incorruptibilité. » Ainsi, lorsqu'il a permis que vous fussiez sujet à la mort, il l'a permis, afin que, corrigé par cette punition, et devenu meilleur, vous puissiez être ramené à l'immortalité. Ce dessein était arrêté en Dieu dès le commencement, et c'est dans cette intention qu'il a formé le premier homme; intention qu'il a manifestée dès les premiers temps du monde. En effet, s'il n'avait pas voulu, dès le commencement, nous ouvrir les portes de l'immortalité, il n'eût point permis qu'Abel, qui avait pratiqué toutes les vertus, Abel, qui était son ami, reçût le coup de la mort. Mais voulant nous apprendre que nous marchons vers une autre vie; qu'il est pour les justes un autre monde, où ils recevront les prix et les couronnes qui leur sont réservés, il a permis que le premier juste quittât la terre

sans y avoir reçu la récompense de ses travaux, afin que, par la mort violente qu'il a éprouvée, il publiât hautement, il apprît à tous les hommes « qu'après cette vie on reçoit le salaire et la rétribution de ses bonnes œuvres. »

C'est pour cette raison encore qu'il a transporté Enoch et enlevé Elie, qui sont des figures de la résurrection. La puissance du Créateur suffit sans doute pour nous donner une pleine assurance; mais s'il est quelque fidèle plus faible, qui demande une autre preuve et un gage sensible de la résurrection future, Dieu le lui donne avec la plus grande libéralité, en lui prodiguant les grâces de son esprit. Aussi l'Apôtre, après avoir établi la vérité de la résurrection par la résurrection même du Fils de Dieu et par la puissance de l'Être suprême qui nous a faits, ajoute, pour dernière certitude, ces paroles : « Il nous a donné les arrhes, non de richesses, non d'or et d'argent, mais de l'Esprit. » Les arrhes sont une partie du tout dont elles nous donnent l'assurance; et, comme dans les affaires civiles celui qui reçoit des arrhes n'a plus d'inquiétude sur le tout dont il est assuré, vous de même, qui avez reçu des arrhes, je veux dire les dons de l'Esprit-Saint, ne doutez plus des biens qui vous sont destinés après cette vie. En effet, lorsque vous ressuscitez les morts, que vous rendez la vue aux aveugles, que vous chassez les démons, que vous dissipez les maladies, que vous arrachez à la mort sa proie, que vous opérez tous ces prodiges dans un corps fragile et mortel, quelle excuse vous resterait-il, si vous doutiez encore de la résurrection? Et si, dans le temps même des combats, et avant celui des récompenses, Dieu nous a gratifiés de pareilles couronnes,

de quels biens ne vous comblera-t-il pas, lorsque le temps des prix et de la gloire sera venu ? Que si l'on dit : Nous ne voyons pas maintenant s'opérer de tels miracles, et nous sommes dépourvus d'une semblable puissance, je répondrai : Il est égal que ces miracles aient lieu maintenant, ou qu'ils aient eu lieu autrefois. Or, que les apôtres aient eu le pouvoir dont je parle, c'est ce que témoignent les Eglises de toute la terre, les peuples, les villes et les nations qui sont accourus à la voix d'hommes ignorants et de simples pêcheurs. Non, des hommes pauvres, sans crédit, sans lettres, n'auraient jamais triomphé du monde entier, s'ils n'avaient été soutenus par des prodiges. Mais vous n'êtes pas vous-mêmes dépourvus de la grâce de l'Esprit ? Il nous reste encore beaucoup de gages de ses dons ineffables, gages bien plus importants, bien plus admirables, que ceux même que je viens de rapporter. Car ressusciter un cadavre, c'est beaucoup moins que de délivrer de la perdition une âme morte par le péché, ce qui arrive dans le baptême ; dissiper les maladies corporelles est beaucoup moins que de déposer le fardeau de ses iniquités ; rendre la vue à un aveugle est beaucoup moins que d'éclairer l'âme plongée dans des ténèbres spirituelles. Si nous n'avions pas même à présent les arrhes de l'Esprit, il n'y aurait pas de baptême, de rémission des péchés, de justice et de sanctification ; nous n'aurions pas reçu l'adoption de fils de Dieu, nous ne participerions pas aux Mystères, car c'est l'Esprit-Saint qui produit le corps et le sang mystiques ; nous n'aurions pas de prêtres, car c'est au même Esprit que nous devons les divers ordres du sacerdoce. On pourrait encore citer beaucoup d'autres gages de la grâce de l'Esprit-Saint ; en sorte que vous avez vous-

mêmes les arrhes de l'Esprit, puisque vous pouvez ressusciter les âmes, les éclairer et les purifier.

Puisque nous avons reçu de tels gages, ne doutons point de la vérité d'un avenir; mais, recueillant toutes les preuves qui établissent la foi de la résurrection, menons une vie conforme à notre croyance, afin que nous obtenions les biens immuables qui surpassent les discours et les sentiments des hommes. Puissions-nous les obtenir, ces biens, par la grâce et par la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire soit au Père et à l'Esprit-Saint, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

# DÉDICACE DE TOUTES LES ÉGLISES.

---

### ÉPITRE.

En ce jour-là, je vis la Cité sainte, la nouvelle Jérusalem, qui venait de Dieu et descendait du ciel, ornée comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis une voix forte qui descendait du trône, et qui disait : Voici le tabernacle de Dieu parmi les hommes; il habitera au milieu d'eux; ils seront son peuple, et Dieu lui-même demeurera avec eux et sera leur Dieu. Il essuiera toutes les larmes de leurs yeux, et la mort sera détruite; il n'y aura plus ni pleurs, ni cri, ni douleur, parce que les anciennes tribulations sont passées. Alors celui qui était assis sur le trône dit : Je vais renouveler toutes choses. (Apocalypse de saint Jean, ch. XII, v. 2-5.)

## HOMÉLIE DE SAINT AMBROISE.

« En ce jour-là, je vis la Cité sainte, la nouvelle Jérusa-

lem, qui venait de Dieu et descendait du ciel, ornée comme une épouse qui s'est parée pour son époux. »

La cité de Jérusalem est l'Eglise qui se compose de tous les justes. Elle descendra du ciel; car lorsque le Seigneur viendra juger le monde, il sera accompagné de toute la multitude des saints, comme dit le prophète Isaïe : « Le Seigneur viendra au jugement avec les anciens et les princes de son peuple. » Et le sage Salomon a dit dans ses Proverbes : « Son épouse sera illustre dans l'assemblée des juges, lorsqu'il siégera avec les sénateurs de la terre. » L'Eglise est désignée comme une épouse parée et ornée. De même, en effet, qu'une épouse, pour plaire à son époux, se pare de bracelets et d'autres ornements; de même l'Eglise se pare de toutes sortes de vertus, pour plaire à son créateur, qui est aussi son époux.

« Et j'entendis une voix forte qui partait du trône et qui disait : Voici le tabernacle de Dieu parmi les hommes; il habitera au milieu d'eux; ils seront son peuple, et Dieu lui-même demeurera avec eux et sera leur Dieu. »

Nous savons que l'Eglise a souvent été désignée par la cité de Jérusalem et par le tabernacle de Dieu. Elle reçoit ces deux dénominations dans ce passage, parce que Dieu habite en elle, comme il le dit lui-même par le prophète : « J'habiterai et je marcherai au milieu d'eux, et je serai leur Dieu, et eux-mêmes seront mon peuple. »

« Il essuiera toutes les larmes de leurs yeux. » Les âmes de tous les hommes ont été créées immortelles, ainsi que le Seigneur le dit lui-même dans son Evangile : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme. « Quoiqu'elles meurent par le péché, ou par ce que nous appelons la première et la seconde mort, on ne

peut dire toutefois qu'elles soient complétement anéanties : on désigne sous le nom de mort le mauvais état où elles se trouvent. Dieu leur a donné deux époques à traverser : celle de la vie présente, qui finit bientôt, et celle de la vie future, qui ne peut avoir de fin. L'une de ces époques est destinée aux larmes et à l'affliction, l'autre à la joie et aux réjouissances. Ainsi, si quelqu'un voulait en cette vie d'une si courte durée, pleurer et gémir sur ses fautes, et en s'affligeant lui-même, éteindre le feu de la concupiscence charnelle, dans l'autre vie, qui suit la première et qui est infinie, il goûterait une joie et des délices éternelles. Au contraire, celui qui choisirait cette vie pour s'y réjouir et satisfaire les désirs de sa chair, se lamenterait dans la vie future et y serait en proie à une éternelle désolation.

Salomon nous semble avoir désigné ces deux époques, lorsqu'il a dit : « Il y a temps de pleurer et temps de rire. » Le temps présent est pour les élus le temps des larmes ; le temps de rire viendra pour eux, alors que recevra son accomplissement cette promesse que fait le Seigneur dans son Evangile : « Bienheureux ceux qui pleurent maintenant, parce qu'ils seront consolés. » Il dit encore aux pécheurs : « Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez un jour réduits aux pleurs et aux larmes. » Dieu essuiera donc toute larme des yeux de ses saints ; car, après la résurrection, il ne peut arriver aux élus rien de fâcheux, rien qui puisse leur arracher des larmes.

« Et la mort sera détruite. » Le premier homme a été créé immortel ; le péché lui a fait perdre son immortalité et a introduit en même temps la mort dans le monde. Après la résurrection, la mort n'existera plus ; car le

prince lui-même de la mort, le démon, sera, avec tous ses satellites, retenu éternellement enchaîné dans les enfers; et l'immortalité, que le péché du premier homme avait fait perdre, sera rendue aux justes, tandis qu'ils perdront toute possibilité de commettre le péché, qui avait donné la mort au monde.

« Il n'y aura plus ni affliction. » Nous avons dit plus haut que Dieu doit essuyer toute larme des yeux de ses saints; il semble donc inutile de répéter ici qu'il n'y aura plus d'affliction. Cependant il y a quelque différence entre les larmes et l'affliction. Souvent la tristesse fait couler nos larmes, souvent aussi c'est la joie, le regret ou l'allégresse; mais l'affliction, qui provient toujours d'un chagrin profond; l'affliction fait longtemps couler nos pleurs. Saint Paul s'affligeait sur ceux qui ont péché, et n'ont pas fait pénitence, Salomon a dit: « On pleure un mort pendant sept jours; mais l'insensé et le méchant doivent être pleurés pendant toute leur vie. » L'Eglise est maintenant en deuil, parce que, chaque jour, les trompeuses séductions du démon lui font perdre la plus grande partie de ses enfants. Mais, dans l'autre vie, il n'y aura plus ni deuil, ni affliction, parce que les piéges du démon ne pourront plus lui en ravir un seul.

« Ni cri. » La Genèse rapporte que Dieu dit à Abraham: « Le cri de Sodome et de Gomorrhe est venu jusqu'à moi. » Le prophète Isaïe explique ce que signifie ce cri de Sodome, quand il dit d'Israël: « Ils ont publié hautement leur péché comme Sodome, et ils ne l'ont point caché. » Par cri, on entend donc la publication du péché. Nous pouvons encore le comprendre autrement: « J'ai crié vers le Seigneur lorsque j'étais dans l'affliction, dit le Psal-

miste, et il m'a exaucé. » Moïse aussi, dans une situation difficile, criait vers le Seigneur. Là donc où il n'y aura plus aucun péché à publier, aucune tribulation à souffrir, là aussi aucun cri ne sera plus nécessaire.

« Ni douleur. » Il y a la douleur du corps et celle de l'esprit. Ces douleurs sont si intimement liées, que l'une ne peut exister sans l'autre. L'esprit s'afflige de la douleur du corps, le corps souffre de celle de l'esprit. Il n'y aura donc plus de douleur dans cette autre vie, puisque rien de fâcheux ne peut y arriver ni au corps ni à l'âme.

« Parce que les anciennes tribulations sont passées. » Elles sont passées avec le siècle qui les avait produites. Car les élus qui dans cette vie ont souffert la douleur et les afflictions trouvent dans l'autre un éternel bonheur.

« Alors Celui qui était assis sur le trône dit: Voici que je vais renouveler toute chose. » C'est la conséquence de ce qu'il vient de dire. Nous avons déjà parlé plus haut du renouvellement de toutes les créatures.

---

## ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus, étant entré dans Jéricho, traversait la ville. Or, il y avait un homme riche, nommé Zachée, chef des publicains, qui cherchait à voir Jésus pour le connaître. Mais, comme il était très petit, la foule l'en

empêchait. Il courut en avant, et monta sur un sycomore pour voir Jésus qui devait passer par cet endroit. Jésus, y étant arrivé, leva les yeux, et l'ayant vu : Zachée, lui dit-il, descendez promptement, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui chez vous. Zachée descendit aussitôt, et le reçut avec joie. Tous ceux qui le virent disaient, en murmurant : Il est allé loger chez un pécheur. Cependant Zachée, se présentant devant le Seigneur, lui dit : Seigneur, je vais donner la moitié de mes biens aux pauvres ; et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui rendrai quatre fois autant. Jésus lui dit alors : Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu.

## HOMÉLIE DE SAINT AUGUSTIN.

Reconnaissons Jésus-Christ dans cet Evangile : il est plein de grâces, et il ne demande qu'à vous combler des trésors dont il est la source. Oubliez vos prétendus mérites, vous dit-il, qu'il n'en soit plus question, et attachez-vous à rechercher mes dons. Si j'avais voulu moi-même chercher des mérites en vous, seriez-vous jamais parvenu jusqu'à mes dons ? Ne vous élevez-donc point ; soyez petit comme Zachée.

Mais, direz-vous, si je demeure petit comme Zachée, la foule m'empêchera comme lui de voir Jésus. Que cela ne vous embarrasse point ; montez sur l'arbre où Jésus a été

attaché pour vous, et vous verrez Jésus. Sur quel arbre monta Zachée? Sur un sycomore. C'est une sorte d'arbre qui ne croît point dans ce pays-ci, ou qu'on y voit fort rarement; mais dans la Terre-Sainte, et l'arbre et le fruit y sont fort communs. Le fruit est semblable aux figues, avec quelque différence, comme l'attestent des voyageurs qui en ont vu et goûté. Quoi qu'il en soit, le nom de sycomore signifie en latin des figues folles. Considérez-donc Zachée, qui cherchait à voir Jésus-Christ, mais qui ne pouvait y parvenir à cause de la foule. Il était de petite taille, c'est-à-dire humble, et il était entouré d'une foule d'hommes grands, c'est-à-dire d'orgueilleux. Cette foule même se nuisait, et s'ôtait à elle-même le moyen de voir. La foule orgueilleuse insulte les petits, c'est-à-dire ceux qui marchent dans la voie de l'humilité, qui laissent à Dieu le soin de réparer les injures qu'on leur fait, et qui ne cherchent point à se venger de leurs ennemis. Elle leur dit : Que deviendrez-vous, hommes sans force et sans défense, qui ne sauriez vous venger. C'est ainsi que la foule empêche de voir Jésus : j'entends la foule des orgueilleux fiers et insolents de ce qu'ils trouvent moyen de se venger de leurs ennemis et des injures reçues. Elle empêche de voir ce Jésus qui du haut de la croix priait pour les siens, et disait à son Père : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. » C'est celui-là que vous voulez voir, ô Zachée, figure des humbles! — Que fait-il donc? Il ne s'arrête point dans la foule qui l'empêchait de voir; il s'en retire et monte sur le sycomore, cet arbre qui ne présente que des figues folles. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre : « Ce que nous prêchons, c'est Jésus-Christ crucifié, le scandale des Juifs, et la folie des Gentils. » Voilà notre

sycomore. Aussi les sages de ce monde nous insultent-ils tous les jours à cause de la croix de Jésus-Christ. Il faut que vous ayez le cœur bien bas, nous disent-ils, pour adorer un homme crucifié et pour en faire votre Dieu. Mais nous leur répondons : Il est vrai, notre cœur n'est pas comme le vôtre, et nous en serions bien fâchés; nous savons que la sagesse de ce monde n'est que *folie* devant Dieu. Vous pouvez en dire ce qu'il vous plaira; pour nous, nous voulons voir Jésus, et monter pour cela sur le sycomore où vous auriez honte de monter; et c'est pour cela que vous ne sauriez le voir. Que Zachée monte donc sur le sycomore, c'est-à-dire que les petits et les humbles montent sur la croix; et que non-seulement ils y montent, c'est-à-dire qu'ils ne rougissent point de la croix de Jésus-Christ, mais qu'il la portent jusque sur le front, le siége de la pudeur. Que ce soit là, oui, là même où la rougeur monte, que soit empreinte la croix adorable de Jésus-Christ, s'ils veulent n'être point confondus. Vous vous moquez du sycomore, disons-nous à nos ennemis, et c'est ce qui me donne moyen de voir Jésus. Vous vous en moquez comme un homme que vous êtes; mais sachez que ce qui vous paraît folie devant Dieu est plus sage que toute la sagesse des hommes.

Zachée, monté sur le Sycomore, vit Jésus et en fut aperçu. Aussi ne l'aurait-il point vu s'il n'en avait été vu le premier. Il a appelé tous ceux qu'il a prédestinés. Aussi, quand Nathanaël rendait en un sens témoignage à l'Évangile, en disant : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » Jésus répondit : « Pendant que Philippe vous appelait, je vous ai vu sous le figuier. » Vous savez, mes Frères, que ce fut avec des feuilles de figuier qu'Adam et

Ève, les premiers de tous les pécheurs, se firent un voile pour cacher leur nudité. Aussitôt qu'ils eurent péché, ils cherchèrent un moyen de couvrir ce qui leur faisait honte, et ne leur en faisait que par un effet du péché. C'est de là que nous tirons notre origine, et c'est ce qui nous a fait périr et nous a mis dans le besoin où nous étions de Celui qui est venu chercher et sauver ce qui avait péri.

Que veulent dire ces paroles de Jésus-Christ à Nathanaël : « Je vous ai vu sous l'ombre du figuier, » sinon : Vous ne seriez jamais venu à celui qui délivre les hommes de leurs péchés, s'il n'avait jeté les yeux sur vous pendant que vous étiez dans l'ombre du péché? Nous ne voyons donc que parce que nous avons été vus les premiers; nous n'aimons que parce que nous avons été aimés. Aussi le prophète s'écrie-t-il : « Le Seigneur est mon Dieu ; sa miséricorde me prévicndra. »

Le Seigneur, que Zachée avait déjà reçu dans son cœur, voulut bien que Zachée eût l'honneur de le recevoir encore dans sa maison, et il lui dit : « Zachée, descendez promptement de cet arbre; il faut que je loge aujourd'hui chez vous. » Quelle joie pour Zachée d'avoir Jésus-Christ dans sa maison, lui qui regardait comme un si grand bien de le voir seulement passer ! La grâce est répandue dans le cœur de Zachée; la foi qui agit par la charité se manifeste. Zachée, qui avait déjà reçu Jésus-Christ dans son cœur, le reçoit dans sa maison et lui dit : « Seigneur, je donne aux pauvres la moitié de mon bien, et si j'ai fait quelque tort à quelqu'un, je lui rends quatre fois autant. » Comme s'il disait : Cette moitié de mon bien que je retiens n'est pas pour moi ; c'est pour avoir de quoi

rendre. C'est ainsi qu'il faut recevoir Jésus-Christ, et on ne le reçoit véritablement que lorsqu'on le reçoit dans son cœur. Et aussi saint Paul nous dit-il qu'il faut que Jésus-Christ habite par la foi dans nos cœurs. Il était donc dans celui de Zachée ; il ne disait lui-même du Sauveur que ce que le Sauveur lui disait.

Comme Zachée était un grand pécheur et le chef des publicains, cette foule qui l'avait empêché de voir Jésus, et qui se regardait comme très pure et très innocente, trouvait mauvais que Jésus fût entré dans la maison d'un tel pécheur. C'était évidemment trouver mauvais que le médecin entrât dans la maison du malade. Mais comme cette foule insensée ne méprisait Zachée que parce qu'elle le regardait comme un pécheur, et que ce pécheur était désormais guéri par Jésus, le souverain médecin des âmes, ce divin Sauveur prit sa défense et répondit à tous ceux qui le méprisaient : « Le salut a été apporté aujourd'hui dans cette maison ; voilà ce qui m'y a fait entrer. » Aussi n'aurait-elle point été sauvée si le Seigneur n'y fût entré. Que voulez-vous donc, foule insensée, qui ne sentez pas votre mal ? Appelez Jésus chez vous, et recevez-le à l'exemple de Zachée. Pourquoi vous flattez-vous d'une santé que vous n'avez pas ? Il y a de l'espérance pour le malade qui cherche et qui reçoit le médecin ; il n'y en a point pour celui qui à l'arrivée du médecin le frappe avec fureur. Quelle est donc la frénésie de celui qui le met à mort ? Mais quelle est la bonté et la puissance de ce médecin qui, mis à mort par un furieux, lui fait un médicament de son propre sang ? C'est ce que faisait ce divin médecin venu pour chercher et sauver ce qui était perdu, lorsque du haut de la croix il disait à son Père : « Mon

Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ; » et il ne le disait pas en vain. Ce sont des frénétiques, disait-il ; mais leur frénésie ne me fait point oublier que je suis leur unique médecin. Qu'ils s'emportent, qu'ils me fassent sentir les effets de leur fureur, je le prendrai en patience, et ce sera par la mort même qu'ils me donneront que je les guérirai. Soyons donc de ceux qu'il guérit ; souvenons-nous de cette vérité si digne de l'homme, et qui doit être reçue avec une entière déférence : « Jésus-Christ est venu au monde chercher et sauver les pécheurs, et aussi bien les petits que les grands. » « Le Fils de l'homme n'est venu que pour chercher et sauver ce qui était perdu. »

## DISCOURS DE SAINT CÉSAIRE

### SUR LA DÉDICACE D'UNE ÉGLISE ET LA CONSÉCRATION D'UN AUTEL.

Mes Frères, nous célébrons aujourd'hui la consécration de notre autel. C'est à pareil jour qu'on a béni et consacré cette pierre sur laquelle on offre pour nous les divins mystères. Il est bien juste et bien raisonnable que nous célébrions cette fête avec joie ; mais lorsque nous célébrons ces fêtes il est de notre devoir de faire attention et de travailler de tout notre pouvoir à accomplir invisiblement en nous-mêmes ce qui se pratique visiblement dans les églises ou sur les autels. Quelque saints que

soient ces temples visibles, bâtis de pierre ou de bois, cependant nos cœurs, nos corps mêmes, sont un temple bien plus précieux aux yeux de Dieu. Ces édifices que nous voyons sont faits de main d'homme, mais nous, nous sommes l'ouvrage du Créateur de l'univers; ces églises de pierre et de bois sont l'ouvrage de l'industrie des hommes, mais les temples de nos corps sont le chef-d'œuvre d'un ouvrier céleste, comme il est écrit : « Vos mains m'ont fait et m'ont formé ; » et ailleurs : « Je vous ai connu avant que je vous eusse formé dans le sein de votre mère. » Vous voyez ce qui se passe sous vos yeux dans nos temples matériels : on y allume et on y entretient continuellement du feu, de la lumière ; et en nous est la lumière de la charité. Si celui qui est rempli de cette divine lumière n'a soin de l'entretenir, sa charité se refroidit, et le feu de la concupiscence s'allume et embrase son cœur. Que conclure de là? Que celui qui est méchant ne désespère pas, car il peut se relever bientôt ; que celui qui est bon ne reste pas négligent, à ne rien faire, qu'il ne compte pas trop sur sa vertu, de peur que sa joie ne se change en tristesse.

Appliquons-nous donc de tout notre pouvoir, mes Frères, à conserver, avec le secours de Dieu, la chasteté de nos corps et la pureté de nos cœurs : ce sont ces vertus qui allument et entretiennent continuellement en nous le feu de la charité et de la componction. Et quelle consolation peut avoir intérieurement, dans nos saintes solennités, celui qui ne garde ni la chasteté du corps ni la pureté du cœur? A l'extérieur il paraît dans la joie; intérieurement son cœur est dévoré de remords et de chagrin. Il n'en peut être autrement ; son âme, livrée aux

passions, est la demeure du démon et non celle de Jésus-Christ. Quelle consolation, quelle douceur peut goûter une âme brûlée par la fureur de la colère, obscurcie par les ténèbres de la cupidité, infectée de l'amertume et du fiel de l'orgueil et de l'arrogance, desséchée par le venin de l'envie, souillée par les turpitudes des plaisirs de la chair.

Pour nous, mes Frères, qui tombons ordinairement dans quelque péché de surprise, appliquons-nous de toutes nos forces, et avec le secours de Dieu, aux jeûnes, aux veilles, à la prière et à l'aumône, afin de purifier ce qui est souillé, relever ce qui est tombé et reconstruire le temple du Dieu vivant, afin que le Seigneur, à son arrivée, ne trouve rien en nous qui puisse blesser ses regards. Le temps presse, car il est écrit de lui : « Me voici à la porte, et je frappe : si quelqu'un se lève et m'ouvre, j'entrerai et je souperai avec lui, et lui avec moi. » Et ailleurs : « Mon Père et moi nous ferons en lui notre demeure. » Heureuse l'âme dans laquelle le Père et le Fils daignent fixer leur demeure et souper; car par ce festin : « Je souperai avec lui, et lui avec moi, » il faut entendre une demeure fixe et permanente, telle que l'apôtre saint Paul et le prophète nous l'enseignent : le premier, quand il dit : « Le temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce temple ; » et le prophète, ou le Seigneur lui-même par lui : « J'établirai ma demeure au milieu d'eux, et je marcherai parmi eux. » Vous l'entendez, Dieu déclare qu'il se plaît à demeurer et à marcher en nous! est-il nécessaire, après une promesse si glorieuse, de nous avertir d'entretenir sans cesse de bonnes pensées dans nos cœurs, et de nous étudier, avec sa grâce, à préserver nos

corps de toute souillure des plaisirs de la chair, de nous conserver si chastes et si purs que Dieu prenne plaisir à demeurer en nous.

Nous lisons que dans le temple bâti par Salomon il y avait deux autels, l'un au dedans et l'autre au dehors. Sur ce dernier on offrait les sacrifices des animaux, et sur le premier on offrait l'encens et les parfums. N'y aurait-il pas deux autels en nous, mes Frères, l'un de notre corps, et l'autre de notre cœur? Dieu demande de nous un double sacrifice : l'un, que nous soyons chastes de corps; l'autre, que nous soyons purs de cœur. Offrons donc sur l'autel extérieur, c'est-à-dire par nos corps, le sacrifice de nos bonnes œuvres; sur l'autel intérieur, c'est-à-dire dans notre cœur, que de saintes pensées répandent sans cesse une odeur de suavité; ainsi nous serons toujours occupés à offrir à notre Dieu ce qui lui est agréable. Pour solenniser légitimement et avec joie l'ordre de la consécration d'un autel, il faut conserver purs et chastes, en la présence de Dieu, les deux autels de notre corps et de notre cœur. De quel droit, en effet, et en quelle conscience celui qui ne s'applique pas à conserver pur et net l'autel de son cœur oserait-il prétendre quelque part à la joie commune de la consécration d'un autel? Pour nous, mes Frères, conduisons-nous de manière à obtenir l'avantage de célébrer une double solennité; qu'avec le plaisir et la foi consolante que nous ressentons en célébrant la consécration de notre église ou de notre autel, nous soyons assez heureux pour ressentir aussi intérieurement une joie et une consolation spirituelles de la chasteté de notre corps et de la pureté de notre âme.

Le feu qui était allumé sur l'autel dont Salomon fit la dédicace y brûlait continuellement et ne s'éteignait jamais. Cette circonstance est bien digne d'être remarquée; plût à Dieu que la divine bonté voulût faire en nous le même miracle! Apaisons Dieu, mes Frères, rendons-le-nous favorable par nos prières et nos bonnes œuvres, afin qu'il allume et entretienne continuellement sur l'autel de notre cœur ce feu dont il a dit lui-même : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je désire, sinon qu'il s'allume? » Or, il y a deux feux : celui de la concupiscence et celui de la charité; celui-ci vient de Dieu, celui-là du démon; l'un dévore et absorbe tous les maux, l'autre consume et détruit tous les biens. Que chacun examine donc bien sa conscience, et s'il reconnaît que c'est le feu de la passion qui y brûle, qu'il se hâte, avec le secours de Dieu, de l'éteindre; car il ne pourrait rester aucun bien en celui que le feu de la concupiscence aurait embrasé; au contraire, il ne reste aucun mal en celui que le feu de la charité embrasera. Le feu de la cupidité, *qui* brûle dans le cœur des pécheurs comme sur un autel sacrilége, et qui consume et détruit tout bien, répand une odeur agréable au démon; celui de charité, qui brûle dans une âme pure comme sur un autel saint et sacré, et y consume et dévore tout mal, exhale une odeur agréable à Dieu.

Le cœur étant donc un autel, et cet autel étant ou celui de Dieu, ou celui du démon, c'est à nous d'examiner notre conscience. Que celui qui se verrait dévoré par le feu de la cupidité en modère et en refroidisse l'ardeur par l'aumône; car il est écrit : « Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône éteint le péché. » Que celui qui jus-

qu'ici se serait laissé dévorer par le feu de la concupiscence cesse d'en faire les mauvaises actions, et s'efforce de faire le bien; mais que celui, au contraire, qui est embrasé du feu de la charité croisse sans cesse en bonnes œuvres, et entretienne en lui le feu que Jésus-Christ a daigné y allumer. Or, par la cessation des œuvres mauvaises, le feu de la cupidité s'éteignant dans l'âme qui en est dévorée, le feu de la charité s'y allume bientôt. Ce changement nous est un gage et une assurance que si nous avons soin ici-bas de plaire à Dieu et de le nourrir, pour ainsi parler, de nos bonnes œuvres, Dieu lui-même nous fera part et nous nourrira de l'abondance de ses dons dans le siècle à venir, selon cette parole de l'Evangile : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume, parce que j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; » et un peu après : « Autant de fois que vous l'avez fait, etc. » Tous ne seront pas assez heureux pour entendre cette délicieuse invitation; car le souverain Juge prononcera contre d'autres cette terrible sentence : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. » Or, afin d'être préservés d'entendre ce formidable arrêt, et de mériter, au contraire, cette invitation digne de tous nos désirs : « Venez, les bénis de mon Père, » ayons d'abord en nous-mêmes la paix du cœur, conservons nos corps chastes, et distribuons aux pauvres d'abondantes aumônes. Comptons sur Celui qui a dit : « Bienheureux sont les miséricordieux, parce qu'ils seront traités avec miséricorde. » Je vous conjure donc, mes Frères, et vous recommande très instamment les besoins des pauvres, des étrangers et des voyageurs. Jésus-Christ m'a chargé d'être en son nom leur ambassadeur auprès de vous; si votre

charité agrée la demande que je fais pour eux, Jésus-Christ sans doute exaucera les prières que je lui ferai pour vous. Dieu m'a établi comme médiateur entre eux et vous; il écoutera les prières que vous lui adresserez comme vous aurez accueilli ma demande pour eux. Ma confiance est fondée sur la promesse qu'il nous a faite, quand il nous dit : « Remettez, et on vous remettra; donnez, et on vous donnera. » Je le supplie de vous accorder cette double grâce, lui qui vit et règne dans les siècles. Ainsi soit-il.

FIN DE LA PARTIE D'AUTOMNE.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.

### XVIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Epître de saint Paul (Éphés., III, 13-21). . . . . 6
Homélie de saint Jérôme. . . . . *Ib.*
Évangile (Luc, XIV, 1-11). . . . . 14
Homélie du vénérable Bède. . . . . 15
Discours de saint Basile sur l'humilité. . . . . 20

### XVIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (Éphés., IV, 1-7). . . . . 33
Homélie de saint Jérôme. . . . . *Ib.*
Évangile (Matth., XXII, 34-46). . . . . 40
Homélie de saint Augustin . . . . . 41
Discours de saint Jean Chrysostôme sur la charité. . . . . 53

### XVIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (I Cor., V, 4-9). . . . . 59
Homélie de saint Jean Chrysostôme. . . . . *Ib.*

Évangile (Matth., IX, 1-8) . . . . . 64
Homélie de saint Jean Chrysostôme. . . . . 67
Sermon de saint Pierre Chrysologue. . . . . 74

## XIXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Jean (Éph., IV-V, 23-29) . . . . . 80
Homélie de saint Jean Chrysostôme. . . . . *Ib.*
Évangile (Matth., XXII, 1-14). . . . . 89
Homélie de saint Grégoire, pape. . . . . 90
Sermon de saint Augustin sur les noces du fils d'un roi. . . 109

## XXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Pierre (Eph., V, 15-21). . . . . 124
Homélie de saint Jean Chrysostôme. . *Ib.*
Évangile (Jean, IV, 16-53). . . . . 134
Discours de saint Grégoire, pape, sur le fils de l'officier malade. 135
Homélie de saint Jean Chrysostôme. . . . . 140

## XXIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (Ephés. VI, 10-17) . . . . . 146
Homélie de saint Jean Chrysostôme. . . . . 147
Évangile (Matth., XVIII, 23-35). . . . . 156
Homélie de saint Jean Chrysostôme. . . . . 157
Sermon de saint Grégoire de Nazianze sur l'aumone. . . . . 172

## XXIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (Philipp., I, 6-12). . . . . 184
Homélie de saint Jean Chrysostôme. . . . . 185

Évangile (Luc, XXII, 15-22) . . . . . 192
Homélie de saint Jean Chrysostôme. . . . . 193
Sermon de saint Jean Chrysostôme sur la soumission due à la puissance temporelle. . . . . 197

XXIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (Philipp., III et IV, 17-21, 1-4). . . . . 207
Homélie de saint Jean Chrysostôme. . . . . 208
Évangile (Matth., IX, 18-26). . . . . 218
Homélie de saint Ambroise. . . . . 219
Sermon de saint Pierre Chrysologue. . . . . 223

XIV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Épître de saint Paul (Coloss., I, 9-15). . . . . 229
Homélie de saint Jean Chrysostôme. . . . . 230
Évangile (Matth., XXIV, 15-35). . . . . 238
Homélie de saint Jérôme. . . . . 240
Discours de saint Césaire sur le jugement dernier . . . . . 246
Discours de saint Jean Chrysostôme sur la peine éternelle du péché et la récompense éternelle de la vertu. . . . . 253

---

# FÊTES NON COMPRISES

## DANS LE PROPRE DU TEMPS.

CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Épître (Proverbes, VIII, 22-35). . . . . 271
Sermon des saints Pères Damase, Bernard et André de Crète. 272

Évangile (Matth., I, 1-16). . . . . 277
Homélie du vénérable Bède et de saint Jérôme. . . . . *Ib.*
Sermon de saint Bernard sur Marie, source de grâces. . . . . 282

## PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Épître. — Lecture du prophète Malachie (III, 5-15). . . . . 292
Homélie de saint Jérôme. . . . . 297
Évangile (Luc, II, 22-33). . . . . 298
Sermon du vénérable Bède. . . . . *Ib.*
Sermon de saint Bernard. . . . . 306

## ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

Épître. — Lecture du prophète Isaïe (VII, 10-16). . . . . 311
Homélie de saint Jérôme. . . . . *Ib.*
Evangile (Luc, I, 26-38). . . . . 316
Homélie du vénérable Bède. . . . . 317
Discours de saint Jean Chrysostôme sur ces paroles du prophète : *Ecce Virgo in utero habebit*. . . . . 328

## FÊTE DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL.

Epître (Act. des Ap., XII, 1-2). . . . . 335
Homélie de saint Jean Chrysostôme . . . . . 336
Évangile (Matth., XVI, 13-19). . . . . 343
Homélie de saint Léon sur la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul. . . . . 344
Discours de saint Cyprien sur l'unité de l'Église. . . . . 349

## LE JOUR DE L'ASSOMPTION.

Épître (Ecclés., XXIV, 11-20). . . . . 375
Extraits des SS. PP. Proclus, Damascien et Bernard. . . . . 376

Évangile (Luc, x, 38-32). . . . . 380
Homélie de saint Augustin. . . . . *Ib.*
Sermon de saint Bernard . . . . . 387

## LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

Épître (Apocal., vii, 2-12). . . . . 393
Homélie de saint Ambroise. . . . . 394
Évangile (Matth., v). . . . . 401
Homélie de saint Augustin. . . . . *Ib.*
Discours de saint Jean Chrysostôme sur les biens de la vie future et sur le mépris de la vie présente. . . . . 412

## COMMÉMORATION DES MORTS.

Épître de saint Paul (I Cor., xv, 51-57). . . . . 423
Homélie de saint Ambroise. . . . . 424
Évangile (Jean, v, 25-29). . . . . 428
Homélie de saint Augustin sur la vie éternelle et la résurrection des corps. . . . . *Ib.*
Discours de saint Jean Chrysostôme sur la résurrection des morts. . . . . 444

## DÉDICACE DE TOUTES LES ÉGLISES.

Épître (Apocal., xii, 2-5). . . . . 473
Homélie de saint Ambroise. . . . . *Ib.*
Evangile (Luc, xix, 1-11). . . . . 477
Homélie de saint Augustin. . . . . 478
Discours de saint Césaire sur la dédicace d'une église et la consécration d'un autel. . . . . 483

FIN DE LA TABLE

# TABLE GÉNÉRALE

## DE PLUSIEURS HOMÉLIES ET DISCOURS

### ÉPARS DANS LES QUATRE VOLUMES DE CET OUVRAGE

ET QUI PEUVENT SERVIR EN DEHORS DES DIMANCHES ET FÊTES AUXQUELS ILS SONT EMPRUNTÉS.

---

### PARTIE D'HIVER.


Sermon de saint Éphrem sur le jugement général. . . . . 14

Instruction de Tertullien sur la grâce du baptême. . . . . 243

Homélie de saint Jean Chrysostôme sur le choix et les intentions qui doivent présider au mariage. . . . . 276

Discours de saint Augustin sur l'humilité . . . . . 318

Sermon de saint Augustin sur la parole de Dieu. . . . . 439


### PARTIE DE PRINTEMPS.


Homélie de saint Léon-le-Grand sur le jeûne du carême. . . . . 13

Discours de saint Jean Chrysostôme sur la pénitence. . . . . 19

Homélie de saint Jean Chrysostôme sur les tentations. . . . . 56

Discours de saint Paulin sur l'aumône. . . . . 141
Homélie de saint Grégoire, pape, sur la douceur. . . . . 161
Discours de saint Justin sur la divinité de Jésus-Christ prouvée par les prophéties. . . . . 364
Discours de saint Bernard sur le mépris du monde. . . . . 451
Explication du *Pater* par saint Jean Chrysostôme . . . . . 502
Discours de saint Jean Chrysostôme sur les afflictions. . . . . 547

## PARTIE D'ÉTÉ.

Discours de saint Jean Chrysostôme sur la grandeur et l'incompréhensibilité de la nature de Dieu. . . . . 14
Méditation de saint Augustin sur la grandeur de Dieu et sur le mystère de la sainte Trinité. . . . . 24
Discours de saint Ambroise sur l'Eucharistie. . . . . 83
Discours de saint Grégoire de Nysse sur la présence réelle de J.-C. 90
Discours de saint Basile sur la colère. . . . . 151
Sermon de saint Augustin sur la foi et la justification. . . . . 202
Discours de saint Augustin sur les miracles de Jésus-Christ. . . 317
Instruction de saint Thomas d'Aquin sur l'amour de Dieu et du prochain. . . . . 334
Discours de saint Augustin sur la reconnaissance des bienfaits de Dieu. . . . . 376
Discours de saint Basile sur l'avarice. . . . . 393
Discours de saint Ambroise sur les avantages de la mort. . . . 430

## PARTIE D'AUTOMNE.

Discours de saint Basile sur l'humilité. . . . . 20
Discours de saint Jean Chrysostôme sur la charité. . . . . 53

Sermon de saint Grégoire de Nazianze sur l'aumône. . . . . 172

Discours de saint Césaire sur le jugement dernier . . . . . 246

Discours de saint Jean Chrysostôme sur la peine éternelle du péché et la récompense éternelle de la vertu. . . . . 253

Discours de saint Bernard sur Marie, source des grâces. . . . . 282

Discours de saint Cyprien sur l'unité de l'Eglise. . . . . 349

Discours de saint Jean Chrysostôme sur les biens de la vie future et sur le mépris de la vie présente. . . . . 412

Homélie de saint Augustin sur la vie éternelle et la résurrection des corps. . . . . 428

Discours de saint Jean Chrysostôme sur la résurrection des morts. 444

Discours de saint Césaire sur la dédicace d'une Eglise et la consécration d'un autel. . . . . 483

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

*Ô Marie conçue sans péché,*
*priez pour nous qui avons recours à vous!*

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

***canadienfrancais.org***

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Année 2023
*canadienfrancais.org*